J.-C. BROUSSOLLE
PREMIER AUMÔNIER DU LYCÉE MICHELET

# L'Évangéliaire des Dimanches

*COMMENTÉ ET ILLUSTRÉ*
AVEC
*CENT TRENTE GRAVURES*

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS (VIe)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
22, RUE CASSETTE, 22

# *L'Évangéliaire des Dimanches*

# DU MÊME AUTEUR

**Pèlerinages ombriens.** *Études d'art et de voyage.* Paris, 1896. 1 volume in-8, illustré de 46 gravures.

**La Vie esthétique.** *Essais de critique artistique et religieuse.* Paris, 1898. 1 volume in-12.

**La Jeunesse du Pérugin et les origines de l'École ombrienne.** Paris, 1901. 1 volume grand in-8, illustré de 130 gravures. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

**La Critique mystique de Fra Angelico.** Paris, 1903. 1 volume in-12.

**Catalogues iconographiques pour servir à l'illustration de la vie de Jésus.** I. *Introduction générale. La porte de Sainte-Sabine. La lipsanothèque de Brescia.* Paris, 1903. II. *Les mosaïques de Sant' Apollinare Nuovo.* Paris, 1903.

**Le Christ de « la Légende dorée ».** Paris, 1904. 1 volume in-4, illustré de 407 gravures.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

**L'Évangéliaire des Fêtes.**

**J.-C. BROUSSOLLE**

PREMIER AUMÔNIER DU LYCÉE MICHELET

# *L'Évangéliaire des Dimanches*

*COMMENTÉ ET ILLUSTRÉ*

AVEC

*CENT TRENTE GRAVURES*



PARIS (VI^e^)

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

22, RUE CASSETTE, 22

IMPRIMATUR

*Parisiis*, die 7 Aprilis 1905.

✠ FRANÇOIS, card. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

---

# INTRODUCTION

## COMMENT FAUT-IL LIRE L'ÉVANGILE ?

Quand on ouvre l'Evangile pour en commencer la lecture, il faudrait le faire avec la même simplicité, le même respect, la même confiance, toutes les dispositions, enfin, qu'un bon chrétien doit avoir quand il entre dans une église pour aller s'asseoir au pied de la chaire chrétienne, afin d'y écouter la parole de Dieu, — avec la même crainte aussi, n'oubliant jamais que cette divine parole est assez semblable à ces lames d'acier, finement trempées, qui peuvent devenir, entre les mains de ceux qui les manient, et selon l'habileté qu'ils y mettent, des instruments de salut ou de mort : et je n'ose parler de ceux qui ne songeraient à s'en servir, par une coupable aberration, que dans des intentions homicides.

Je voudrais, pour ma part, n'oublier jamais que tous ceux qui ont entrepris d'étudier sérieusement l'Évangile n'y ont pas toujours trouvé, hélas ! le secret d'une vie meilleure, pour eux-mêmes et pour les autres. Il y en a même qui ont perdu la foi ! C'est donc qu'ils ne le lisaient pas comme il faut, et qu'il y a une bonne et une mauvaise manière de le faire. Comment devrons-nous donc nous y prendre pour éviter l'une et pratiquer l'autre ? Voilà ce qu'il importe de nous demander.

*
* *

Il paraît bien que nous aurions tout dit, en répétant,

après tant d'autres, que l'Evangile étant un livre saint, « le livre saint » par excellence, on ne saurait prétendre à le comprendre et à le goûter, si on ne l'étudie « saintement », c'est-à-dire avec le dessein de nous rapprocher davantage, par notre intelligence et notre volonté, de Celui qui en est, finalement, le seul et véritable auteur, c'est-à-dire Dieu.

Il vaudrait mieux ne jamais l'ouvrir que de le faire, je ne dirai pas avec l'intention d'y trouver des prétextes de douter, mais sans le ferme désir et la volonté très arrêtée d'y chercher des raisons de devenir meilleurs. « Heureux entre tous les mortels, a dit Byron, ceux à qui Dieu a fait la grâce d'entendre, de lire, de prononcer en prières et de respecter les paroles de ce livre ! Heureux ceux qui savent forcer la porte et entrer violemment dans les sentiers ! Mais il vaudrait mieux qu'ils ne fussent jamais nés que de lire pour douter ou pour mépriser ! »

Cette direction générale, toutefois, ne suffit pas, du moins à l'époque où nous vivons, qui est une époque « critique », en ce sens que chacun croit avoir le devoir, et le droit, de passer au crible de son jugement l'ensemble, comme le détail, de toutes ses croyances et de toutes ses pratiques.

Une semblable disposition, hâtons-nous de le dire, ne saurait être de mise quand il s'agit de l'étude de l'Evangile : il n'y a pas un chrétien qui ne sache, en effet, que la véritable et la seule autorité compétente, quand il est question de la sainte Ecriture et de la façon de l'interpréter, c'est l'Eglise, dont nous devons accepter la direction, en cela comme en tout le reste, quand elle juge à propos de nous la proposer.

Mais elle ne le fait pas toujours et même on peut dire

qu'elle le fait rarement, parce qu'elle respecte, plus qu'on veut bien l'avouer, notre liberté, et nous invite à nous en servir, puisqu'elle nous engage à méditer assidûment les Livres saints : le domaine est tellement vaste, où notre activité intellectuelle peut s'exercer librement, qu'on s'étonne vraiment de la facilité avec laquelle certains critiques se scandalisent des limites où l'Eglise la veut contenir. Et s'il arrive que, par suite des progrès mêmes des recherches individuelles, elle est amenée à intervenir, de temps en temps, pour rectifier certaines lignes frontières au delà desquelles il serait imprudent de s'engager, il ne s'ensuit pas qu'elle arrête, en le faisant, le travail des savants, puisque en donnant, au contraire, à leurs efforts combinés, la direction qu'il convient, elle les empêche de s'égarer et de s'user, très vainement, en efforts inutiles et souvent dangereux.

Voilà ce que rappelait expressément, dans une de ses encycliques les plus bienfaisantes, le dernier pape, S. S. Léon XIII, et nous ne devons pas nous lasser de méditer ses sages paroles :

« Le concile du Vatican a décidé que, dans les choses de la foi et des mœurs, tendant à la fixation de la doctrine chrétienne, on doit regarder comme le sens exact de la sainte Ecriture celui qu'a regardé, et que regarde encore comme tel notre sainte mère l'Eglise, à qui il appartient de juger du sens et de l'interprétation des Livres sacrés. Il n'est donc permis à personne d'expliquer l'Ecriture d'une façon contraire à l'interprétation de l'Eglise, ou encore au consentement unanime des Pères. Par cette loi, pleine de sagesse, l'Eglise n'arrête et ne contrarie en rien les recherches de la science biblique, mais elle la maintient à l'abri de toute erreur, et contribue puissam-

ment à ses véritables progrès. Chaque docteur, en effet, voit ouvert devant lui un vaste champ dans lequel, en suivant une direction sûre, son zèle peut s'exercer d'une façon remarquable et avec profit pour l'Eglise (*).

Pourquoi faut-il qu'un orgueil insensé et l'amour de l'indépendance aient amené un trop grand nombre de nos critiques modernes à rejeter une discipline qui est cependant, aujourd'hui plus que jamais, absolument nécessaire ! « Les saints et les Pères de l'Eglise, eux, malgré leur immense science, leur habileté et leur exceptionnelle sainteté, étaient beaucoup trop remplis de l'esprit de Dieu, et trop humbles de cœur, pour susciter, à ce sujet, la moindre objection. Saint Jérôme, en dépit de sa profonde érudition et de sa haute réputation d'exégète, déclare qu'il a besoin, autant que les autres, de l'assistance de l'Eglise pour le guider à travers les difficultés de la sainte Ecriture et qu'il ne s'en rapporte pas à lui-même. *Je ne suis ni plus saint, ni plus savant que l'eunuque qui recevait l'enseignement de Philippe* (**). »

Saint Augustin disait aussi : « Il y a dans la Bible plus de choses que je ne comprends pas, qu'il n'y en a dont j'ai percé le mystère. » C'est, en effet, que la Bible ne saurait être regardée comme un livre facile à comprendre, et par le premier venu, et qu'il faut, pour l'expliquer, une autorité plus grande que celle du jugement individuel.

Saint Vincent de Lérins, il y a de cela bien des siècles, en expliquait la raison en termes fort justes : « Certains peuvent demander pourquoi on surajoute aux Ecritures l'autorité d'une interprétation officielle ? C'est que l'Ecri-

(*) S. S. Léon XIII, encyclique *Providentissimus*.
(**) Mgr J. Vaughan, *Autour de la Bible*, p. 224. Bloud, éditeur.

ture sainte a un sens si profond et si caché, que tous les hommes ne sauraient facilement le trouver. Les uns auraient telle interprétation et les autres telle autre, si bien qu'il y aurait autant de manières de comprendre que de lecteurs. Aussi, est-il de première nécessité, pour éviter de graves erreurs et beaucoup d'interprétations fantaisistes, que les affirmations des prophètes et des apôtres soient fixées par les soins de l'Eglise. »

Lisons donc l'Evangile, je le veux bien, avec un « esprit critique », mais à condition d'employer d'abord toutes les ressources de cet esprit critique à nous enquérir soigneusement de la façon dont l'Eglise interprète le passage que nous lisons. Ne nous lassons pas d'interroger la tradition, représentée par cette longue suite de docteurs qui, ayant étudié l'Ecriture pendant toute leur vie, nous ont laissé, par écrit, le fruit de leurs méditations laborieuses. Bien loin de nous réjouir d'avoir trouvé une nouvelle « lecture » d'un passage de l'Evangile, commençons d'abord par nous en inquiéter, nous rappelant sans cesse, avec saint Augustin, que les hérésies n'ont pas d'autre origine qu'une mauvaise lecture de ce bon livre, qu'est l'Evangile (*) : et une lecture « nouvelle » risque, presque toujours, d'être une lecture périlleuse, sinon franchement mauvaise. Aimons à apprendre, plutôt qu'à enseigner; et croyons qu'en matière d'exégèse, il y a plus de profit à se mettre à l'école des autres qu'à en ouvrir une nouvelle. C'est plus sûr, en tout cas. Nous ne serions plus vraiment « catholiques » si nous ne croyions pas, encore, que c'est plus chrétien.

(*) « Non aliunde natæ sunt hæreses, nisi dum Scripturæ bonæ intelliguntur non bene. » (Aug., *Tract.* 18.)

*
* *

L'erreur capitale d'un trop grand nombre de personnes, même parmi les plus savantes, quand elles abordent la lecture de l'Evangile, c'est de le faire avec un esprit exclusif, négligeant ainsi l'admirable diversité de ses aspects, dont aucun n'exclut l'autre, et oubliant que l'Evangile, s'il est d'abord un livre d'histoire, est aussi un livre de morale, et encore un livre de religion, mais d'une religion d'un ordre tout à fait spécial, parce que surnaturelle, et orientée tout entière vers des horizons qui dépassent, de beaucoup, tout ce que les religions anciennes avaient pu nous enseigner.

Il nous semble qu'on méditerait, chaque semaine, les évangiles des dimanches avec une méthode qui serait tout à fait irréprochable, et très salutaire, si l'on s'habituait à en découvrir soigneusement, avec l'aide des commentateurs autorisés, les différents sens, en insistant, néanmoins, sur l'un ou l'autre, selon que nous y serons portés plus spécialement par les besoins de notre instruction actuelle ou le mouvement de notre cœur, pourquoi, d'autre part, les indications de la liturgie seront toujours très précieuses à consulter.

Le sens direct de chacun de nos extraits devra d'abord, cela va de soi, être mis en bonne lumière, — autant du moins qu'il est possible de le faire. C'est ainsi que nous nous en servirons pour suivre, pas à pas, les différentes étapes de la vie de Jésus (*). Mais ces préoccupations

(*) Nous renvoyons, une fois pour toutes, à l'Appendice de ce volume, où nous avons exposé brièvement les grandes étapes de la vie de Jésus, en indiquant les textes de l'Evangéliaire qui s'y rapportent.

d'ordre purement historique ne devraient jamais prendre une importance trop considérable.

Car, s'il y aurait témérité à prétendre que l'Evangile ne contient pas une véritable histoire de Jésus, il y en aurait également à le vouloir étudier comme s'il ne renfermait que cela.

Et même, parce qu'on a vite fait de s'apercevoir que cette histoire y est écrite avec des procédés particuliers, assez notablement différents de ceux qui, employés couramment par nos historiens contemporains, ont fini par nous paraître presque essentiels à tout livre d'histoire vraiment digne de ce nom, il est peut-être dangereux de s'arrêter trop longuement à ces considérations d'ordre purement historique, comme si elles étaient les principales et presque les seules vraiment dignes d'être éclaircies.

On n'aura pas à craindre, au contraire, d'insister sur la portée morale des enseignements qui y sont contenus.

Et quand je parle du « sens moral » de l'Evangile, je veux dire que, même indépendamment de leur valeur de religion, chacun des textes qu'il contient renferme déjà des leçons de philosophie pratique tellement sublimes qu'on ne devrait jamais se lasser de les méditer.

Car, si l'on a pu révoquer en doute — de façon d'ailleurs tout à fait téméraire — la valeur historique de l'Evangile, on n'a jamais osé contester l'excellence de ses enseignements moraux.

Y a-t-il, dans toute l'antiquité païenne, un seul livre qu'on puisse, à ce point de vue, lui comparer ? Il contient tout ce que les autres renferment de plus excellent, en y ajoutant des préceptes, ou des conseils, de

haute moralité que les anciens n'avaient même pas soupçonnés, tellement ils dépassent ce que, réduite à ses seules forces, l'humaine raison avait pu inventer.

Aussi bien, l'ère des progrès de la morale a-t-elle été définitivement close dès que Jésus nous eut proposé ce nouveau code de justice et de charité. Et quand, depuis cette époque, de prétendus réformateurs se sont levés pour donner à leurs adeptes une morale « nouvelle », ce fut toujours pour les inviter à revenir à ce qu'ils appelaient les véritables enseignements de Jésus, parce qu'il n'est pas possible d'en rêver de plus parfaits.

Mais ces faux réformateurs parlaient dans le vide, car, dans leur exclusivisme aveugle, ils ne voyaient plus que la morale de Jésus se rattache à une conception qui n'est aucunement la leur, décidés qu'ils paraissent à ne jamais sortir de l'ordre naturel, alors que la morale de l'Evangile repose sur des bases d'ordre essentiellement surnaturel, qu'elle se développe selon le rythme d'une vie toute surnaturelle, pour aboutir enfin à un couronnement, surnaturel encore, qui n'est autre que Dieu lui-même.

Les Juifs, ces premiers et très endurcis auditeurs de Jésus, ne l'ont jamais compris. Combien y en a-t-il aujourd'hui parmi nous qui ne le comprennent pas davantage ! Et ainsi, plongés irrémédiablement dans le plus complet naturalisme, ils ne saisissent aucunement la véritable portée de l'Evangile, — car c'est vraiment le méconnaître totalement que d'y lire seulement la vie d'un homme, sans doute extraordinaire, mais d'un homme encore, dont la morale, par sa bonté, aurait transformé le monde.

Après le sens historique de l'Evangile, puis le sens moral, apprenons donc à en démêler, dans nos lectures,

le sens surnaturel, et c'est alors, seulement, que nous commencerons à l'entendre parfaitement.

Il y aurait témérité à prétendre que, du premier coup et comme sans effort, nous verrons apparaître en nous ce sens du surnaturel qui est absolument indispensable pour méditer fructueusement la parole divine.

C'est un « don » d'autre part, et non pas une conquête de notre seule initiative.

C'est une grâce, peut-être la plus précieuse de toutes : Dieu seul peut nous la donner.

Il faut souvent la lui demander.

Aussi bien l'Evangile ne devrait-il se lire qu'à genoux, et toutes ses paroles, comme le disait Byron, se « prononcer en prières ».

---

# AU LECTEUR

Les quelques lignes que nous avons voulu mettre au commencement de notre travail nous dispenseront, je pense, d'expliquer longuement de quelle façon nous l'avons compris, et la méthode que nous avons suivie pour l'exécuter.

Nous ne sommes pas, précisément, un « spécialiste » dans les études scripturaires. Cela ne nous a pas détourné, néanmoins, d'entreprendre, sur l'Évangile, un travail de vulgarisation, à nuance discrètement scientifique.

Les « savants » d'aujourd'hui ne semblent guère se soucier de pareilles entreprises. Il faut donc que d'autres s'y dévouent, — car ce sont des entreprises nécessaires, — alors même qu'ils n'y semblaient pas très spécialement préparés.

Nous ne savons pas l'hébreu, ni même l'araméen. Nous

n'avons jamais fréquenté chez les critiques d'outre-Rhin, que nous ne connaissons guère que par les livres français qui s'en inspirent couramment. Et même, parmi ces derniers, nous ignorons ceux, peut-être très érudits, que l'*Index* nous interdit de consulter. Nos sources d'informations, en matière de nouveautés, sont donc assez limitées. Encore une fois, nous ne sommes pas un savant.

Car, si nous avions été « un savant », il est très probable que nous n'aurions jamais entrepris un travail de ce genre. Nous n'avons à produire, en effet, aucun « fait nouveau », aucun aperçu original. D'avoir illustré nos commentaires avec d'antiques images, cela même est terriblement vieillot, et nous n'avons pas cherché à y mettre, pour la joie des yeux, des gravures simplement agréables.

Nous nous plaisons aux anciennes manières de comprendre l'Évangile et de l'exposer. Si nous faisons preuve de quelque initiative, ce sera seulement en osant parler un vieux langage à une époque où la nouveauté, en cette matière comme en tant d'autres encore, semble avoir le privilège exclusif d'attirer les lecteurs, avec quelque chance de les pouvoir retenir.

Autant avouer de suite que nous avons entrepris un travail de piété et de religion, sans trop nous soucier de réaliser une œuvre scientifique, et laissant à d'autres, mieux outillés que nous, d'en courir l'aventure.

Et de cela, je pense, il n'est pas besoin de nous excuser.

Faudra-t-il que les prêtres — ceux qui sont simplement des prêtres et veulent le rester — s'abstiennent d'expliquer l'Évangile, parce que les savants se prétendent sur le point de renouveler complètement la méthode avec laquelle il conviendrait d'en parler ? Ils travaillent, dit-on,

à se mettre d'accord. Mais il nous semble qu'il ne sont pas encore près d'y arriver. Allons-nous les attendre? Et que fera, pendant ce temps, le peuple chrétien auquel nous devons, toutefois, d'enseigner, chaque jour, le saint Évangile?

Il continuera, nous en avons la ferme assurance, à écouter ceux qui n'ont d'autre prétention, en lui expliquant le texte sacré, que de lui faire connaître l'interprétation traditionnelle, celle de l'Eglise. Nous n'avons pas d'autre but que celui-là. Et il nous suffit amplement.

Notre travail, avec les développements que nous avons cru devoir lui donner, ne pouvait être contenu dans les limites, forcément étroites, d'un seul volume.

Il en aura trois, chacun d'eux, pourtant, formant à lui seul un tout complet, et qui peut se suffire à lui-même.

Dans le premier volume, — *l'Evangéliaire des dimanches*, — nous avons commenté et, autant que possible, illustré les cinquante-deux textes que l'Église nous propose au cours de l'ensemble de l'année liturgique.

Dans le volume *l'Evangéliaire des fêtes*, nous avons groupé les évangiles des fêtes qui ne tombent pas un dimanche, qu'elles occupent, ou non, une place importante dans le développement du cycle liturgique. C'est ainsi que le triple évangile de la Nativité, celui de l'Epiphanie, et même celui de l'Ascension, ne figurent que dans le second volume, puisque ce sont des fêtes qui ne tombent pas un dimanche. Cela ne va pas, nous l'avouons, sans quelques inconvénients, et le lecteur, au premier abord, en sera peut-être quelque peu dérouté. Mais il fallait bien prendre un parti. On verra, à l'usage, que celui auquel nous nous sommes rangé avait ses avan-

tages, à condition, toutefois, qu'on n'y fît aucune exception, sous peine d'en perdre tout le bénéfice. Ce deuxième volume, comme le premier, contiendra cinquante-deux évangiles : nous dirons, quand le moment sera venu, de quelle façon nous en avons arrêté le choix et l'arrangement.

Le troisième volume, enfin, est consacré tout entier à *l'Evangéliaire de la Passion.* Ce sera le couronnement de l'ouvrage : nous y avons consacré le meilleur de nos soins, sans avoir pour cela, et nous n'avons pas besoin de le dire, négligé les deux premiers volumes.

Parce que cet Évangéliaire est accompagné d'images, et en assez grand nombre, resterait à nous expliquer, maintenant, sur la méthode qui a présidé à leur sélection. Mais il faudrait écrire alors toute une étude sur la façon dont nous comprenons l'illustration de l'Évangile, et ce n'est, à dire vrai, ni le lieu, ni le moment.

Des notes iconographiques accompagnent, d'ailleurs, chacune de nos images. Elles suffiront amplement à prouver au lecteur que nous ne les avons introduites — les images et leur commentaire — que dans le but d'illustrer vraiment l'Évangile, je veux dire de « mettre en lumière » les enseignements qu'il contient.

Et là encore, comme dans tout le reste, nous n'avons pas cherché à dire des choses nouvelles, satisfait de ce que tant d'autres, avant nous, avaient si bien expliqué.

Or, les vieux artistes, beaucoup plus que les modernes, nous ont surtout séduit, parce qu'ils sont aussi, à leur manière, des espèces de théologiens.

Pour cela donc, on nous pardonnera d'avoir meublé notre texte de gravures instructives, sans trop nous soucier d'y mettre, de-ci de-là, quelques images simplement plaisantes.

I

# PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

**Jésus prédit son dernier avènement et la fin du monde.**
(**Luc**, xxi, 25-33. [Matth., xxiv; Marc, xiii.])


Fig. 1, page 9 (*).

En ce temps-là, Jésus dit
à ses disciples :
— 25 Il y aura des signes dans
le soleil, dans la lune et dans
les étoiles, et, sur la terre,
les nations seront dans l'an-
xiété, à cause du bruit confus
de la mer et des flots ; 26 les
hommes sécheront de frayeur,
dans l'attente de ce qui doit
arriver à tout l'univers ; car
les puissances des cieux se-
ront ébranlées. 27 Alors, ils verront le Fils de l'homme
venant sur une nuée, avec une grande puissance et avec
majesté. 28 Or, lorsque ces choses commenceront à arri-
ver, regardez, et levez la tête, parce que votre rédemp-
tion approche.
29 Et il leur dit une comparaison :
— Voyez le figuier et tous les arbres. 30 Lorsqu'ils com-
mencent à produire leurs fruits, vous savez que l'été est

(*) Pour ne pas distraire prématurément le lecteur d'une sérieuse application à l'étude de l'Evangile, nous avons cru préférable de ne pas mettre, sous chacune de nos gravures, la légende explicative qui aurait permis, du premier coup, de la déchiffrer : elle sera remplacée par un bref commentaire iconographique, introduit discrètement sur la fin du chapitre, avec un rappel (*fig. 1*, *fig. 2*, etc.) qui permettra de retrouver facilement chacune des figures que ces notes rapides auront pour but d'illustrer.

proche. 31 De même, quand vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu est proche.

32 En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera pas, que tout cela ne s'accomplisse. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

25. *Il y aura des signes*... Ce tableau des phénomènes extraordinaires qui précéderont la fin du monde et le dernier jugement se trouve complété par quelques autres traits dans les textes de saint Matthieu (XXIV, 23-35) et de saint Marc (XIII, 21-31). Saint Pierre nous dit encore, avec une brièveté non moins terrifiante : « Les cieux passeront comme un trait qui siffle. Les éléments seront dissous, et la terre, et la mer, avec les œuvres qui sont en elles, seront consumées. » (II, 2-10.) || 26. *Quand ces choses arriveront*... Ce verset est propre à saint Luc et ne se trouve pas dans les autres évangélistes : c'est un conseil de prudence, mais aussi de vaillance, et propre à nous encourager dans les époques troublées. || 32. *Cette génération ne passera pas*... Saint Luc nous a déjà expliqué, au 24e verset de ce même chapitre, dans quel sens il l'entend, puisque, nous dit-il, ces choses n'arriveront pas « jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis », ce qui indique assez qu'entre la ruine de Jérusalem et les signes précurseurs de l'avènement du Christ, il doit intervenir un long intervalle de temps. (KNABENBAUER, *Cursus, In Luc.*, p. 562.)

DE L'AVÈNEMENT DU CHRIST ET DE L'AVENT. — « L'Avent du Seigneur, dit Jacques de Voragine, est renfermé en quatre semaines, pour signifier les quatre sortes d'avènements de Jésus-Christ, à savoir : en la chair, en l'esprit, en la mort et au jugement. Or, bien qu'il y ait quatre sortes d'avènements, l'Église s'occupe spécialement de deux, celui en la chair et celui du jugement, comme on le voit en l'office de ce temps. »

Le temps de l'Avent a donc été institué pour nous préparer, d'une part, à la fête de Noël, c'est-à-dire à l' « avènement en la chair », et de l'autre, mais d'une façon plus lointaine, à la dernière venue du Christ sur la terre, au jour du jugement : c'est pour nous amener à cette seconde considération que l'Eglise nous fait lire l'évangile de ce jour.

En ce temps-là. — Presque tous les évangiles du missel commencent par cette formule : *in illo tempore*, en ce temps-là, mais elle ne fait point partie du texte même des livres révélés. L'Église en fait précéder la lecture pour nous solliciter à préciser le temps, ou la période, de la vie de Jésus auquel il se rapporte, comme aussi à le replacer dans la trame du récit évangélique dans lequel il est serti. C'est dire qu'on ne doit pas aborder la médi-



Fig. 2, page 9.

tation de l'« évangile du dimanche » sans avoir pris soin, au préalable, d'en étudier, comme nous allons le faire, le contexte et l'argument.

Jésus est à la fin de la dernière période de son ministère à Jérusalem, presque à la veille de sa passion. Un soir, sortant de la ville où il avait passé la journée, selon sa coutume, priant et enseignant dans le Temple, il gravissait lentement les rudes pentes de la montagne des Oliviers. Quelques disciples, qui l'accompagnaient, l'invitent à se retourner un instant pour admirer, avec eux, la magnificence et la solidité de ce Temple, dont il avait, toutefois, annoncé la destruction : « Maître, lui disaient-ils, regarde quelles pierres, et quelles constructions ! » Et comme il leur répondait que des jours viendraient

où, de toutes ces splendeurs, rien ne resterait plus, pas même une seule pierre : « A quel signe, répliquèrent les disciples, connaîtrons-nous que ces choses vont arriver ? »

Ils lui demandaient donc, car ils le savaient prophète, d'écarter, devant leurs yeux, un peu de ce grand voile qui cache, aux simples mortels, les redoutables horizons de l'avenir. Jésus y consent. Et c'est alors qu'il prononce ce grand discours apocalyptique, qui est comme le testament de son ministère national et public. Pour faire comprendre la place qu'y occupe notre évangile, il est nécessaire d'en donner, au préalable, un bref résumé.

Analyse et interprétation générale du discours apocalyptique. — Le discours apocalyptique, comme il arrive d'ailleurs pour tous les autres discours de Jésus rapportés par les évangélistes, parce qu'il n'est pas construit sur un plan nettement indiqué, et à la façon des harangues d'un savant sermonnaire, se prête difficilement à une analyse rigoureuse : les critiques s'attardent, peut-être un peu trop longuement, à le démontrer. Tout le monde s'accorde, toutefois, à y reconnaître une partie prophétique et une partie morale, cette dernière étant plus largement développée en saint Matthieu que dans les deux autres Synoptiques. Nous n'avons à considérer ici que la seule partie prophétique.

Jésus y annonce, la chose est certaine, deux faits très distincts, la ruine de Jérusalem et son dernier avènement, avec quelques-unes de leurs circonstances, mais surtout les signes qui les devront précéder ; d'où l'on pourrait conclure que le discours apocalyptique comprend quatre parties, à savoir : 1° les signes précurseurs de la ruine de Jérusalem ; 2° la ruine de Jérusalem ; 3° les signes précurseurs de la fin du monde et du dernier avènement de Jésus ; 4° la description prophétique de ce dernier avènement.

De quelle manière, maintenant, convient-il de distribuer chacun des versets de ce long discours, de telle façon qu'on puisse dire : celui-ci appartient à la première partie, cet autre à la seconde, et ainsi de suite? voilà ce que nous ne devons pas essayer de faire, sachant nous contenter, plus d'une fois, de demi-certitudes, et n'ou-



Fig. 3, page 9.

bliant jamais, d'autre part, que, si Jésus a voulu tenir notre curiosité comme en suspens devant l'insondable mystère des décrets éternels, c'est dans l'intérêt même de notre plus grande instruction, et pour la sauvegarde de notre liberté (*) : le but de ce discours, en effet, est

(*) Si vous connaissiez personnellement l'époque, précise et inévitable, marquée dans les décrets de la Providence, pour être la dernière minute

avant tout de l'ordre moral, et il ne faut jamais l'oublier (*).

Mais il est tel ou tel passage sur la véritable application desquels il n'est pas permis d'hésiter, ceux, par exemple, qui ont rapport à la ruine de Jérusalem. Et, toutefois, comme la ruine de Jérusalem, avec l'ensemble des circonstances qui l'ont précédée ou suivie, est aussi la figure et l'annonce de la fin du monde, voici déjà que les passages qui s'y rapportent, dans le discours, peuvent encore s'appliquer, dans une certaine mesure, à ce second ordre de faits ; ils ont, comme on dit aujourd'hui, « une double perspective ».

C'est à cette seconde catégorie qu'appartient le passage de saint Luc que l'Eglise nous invite à méditer aujourd'hui. Il s'applique, avec assez d'exactitude, aux temps qui ont précédé la ruine de Jérusalem, et nous n'aurions pas de peine à le prouver, puisque l'histoire est là pour nous apprendre de quelle façon ce fait s'est accompli. Mais il s'applique encore, et surtout — l'Église l'entend plus ordinairement de la sorte — à la période fort troublée qui doit précéder le dernier avènement du Christ. C'est même pour cette raison, comme nous l'avons fait

de votre vie, — et ce sera pour vous, au point de vue de vos destinées éternelles, l'équivalent moral de la fin du monde et du dernier avènement, — alors, dites-moi, pourriez-vous vous défendre d'agir en conséquence ? Mais vous ne seriez plus libre, capable, donc, de mérite, tout autant que de démérite. Allez-vous reprocher à Dieu de vous avoir donné, avec la liberté, le pouvoir d'atteindre les plus hautes destinées ?

(*) Il serait téméraire et très vain de vouloir comprendre, en tous ses détails, cette redoutable prophétie : « Son explication, dit M. Lesêtre, ne profiterait qu'à notre curiosité, tandis que notre humilité trouve avantage à l'obscurité de la prédiction. Nous savons qu'il y aura un jugement et que ce jugement atteindra chacun de nous : c'est tout ce qu'il nous importe de connaître actuellement pour la direction de notre vie. » (H. Lesêtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. II, p. 141.) On ne saurait donc fixer, même de façon approximative, l'époque probable de la fin du monde. C'est un genre de curiosité que l'Eglise désapprouve formellement. Le Christ, d'ailleurs, ne nous a-t-il pas dit : « Ce jour et cette heure, personne n'en sait rien, pas même les anges des cieux. Seul, mon Père la connaît » ? (Matth., xxiv, 36.)

remarquer, que l'Église nous en propose la lecture en ce premier dimanche de l'Avent.

Il est suivi, dans le texte de l'évangéliste, d'une brève exhortation à la patience et à la persévérance, qui se termine par ce conseil : « Veillez donc, priant en tout temps, afin que vous ayez la force d'échapper à toutes ces choses qui arriveront, et de paraître debout devant le Fils de l'homme. » (Luc, xxi, 34-36.)

Si maintenant, retournant à notre point de départ, nous considérons la question des apôtres à laquelle ce long discours sert de réponse, nous nous expliquons assez pourquoi ils ne purent se défendre de l'interpréter dans une seule perspective, comme si le dernier avènement de Jésus devait suivre immédiatement la ruine de Jérusalem. Toutefois, on peut le dire sans témérité, ils ne se sont pas trompés, puisque cette conviction les a aidés à se conduire en conséquence.

Nous sera-t-il donné, à nous qui appartenons à la génération actuelle, d'assister personnellement au dernier avènement du Christ? Qui donc oserait le prétendre? Mais qui donc, aussi, voudrait le nier, puisque nul ne le sait, « ni les anges, dans le ciel, ni le Fils, sauf le Père ». Et, toutefois, nous devons vivre comme si la période troublée que nous traversons était l'annonce d'autres années encore plus terribles, prélude immédiat, enfin, de ce redoutable avènement. Et ainsi nous aurons compris le discours apocalyptique comme Jésus demandait à ses apôtres de l'entendre : nous y aurons puisé la force de braver victorieusement toutes les tempêtes, et nous paraîtrons finalement devant le Fils de l'homme, non pas angoissés de terreur et courbés misérablement sous le poids de nos remords, mais tout remplis d'espérance, d'amour, la tête levée, et « debout » !

Iconographie. — Les vieux *Évangéliaires* s'illustraient naturellement, en ce premier dimanche de l Avent, d'images du *Jugement dernier*. J'en note trois, par exemple, dans l'Evangéliaire byzantin de la Bibliothèque nationale, nº 74 (fonds grec), auquel nous aurions voulu faire, pour la suite de ce commentaire, de fréquents emprunts. Ils sont placés, comme de juste, aux passages des Evangiles synoptiques que nous avons cités.



Fig. 4, p. 10.

L'art chrétien a multiplié, aux âges de foi, ces représentations du jugement dernier. Avant d'en faire, avec la Renaissance, un prétexte à de grandes machines dramatiques, — Michel-Ange à la Sixtine, — elle les proposait aux fidèles comme un sujet très propre à les maintenir dans une crainte salutaire des jugements de Dieu : de là vient toute la sainte et naïve horreur des *Jugements* gothiques qui accueillaient, au seuil même de l'église, où ils sont représentés sur le tympan, les chrétiens qui venaient s'y instruire des vérités de la foi et y rendre leurs hommages à Dieu. Depuis la

Renaissance, autant dire depuis plus de cinq cents ans, l'art chrétien ne s'intéresse plus au jugement dernier.

Voici, maintenant, quelques explications sur les images qui ont été placées dans ce commentaire, pour achever de le mettre en bonne lumière, — on aurait dit, au moyen âge, afin de « l'enluminer ».

**Fig. 1**, PAGE 1. — Cette gravure représente un détail d'un très bel ivoire français du quatorzième siècle dont on retrouvera peu à peu, dans ce livre, les autres parties. C'est un *Jugement dernier* qui, pour être fort abrégé, renferme néanmoins un nombre fort appréciable de détails intéressants. On y voit, au centre, le Christ, assis, dans l'attitude classique du Juge qui, avant de prononcer la sentence, montre les plaies sacrées d'après lesquelles nous serons jugés. A côté de lui, deux anges, l'un portant la croix, l'autre la lance et les clous de la Passion. Plus en avant, et agenouillés, la Vierge et un autre personnage, qui doit être saint Jean — mais pas saint Jean-Baptiste. Dans le bas de la composition, on voit la résurrection des morts.

**Fig. 2**, PAGE 3. — La fresque de Soleto, petite ville de l'Italie méridionale, est un peu antérieure à notre ivoire, mais encore toute pleine de la tradition byzantine et, en conséquence, beaucoup plus compliquée. J'indique brièvement ce qu'elle contient. Au-dessous du Christ, — il n'est pas reproduit dans notre dessin, — deux anges sonnant de la trompette, puis, agenouillés, un vieillard, Adam, et une femme, Ève. A côté, et à peu près sur la même ligne, la résurrection des morts, qui sont amenés au jugement par « la Terre » et « la Mer », puis un sépulcre ouvert, d'où sortent des bras et des jambes, complètent la scène. Dans la seconde partie de la composition, on trouve à gauche, pour celui qui regarde, — et c'est la droite du Christ, — le paradis, et, à droite, l'enfer ; au centre, et debout, saint Michel bardé de fer, avec l'épée et la balance. Je n'insiste pas sur l'enfer, dont le détail serait trop long à déchiffrer. Mais remarquons, à la porte du paradis, le bon larron, amené par saint Pierre qui parlemente avec l'ange de garde sur les créneaux, et, à l'intérieur, les « justes » reposant dans le sein des trois vieillards, Isaac, Abraham et Jacob.

**Fig. 3**, PAGE 5. — On reconnaîtrait facilement une parfaite, mais très originale représentation du jugement dernier, dans notre troisième image, — c'est le panneau central d'un triptyque grec du treizième siècle, — si, au lieu d'un simple détail, nous avions pu le reproduire dans son ensemble. La partie inférieure, qui ne figure pas ici, est occupée par des arbres, avec, aux deux extrémités, un homme, presque nu, portant une croix, le bon larron, autrement dit, et un vieillard assis, Abraham, qui a, dans son sein, un petit personnage. Cette image représente, à proprement parler, le triomphe du Christ, dans son dernier avènement.

**Fig. 4**, PAGE 8. — Voici enfin, et pour terminer, un exemple des *Jugements derniers* auxquels nous sommes le plus accoutumés, en France, parce qu'ils se retrouvent aux portails de presque toutes nos grandes cathédrales gothiques : c'est un dessin du fameux tympan de la cathédrale de Reims. On y voit, au premier registre, autour du Christ montrant ses plaies, et agenouillés, la Vierge, saint Jean — c'est Jean-Baptiste, il me semble — et deux anges qui portent les instruments de la Passion. Aux deux registres suivants se trouvent représentés la résurrection générale, puis, aux deux autres, le paradis, avec la scène d'Abraham recevant les élus dans son sein, et l'enfer, où les diables conduisent les damnés enchaînés, vers une grande chaudière, pour y être éternellement brûlés.

Ces notes sur l'iconographie du discours apocalyptique seront complétées, au cours de l'Évangéliaire, au fur et à mesure que nous aurons à commenter des textes qui s'y rapportent, et plus particulièrement au quatorzième et dernier dimanche après la Pentecôte.

---

II

# DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

**Saint Jean-Baptiste envoie ses disciples interroger Jésus.** (**Matt.**, XI, 2-10. [LUC, VII, 18-27.])



Fig. 5, page 16.

En ce temps-là, [2] Jean ayant appris dans sa prison les œuvres du Christ, envoya deux de ses disciples [3] pour lui dire :

— Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?

[4] Jésus leur répondit, et dit :

— Allez raconter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. [5] Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. [6] Et bienheureux celui pour lequel je n'aurai pas été une occasion de scandale.

[7] Lorsqu'ils s'en allaient, Jésus se mit à dire aux foules, au sujet de Jean :

— Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? [8] Mais qu'êtes-vous allés voir ? Un homme délicatement vêtu ? Ceux qui sont vêtus délicatement habitent dans les maisons des rois. [9] Qu'êtes-vous donc allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. [10] Car c'est celui dont il est écrit : Voici que j'envoie mon messager devant ta face, et il préparera ton chemin devant toi (*).

(*) Nous croyons utile d'avertir que la traduction française que nous

*En ce temps-là,* — non point au début de la prédication de saint Jean, mais, au contraire, tout à fait sur la fin de sa carrière, alors qu'Hérode, son ennemi personnel, l'avait jeté dans les prisons de la citadelle de Machérus, sur les bords de la mer Morte, en attendant qu'il le fît mourir. Pour ce qui est de Jésus, il se trouve en pleine période galiléenne et celle-là même va bientôt s'achever : il est assez significatif d'avoir à noter que le récit de l'ambassade de saint Jean-Baptiste est suivi, dans saint Matthieu, des terribles malédictions prononcées par Jésus contre les villes des bords du lac de Tibériade qui ont vu, sans se convertir, tant de miracles. (Matth., xi, 20-24.) || 5. La réponse de Jésus est formulée avec les mots eux-mêmes d'une double prophétie d'Isaïe. (Is., xxxv, 5, et lxi, 1.) || 6. Il s'agit ici des disciples de saint Jean-Baptiste, les « joannites », que leur dévouement pour leur maître exposait à méconnaître le véritable Messie. || 7. Ces mots doivent être pris au sens figuré et indiquent la fermeté du caractère de saint Jean, — car ce n'est pas un roseau agité par le vent, — qui n'a pas oublié la scène du Jourdain, et aussi l'austérité de sa vie, — car il ne vit pas mollement et n'est pas couvert d'habits somptueux. || 10. Prophétie de Malachie. (iii, 1.) A cause de ce rôle de saint Jean-Baptiste, on lui a donné le nom de « Précurseur ». Il n'a pas été, à proprement parler, disciple de Jésus, et c'est pour cela que « celui qui est le plus petit *dans le royaume des cieux* est plus grand que lui ». Mais, de tous les hommes qui sont restés en dehors des conditions de salut établies par Jésus, aucun n'est comparable au Précurseur : « Entre tous ceux qui sont nés de femme, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. » (Matth., xi, 11.)

Saint Jean-Baptiste et l'Évangéliaire de l'Avent. — Il est vraiment remarquable d'avoir à constater que, sur les quatre dimanches dont se compose l'Avent, trois soient occupés, à l'évangile, par le souvenir de saint Jean-Baptiste. Et le saint Jean-Baptiste dont il s'agit, ce n'est pas le saint Jean populaire, celui dont on aime à conter la naissance merveilleuse et la fin dramatique, ni même le saint Jean du baptême du Christ, — nous n'aurons même pas, dans ces commentaires, l'occasion d'en parler expressément, — mais c'est le saint Jean du désert et des prisons d'Hérode, le pénitent plein d'austé-

donnons ici est empruntée au *Livre des prières du prône*, publié, en 1904, par S. Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris, et imprimé chez Levé, rue Cassette, 17.



**Fig. 6.** — Fresque d'Ottaviano Nelli (quinzième siècle), a Foligno

SAINT JEAN-BAPTISTE ET SAINT ANTOINE

rité, qui annonce et prépare la venue du Seigneur. Quel meilleur guide pourrions-nous avoir pour nous conduire à la crèche de la Nativité ? Ne nous étonnons pas que l'Évangéliaire des dimanches, par trois fois, nous invite à l'écouter.

Saint Jean-Baptiste avait-il des doutes sur la divinité du Messie ? — Si le saint Précurseur envoie une ambassade à Jésus pour lui faire demander s'il est vraiment « celui qui doit venir », autrement dit le Messie, ce n'est point qu'il en doutait en quelque façon, ou que, par suite d'impatience ou de découragement, il éprouvait le besoin de se le faire confirmer, au fond de sa prison de Machérus.

Avant même d'avoir été témoin de la manifestation miraculeuse qui accompagna le baptême de Jésus, saint Jean, sanctifié dès le sein de sa mère, n'avait aucun doute, et il était pleinement convaincu. « Mais il savait que de nombreux disciples restaient encore attachés à sa personne et hésitaient à faire le pas décisif qui les eût conduits au Messie. Peut-être même quelques âmes délicates se faisaient-elles scrupule d'abandonner saint Jean, maintenant qu'il était dans les fers, et de se donner à un autre maître. Le saint prisonnier pensa que le Sauveur réussirait mieux que lui à éclairer ces bonnes volontés tardives (*). »

Il les envoie donc à Jésus pour qu'ils soient affermis dans une conviction que lui-même se voyait peut-être impuissant à rendre parfaite et souverainement efficace. Ce fut, de la part de saint Jean, un grand acte d'humilité : la suite de notre évangile nous montre comment il en fut récompensé, c'est-à-dire par le plus magnifique éloge qu'homme du monde ait jamais reçu.

(*) H. Lesêtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, vol. I, 204. Lethielleux, éditeur.

Valeur apologétique des miracles. — Instruisons-nous encore, avec les envoyés de saint Jean-Baptiste, à la méthode apologétique du Christ Jésus. Il affirme qu'il est Dieu. Mais comment le prouve-t-il ? « Allez, dit-il, annoncez à saint Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient », etc. Voilà donc comment Jésus-Christ, qui était toute sagesse et toute vérité, entend prouver sa divinité : il fait des miracles ! Plaignons ceux qui ne croient plus au miracle : comment feront-ils pour voir, d'une vue claire, que Jésus-Christ est vraiment le Messie promis, le Sauveur du genre humain, quand lui-même n'a d'autres lettres de créance à leur fournir pour authentiquer son ambassade : « Les œuvres que je fais, dit-il en saint Jean, me rendent témoignage et prouvent que le Père m'a envoyé. » (Jean, v, 36.) C'est donc en contemplant les œuvres de Jésus que nous pourrons seulement nous convaincre qu'il est véritablement le Sauveur et le Messie.

Notons, toutefois, qu'il donne, dans ce verset même que nous commentons, une autre preuve de sa mission, à savoir l'évangélisation des pauvres, et que ce signe caratéristique du christianisme avait été, lui aussi, prédit par le prophète Isaïe, quand il disait du futur Messie : « L'esprit du Seigneur m'a oint... pour porter la bonne nouvelle aux malheureux..., pour annoncer aux captifs la liberté et aux prisonniers le retour à la lumière. » (Is., lxi, 1.) L'Evangile, en effet, est, avant tout, le patrimoine des humbles et des pauvres, *pauperes evangelizantur*, et c'est une preuve de son excellence que l'apologétique ne se lasse pas de développer.

Iconographie. — Je ne vois pas très bien avec quelle image il serait le plus convenable d'illustrer l'évangile de ce jour. L'iconographie de saint Jean-Baptiste est, sans doute, d'une incontestable richesse. S'il ne s'agissait donc que d'indiquer, dans les trésors de l'art chrétien, une image relative à ce saint Précurseur, la chose serait extrêmement facile : mais il faut bien reconnaître que ce

serait une illustration d'« à côté », traduisant fort mal, en tout cas, le texte de notre évangile.

Voici ce que je trouve à cette place, en de très vieux évangéliaires illustrés (*), une image synoptique représentant, à gauche et à droite, deux groupes de personnages *écoutant un homme qui parle* : c'est, à la fois, très vague et sans aucune expression.

Apprenons à distinguer, dans nos évangiles du dimanche, — qui tous, et également, ont pour objet Notre-Seigneur, — ceux qui nous invitent à contempler ses actions, dans une image instructive, agréable ou pieuse, et ceux qui nous rapportent ses paroles, pour les méditer dans le silence absolu de notre âme. Seuls, peut-être, les « évangiles d'action » devraient être illustrés d'une image. J'aurais voulu n'en pas mettre à celui du deuxième dimanche de l'Avent.

S'il y en a deux, cependant, c'est pour mieux fixer dans la pensée du lecteur l'image du grand précurseur de Jésus. La première (**fig. 5,** PAGE 11) est la reproduction d'une gravure de cette fameuse *Mer des histoires* qui fut un des premiers livres à images vraiment populaires de la librairie française. Elle représente saint Jean-Baptiste portant, sur une sorte de pale d'autel, un agneau, couronné du nimbe crucifère, et le montrant du doigt : *Ecce Agnus Dei*. Telle est la formule la plus classique, dans l'art chrétien, pour représenter le Précurseur. Dans notre seconde gravure (**fig. 6,** PAGE 13), qui est la traduction à la plume d'un détail des fresques d'Ottaviano Nelli, à Foligno, l'*Ecce Agnus Dei* est écrit sur la banderole qui s'enroule autour du « bâton pastoral » de saint Jean : le geste de la main droite est identique à celui de la gravure de la *Mer des histoires*. Je n'ai pas à parler ici du bon saint Antoine qui, avec son bâton traditionnel et son livre, accompagne, dans notre image, le Précurseur.

(*) C'est par exception que nous faisons allusion à des documents qui ne sont pas reproduits dans notre livre, car nous aurions voulu ne parler que de ceux dont nous donnions, au moins, un dessin sommaire; mais, malgré notre désir de meubler notre commentaire iconographique d'autant de gravures qu'il eût été nécessaire pour le faire comprendre pleinement, nous avons été obligé — rarement toutefois — de manquer à notre résolution de n'utiliser, pour nos raisonnements, que les images dont nous donnions la reproduction. Le lecteur, qui comprendra nos raisons, voudra bien nous excuser.

## III

# TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

**Les Juifs envoient à saint Jean-Baptiste des membres du sanhédrin pour l'interroger sur la nature de sa mission. (Jean, I, 19-28.)**



Fig. 7.

En ce temps-là, 19 les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean pour lui demander :

— Qui es-tu?

20 Il le déclara, et il ne le nia point. Il déclara :

— Je ne suis pas le Christ.

21 Ils lui demandèrent :

— Quoi donc? Es-tu Elie ?

Il dit :

— Je ne le suis pas.

— Es-tu le prophète ?

Il répondit :

— Non.

22 Ils lui dirent alors :

— Qui es-tu ? Afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même?

23 Il dit :

— Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplanissez le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe.

24 Or, ceux qui avaient été envoyés étaient des pharisiens.
25 Ils continuèrent à l'interroger, et lui dirent :

— Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni Elie, ni le prophète ?

26 Jean leur répondit :

— Moi, je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas 27. Il doit venir après moi, lui qui a été fait plus grand que moi ; je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa sandale.

28 Ces choses se passèrent à Béthanie au delà du Jourdain, où Jean baptisait.

*En ce temps-là*, — c'est-à-dire, sans qu'on puisse préciser très exactement, après que saint Jean eut baptisé le Christ dans le Jourdain : il le rappellera tout à l'heure — et c'est au cours de son second témoignage, le lendemain (I, 29) — quand il dira : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et se reposer sur lui. » (I, 32.) || 19. Maldonat fait remarquer, à juste titre, l'importance exceptionnelle de ce témoignage, d'après l'ensemble seul des circonstances qui l'accompagnent : « Que l'on considère, en effet, les envoyés eux-mêmes, ou bien ceux qui les envoient, c'est-à-dire l'ensemble des membres de la synagogue juive, ou bien encore la personne de Jean vers qui ils sont envoyés, ou enfin l'affaire pour laquelle ils le sont, toutes ces circonstances donnent une importance considérable à leur mission et rendent d'autant plus grave le témoignage de Jean sur le Christ. » || 20. Avant de dire ce qu'il est, saint Jean-Baptiste veut d'abord montrer ce qu'il n'est pas, et on voit qu'il le fait avec une singulière énergie. || 21. Enlevé miraculeusement dans le ciel sur un char de feu, Élie doit revenir sur la terre, mais plus tard, avant le second avènement du Christ, ainsi que l'enseignent tous les docteurs. || *Es-tu le prophète?* Il s'agit ici, d'après les commentateurs les plus autorisés, d'un certain prophète, distinct du Messie, mais qui semble avoir été rattaché, par les Juifs, à l'avènement du Messie. || 24. Il semblerait que les envoyés du sanhédrin auraient dû se retirer à ce moment, car ils avaient obtenu de saint Jean-Baptiste, et très catégorique, la réponse qu'ils lui demandaient. Mais « c'étaient des pharisiens » ! Ils continuent donc l'interrogatoire, croyant le faire dévier en mettant saint Jean sur la question de son baptême, ce qui leur vaut — en plus d'une réponse très nette sur la nature de ce baptême — un nouveau témoignage en faveur de la mission surnaturelle de Jésus. || 26. En disant : « Je baptise dans l'eau », saint Jean laisse « entendre que le vrai baptême, celui par lequel doivent se réaliser les promesses anciennes, appartient à un autre, qui a déjà fait son apparition, et dont il se déclare l'humble serviteur. Cet autre, qui doit baptiser *dans l'Esprit-Saint et dans le feu*, c'est Jésus. » (P. Calmes, *l'Evangile selon saint Jean*, p. 147.) || 28. La ville de *Béthanie*, dont on parle ici, n'est pas cette Béthanie



**Fig. 8.** — Miniature d'une « Légende dorée » du treizième siècle

1. L'Annonciation. — 2. La Nativité, mais non pas dolente et mystique, comme dans la plupart des monuments du treizième siècle : la Vierge a pris dans ses bras le saint Enfant et le regarde avec beaucoup de tendresse ; saint Joseph admire, et, en avant du lit de la bienheureuse Vierge, l'âne et le bœuf sont couchés. Au cinquième folio du même manuscrit, on trouve une seconde Nativité, et c'est alors une Nativité dolente, selon la formule du treizième siècle. — 3. L'Adoration des mages. — 4. La Présentation au Temple. — 5. Le Baiser de Judas, avec saint Pierre remettant son épée au fourreau et le geste guérisseur de Jésus. — 6. La Flagellation. — 7. Le Calvaire, où l'on voit la Vierge à gauche — pour celui qui regarde — et saint Jean sur la droite. — 8. La Mise au tombeau.

où demeurait Lazare, et qu'on visite, dans les pèlerinages, après les stations au mont des Oliviers, dont elle est peu distante, mais une seconde Béthanie — peut-être faut-il l'appeler d'un autre nom, *Bethabara* — située beaucoup plus loin, sur la rive gauche du Jourdain, en face de Jéricho.

Vox clamantis in deserto. — Voici donc la définition que, poussé dans ses derniers retranchements, donne de lui-même celui que le Christ, en notre évangile de dimanche dernier, avait appelé « prophète » et « plus que prophète »! (Matth., xi, 9.) « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert! » Or, dit Bossuet, qu'est-ce qu'une voix? Un souffle qui se perd en l'air: je suis une voix, un cri, si vous le voulez! (*Elév.*, xxiv, 8, El. 1.) Saint Jean se réduit donc à n'être qu'un son de voix, c'est-à-dire tout ce qu'on peut imaginer de moins consistant, une chose tellement éphémère qu'elle cesse d'exister au moment même où elle se produit! Mais que de véritable grandeur dans ce rôle, en apparence si effacé, d'une voix qui appelle le Seigneur et qui y conduit! Heureux ceux qui ont le courage de l'écouter. Elle nous mène tout droit à Jésus: c'est la grande voix du salut.

Le second témoignage de saint Jean-Baptiste : Voici l'Agneau de Dieu. — Nous ne voulons pas séparer de ce premier témoignage rendu à Jésus par son précurseur, celui qu'il lui donna « le lendemain même », d'après l'évangéliste, et qui nous est rapporté dans son livre, à la suite du précédent. L'Eglise nous le fait lire, à la messe, au jour de l'Epiphanie, le 13 janvier.

« Le lendemain, il vit Jésus venant vers lui et il dit: Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui m'a dépassé parce qu'il était devant moi. Je ne le connaissais pas ; mais c'est pour qu'il fût manifesté à Israël que je suis venu, baptisant dans l'eau. Et Jean rendit témoi-

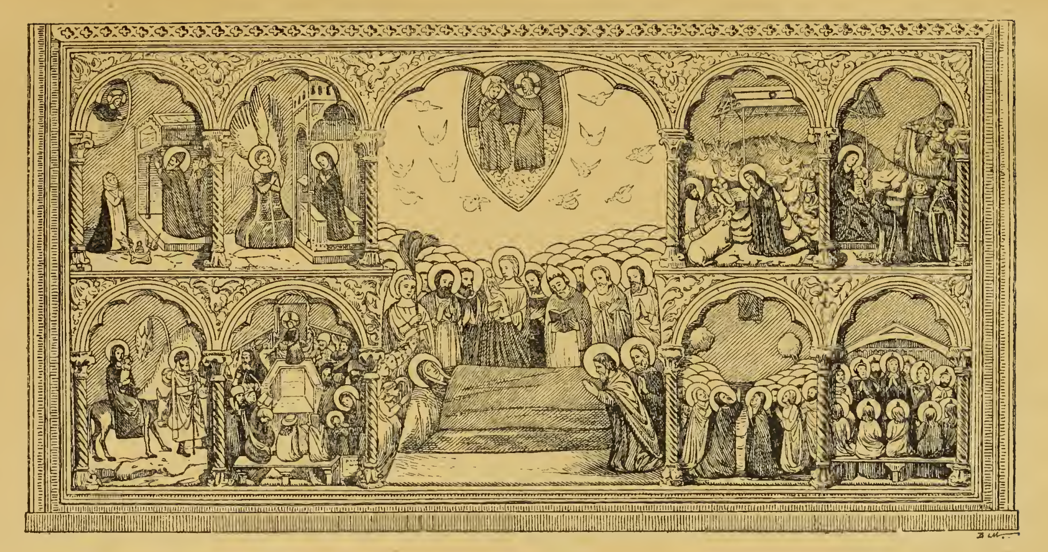


**Fig. 9.** — TABLEAU D'AVANZI (DÉTAIL), A BOLOGNE (QUATORZIÈME SIÈCLE)

La partie centrale représente la mort et le couronnement de la Vierge. Les autres sujets traités sont — abstraction faite du premier, à gauche et dans le haut — l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des mages, la Fuite en Egypte, avec l'épisode du palmier qui s'incline, Jésus dans le Temple, l'Ascension et enfin la Descente du Saint-Esprit. Au-dessus de la mort de la Vierge se trouve, dans le retable, la Présentation au Temple, et plusieurs saints.

gnage en disant : J'ai vu l'Esprit descendre comme une colombe et se reposer sur lui. Et je ne le connaissais pas ; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu et j'ai attesté que celui-là est le Fils de Dieu. » (JEAN, I, 29-34.)

ICONOGRAPHIE : LES SYNOPTIQUES DE LA VIE DE JÉSUS. — On trouvera, au début du commentaire de cet évangile, une image de saint Jean-Baptiste, portant un agneau et le montrant du doigt. C'est une image déjà vue, puisqu'elle illustrait l'évangile précédent : on la retrouvera encore aux autres dimanches de l'Avent et j'ai voulu qu'il en fût ainsi, pour rappeler les naïves coutumes de nos anciens illustrateurs de livres de piété, qui ne craignaient pas de produire plus d'une fois la même gravure dans leurs ouvrages, la répétant aussi souvent qu'ils le pensaient utile, sinon nécessaire, pour éclairer le texte qu'ils avaient mission d'illustrer. C'est pour cela que, dans nos vieux livres à gravures, la même image reparaît un nombre incalculable de fois au cours de l'ouvrage. Prenez, par exemple, les anciens Légendaires, où est racontée la vie des saints ; une seule image, où l'on voit un homme brandissant une épée, sur le point de trancher la tête d'un second personnage, agenouillé devant lui, suffit, en général, pour illustrer la légende de tous les saints martyrs, en général, et c'est parfait.

Nos deux autres gravures appartiennent à cette série que j'appelle des « Synoptiques de la vie de Jésus » parce qu'on y trouve, réunis dans un seul tableau, un certain nombre de faits évangéliques formant comme un résumé de toute la vie du Seigneur. Ce genre de documents est très précieux à consulter, non seulement en raison de leur valeur particulière, mais parce qu'ils nous renseignent beaucoup plus exactement que pourraient le faire, par exemple, une statue ou un tableau à un seul sujet, sur la façon dont on entendait, à telle ou telle époque spéciale, l'illustration de la vie de Jésus (*).

Notre première gravure (**fig. 8**, PAGE 19) donne, très réduite, la traduction d'une grande miniature d'une *Légende dorée* du trei-

(*) On nous permettra de renvoyer nos lecteurs à quelques-uns de nos ouvrages où nous avons abordé cette question avec un peu plus de détail : *Catalogues iconographiques... Introduction générale. La Porte de Sainte-Sabine. La Lipsanothèque de Brescia. Les Mosaïques de Ravenne* (Oudin, éditeur), et, dans notre *Christ de « la Légende dorée »*, le chapitre consacré aux synoptiques de la vie de Jésus. — Voir aussi notre *Bible de l'Arena.*

zième siècle de la Bibliothèque nationale (Fr., 183). Nous avons pris notre second exemple (**fig. 9**, PAGE 21) parmi les peintures consacrées à l'histoire de la Vierge, qui sont, elles aussi, de précieux synoptiques pour étudier la vie de Jésus : c'est un détail du grand retable d'Avanzi (quatorzième siècle) à la pinacothèque de Bologne.

---

## IV

# QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

**Saint Jean-Baptiste, sur l'ordre de Dieu, commence sa mission effective. (Luc, III, 1-6.)**



Fig. 10.

1 La quinzième année du règne
de Tibère César, Ponce-Pilate
étant procurateur de la Judée,
Hérode, tétrarque de la Galilée,
Philippe, son frère, tétrarque de
l'Iturée et de la province de Tra-
chonite, et Lysanias, tétrarque
de l'Abilène ; 2 sous les grands
prêtres Anne et Caïphe, la parole
du Seigneur se fit entendre dans
le désert à Jean, fils de Zacharie.
3 Il vint dans la région du Jour-
dain, prêchant le baptême de pénitence, pour la rémis-
sion des péchés, 4 ainsi qu'il est écrit au livre des paroles
du prophète Isaïe :
« Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le
chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers ; 5 toute
vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront
abaissées ; ce qui est tortueux sera redressé, ce qui est
raboteux sera aplani, 6 et toute chair verra le salut de
Dieu. »

Les grandes étapes de la vie du Précurseur. — C'est encore de saint Jean-Baptiste que nous parle l'évangile du quatrième dimanche de l'Avent, et, tout d'abord, pour nous faire connaître le moment précis où, après avoir entendu

dans le désert, « la voix de Dieu », il se mit à commencer sa mission effective.

Et donc, par une sorte de progression régressive dont il faut noter, au passage, le bienfaisant artifice, nous retrouvons, les unes après les autres, les principales étapes qui marquent l'histoire du Précurseur, assistant aujourd'hui aux débuts de son ministère public, l'ayant vu, dimanche dernier, en plein exercice de ce même ministère, rendant à Jésus, après son baptême, un nouveau et glorieux témoignage de sa divinité, et enfin, au premier dimanche de l'Avent, l'ayant trouvé enfermé, depuis de longs mois, dans les prisons de Machérus, et à la veille de donner à son maître, en disparaissant soudain, une dernière preuve, plus magnifique encore que les autres, de son très humble dévouement.

Nous aurons l'occasion de commenter, au second volume de cet Evangéliaire, les textes qui nous ont conservé le récit du martyre de saint Jean-Baptiste (Matth., xiv, 3-12 et Marc, vi, 17-29).

Et encore, pour compléter cette histoire, nous raconterons les épisodes extraordinaires qui accompagnèrent et précédèrent sa naissance : mais ce sera plus tard, au 24 juin, quand nous expliquerons l'évangile qui se lit au jour de sa fête.

Le monde juif vers l'année 780 de Rome, 25e après Jésus-Christ. — La solennité du début de notre évangile indique son importance et qu'il faut, au moins une fois, en passant, jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la situation du monde juif, où vont se développer de si grands événements. Et si notre texte ne s'ouvre pas, comme à l'ordinaire, par la formule « en ce temps-là », c'est que les faits y sont racontés, par l'écrivain inspiré, avec une précision historique très satisfaisante et sur lesquels il est bon d'insister. Voici donc les circonstances,

au nombre de six, qui lui servent à situer dans le temps les débuts de la mission du saint Précurseur.

Il nous parle, en premier lieu, de ceux qui exerçaient à ce moment le pouvoir civil. Les Juifs, depuis l'an 63 et la disparition des derniers Macchabées, ne jouissent plus, sous le contrôle de Rome, que d'une ombre de liberté. Après la mort du premier Hérode, — Hérode le Grand, — en l'an 4 avant le commencement de l'ère chrétienne(*), son royaume fut divisé en plusieurs parts, ou « tétrarchies », que se partagèrent ses fils : Hérode Antipas — le second Hérode — eut la Galilée et la Pérée, et Philippe l'Iturée et la Trachonite, la région actuelle de Haourân, où il éleva Césarée de Philippe et Bethsaïda Julias, au nord du lac de Tibériade. Un troisième fils, Archélaüs, avait obtenu la Samarie, la Judée et l'Idumée : mais, l'an 6 après Jésus-Christ, le territoire de ce dernier fut réuni à la province romaine de Syrie, tout en étant gouverné par des procurateurs particuliers. Ce poste était occupé, depuis l'an 25, par Ponce-Pilate, un protégé de Tibère, qui le conserva pendant dix ans, jusqu'au moment où, déposé par Vitellius, sur la plainte des Juifs, il fut envoyé à Rome pour se justifier. L'empereur Tibère, nous dit saint Luc, gouvernait le monde romain depuis quinze ans : on suppose que l'évangéliste compte ainsi les années depuis le moment où Tibère avait été associé à l'empire, c'est-à-dire en l'an 765 de Rome, douze années après la naissance du Sauveur. Si l'on veut calculer « la quinzième année de l'empire de

(*) Le moine Denys, au sixième siècle, qui est l'auteur de notre ère actuelle, s'est trompé dans ses calculs en la faisant commencer en l'année 754 de Rome, — l'an 1 de l'ère chrétienne, — alors que la date de la naissance de Notre-Seigneur doit être placée « en l'an 4 au plus tôt, jusqu'en l'an 6 ou 7, afin de placer les événements passés entre la naissance du Sauveur et la mort d'Hérode ». (Jacquier, *Histoire... du Nouveau Testament*, p. 3.) En 754, en effet, Hérode le Grand était mort depuis trois ans, au moins, et saint Matthieu nous affirme que Jésus naquit du vivant de ce prince.

Tibère », d'après l'année même de la mort d'Auguste qui eut lieu l'an 13 après Jésus-Christ, cela nous reporterait, pour l'époque du commencement du ministère de saint Jean, en l'année 29 après Jésus-Christ, ou 782 de Rome, et la conséquence serait de donner à Notre-Seigneur, à cette même époque, trente-deux ans au lieu de trente qu'on



Fig. 11, page 27.

lui assigne généralement sans diminuer, toutefois, l'autorité de saint Luc qui, se gardant de trop préciser, dit simplement qu'à cette époque le Christ avait trente ans environ. Pour ce qui est, enfin, de Lysanias, qui gouvernait l'Abilène, un des districts de la Syrie, c'est un personnage aujourd'hui peu connu, mais que saint Luc devait avoir quelque raison de nommer en cet endroit.

Parlant ensuite des représentants suprêmes de l'auto-

rité religieuse, il nomme Anne et Caïphe, associant ensemble, comme le feront plus tard les historiens de la Passion, ce beau-père et ce gendre qui se partagent, à eux deux, le triste honneur d'avoir, au nom de la religion, négocié la condamnation de Jésus. C'est ainsi qu'avant même d'entendre le récit, au jour de Noël, de la naissance de Jésus, nous apprenons à connaître aujourd'hui ceux qui seront les coupables auteurs de sa mort : Pilate, Hérode, Anne et Caïphe.

Le ministère de saint Jean-Baptiste. — Pendant de longues années, saint Jean-Baptiste, au désert, n'a été qu'un pénitent. Voici, maintenant, en l'année 780 et quand le Seigneur avait à peu près trente ans *quasi annorum triginta* (Luc, iii, 23), que la voix du Seigneur étant descendue sur lui, soudain, il quitte ce désert qu'il aimait tant, pour venir, dans la région du Jourdain, remplir la mission que Dieu vient de lui confier : il prêche la pénitence et invite ceux qui l'écoutent à se purifier par la réception du baptême dans les eaux du Jourdain. Ce n'est pas encore le vrai baptême, celui du Christ Jésus, qui inaugure dans l'âme la vie surnaturelle, mais un baptême symbolique, qui prépare, en le faisant désirer, celui dont il n'était que l'annonce et la figure : car, si le baptême de saint Jean est un signe, ou symbole, de la rémission des péchés, c'est encore un signe imparfait, et qui n'a pas encore l'efficacité de produire, par lui-même, ce qu'il signifiait. Le Précurseur ne se lasse pas d'en avertir ses disciples : « Moi, je vous baptise dans l'eau ; mais il vient, celui qui est plus puissant que moi, celui dont je ne suis pas digne de délier les courroies des sandales. Lui, il vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. » (Luc, iii, 16.) Pour se faire mieux comprendre de ses auditeurs, il se compare au prophète Isaïe qui avait été chargé par Dieu, lors de la captivité de Babylone

(Is., XL, 3), de racheter son peuple et de le ramener, à travers le désert où il aura ménagé des chemins, jusque dans la Palestine. Telle est la figure du rôle de Jean : c'est lui qui prépare les voies à Jésus.

ICONOGRAPHIE : LE BAPTÊME DE JÉSUS. — L'évangile du quatrième



Fig. 12, page 31.

dimanche de l'Avent doit s'illustrer, cela va de soi, avec des images du « baptême du saint Jean ».

Mais il est à noter que, pour être complète, cette illustration devrait comprendre, comme en certains vieux manuscrits de Byzance, — par exemple le 74 de la Bibliothèque nationale, — deux images différentes. On voit, dans la première, saint Jean qui baptise les foules : c'est une scène réaliste, si j'ose dire, et sans rien qui évoque de surnaturels éléments. Dans la seconde, au contraire, qui représente saint Jean baptisant le Christ, la note est très différente. La solitude, d'abord, paraît beaucoup plus complète, et presque absolue, avec deux acteurs terrestres, seulement, le Christ

et saint Jean, puis, de l'autre coté « d'une eau », les anges, qui gardent les vêtements du Sauveur. On voit, dans le haut de la composition, une main, qui semble sortir des nuages, puis la colombe.

Nous devrions, aujourd'hui, faire abstraction de cette seconde catégorie d'images, pour ne considérer que celles qui ont rapport à saint Jean baptisant les foules. L'Eglise, en effet, remet à plus tard le moment de célébrer l'anniversaire du baptême du Christ; et donc, pour suivre sa direction, il faudrait s'essayer, aujourd'hui, à ne considérer que celui des auditeurs de saint Jean, le baptême de pénitence qui nous permettra de recevoir comme il convient, et quand il viendra, dans peu de jours, « le Sauveur envoyé de Dieu ».

Mais nous n'aurons pas à nous arrêter, dans cet Evangéliaire, sur l'octave de l'Epiphanie, au 13 janvier, jour choisi par l'Eglise pour honorer spécialement la mémoire du baptême du Christ. Pour cette raison, donc, nous avons introduit, dans ce commentaire de l'évangile du quatrième dimanche de l'Avent, deux images qui nous invitent à en évoquer le souvenir, une fresque de Fra Angelico, au couvent florentin de Saint-Marc (**fig. 11**, PAGE 27), et le célèbre tableau de Verrocchio, aux Uffizi (**fig. 12**, PAGE 29).

Les trois Evangiles synoptiques nous donnent également un récit de cet événement (*) et le quatrième Evangile fait, pour ainsi dire, plus que de le raconter, puisque, le supposant, il en tire des conclusions capitales relativement à la filiation divine de Jésus (**).

La narration de saint Luc, qui est la plus brève de toutes, nous fait connaître, cependant, l'essentiel du mystère : « Il arriva, quand tout le peuple se faisait baptiser, que Jésus aussi fut baptisé. Et, pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit et le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et une voix fit entendre du ciel ces paroles : Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai mis toute mon affection. » (LUC, III, 21-22.)

Les anciens imagiers, qui tenaient fort à maintenir la tradition iconographique du « baptême par immersion », ont fait des efforts surprenants pour représenter le Jourdain, en perspective, avec le

(*) MATTH., III, 13-17; MARC, I, 9-11; LUC, III, 21-22.

(**) JEAN, I, 29-34. — Il ne faut jamais perdre de vue, en effet, ce texte vraiment capital de saint Jean l'Evangéliste, qui nous rapporte comme saint Jean-Baptiste, au lendemain du baptême du Christ, lui « rendit témoignage en disant : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et se reposer sur lui. Et je ne le connaissais pas; mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est lui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Et j'ai vu, et j'ai attesté que celui-là est le fils de Dieu. » On ne pourrait désirer, sur les lèvres du Précurseur, une affirmation plus claire et plus solennelle de la filiation divine de Jésus : et notez que c'est plus qu'une « affirmation », puisqu'il faut y voir une « confirmation » de ses témoignages antérieurs.

Christ plongé dans ses eaux, entre deux rives escarpées, sur le bord desquelles ils ont grand'peine à faire tenir saint Jean et les deux anges. Ajoutez à cela qu'ils ne renonçaient pas non plus à faire songer à ce détail légendaire que le Jourdain, ce jour-là, fut changé en un fleuve de feu, miracle prouvé par les nombreux poissons qui viennent, à la surface, témoigner de sa véracité. On trouvera une indication, tout au moins, de cette série de *Baptêmes du Christ*, dans un détail de la *Porte de Saint-Paul* qui illustre l'évangile du deuxième dimanche de Carême.

Le *Baptême* de Fra Angelico (**fig. 11**), tout en étant plus pieux et plus « artistique » que ces vieilles images byzantines, paraît, toutefois, illustrer moins convenablement le mystère auquel il fait songer. L'impression de « désert » y est suffisamment rendue ; mais, si j'y trouve la colombe, je n'y vois rien qui me rappelle « la voix » qui se fit entendre du ciel, et cela est regrettable, puisque l'image du baptême de Jésus est, au premier chef, celle dont on doit se servir pour illustrer le mystère de la sainte Trinité (*).

Verrocchio, au contraire, malgré ses préoccupations d'art et de vérité, a maintenu la tradition iconographique qui, ne pouvant représenter directement « une voix », a voulu la symboliser, en s'appuyant sur des analogies autorisées, par la main de Dieu, sortant du ciel : il a même mis deux mains au lieu d'une, et cette addition, toujours discrète, nous permet presque de nous représenter, dans son incorporelle entité, Dieu le Père se penchant sur son Fils bien-aimé pour le bénir et confirmer sa mission.

(*) Je n'insiste pas sur les deux personnages agenouillés sur la droite du tableau, qui sont introduits par Fra Angelico, comme en un grand nombre de ses fresques de Saint-Marc, pour la satisfaction de sa piété personnelle, *more mystico*.

# LECTURE POUR LE TEMPS DE NOËL

## L'Évangile de l'enfance

I. Le « Temps de Noël » et l'Évangéliaire des dimanches. — « Nous donnons le nom de « Temps de Noël », écrit dom Guéranger, à l'intervalle de quarante jours qui s'étend depuis la *Nativité du Seigneur*, le 25 décembre, jusqu'à la *Purification de la sainte Vierge*, le 2 février. Cette période forme, dans l'année liturgique, un ensemble spécial, comme l'Avent, le Carême, le Temps pascal, etc. ; la célébration d'un même mystère y domine tout, et ni les fêtes des saints qui se pressent dans cette saison, ni l'occurrence encore assez fréquente de la Septuagésime, avec ses sombres couleurs, ne paraissent distraire l'Eglise de la *joie* immense *que lui ont évangélisée* les anges (*), dans cette nuit radieuse attendue par le genre humain durant quatre mille ans, et dont la commémoration liturgique a été précédée du deuil des quatre semaines qui forment l'Avent (**). »

Ainsi donc, pendant près de six semaines, nous allons avoir les yeux fixés sur les mystères de la sainte enfance de Jésus et, principalement, sur les événements merveilleux qui ont accompagné, ou suivi, la nuit de Noël. L'Eglise, pour mieux nous y aider, a institué tout un cycle de fêtes qui se groupent autour de celle de la Nativité, la fête des Saints-Innocents, au 28 décembre, celle de la Circoncision, au 1er janvier, puis, cinq jours après, la grande fête de l'Epiphanie.

Mais il arrive précisément que ces fêtes, tombant, la plupart du temps, un jour de semaine, — car c'est par suite d'une rencontre heureuse, mais assez rare, que la fête de Noël se trouve être un dimanche, entraînant avec elle, huit jours après, pour ouvrir la nouvelle année, la fête de la Circoncision, — l'Evangéliaire des dimanches est obligé d'en faire abstraction, passant même sous silence, en attendant l'Evangéliaire des fêtes, jusqu'à la glorieuse histoire des mages.

C'est pour combler cette lacune que nous voulons considérer à cette place, et dans leur ensemble, les textes évangéliques qui ont trait à la première période de l'histoire de Jésus. Nous les groupons sous le titre d'« Evangile de l'enfance », sans craindre que les lecteurs auxquels nous nous adressons y trouvent prétexte à se scandaliser.

(*) Luc, ii, 10.

(**) Dom Guéranger, *l'Année liturgique*, le Temps de Noël, vol.I, p. 1.




**Fig. 13.** — Ivoire byzantin du Vatican (dixième siècle)

II. Les nouveaux adversaires de l'Enfant Jésus. — Il en irait autrement, si nous écrivions des notes à l'usage des savants, car, on le verra par la suite, ils sont loin de prononcer, toujours avec le respect et l'amour que nous y voulons mettre, ces simples paroles : « l'Evangile de l'enfance », qui sonnent parfois sur leurs lèvres, hélas ! presque comme un blasphème.

Nous voici amenés, par cette douloureuse réflexion, au cœur même de notre sujet, plus rapidement, même, que nous l'aurions désiré, car il est vraiment étrange d'être obligé, par le temps qui court, d'aborder de cette façon l'étude des mystères de l'enfance de Jésus. Nous nous proposons, dans ce bref aperçu, de prémunir nos lecteurs contre une tendance de certains commentateurs des Evangiles, dont les critiques imprudentes auraient comme conséquence redoutable, si on ne les confondait vivement, de faire planer sur l'ensemble des faits merveilleux qui ont accompagné, et suivi, la nuit de Noël, je ne sais quelle hésitation fort dangereuse qui irait jusqu'à se traduire, chez les plus audacieux, par la négation formelle de leur authenticité.

Car on a osé dire — et il faut que les croyants ne l'ignorent pas — que la nuit de Noël n'est pas une nuit historique, et que tous les événements qui l'ont suivie, jusqu'au baptême de Jésus, pourraient bien n'être qu'un tissu de légendes, pieuses, sans doute, mais sans aucun fondement dans la réalité des faits !

— Mais saint Luc ne nous en a-t-il pas lui-même conservé le souvenir ?

— Oui, répondent ces critiques téméraires, ou plutôt ces audacieux sacrilèges. Mais les premiers chapitres de saint Luc n'ont aucune valeur historique : nous les méprisons...

Ces paroles ont été dites, en premier lieu, de l'autre côté du Rhin, puis répétées parmi nous, en sourdine d'abord et, peu à peu, avec une plus grande assurance, jusqu'au jour où l'on n'a pas reculé devant le scandale de les écrire. Les protestations, aussitôt, se sont fait entendre, et de savants auteurs ont montré tout le mal fondé de ces doutes imprudents (*). Mais le mal était fait, on ne saurait le méconnaître. Il faut maintenant, dans la mesure du possible, essayer de le réparer, et ce sera en apprenant, à ceux qui ont besoin de le faire, comment il convient de distinguer, dans le capital d'idées et d'images sur lequel nous vivons, ce qui est, à proprement parler, du domaine de l'histoire, et ce qui n'en dépend que de façon indirecte, en manière d'illustration, comme les harmoniques, qui sont toutefois chose réelle, bien que difficilement saisissables, dépendent de la note fondamentale qu'un

(*) R. P. Lagrange, *le Récit de l'enfance de Jésus dans saint Luc* (*Revue biblique*, 1er avril 1895). R. P. Rose, *la Conception surnaturelle de Jésus*, dans les *Études sur les Évangiles*. Welter, éditeur, 1902. M. Lepin, S.-S., *Jésus Messie et Fils de Dieu*, chap. iii, p. 45-63. Letouzey, éditeur, 1904.

artiste, là, devant nous, vient de faire vibrer en touchant, de l'archet, les cordes de son instrument. L'Evangile de l'enfance est une histoire, mais c'est aussi une légende : et depuis des siècles, pour l'édification et l'instruction du plus grand nombre, l'histoire et la légende, comme deux sœurs tendrement unies, s'accordent ensemble pour nous apprendre à mieux aimer Jésus enfant, et aussi à le mieux connaître. Car les rêves des simples, allant à la vérité de toutes les forces de leur âme, ont des secrètes

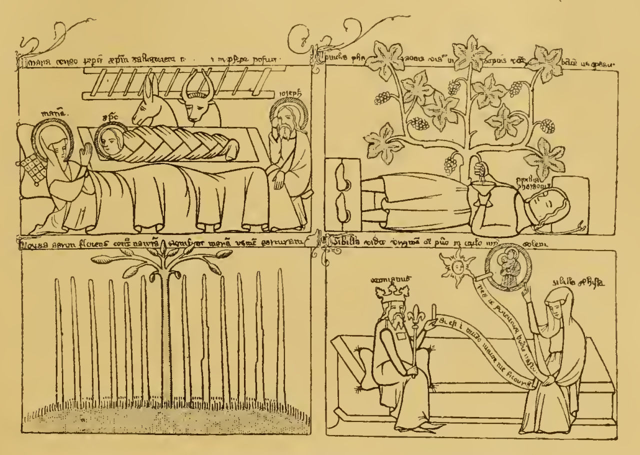


**Fig. 14.** — Miniature française du quatorzième siècle

ressources, qui échappent aux savants, pour nous instruire, et non pas seulement pour nous édifier.

III. La légende. — Oui, sans doute, tout n'est pas « historique », au sens propre du mot, dans les récits que la tradition nous a transmis sur l'enfance de Jésus, dans les pieuses images sur lesquelles on apprenait à la méditer, ni même dans l'ensemble des mots avec lesquels nous chantons, à l'église, les gloires, et les tendresses, de la nuit de Noël.

Après la quatrième leçon des matines de la Nativité, voici, par exemple, que la liturgie nous fait réciter ce verset : « O grand mystère ! Adorable merveille ! Les animaux ont vu, couché dans une crèche, le Seigneur nouveau-né ! » D'où il faudrait conclure que l'Eglise elle-même admet que l'âne et le bœuf sont vraiment des « personnages » historiques, dignes de figurer, à ce titre, dans les récits de la Nativité (*). Et, toutefois, on ne saurait l'affir-

(*) On s'autorise, pour justifier leur présence, non seulement de rai-

mer, puisque l'Evangile n'en dit rien et que nous n'avons, pour justifier leur présence, qu'une tradition, fort lointaine sans doute, mais contaminée, en quelque manière, par son insertion dans les récits apocryphes.

Il faudrait donc, pour mettre en repos la conscience de nos modernes critiques, faire disparaître de nos crèches de Noël l'âne et le bœuf qui, d'après la légende, réchauffaient de leur haleine le petit Jésus et représentaient, autour de son berceau, « la créature qui a être, vivre et sentir, comme sont les bêtes (*) », en raison de quoi, ajoute la légende, ils se mirent à genoux devant lui, pour l'adorer.

L'histoire ne nous dit rien de cela, c'est entendu, pas plus qu'elle ne nous parle de la sibylle qui annonça la Nativité à l'empereur Auguste, des femmes — elles avaient nom Zébel et Salomé — qui vinrent, appelées par Joseph, pour secourir la Vierge, après son miraculeux enfantement, du bain de l'Enfant Jésus, de son apparition aux mages, sous forme d'étoile, pendant qu'ils étaient occupés à consulter les astres, de leur voyage sur la mer, pour retourner dans leur pays, des épisodes merveilleux qui accompagnèrent la fuite de la sainte Famille en Egypte, sans compter ceux qui se passèrent, pendant le même temps, à Bethléem.

On lira tout cela dans les quelques images qui accompagnent cette étude. Il ne sera pas inutile de les déchiffrer avec un peu d'attention, pour apprendre de quelle façon nos ancêtres se plaisaient à raconter l'Evangile de l'enfance.

IV. Illustration de cinq vieilles images. — Cette première image (**fig. 13**) est la traduction, par la plume, d'un vieil ivoire byzantin du Vatican qui pourrait peut-être bien remonter jusqu'au dixième siècle.

Elle représente la Nativité, H ΓΕΝΝΗCIC, ainsi que l'indique l'inscription, mais se décompose en plusieurs sujets, à savoir l'*Adoration des anges* l'*Annonciation aux bergers* et la *Nativité* proprement dite, avec le *Bain de l'Enfant Jésus*. Ce dernier détail est purement légendaire et l'Eglise l'a réprouvé, malgré la signification mystique qu'on se plaisait à lui donner.

ons « de convenance », comme nous le dirons tout à l'heure en citant *la Légende dorée*, mais encore de deux prophéties d'Isaïe (I, 3) et d'Habacuc (III, 2). Cette dernière disait formellement : « Vous le reconnaîtrez placé entre deux animaux, *in medio duorum animalium cognosceris.* » Mais ce passage a été autrement traduit par saint Jérôme. Cf. E. Male, *l'Art religieux au treizième siècle*, 1re édition, p. 274. Leroux, éditeur, 1898.

(*) Cf. *la Légende dorée*, où il est « démontré » que la nativité du Christ fut manifestée par toute sorte de créatures, et comment l'âne et le bœuf représentaient la créature *quæ habet esse, vivere et sentire.*

Deux autres détails relèvent aussi de l'inspiration mystique, à savoir, l'adoration des anges, et l'étoile qui éclaire l'Enfant de son triple rayon, pour faire songer à la part que prennent au mystère, dans le ciel, les trois personnes de la sainte Trinité.

Pour ce qui est de l'âne et du bœuf, nous ne croyons pas utile de relever ici leur présence, tellement elle est de règle dans toutes les *Nativités* ; il y en a même, dans l'art des tout premiers siècles, où ils figurent seuls, avec l'Enfant, comme s'ils étaient vraiment, parmi tous les autres, les seuls personnages qu'on ne puisse jamais sacrifier.

**Fig. 14.** — La légende de la Sibylle se trouve racontée, avec

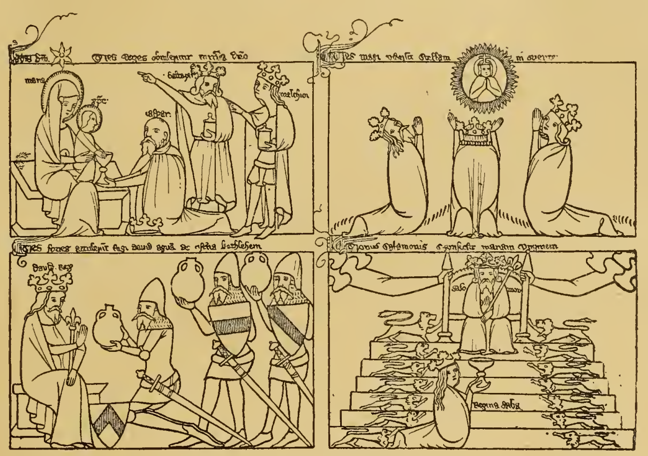


**Fig. 15.** — Miniature du quatorzième siècle

écritures à l'appui, dans un compartiment — c'est le quatrième, en bas et à droite — d'une curieuse miniature, que nous empruntons, comme la suivante, à un manuscrit français de la Bibliothèque nationale.

C'est une sorte de *Bible en figures*, qui porte, dans le fonds français, la cote 400. On y voit représentées les histoires du Nouveau Testament, en parallélisme avec celles de l'Ancien. Les inscriptions ne sont pas inutiles pour déchiffrer certains sujets : sans elles, par exemple, on n'aurait peut-être pas deviné que la seconde figure, dans le haut, représentait l'échanson de Pharaon qui vit, dans un songe, une vigne portant trois rameaux. La verge d'Aaron, qui fleurit, elle aussi, de façon merveilleuse, est représentée au-dessous de la Nativité. Voici l'explication, pour finir, du quatrième compartiment :

Les deux personnages assis sont l'empereur, *Augustus*, et la Sibylle, *Sibilla prophetissa*. Le sujet est indiqué par l'inscription qui se lit dans le haut : la Sibylle voit dans un cercle à côté du soleil une vierge avec un enfant, *sibilla vidit virginem cum puero in circulo juxta solem*. L'empereur demande : « Y aura-t-il, dans le monde, quelqu'un de plus grand que moi, *si est in mundo major me futurus* ? » Et la Sibylle répond : « Un roi, plus puissant que toi, vient de naître en ce jour, *rex te potentior hodie nascitur*. »

**Fig. 15.** — Les sujets représentés dans cette miniature se rapportent à l'histoire des mages. Le parallélisme avec l'Ancien Testament est donné par le double épisode des rois vaincus, venant rendre hommage à David, et de la reine de Saba, qui se prosterne, elle aussi, sur les marches du trône de Salomon, « pour lui rendre hommage ».

On voit, dans le haut, l'adoration des mages proprement dite : *Gaspar*, le plus vieux des trois, est agenouillé devant l'Enfant ; *Balthasar*, le second, montre du doigt l'étoile qui brille au-dessus de Marie ; enfin, le troisième, *Melchior*, semble faire, en l'écoutant, un geste d'assentiment.

Pour ce qui est du dernier sujet, je n'ai pas besoin de dire qu'il ne repose sur aucun texte formel du récit évangélique. Car, si saint Matthieu fait dire aux mages, devant le roi Hérode, quand il leur demande où est le roi des Juifs qui vient de naître : « Nous avons vu son étoile en Orient, *vidimus stellam in Oriente* », il ne nous apprend pas qu'au centre de cette étoile, lumineuse et fort belle, était la figure d'un enfant, couronné d'une croix et joignant lesmains. Quel délicieux et naïf tableau !

Nous ne voulons pas relever ici, en les documentant avec des gravures, les autres détails légendaires relatifs à l'histoire des mages : mais nous y reviendrons, dans une autre partie de notre ouvrage, pour compléter ce bref résumé.

**Fig. 16.** — Cette reproduction d'une miniature d'un des plus célèbres manuscrits de la Bibliothèque nationale — un *Saint Grégoire* du neuvième siècle — nous fera comprendre comment, jusque dans l'interprétation des faits évangéliques les plus authentiques, la légende n'a pas manqué d'introduire des détails supplémentaires, dont la signification, au moins pour nos ancêtres, était d'une clarté, et je devrais dire d'une nécessité, absolument lumineuse.

Il s'agit, ici, du *Massacre des Innocents*. Je n'insiste pas sur la construction du massacre lui-même, où l'on voit Hérode sur son trône, et entouré de sa cour, — la « cour », ce sont les deux hommes, revêtus du manteau romain, qu'on aperçoit à ses côtés, — puis le bourreau, qui amène devant lui chaque petite victime, avant de l'immoler, comme pour lui faire réitérer, chaque fois, son ordre cruel. Cela, c'est déjà de la légende : mais elle se lit et s'explique assez facilement.

Pour ce qui est, maintenant, de la double scène qui suit, sur la droite, les choses en iraient peut-être un peu moins aisément. Il y faut un commentaire. Le voici :

L'homme qu'on aperçoit, renversé par la lance d'un soldat, sur le seuil de sa maison, — car c'est une maison qui est ici représentée, mais taillée en deux parties, comme sur une scène de théâtre, ou dans une « coupe en élévation » d'un dessin d'architecte, — cet homme, c'est Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste, qui est frappé en défendant, contre l'envoyé d'Hérode, l'entrée de sa demeure.

Pendant ce temps, sainte Elisabeth, avec le petit saint Jean, avait réussi à s'enfuir. Mais un soldat, qui vient de l'apercevoir,




**Fig. 16.** — Miniature du « Saint Grégoire » de la Bibliothèque nationale (neuvième siècle)

se met à sa poursuite. Il va donc périr, lui aussi, comme les autres petits Innocents, si, par une spéciale attention de la Providence, le ciel lui-même n'intervient pour le sauver ! Il y fallait un miracle...

Et la légende nous apprend que, ce miracle nécessaire, Dieu ne le refusa pas. Car, soudain, et au moment même où le soldat allait frapper l'enfant, un rocher s'entr'ouvrit, qui cacha, dans ses flancs, sainte Elisabeth et son fils : c'est l'épisode que nous rappelle notre miniature.

**Fig. 17.** — Après le massacre des Innocents, la *Fuite en Egypte*. Et c'est alors que la légende se donne libre carrière pour suppléer à la brièveté du récit évangélique, qui nous dit simplement que Joseph, après avoir été averti par un ange, « se leva, de nuit, prit le petit enfant et sa mère, et se retira en Egypte ». (Matth., ii, 14.)

Les détails légendaires, toutefois, n'abondent pas dans la miniature du *Ménologe* de Basile (dixième siècle) que nous reprodui-

sons. On n'y trouve point, par exemple, l'épisode de l'arbre qui s'incline, ni celui de la chute des idoles, prédite par les prophètes, à l'approche de Jésus, quand il fut pour pénétrer dans la capitale de l'Egypte,

Nous y voyons, du moins, un homme qui suit la sainte Famille, portant ses « bagages » — ils sont fort modestes — au bout d'un bâton : et comme je ne peux m'imaginer qu'il représente un serviteur, car le modeste charpentier qu'était Joseph ne voyageait pas avec un domestique, j'y reconnais *Titus*, le bon voleur, qui, au lieu de voler ces pauvres voyageurs, les protégea contre *Damachus*, le méchant voleur, et les accompagna jusqu'à la fin du voyage.

A droite, dans la gravure, on voit une « ville » dont la porte est entr'ouverte et, devant, une femme couronnée qui s'avance au-devant de la sainte Famille. C'est « l'Egypte », en personne, accueillant, avec empressement et respect, l'Enfant Jésus et ses saints parents.

V. Après la légende, l'histoire. — Il n'y a vraiment, pour se scandaliser des pieuses légendes, que les personnes qui n'ont plus la foi ou qui sont bien près de la perdre. C'est pour cela qu'il ne faut peut-être pas les raconter à tout le monde, et pour cela encore que je ne songe pas à m'excuser de l'avoir fait ici. Car, heureusement pour eux, mes lecteurs comptent encore parmi ceux qui savent trouver, à ces naïfs récits, en même temps qu'une joie très innocente, un quelque chose qui ressemble beaucoup à de l'édification, et aussi à de l'instruction.

Mais, après la légende, il leur faudra, puisque la chose devient nécessaire, étudier sérieusement l'histoire.

Toutefois, avant de le faire, redisons encore une fois que tous les faits merveilleux dont nous venons de parler ne reposent pas directement sur des documents historiques. Nous n'avons pas la naïveté de prétendre que « l'histoire » des mages, telle que nous la lisons, par exemple, au portail de Rouen ou au Dôme de Cologne, se trouve appuyée par des documents d'archives ou même, tout simplement, par l'autorité respectable d'écrivains du premier siècle. Il faut le savoir. Il ne faut pas se lasser de le redire.

Il faut encore faire davantage, et montrer, de façon générale, dans les croyances populaires, quelle est, en marge de l'histoire, la part de la légende, — car elle existe toujours, bien qu'elle se soit singulièrement usée au contact, non pas de la science, mais plutôt de l'ignorance et de l'indifférence croissantes du peuple chrétien.

On ne se plaît plus guère aux légendes ou, du moins, on ne s'y plaît plus autant qu'autrefois, ni de la même façon, parce qu'on ignore l'histoire, et qu'on néglige de s'en informer.

Ce n'est pas *après* la légende, mais bien *avant* qu'il conviendrait d'étudier l'histoire authentique, car la légende n'est autre chose que le complément de l'histoire et ce qui achève, en l'illustrant,

de lui assurer la plénitude de sa vérité. D'où sont-ils donc sortis, tous ces gracieux récits avec lesquels se raconte, très en détail, l'enfance de Jésus, sinon des lentes et laborieuses méditations de la science chrétienne, au cours des premiers siècles, et qui se traduisaient, de façon inconsciente, par « une légende », s'ajoutant à une autre légende, de façon à former un tout harmonieux, mais toujours véridique et également respectable ?

Au fond de toute légende, soyez-en bien persuadés, il y a un syllogisme, d'une part, et, de l'autre, le résultat d'une longue élaboration que je veux dire aussi « critique » que les travaux les plus documentés de nos savants contemporains.



Fig. 17. — Miniature du « Ménologe » de Basile, au Vatican (dixième siècle)

Mais c'est en étudiant l'histoire, et après l'avoir fait, qu'on peut espérer trouver quelque profit à la méditation des légendes. Nous avons à nous reprocher de ne pas l'avoir fait en premier lieu. C'est un mal réparable. Nous ne nous plaindrons pas trop des sourires avec lesquels on nous accueille, aujourd'hui, quand nous avouons aimer la légende, puisqu'ils nous amènent à étudier, un peu plus sérieusement, l'histoire,

Nous voici donc parvenus au tronc même de cet arbre céleste, dont la riche floraison, nous voulons le confesser, nous empêchait peut-être d'apercevoir assez clairement la souche qui la portait, et d'où elle tirait toute la sève qui l'avait fait naître et la rendait capable de durer.

Or, voici qu'on nous dit, maintenant, que l'histoire, c'est encore de la légende !

Et, après avoir nié la légende, au nom de l'histoire, on révoque en doute l'histoire, sous prétexte de légende ! Plus rien n'existerait donc, qu'un rêve, inutile et très vain, et qu'il faudrait s'empresser de dissiper, au plus vite, pour commencer l'histoire de Jésus, avec saint Marc, au début de la prédication de saint Jean-Baptiste !

Cette prétention est intolérable. Ouvrons donc les livres des savants — car il y a de bons savants, et dont on peut lire les ouvrages — pour apprendre d'eux les raisons avec lesquelles nous pourrons nous démontrer, à nous-mêmes, sinon aux autres, qu'il n'y a vraiment qu'un Evangile, ou plutôt qu'un seul auteur de l'Evangile, et que, pour ce motif, les récits de l'enfance de Jésus, bien qu'ils ne soient racontés, en partie du moins, que par saint Luc, méritent la même créance que s'ils se trouvaient consignés, à la fois, dans les trois Synoptiques, et aussi dans l'Evangile selon saint Jean.

VI. Sur l'autorité de saint Luc, particulièrement dans les premiers chapitres de son Evangile. — En donnant à l'ensemble des faits racontés par saint Luc, dans les premiers chapitres de son Evangile, le nom d' « Evangile de l'enfance », la critique naturaliste, comme nous l'avons déjà remarqué, ne le fait pas sans une intention dont il était bon de signaler toute la perfidie. Car ce n'est pas, chez elle, une simple manière de grouper, de façon commode, tous les récits relatifs à l'enfance du Sauveur : elle insinue déjà, par cette seule distinction, qu'il y aurait lieu de distinguer deux évangiles, celui de « l'enfance », celui de « la vie publique », et qu'il ne faut pas leur accorder la même estime.

Elle n'a pas grande confiance dans le premier, dont elle ne se lasse pas de trouver le contenu beaucoup moins « raisonnable » que dans le second. Elle l'assimilerait assez volontiers, ou peu s'en faut, à ces récits apocryphes, tel l'*Evangile de la Nativité*, qui ne sont, comme nous venons de le dire, qu'un recueil de légendes, dont la grâce, souvent exquise, l'incontestable bienfaisance et l'extrême popularité ne sauraient faire oublier, malgré tout, le manque de valeur historique.

Nous avons besoin de dire ici, en nous inspirant des savants vraiment catholiques, quelques-unes des raisons pour lesquelles nous repoussons énergiquement de semblables insinuations, persistant à croire, avec l'Eglise, que cette partie de nos Evangiles mérite, tout autant que le reste, d'être regardée comme un document irréfragable et certain de la vérité des faits qu'elle atteste, et qu'il n'en pourrait, d'ailleurs, être autrement, puisque l'Evangile tout entier, dans sa totalité comme dans chacune de ses parties, est un livre divinement inspiré.

M. Lepin remarque à ce sujet que, « mise à part l'objection de principe, fondée sur l'*a priori* philosophique, qui consiste à dénier

toute réalité objective au surnaturel, et partant toute valeur historique à un récit miraculeux, le rationaliste ne peut faire valoir, sur le terrain strictement critique, aucune difficulté sérieuse contre la vérité des récits que nous étudions; par contre, ces récits portent en eux-mêmes des garanties positives, dont aucun critique impartial ne peut contester la force probante en faveur de leur pleine historicité (*) ».

Ces garanties positives, M. Lepin les expose dans son livre, remarquant, en premier lieu, que, même en faisant dater l'Evangile de saint Luc de la seconde génération qui suivit la mort du Christ, il faut reconnaître qu'il reproduit, en réalité, la tradition ancienne et primitive, telle qu'elle est parvenue, des contemporains mêmes du Sauveur, à notre évangéliste.

Saint Luc le dit expressément, dans sa « Préface », quand il écrit ces paroles significatives : « Puisque plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, d'après ce que nous transmirent ceux qui, dès le commencement, furent les témoins oculaires et sont devenus les ministres de la parole, il m'a aussi semblé bon, à moi qui ai suivi exactement toutes choses depuis l'origine, de te les écrire dans leur ordre, excellent Théophile, pour que tu reconnaisses la vérité des enseignements que tu as reçus (**). »

Non seulement il le dit, mais encore il le prouve : car, de l'aveu de tous les critiques, l'examen intrinsèque de son œuvre fait apparaître la trace de la multiplicité des documents, fragments de mémoires écrits, ou renseignements oraux, à l'aide desquels elle a été composée : il n'a fait que s'approprier, en les traduisant sans doute de l'hébreu ou de l'araméen, des récits qui lui étaient parvenus par la voie écrite ou orale.

Saint Luc a dû s'informer exactement de la valeur de ces sources, et, continue M. Lepin, la chose devait lui être facile. Car, si les souvenirs de l'enfance du Maître, sans avoir été délaissés par les premiers disciples, ne furent pas utilisés, pour l'enseignement journalier, d'une façon aussi courante que ceux de la vie publique et de l'épilogue final, ils avaient, néanmoins, été conservés pré-

(*) M. Lepin, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, p. 46.

(**) Luc, i, 1-4. — Saint Luc, qui connaît d'autres récits de la vie de Jésus, n'hésite pas, cependant, à la raconter à son tour, et il assure à Théophile, son disciple, qu'il le fera d'après des sources absolument sûres. « Ne serait-ce pas une ironie amère, dit le P. Rose, s'il nous avait jetés dans la légende et dans le mythe », et cela après nous avoir promis un récit exact, capable de nous confirmer dans la vérité des enseignements que nous avons reçus? En plus des récits de saint Marc et de saint Matthieu, il faut donc supposer qu'il y en avait encore d'autres, au moment où écrit saint Luc; et, puisqu'ils font autorité à ses yeux, ce n'étaient certainement pas ces récits, plus ou moins légendaires, qu'on appelle les apocryphes.

cieusement au sein du collège apostolique, et dans le cercle intime de ceux qui avaient pris part, plus ou moins, à ces événements primitifs.

Au nombre de ces témoins que saint Luc a pu consulter, nous mettrons en première ligne, puisque les savants eux-mêmes nous y autorisent, la sainte Mère de Dieu. Car Marie, selon la remarque de saint Luc, — et cette remarque a, dans l'occurrence, une signification particulière, — pendant que les événements extraordinaires de l'enfance de son divin Fils se déroulaient sous ses yeux, « conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur (*) ».

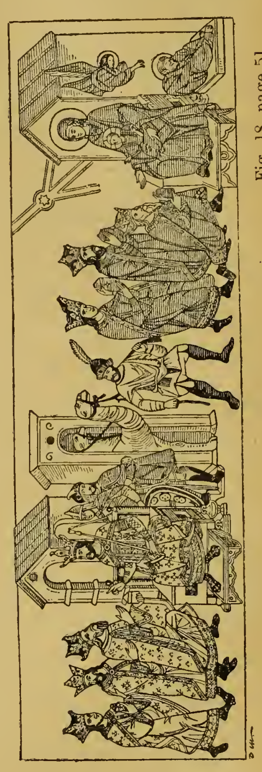


Fig. 18, page 51.

Et voici comment le protestant Godet, dans son commentaire de saint Luc, interprète ce verset :

« Plus on lit et relit le verset 19, plus on arrive à la conviction que le premier et réel auteur de ce récit ne peut être que Marie... Les souvenirs de Marie, formulés en araméen, furent obtenus par Luc sous forme orale ou écrite. Avec son goût exquis, comprenant le prix de pareils joyaux, il les reproduisit en grec, en s'efforçant de leur conserver toute la fraîcheur du récit primitif. »

Il leur conserva même souvent, pour en altérer le moins possible l'exquise vérité, la forme grammaticale sous laquelle ils lui étaient transmis ; et de là vient, dans le texte grec, dont la langue est généralement irréprochable, des constructions de phrases, des expressions, même, qui sont franchement hébraïques et que les savants compétents n'ont pas manqué de relever avec une exactitude minutieuse.

Ils se sont encore livrés à un autre travail, en dégageant patiemment du texte de saint Luc, dans la mesure qu'il est possible de le tenter, les documents primitifs qu'il aurait utilisés pour sa narration et qui forment, pour ainsi dire, la trame de sa documentation.

(*) Luc, II, 19, etc. ; une seconde fois, II, 51 : « Et il vient à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa Mère gardait toutes ces choses en son cœur. » Les citations de Godet qui se trouvent dans notre texte sont empruntées au livre de M. Lepin. (*Lib. cit.*, p. 54.)

Les étudiant ensuite avec un soin scrupuleux, ils ont montré qu'ils reproduisaient exactement, jusque dans ses moindres détails, la mentalité des Juifs de l'époque où naquit le Sauveur, de sorte que leurs illusions mêmes, touchant la nature du futur Messie, par exemple, s'y trouvent fidèlement exprimées.

Fig. 19, page 51.

Pour ce qui est des détails purement extérieurs, comme le sont, entre autres, la place prépondérante qu'occupent, dans le récit, le Temple et son service religieux, ils abondent dans la narration de saint Luc. Ce qui permet à M. Lepin de conclure, après l'avoir montré en détail : « Une description aussi circonstanciée, et reconnue par les historiens aussi exacte, ne peut avoir été faite que par un homme minutieusement au courant de la vie religieuse d'Israël, et qui avait dû suivre, en témoin attentif et familier, avant, peut-être même bien avant, la catastrophe de l'an 70, où disparurent jusqu'aux vestiges du Temple, cette vie liturgique qui nous apparaît, dans son récit, en pleine intensité et dans toute sa ferveur. »

Toutes ces raisons ne sont-elles pas amplement suffisantes pour mettre à l'abri de toute suspicion, je ne dirai pas la véracité, car personne ne la révoque en doute, mais l'autorité du témoignage de saint Luc ? Nous pourrions donc arrêter ici cette discussion, déjà longue. Mais il y a des « objections », dont quelques-unes assez spécieuses. Il nous paraît indispensable de les discuter brièvement.

VII. Première objection : le silence des autres évangélistes. — Le silence des autres évangélistes est l'objection la plus courante. C'est par elle que nous devons commencer.

Car, bien loin de la dissimuler, nous pensons qu'il y a un réel avantage à la faire connaître, de peur que la foi de certains ne se trouve subitement ébranlée du jour où ils tomberaient, par exemple, sur une phrase de ce genre : saint Luc est le seul des évangélistes qui nous donne les récits de l'enfance de Jésus, les autres écrivains sacrés n'en parlent pas. De là, il n'y a plus qu'un pas à franchir

pour se demander si, n'en parlant pas, ils les ont vraiment connus : d'où les critiques naturalistes sont tout prêts à tirer cette conséquence que, s'ils les ont connus, en tout cas ils n'y ont pas cru et, pour ce motif, ne les ont pas rapportés.

Mais c'est en cela, précisément, que les critiques naturalistes se trompent, et même assez grossièrement.

Il arrive, en effet, que, sans parler expressément des récits miraculeux de l'enfance de Jésus, les autres évangélistes nous montrent qu'ils les connaissent, et surtout qu'ils y croient très fermement, puisqu'ils raisonnent toujours d'après les données contenues dans le récit de cette enfance, et dont la principale est la conception surnaturelle de Jésus. Dans cette seule parole de saint Jean : *Et le Verbe s'est fait chair,* qui ouvre le quatrième Evangile, il y a déjà le résumé splendide, et comme toute la substance, du premier chapitre de saint Luc.

A cette affirmation du fait, saint Luc n'ajoute, en somme, que l'exposé des circonstances qui, pour surnaturelles qu'elles soient, comme le fait lui-même, ne sont pas plus extraordinaires que lui. Et s'il les raconte, alors que les autres les ont passées sous silence, c'est précisément parce qu'ils ne l'avaient pas fait, et qu'il écrit son Evangile, non pas pour répéter textuellement ce que les autres ont dit, mais afin d'ajouter à leur récit, en vue de le compléter, ce qui lui semblait nécessaire pour que ses disciples, le « cher Théophile » en particulier, reconnaissent la solidité des enseignements qu'ils avaient reçus. L'affirmation, simple et nue, de la conception surnaturelle, ne lui semblant plus suffisante, à l'époque où il écrivait, pour assurer la foi de ses disciples et contenter, dans la mesure du possible, leur légitime curiosité, il expose donc, avec sincérité, tout ce que « les témoins oculaires et qui sont les ministres de la parole » lui ont appris sur les événements qui ont précédé, accompagné et suivi la conception surnaturelle de Jésus. Il ne l'aurait pas fait, peut-être, si les autres évangélistes l'avaient fait avant lui. On est d'autant plus autorisé à le croire qu'il garde précisément le silence sur certains événements de l'enfance — car il y en a — qui se trouvent consignés dans le récit de saint Matthieu.

Mais la critique naturaliste, bien loin d'en tirer la conclusion que nous indiquons, s'en sert, au contraire, pour suspecter davantage l'authenticité de son récit. C'est la seconde des objections avec laquelle, en effet, elle s'efforce de la ruiner.

VIII. Seconde objection : les divergences entre saint Luc et saint Matthieu. — Avant d'exposer cette seconde objection et d'en montrer le peu de valeur, une remarque préliminaire ne sera pas inutile. Voici, en effet, qu'après avoir répété à satiété que l'Evangile de l'enfance n'avait qu'un seul témoin, c'est-à-dire saint Luc, la critique naturaliste se souvient tout à coup, et comme par hasard, que saint Matthieu, lui aussi, n'était pas sans nous en avoir dit quelque chose.

Son Evangile, en effet, commence par une généalogie de Jésus-Christ (I, 1-17), se poursuit par un récit, déjà très circonstancié, des événements qui ont précédé Noël, avec l'épisode caractéristique des *Craintes de Joseph* (I, 18-24), pour arriver, avec le verset 25, au fait même de la naissance. Vient ensuite, toujours dans saint Matthieu, un récit fort développé de l'épisode des mages qui arrivent d'Orient pour adorer le nouveau-né (II, 1-12), et aussi, après la narration de la *Fuite en Egypte* (II, 13-15) et du *Massacre des Innocents* (II, 16-18), quelques lignes pour nous raconter comment, après la mort d'Hérode, la sainte Famille revint d'abord dans le pays d'Israël, puis, à la suite des nouvelles frayeurs pour la sécurité du saint Enfant, à Nazareth de Galilée.

Cela fait, pour mettre en regard des récits de saint Luc, déjà beaucoup de choses. Et voici que nos mêmes critiques trouvent qu'il y en a beaucoup trop, car ils signalent ce qu'ils appellent des « divergences » entre le double récit de saint Matthieu et de saint Luc, d'où ils concluent, comme il fallait s'y attendre, que l'autorité de saint Luc en sort considérablement diminuée.

Mais il arrive que, comme tout à l'heure, ces prétendues divergences consistent principalement (*) en cela, que les deux narrateurs ne racontent pas exactement les mêmes faits, non point qu'ils se contredisent en quelque manière, mais parce que certains événements, qui se trouvent consignés dans l'un, ne se retrouvent pas dans l'autre, et réciproquement. Saint Matthieu, en résumé, est le seul qui nous donne le récit de l'épisode des mages et celui du séjour en Egypte, sur lesquels saint Luc garde le silence, et on en fait, contre ce dernier, un grief impardonnable, qui irait, dans certains écrits, jusqu'à ruiner complètement son autorité d'historien.

Est-ce vraiment une objection « scientifique », que celle qui consiste à nier l'autorité d'un témoignage, quand il n'est pas, comme c'est ici le cas, corroboré par un second témoignage de même nature ? Et faut-il rappeler que le silence d'un évangéliste au sujet d'un fait qui n'est pas affirmé par les autres, ne prouve aucunement que ce fait n'ait jamais existé et ne mérite aucune créance ?

Il y a, je le sais, le vieil adage, en vertu duquel on regarde comme nulle l'autorité d'un unique témoignage, *testis unus testis nullus*. Que cela soit vrai en matière de justice, devant les tribunaux criminels, et même, si l'on veut, devant le tribunal de l'histoire profane, je l'accorderais encore, sans consentir pour cela à faire l'application de l'adage à nos livres révélés, car ils ne sont

(*) Je dis « principalement », car il n'entre pas dans mon plan d'examiner par le détail toutes ces difficultés, pour la solution desquelles je renvoie aux livres déjà cités et spécialement aux *Études* du R. P. Rose (p. 39-84), où l'on trouvera discutée la question de la double généalogie dont nous ne disons rien ici.

pas, à vrai dire, des livres d'histoire ordinaire, écrits d'après les méthodes actuellement reconnues comme les meilleures, mais des livres inspirés, rédigés d'une façon extraordinaire, avec la collaboration de Dieu, dont l'autorité nous suffit, alors même qu'elle ne nous serait affirmée que par un unique témoin, parce que ce



Fig. 20, page 52.

témoignage unique, en dernière analyse, c'est le témoignage de Dieu.

IX. Troisième objection : l'abus du surnaturel dans le récit de saint Luc. — Mais il faut abréger ces trop longues discussions pour en venir enfin à la dernière difficulté de nos critiques, — la seule qui compte, en somme, et aussi la seule qu'ils ne veulent pas avouer, — à savoir que les récits de l'enfance de Jésus, tels que nous les propose saint Luc, sont écrits, pour ainsi dire, à coups de miracles, et que, pour cela, il répugne à la raison de les admettre.

J'ai dit que cette objection n'est pas expressément formulée

par la critique naturaliste : on sent toutefois, rien qu'à sa manière de parler, que si elle conteste la réalité des récits de l'enfance, c'est qu'elle est persuadée, *a priori*, de leur impossibilité. Elle ne croit pas aux miracles et aux faits surnaturels. Comment pourrait-elle admettre l'authenticité d'un récit dont la trame est tissée uniquement avec des faits merveilleux ?

Car, dans l'Evangile de l'enfance, tous les événements se passent



Fig. 21, page 52.

de façon tellement extraordinaire, que la raison, simplement « raisonnante », en est absolument déroutée, pendant que les simples et les croyants y trouvent l'occasion d'admirer Dieu et de l'aimer davantage. Dieu, en effet, y apparaît couramment, pour modifier le cours naturel des choses et lui donner une direction, avec une finale, tout à fait en dehors des lois les mieux établies, et les plus constantes, de la nature.

Pour ne rien dire de cette conception surnaturelle de Jésus, qui, dans ce monde, n'a pas de père, et a pris un corps et une âme

semblables aux nôtres dans le sein d'une vierge, considérez le détail des circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la naissance de cet Enfant-Dieu, ou même, simplement, la façon dont le ciel, représenté par les anges, s'y mêle familièrement? N'est-ce pas vraiment extraordinaire? Saint Joseph, pour ne parler que de lui, reçoit, par trois fois, la visite d'un ange, et c'est toujours selon un rite spécial, dont il semble avoir le privilège, pendant qu'il dort, et la nuit, alors qu'à Zacharie, comme aussi à la Vierge, l'ange apparaît durant le jour, sous une forme humaine, « debout à droite de l'autel de l'encens ». Pendant la nuit de Noël, l'ange qui parle au berger n'est pas simplement « une voix », mais un corps, qui, tout céleste qu'il soit, a cependant une apparence matérielle et semble un foyer de resplendissante lumière. Quand il a fini de parler, nous dit encore saint Luc, « soudain il se joignit à l'ange une multitude de l'armée du ciel, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu », etc. Je ne dirai pas, avec la légende, que l'étoile qui conduisait les mages à travers le désert était, elle aussi, un ange, délégué « avec cette spéciale mission », par la cour céleste : quelle qu'en ait été la nature, cependant, voilà encore une étoile bien extraordinaire, et dont les calculs des plus savants astronomes n'ont jamais réussi à établir autre chose — car ils l'ont fait — que la miraculeuse certitude.

Des miracles, en un mot, encore et toujours des miracles, voilà de quoi se compose l'Evangile de l'enfance. Je comprends maintenant pourquoi la critique naturaliste se refuse à croire à son authenticité.

Comme je comprends encore pourquoi l'Eglise, qui sait bien que, pour affermir notre foi en Jésus, il convient surtout de nous mettre à l'école des miracles, entend que nous nous attachions d'une façon particulière à la lecture et à la méditation de cette partie de l'Evangile.

Pour cette raison donc, elle le fait figurer, presque en sa totalité, dans son Evangéliaire, où nous retrouverons peu à peu ces deux premiers chapitres de saint Luc, distribués entre neuf dimanches ou fêtes (*) : et notons encore que, pour compléter le récit de saint Luc, elle se garde bien de négliger la narration de saint Matthieu, à laquelle elle emprunte également trois textes pour son Evangéliaire (**).

Oserons-nous encore nous demander si, bien loin de tenir saint Luc, comme la critique naturaliste, en moins grande estime que les trois autres Synoptiques, l'Eglise, au contraire, ne semblerait pas entourer son livre d'une particulière dilection? Il y aurait peut-être une certaine témérité à le soutenir, car l'Eglise n'établit

(*) Ev. LIII. Luc, I, 26-29. — Ev. LXVIII. I, 39-47. — Ev. LXVI. I, 57-68. — Ev. LIV. II, 1-14. — Ev. LV. II, 15-20. — Ev. LIX. II, 21. — Ev. LXI. II, 22-32. — Ev. V. II, 33-40. — Ev. VI. II, 42-52.

(**) Ev. LXII. Matth., I, 18-21. — Ev. LX. II, 1-12. — Ev. LVIII. II, 13-18.

aucune distinction entre les quatre Evangiles, qui sont pour elle « l'Evangile », en un seul mot, et sans aucune distinction. Mais il nous sera, tout de même, permis de constater que, dans nos commentaires des évangiles du dimanche, c'est surtout le texte de saint Luc que nous aurons à expliquer. Et si, considérant l'ensemble des Evangiles, soit des dimanches, soit des fêtes, et même du « Commun », nous faisons le compte des extraits empruntés à chacun des Synoptiques, nous voyons que saint Luc y figure avec le chiffre de vingt-neuf, tandis que saint Marc, celui que la critique naturaliste affecte de regarder comme le plus digne d'être écouté, ne donne à l'Evangéliaire que quatre textes, pas davantage (*).

X. Iconographie. — Nous avons déjà, au cours de cette lecture, donné l'explication des premières images qui servent à l'illustrer (**fig. 13, 14, 15, 16 et 17**). Il nous reste à fournir quelques notes au sujet des autres.

**Fig. 18**, PAGE 44. *Mosaïque du Baptistère de Saint-Marc, à Venise* (treizième siècle). — La célèbre église de Saint-Marc, à Venise, renferme une assez grande variété de mosaïques, appartenant à des périodes notablement différentes, qui ont trait à l'Evangile de l'enfance. La gravure que nous donnons ici représente la suite qui orne une longue bande de la coupole du Baptistère : nous avons été obligé de la couper en deux parties. On trouve dans la première quatre sujets différents. C'est d'abord, à gauche, les mages, en grand costume, reçus solennellement par Hérode, dans son palais de Jérusalem, au milieu de sa « cour » représentée, ici, par un soldat et un officier civil. Le départ de Jérusalem est figuré à la suite, et sommairement, par « la caravane » des mages dont on voit « la tête » sortant de la porte de Jérusalem ; le reste suit, cela va de soi. Le troisième sujet représenté est l'adoration des mages. Vient, à la suite, l'épisode de Joseph qui reçoit de l'ange, pendant qu'il dormait, l'ordre de fuir en Egypte.

**Fig. 19**, PAGE 45. — Dans cette seconde partie de la mosaïque de Venise, on trouve d'abord la représentation de la fuite en Egypte ou plutôt, pour parler avec exactitude, l'image de la sainte Famille pénétrant en Egypte, c'est-à-dire à Hiéropolis. Le massacre des Innocents vient ensuite. Il est exécuté cruellement par des soldats tout bardés de fer : à droite, pour celui qui regarde, c'est Rachel pleurant ses enfants, ainsi qu'il avait été prédit par le prophète. A l'arrière-plan — qu'il faut bien se garder de négliger — on voit les rochers qui s'ouvrent pour cacher miraculeusement sainte

(*) Ev. XXXIX. Guérison du sourd-muet de la Décapole. — MARC, VII, 31-37. — Seconde multiplication des pains, VIII, 1-9. — Les saintes femmes au sépulcre, XVI, 1-7. — L'Ascension, XVI, 14-20.

Élisabeth et le petit saint Jean-Baptiste, qu'un soldat allait atteindre de sa lance.

**Fig. 20**, PAGE 48. *Détail du retable d'autel du Dôme de Cologne* (quinzième siècle). — Le premier cadre renferme une *Nativité* du genre mystique, où l'Enfant, reposant sur l'autel, est adoré par ses saints parents. L'*Annonciation aux bergers*, puis le *Bain de l'Enfant* sont représentés dans les deux autres cadres : on ne saurait interpréter ce dernier sujet dans le sens mystique, d'abord parce qu'il y manque les sages-femmes des apocryphes, et ensuite à cause du geste de saint Joseph qui relève exclusivement du détail pittoresque et naturaliste.

**Fig. 21**, PAGE 49. — Dans cette gravure qui est un second détail du retable de Cologne, on trouve encore trois sujets relatifs à l'Évangile de l'enfance, à savoir : l'*Adoration des mages*, la *Présentation au Temple* et la *Fuite en Egypte*. On remarquera que, dans le haut de l'*Adoration des mages*, trois anges, volant dans les airs, semblent prêts à s'abattre sur la tête des mages pour y déposer une mitre : n'oublions pas, en effet, que, d'après la légende, les trois mages devinrent également évêques, et que leurs reliques, après de nombreuses aventures, finirent par arriver à Cologne, où on les honore encore aujourd'hui.

---

# V

## DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA NATIVITÉ

**Présentation de Jésus au Temple.** (Luc, ii, 33-40.)


Fig. 22, page 59.

En ce temps-là, 33 Joseph et Ma-
rie, mère de Jésus, étaient dans
l'admiration des choses qu'on di-
sait de lui. 34 Siméon les bénit, et
dit à Marie, sa mère :

— Voici que cet Enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection d'un grand nombre en Israël, et comme un signe qui excitera la
contradiction ; 35 quant à vous, un
glaive vous percera l'âme, afin que soient dévoilées les pensées qui sont dans bien des cœurs.

36 Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Pha-
nuel, de la tribu d'Aser ; elle était très avancée en âge, et
elle avait vécu sept ans avec son mari après sa virginité.
37 Elle était veuve alors, et âgée de quatre-vingt-quatre
ans ; elle ne s'éloignait pas du Temple, et servait Dieu
jour et nuit dans les jeûnes et les prières. 38 Survenue,
elle aussi, à cette heure, elle louait le Seigneur, et par-
lait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption
d'Israël.

39 Après qu'ils eurent tout accompli selon la loi du
Seigneur, ils retournèrent en Galilée, dans la ville de
Nazareth. 40 Cependant, l'Enfant croissait et se fortifiait,
rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

Le triple sujet de notre évangile. — L'évangile de ce jour nous offre, pour ainsi dire, un triple sujet de méditation, à savoir : la prédiction du vieillard Siméon, l'histoire parallèle d'Anne la prophétesse, et enfin, dans un bref mais puissant raccourci, toute la psychologie humaine de Jésus (v, 40).

C'était, pour une seule méditation, trop de richesse.



Fig. 23, page 59.

Nous nous bornerons à considérer un seul de ces trois sujets, le premier, et nous pourrons d'autant mieux le faire que nous reviendrons plus d'une fois, au cours de cet ouvrage, sur la psychologie humaine de Jésus et que nous aurons l'occasion, en commentant l'évangile de la fête du 2 février (Ev. lxi), de méditer expressément le récit de la Présentation de Notre-Seigneur au Temple.



**Fig. 24.** — Autel de Verden (détail), d'après Forster
(*Peinture*, vol. I, p. 89)

Nativité mystique de 1181. L'Enfant repose, non pas dans une étable, mais sur un autel. La Vierge s'y montre comme une mère de douleur, car elle songe déjà au Calvaire où son Fils devra mourir.

En ce temps-la, — c'est-à-dire au jour de la Purification de la Vierge, dont le récit se trouve, en saint Luc, au chapitre II, du verset 22 au verset 39. Mais la première partie de cette narration, toute triomphante et joyeuse, se lit en la fête de la Présentation, comme nous venons de le dire. L'évangile d'aujourd'hui prend le texte de saint Luc à la fin du *Nunc dimittis*, ce qui explique pourquoi il débute en parlant de « l'admiration » où se trouvaient Joseph et Marie devant cette magnifique expression de pur enthousiasme. Dans la seconde partie, le vieillard Siméon n'annonce plus à la Vierge des réjouissances et des consolations, mais une grande tristesse et beaucoup de larmes.

La prédiction de Siméon. — Quel beau livre on écrirait, et tout rempli d'instruction, rien qu'en montrant, à travers l'histoire, cette prédiction du vieillard Siméon se réalisant au jour le jour, dès que le Christ, devenu homme, vers ses trente ans, eut inauguré sa mission parmi nous ? Le premier épisode, celui de sa vie et de sa mission à travers la Judée, est, sans doute, le plus instructif. Mais combien d'autres se rencontreraient, dans la suite, qui ne font qu'en reproduire les aspects les plus saisissants !

L'histoire du monde s'écrit uniquement avec le récit des « ruines » et des « résurrections » causées par le contact de Jésus. La vérité chrétienne, méconnue, précipite les peuples vers leur ruine, tandis qu'elle est un gage de résurrection et de salut pour les sociétés qui ont le courage d'y adapter leurs lois. Il n'y a pas, à dire vrai, de « question sociale », mais simplement, et comme toujours, une « question religieuse », autant dire la question du Christ Jésus. On est avec le Christ ou on est contre lui : pas de milieu. Impossible de faire comme s'il n'existait pas et, ce qui exaspère ses pires ennemis,

c'est précisément de se heurter toujours et partout à lui !

Avons-nous besoin d'ajouter que la prédiction de Siméon continue à se réaliser, de nos jours, avec une exactitude que nous dirions « déconcertante », si nous n'avions pas la foi ! — Est-il donc venu au monde, le saint




Fig. 25, page 59.

Enfant de Noël, « pour la ruine ou la résurrection » de notre beau pays de France ? C'est le secret de Dieu.

La Vierge douloureuse. — Voici maintenant, dans l'économie de ce drame du salut, la part réservée à la sainte Mère du Christ : « Quel menaçant horizon ouvert tout d'un coup aux yeux de la joyeuse Mère ! Ce Sauveur vient pour le salut de tous : on le contestera, et plusieurs trouveront la mort à la source même de la vie. On l'avait

encore prédit de l'Emmanuel : il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et une cause de ruine pour les habitants de Jérusalem ; beaucoup d'entre eux se heurteront, tomberont, seront écrasés, seront enlacés et seront pris (*). La pauvre mère, si étroitement associée au mystère de l'Incarnation, devra l'être aussi au mystère de la Rédemption. Le glaive de la douleur transpercera son âme, quand elle verra son divin Fils méconnu, haï, persécuté, condamné, crucifié, et tant d'âmes, au sein même de son peuple, fermant les yeux à la lumière et périssant par leur obstination. Marie a déjà entrevu cet avenir dans les oracles prophétiques ; un dernier envoyé de Dieu vient tout exprès pour l'aider à mieux le comprendre encore. Elle aime à recueillir dans son cœur et à méditer toutes les paroles qui sont dites au sujet du divin Enfant : elle aura trente-trois ans pour savourer l'amère prédiction de Siméon, tant celle qui a enfanté Jésus sans douleur aura de souffrances à endurer pour devenir la mère des hommes (**) ! »

Iconographie. — L'évangile de ce jour ne doit pas s'illustrer avec une image empruntée au cycle des traditionnelles *Purifications*, — assez peu distinctes, soit dit en passant, des images de la Circoncision, — où l'on voit, d'un côté, la Vierge s'avançant avec une servante qui porte un panier, où sont les colombes, puis de l'autre, tenant le saint Enfant dans ses bras, un vieillard, qui est Siméon, ou le grand prêtre, on ne sait pas toujours très bien. Le sens de notre évangile et sa véritable portée, s'accommoderaient mieux, ce me semble, d'une de ces *Nativités* douloureuses de l'art gothique, qui rappellent, à la fois, les joies de Bethléem et les souffrances du Calvaire. Les évangéliaires du treizième et du quatorzième siècle, parmi lesquels je citerai celui de la Sainte-Cha-

(*) « Et il deviendra votre sanctification : et il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un filet et un piège pour les habitants de Jérusalem. Plusieurs d'entre eux se heurteront, et tomberont, et se briseront, et seront enlacés et pris. » (Is., VIII, 14-15.)

(**) H. Lesêtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. I, p. 50.

pelle, à la Bibliothèque nationale, renferment assez souvent des peintures de ce genre.

**Fig. 23**, PAGE 54. *Miniature du Vatican.* — La bibliothèque du Vatican possède un précieux manuscrit français provenant de l'abbaye de Cluny, où se trouve également une de ces *Nativités* douloureuses dont je parle. Dans le bas, la Vierge couchée et songeuse, avec l'Enfant, à côté d'elle, qu'elle n'ose regarder, puis saint Joseph, la tête entre les mains et, lui aussi, plongé dans la méditation. Dans le haut de la miniature, c'est un véritable Calvaire, avec le Christ en croix, la Vierge et saint Jean. Voilà donc la vision qui attristait, devant le berceau de l'Enfant, la Vierge Marie et son saint époux !

Il me semble bien que c'est devant une image de ce genre, qui est, à la fois, une *Nativité* et un *Calvaire*, qu'on méditera le plus utilement l'évangile de ce dimanche dans l'octave de Noël.

La *Nativité* de l'autel de Verden, œuvre allemande du douzième siècle (**fig. 24**, PAGE 55), appartient à cette même série de *Nativités* douloureuses où l'on voit une Vierge dolente, un saint Joseph rêveur et un petit Jésus exposé sur un autel, qui est déjà l'autel du saint sacrifice.

Pour rappeler, maintenant, le souvenir direct de la Présentation au Temple, nous avons mis ici une petite vignette tirée d'une *Légende dorée* du seizième siècle (**fig. 22**, PAGE 53) et un détail d'un tableau du musée de Cologne où ce sujet est représenté, en même temps que trois autres relatifs à l'Evangile de l'enfance (**fig. 25**, PAGE 57).

---

VI

# DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

**Jésus au Temple de Jérusalem, à l'âge de douze ans, parmi les docteurs.** (Luc, ii, 42-52.)

42 Lorsque Jésus fut âgé de douze ans, ses parents
montèrent à Jérusalem, comme on avait coutume de le
faire au jour de la fête. 43 Quand les jours de la fête furent
passés, pendant qu'ils s'en retournaient, l'Enfant Jésus
resta à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas.
44 Pensant qu'il était dans le cortège, ils marchèrent tout
un jour; ils le cherchèrent ensuite parmi leurs parents et
leurs connaissances. 45 Mais, ne l'ayant pas trouvé, ils
revinrent à Jérusalem, en le cherchant.

46 Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le Tem-
ple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les inter-
rogeant : 47 et tous ceux qui l'entendaient étaient émer-
veillés de sa sagesse et de ses réponses.

48 A cette vue, ils furent étonnés; et sa mère lui dit :

— Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi à notre égard? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, tout affligés.

49 Il leur dit :

— Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père.

50 Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. 51 Il
descendit alors avec eux, vint à Nazareth et leur était
soumis.

Or sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur.
52 Pour Jésus, il croissait en sagesse, en âge et en grâce
devant Dieu et devant les hommes.

42. *Agé de douze ans*, un enfant israélite devenait « fils de la loi », et astreint à toutes ses prescriptions : or, c'en était une, et des plus essentielles, d'aller à Jérusalem trois fois par an, à Pâques, à la Pentecôte et à la fête des Tabernacles. Jésus, donc, se soumet à la loi et s'en montre, dès qu'il y est tenu, fidèle observateur. || 43-45. Il faudrait ici, pour bien entendre ces versets, une description de ce que devait être, d'après ce qui se passe encore



Fig. 26, page 66.

aujourd'hui, une caravane de pèlerins allant de Jérusalem à Nazareth, à travers la Samarie. Nous renvoyons, pour cela, à tous les récits de voyage. || 46. *Après trois jours*, à compter du départ des parents de Jésus, qui est le premier jour ; le second, ils reviennent à Jérusalem, et, le troisième seulement, ils retrouvent Jésus. || 47. *Dans le Temple*, non point dans le sanctuaire même, ou ναός, mais dans l'une des nombreuses constructions qui faisaient partie de l'enceinte sacrée, et, plus probablement, sous l'un des portiques où, selon l'usage, enseignaient les docteurs. Nous avons toujours la tendance de laisser notre imagination se représenter le Temple sur le type d'une de nos églises actuelles, et cela nous empêche

souvent de comprendre la lettre de l'Evangile. Voir, à ce sujet et, dans tous les guides, la description de l'*Hâram ech-Chérîf*, ou l'*Enceinte sacrée*. || 46-47. *Audientem, interrogantem*... Jésus écoute les docteurs, il les interroge, mais l'évangile ne dit pas qu'il leur fait la leçon, et c'est aux artistes qu'on doit la formule courante de « Jésus enseignant les docteurs », — qui s'accorde assez mal, soit dit en passant, avec l'idéal de modestie que nous nous faisons de Jésus enfant. Aussi bien le texte sacré fait-il remarquer (47) que les docteurs s'émerveillaient, non point de ses leçons, mais de ses réponses. || 48-49. *Votre père*, dit Marie; *mon Père*, répond Jésus, et, s'ils ne s'entendent pas, c'est qu'ils parlent l'un et l'autre d'une paternité différente. Jésus, en effet, avait deux pères : l'un Joseph, qui ne possédait, à son endroit, qu'une paternité d'apparence, avec les charges, purement extérieures, qui en résultaient, de protecteur et de gardien; l'autre, le seul et véritable père, dont Jésus devait, sur la terre comme au ciel, remplir les volontés, Dieu en un mot, et c'est à ce Père qu'il obéissait, ce jour-là, en paraissant manquer, envers son père de la terre, d'obéissance et de respect. || 50. Mais, cette journée du moins, ni Joseph, ni Marie, ne comprirent cette distinction entre les deux paternités de Jésus : il ne leur avait pas encore été donné de pénétrer, d'une vue claire, toute l'économie surnaturelle de sa mission céleste. Ils n'y arriveront que graduellement, sous l'influence, doucement pénétrante de leur divin Fils, tandis que, chez ce dernier, cette conscience, loin d'être le fruit de longues et studieuses méditations dans la solitude de Nazareth, s'affirme du premier coup, et sans aucune hésitation, dès qu'il prononce sa première parole, et alors qu'il n'était encore qu'un enfant, à l'âge de douze ans. L' « Evangile de l'enfance » est singulièrement gênant pour certains critiques contemporains, plus ou moins enclins au rationalisme : on s'explique, dès lors, pourquoi ils affectent de ne le pas connaître, ce qui est une manière de ne pas avoir à l'expliquer. || 51. *Il leur était soumis*, cependant, et il le demeura pendant trente années, excepté dans les choses qui, regardant directement le service de son Père, auraient pu être en désaccord apparent avec la volonté de Joseph ou de Marie. Mais cela n'arriva qu'une seule fois, au dire de l'Evangile, et, quand vint le moment de consommer sa mission effective, il faut croire que, bien loin de s'opposer à son départ de Nazareth, sa mère fut la première à y consentir, parce que, vraiment associée à l'œuvre de son fils, elle savait que notre rédemption était à ce prix. || *Et conservabat omnia hæc in corde suo*. Que de choses Marie a connues de la vie intime de Jésus, qui, si elles avaient été consignées par écrit, seraient, aujourd'hui, la plus admirable collection de « mémoires » qui se puisse imaginer ! Du moins en a-t-elle raconté quelque chose à saint Luc, — de graves auteurs l'affirment, même parmi nos contemporains, — et c'est grâce à cette collaboration, sous le contrôle de l'Esprit, que nous ne sommes pas complètement ignorants de tout ce qui concerne l'enfance et la jeunesse

de Jésus : car, il ne faut pas l'oublier, les autres évangélistes n'en disent presque rien.

La première parole évangélique de Jésus. — Nous entendons, aujourd'hui, la première parole de Jésus que nous ait conservé l'Evangile : elle doit être méditée avec un soin particulier, bien que ce ne soit encore que la parole d'un enfant, car, nous allons le voir, c'est déjà la parole d'un Dieu.

C'est pour cela qu'elle nous étonne, d'abord, sur les lèvres de ce Fils si parfait d'une Mère incomparable : elle parait être, en effet, une parole de reproche, mise en avant pour excuser une désobéissance, et cela ne va pas sans nous scandaliser quelque peu.

Mais il n'y a là qu'une apparence de reproche et qui s'adresse, non pas à Marie, mais en sa personne, dit Nicole, « à tous les pères et à toutes les mères qui feraient, pour de mauvais motifs, ce que la Vierge faisait pour de bons (*) ». Et ainsi Marie, dans cette circonstance comme en beaucoup d'autres encore, a toute la grâce et tout le mérite de l'humiliation, mais sans le motif.

En disant cette parole, toutefois, Jésus savait qu'il enfonçait un glaive dans le cœur de sa douloureuse Mère et, néanmoins, il la prononça, parce qu'il devait le faire pour notre instruction.

Par elle il nous apprend, en premier lieu, que son vrai père, ce n'est pas Joseph, cet homme juste, gardien de sa Mère, auquel il est soumis, sur la terre, mais sans oublier, pour cela, son véritable Père, qui est dans le ciel, qui est Dieu lui-même. Cela, nous avions besoin de le savoir dès la première page de l'Evangile : et, avant d'en venir à la seconde, Jésus semble nous inviter à nous replonger, comme il l'a fait lui-même, dans une retraite qui durera encore près de vingt ans.

(*) Nicole, *Essais de morale*, IX, 299.

A ce Père, qui est dans le ciel, Jésus nous apprend, en second lieu, qu'il doit obéir tout d'abord, et en toutes circonstances, dût-il, pour cela, faire pleurer sa Mère. Il n'ignore pas, en effet, les larmes qu'elle a versées pendant les trois jours qu'elle l'a cherché, à Jérusalem et sur les routes de Samarie : mais il est obligé, pour nous instruire, de faire comme s'il ne le savait pas.

Et donc Jésus, sur la terre, n'a eu qu'une seule volonté qui était la véritable nourriture de son âme, à savoir de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé (*). C'est pour cela qu'il fut véritablement notre Sauveur, le Messie promis et attendu, et qu'il reste notre incomparable modèle.

Ses dernières paroles, avant de quitter la terre, furent, comme les premières, des paroles de soumission à la volonté de son Père, et, comme elles, encore, elles rempliront de douleur l'âme de sa Mère. Quand il n'eut plus rien à dire, et que tout fut consommé, alors il mourut.

Les douleurs de Marie. — La première épreuve de cette Mère qui s'appelle « Notre-Dame-des-Sept-Douleurs » fut au jour de la Présentation, quand elle entendit la prophétie du vieillard Siméon. La seconde fut, au lendemain du décret d'Hérode, quand elle emporta, dans une fuite précipitée, son divin Fils sur les routes d'Egypte. En nous rappelant, aujourd'hui, le souvenir de la troisième, nous devons considérer qu'elle fut plus grande que les deux premières, et, peut-être, la plus cruelle de toutes.

Qui pourra jamais dire, en effet, ce qu'ont été ces trois jours d'angoisse pendant lesquels Marie allait partout s'informant de son Fils, sans que personne pût lui dire ce qu'il était devenu !

Et si cette douleur fut plus grande que toutes les autres,

(*) Jean, v, 30. Et encore Jean, vi, 38; Matth., vii, 21 et xii, 46-50.

c'est que Marie n'avait plus, cette fois, Jésus pour la consoler, alors que, dans toutes ses autres épreuves, elle le tenait dans ses bras, ou pouvait, au moins, considérer son visage. Aussi bien ce fut la seule fois qu'elle osa se lamenter timidement et ce n'était point, dit Denis le Chartreux, un reproche, mais une plainte amoureuse. « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi de la sorte? »



Fig. 27, page 66.

Comment Jésus a-t-il pu croître en sagesse. — Vraiment Dieu, mais aussi vraiment homme, Jésus a connu, hors le péché, tout ce qui est de l'humaine nature, et donc, avec ses grandeurs, toutes ses misères et encore ses humiliations. Or, c'en est une de ne pas réaliser, du premier coup, la perfection à laquelle notre nature est destinée. La croissance de Jésus s'est donc manifestée aussi bien dans son corps que dans son âme, et l'Evangile nous l'affirme expressément.

Pour ce qui est du développement corporel, on se l'explique assez facilement. Mais comment faut-il entendre le développement de son âme, celui de son intelli-

gence par exemple, car enfin, puisqu'il était Dieu, ne savait-il pas toutes choses et que pouvait-il lui rester à apprendre?

Il ne faut pas confondre la science divine et incréée de Jésus, avec la science qu'il possédait comme homme et qui fut, chez lui comme chez tous les autres mortels, sujette à un développement et à une véritable « création ». Comme nous, donc, Jésus s'est appliqué, pour apprendre, à tout ce qui pouvait lui être une source d'enseignement. Il interrogeait, il admirait, il s'étonnait... Mais — est-il besoin de le dire? — il le faisait avec une telle perfection, que les progrès de sa science humaine durent être vraiment extraordinaires. Les artistes n'ont pas tort, qui aiment à nous proposer l'image de Jésus étudiant, et surtout étudiant les saintes Ecritures, comme un parfait modèle que nous devons nous efforcer d'imiter.

Iconographie. — Nous regardons le texte de saint Luc que nous venons d'étudier, comme un des plus importants, au point de vue dogmatique, de tout notre Evangéliaire. C'est pour cela que nous avons voulu l'illustrer avec des idées, plutôt qu'avec des images. Toutefois nous y avons mis deux gravures, pour rappeler l'épisode dont nous avons commenté les enseignements.

La composition de Giotto (**fig. 26**, page 61) nous semble tout à fait louable, car elle tient compte, très suffisamment, des vraisemblances du récit évangélique. Le moment choisi par l'artiste est celui où les saints parents de Jésus le retrouvent assis parmi les docteurs et les émerveillant par ses réponses.

Il ne tombe pas, lui du moins, dans ce contresens, déjà signalé, qui a inspiré à la plupart des artistes de représenter l'Enfant Jésus enseignant, du haut d'une chaire, les docteurs d'Israël. On a déjà pu remarquer, dans le retable d'Avanzi (page 21), une composition de ce genre. La gravure de Blessebois appartient à la même série (**fig. 27**, page 65). Notez, toutefois, qu'elle sert à illustrer le verset de saint Luc (xi, 27), où il est raconté qu'un jour, où le Christ enseignait dans le Temple, une femme élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : « Heureux le sein qui t'a porté » (cf. év. xvii), et l'analogie entre ces deux scènes ne manque pas d'être assez piquante à signaler.

## VII

# DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE (*)

**Les noces de Cana.** (Jean, ii, 1-11.)

En ce temps-là, [1] il y eut des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus était là. [2] Jésus fut aussi invité aux noces, avec ses disciples.

[3] Le vin venant à manquer, la Mère de Jésus lui dit :

— Ils n'ont pas de vin.

Jésus lui dit :

— [4] Femme, que ne me laissez-vous faire ? Mon heure n'est pas encore venue.

[5] Sa mère dit aux serviteurs :

— Faites tout ce qu'il vous dira.

[6] Or, il y avait là six urnes de pierre, pour servir aux purifications des Juifs, et contenant chacune deux ou trois mesures. [7] Jésus leur dit :

— Remplissez d'eau ces urnes.

Ils les remplirent jusqu'au bord. [8] Alors Jésus leur dit :

— Puisez maintenant, et portez-en à l'intendant du festin.

Ils lui en portèrent. [9] Dès que l'intendant eut gouté l'eau changée en vin, ne sachant d'où venait ce vin, quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien, il appela l'époux, [10] et lui dit :

—On sert d'abord le bon vin ; puis, après que les con-

(*) L'Église célèbre, au deuxième dimanche après l'Épiphanie, la fête du Saint-Nom-de-Jésus, fête qui est devenue universelle par décret d'Innocent XIII, en 1721. On lit, à cette solennité, l'évangile du jour de la Circoncision, que nous commenterons au second volume, à *l'Evangéliaire des fêtes.*

vives ont beaucoup bu, on en sert de moins bon ; mais toi, tu as réservé le bon vin jusqu'à ce moment.

Ce fut là le premier des miracles de Jésus ; il le fit à Cana en Galilée : par là il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

℣ *En ce temps-là,* — et le texte précise, disant « trois jours après ».



Fig. 28, page 72.

Mais après quoi ? Et quel est le point de départ de cette série de trois jours ? On l'établit de différentes façons, et qui ne s'accordent guère. Il s'agit probablement du troisième jour après le retour de Jésus en Galilée, au début de son ministère public. || 1. *Cana de Galilée*, identifié, généralement, avec le village de Kefr-Kenna, sur la route de Nazareth à Tibériade, et qu'il ne faut pas confondre avec une autre Cana, Cana d'Aser, près de Tyr. Cana de Galilée était la patrie de Nathanaël, le futur Philippe, apôtre. || 3. Cette parole de Marie est, pour sûr, une parole de pitié et une invite discrète, mais pourtant formelle, à l'intervention de Jésus, dont elle connaissait, bien avant ses manifestations postérieures,

la puissance miraculeuse et la bonté. || 4. Ces mots, on ne saurait le nier, sonnent mal à des oreilles françaises, surtout à cause de cette appellation de « femme » que Jésus donne à sa mère. Mais, dans la langue juive, cette manière de parler était courante et tout à fait respectueuse. Aussi bien, Jésus s'en servira sur la croix, pour parler à sa mère et après sa résurrection, pour consoler Madeleine, comme il l'avait fait aussi avec la Samaritaine, la femme adultère, la Chananéenne, et, en général toutes les femmes qu'il guérit. Pour ce qui suit, et d'après des critiques autorisés, le sens en est également beaucoup plus adouci qu'on le croit généralement, et Reuss traduit simplement : « Laissez-moi faire, ma mère! » indiquant par là que sa mission officielle ayant déjà commencé, il devait agir plutôt en fils de Dieu qu'en fils de



Fig. 29, page 72.

Marie, et qu'il était indépendant de sa mère pour ses œuvres messianiques. || *Les purifications*, chez les Juifs, étaient de règle avant les repas, et le Talmud en fait une obligation rigoureuse. Les fontaines sont rares, dans ces pays ; on comprend donc que les provisions d'eau y soient assez considérables : chacune des urnes de Cana, d'après certains calculs, auraient pu contenir près de quatre-vingts litres. On a dit que cela supposait un miracle vraiment « luxueux ». On pourrait aussi le répéter du double miracle de la multiplication des pains, comme encore de celui de la Cène! Rappelons, pour finir, que les commentateurs aiment à signaler le miracle de Cana comme une figure et une promesse du banquet eucharistique,

Explication de l'évangile (*). — Par cette participa-

(*) Traduit d'un vieil évangéliaire italien du P. Remigio Fiorentino,

tion de Jésus à des noces, deux choses sont manifestées. La première, que le Christ ne dédaignait pas d'y intervenir : c'est donc que cet état ne déplaît pas à Dieu, — car, par sa présence, il le sanctifie, — bien que l'état de virginité lui soit beaucoup plus agréable, puisqu'il a choisi de naître d'une vierge. On voit, secondement, qu'anciennement, les noces se célébraient avec solennité et avec une multitude de témoins, parce que les mariages clandestins et secrets ont eu, le plus souvent, des suites fâcheuses, et on pourrait les appeler fornications et concubinages plutôt que légitimes mariages. D'où la sainte Église, au concile de Trente, célébré l'année 1563, a saintement agi en les prohibant.

1. *Ils n'ont pas de vin.* — Par ces paroles de la Vierge Marie à son Fils, — quand elle parle et dit : ils n'ont pas de vin, — se manifeste sa charité envers les pauvres époux et la nature de cette charité, laquelle, comme dit saint Paul, ne cherche pas ses intérêts propres, mais ceux d'autrui ; et encore se manifeste la condition de la foi, laquelle, quand les choses ne vont plus et sont désespérées, a recours à Dieu, le dispensateur de tout bien. Or, la sainte Mère ne doute pas que le Christ ne puisse être d'un grand secours en cette extrémité, ayant déjà eu tant de signes de sa divinité. Ainsi fait la foi vive : parce que, croyant en Jésus-Christ, elle recourt à lui dans ses nécessités, espérant qu'il voudra, et qu'il pourra, être miséricordieux à l'égard de ceux qui auront eu confiance en lui.

La raison pour laquelle Jésus-Christ voulut commencer à faire ses miracles en se servant de l'eau, ce fut pour

dominicain : *Epistole et Evangeli che si leggono...* Luca, 1719. — Il ne nous déplaît pas de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques exemples des anciennes méthodes suivies par nos ancêtres dans l'illustration de l'Evangéliaire. Le commentaire du P. Remigio a eu, je crois, un certain succès en Italie, au début du dix-huitième siècle. Il est accompagné de vignettes dont nous avons également l'intention de reproduire quelques-unes au cours de cet ouvrage.

que les hommes eussent d'abord connaissance que, ayant le pouvoir sur les éléments, il avait aussi la puissance de leur donner la vertu d'accomplir des œuvres merveilleuses, comme dans les sacrements ; pour leur apprendre que l'eau touche le corps, et aussi l'âme ; qu'avec un souffle se donne l'Esprit-Saint, et l'autorité de remettre les péchés ; qu'avec une flamme se communiquera l'Esprit-



Fig. 30, page 72.

Saint aux apôtres, avec le pouvoir de prêcher l'Évangile ; pour leur apprendre, finalement, que Dieu peut aussi donner aux éléments la vertu d'opérer visiblement et de concourir à notre salut.

2. *Six vases de pierre.* — Ces six vases, appelés « hydres », peuvent signifier la loi ancienne, laquelle d'abord était pleine d'eau, contenant, autrement dit, le sens littéral, mais qui fut, dans la suite, convertie en vie par le Christ, autrement dit dans le sens spirituel. Ou bien elles signifient six choses, qui sont requises dans

l'œuvre de notre purification, à savoir : la contrition et la confession, la satisfaction, le pardon des injures, la mortification du corps et l'obéissance aux commandements des prélats et de nos supérieurs.

3. *L'eau qui devient du vin.* — Quand dit-on que l'eau est changée en vin ? C'est quand la nature corruptible obtient l'incorruptibilité ; quand l'état de péché se change en état de grâce ; quand la crainte servile qu'on a de Dieu se change en charité ; quand la mélancolie charnelle se change en spirituelle allégresse ; quand le Fils de la Vierge Marie se montre comme étant aussi le Fils de Dieu, et aussi quand la sagesse charnelle et mondaine se transforme en contemplation des choses célestes.

Iconographie. — On a deux gravures, dans ce commentaire, pour illustrer le récit des noces de Cana ; l'une (**fig. 28**, page 68) est la traduction d'un des panneaux de l'ancienne armoire de l'Annunziata sur lesquels Fra Angelico a raconté, tout au long, l'histoire de Jésus ; la seconde (**fig. 29**, page 69) reproduit une gravure du livre du « sieur de Corneille Blessebois », auquel nous ferons encore de nombreux emprunts dans la suite de ce livre (*).

Nous y joignons (**fig. 30**, page 71) un dessin d'une miniature du *Saint Grégoire* de la Nationale, précieux document de l'art byzantin du neuvième siècle, et qui représente, d'une part le *Repas chez Simon*, et, de l'autre, la *Résurrection de Lazare*. Nous aurions voulu, en effet, traiter ici, avec quelque détail, et au point de vue iconographique, des « repas de l'Evangile ». Mais cela nous entraînait trop loin... notre Evangéliaire y aura gagné, du moins, le dessin d'une très intéressante miniature.

(*) Le volume de Blessebois est intitulé : *les Palmes du Fils de l'Homme ou la Vie de Jésus-Christ*. Il fut « approuvé », à Châtillon-sur-Seine, le 8 janvier 1674, par F.-J. Hedelin, cordelier et docteur en théologie.

VIII

# TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

---

**Guérison d'un lépreux et du serviteur d'un centurion.**
(**Matth.**, VIII, 1-13. [MARC, I, 40-45 ; LUC, VI, 12-16 et VII, 1-10.])

En ce temps-là, [1] lorsque Jésus fut descendu de la
montagne, des foules nombreuses le suivirent. [2] Or, voici
qu'un lépreux vint à lui, l'adora et dit :

— Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier.

[3] Jésus, étendant la main, le toucha, et dit :

— Je le veux, sois purifié.

Aussitôt il fut purifié de sa lèpre. [4] Jésus lui dit alors :

— Garde-toi d'en parler à personne ; mais va, montre-toi au prêtre, et présente l'offrande que Moïse a prescrite, afin qu'elle leur serve de témoignage.

[5] Quand Jésus fut entré à Capharnaüm, un centurion
s'approcha de lui, [6] et lui fit cette prière :

— Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison, atteint de paralysie, et il souffre beaucoup.

[7] Jésus lui dit :

— J'irai et je le guérirai.

[8] Le centurion répondit :

— Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez
dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et
mon serviteur sera guéri. [9] Car moi, qui suis un homme
soumis à la puissance d'un autre, et qui ai sous moi des soldats, je dis à l'un : va, et il va ; à l'autre : viens, et il vient ; à mon serviteur : fais cela, et il le fait.

[10] En l'entendant, Jésus fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient :

— En vérité, je vous le dis, je n'ai point trouvé une

si grande foi dans Israël. [11] Aussi je vous déclare que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux. [12] Mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents.

[13] Alors Jésus dit au centurion :

— Va, et qu'il te soit fait comme tu as cru.

Et le serviteur fut guéri à l'heure même.

*En ce temps-là.* Voir le commentaire. || 2. *Le lépreux... l'adora,* c'est-à-dire se prosterna devant lui, *procidens in faciem,* dit saint Marc, et il ne faut pas prendre, au sens strict, ce mot « adorer ». || *Seigneur, si vous voulez,* à quoi Jésus répond : « Je le veux, sois guéri. » Qu'on veuille bien, je le demande, réfléchir ici sur ce processus du miracle, de la part de celui qui l'opère, comme du côté de celui qui en est favorisé. || 4. *Garde-toi d'en parler.* Jésus, en effet, redoute « la contagion des foules », comme on dirait de nos jours, bien loin de la favoriser. Ne pas perdre de vue que sa popularité, à un certain moment, fut si grande, que le peuple, à toute force, voulait le faire roi. (Jean, iv, 15.) On donne encore de cet ordre d'autres raisons, mais de genre mystique plutôt qu'historique. || *Montre-toi aux prêtres et présente l'offrande...,* car la loi de Moïse l'ordonnait formellement (*Lév.*, xv, 2) et Jésus commande de l'observer, jusqu'au moment où elle sera irrévocablement abolie. || *Afin qu'elle leur serve de témoignage.* Jésus, qui ne veut pas que le miraculé se fasse voir à la foule, lui ordonne de se montrer aux prêtres, et c'est non seulement pour obéir à la loi, mais pour qu'il leur serve de témoignage de sa mission divine dont ils ne pourront, s'ils sont droits, contester la vérité : les Juifs n'auront donc aucune excuse pour justifier leur incrédulité, car Jésus n'a pas cessé de leur donner des signes de sa divine mission. || 5-10. Méditons ces paroles du centurion et, pour en comprendre l'éminente beauté, rappelons-nous que Jésus, en les écoutant, *était dans l'admiration.* Pourraient-elles, à notre tour, nous laisser insensibles ? || 11. Le « royaume des cieux », dont l'Evangéliaire nous parle, si je ne me trompe, pour la première fois, est opposé ici aux « ténèbres extérieures ». Le royaume des cieux, en effet, c'est-à-dire la domination, le règne de Dieu, s'exerce dans des régions de surnaturelle lumière, tandis que le pouvoir, la royauté de Satan, a pour théâtre des lieux dépourvus de toute clarté, l'enfer. Il est donc fait allusion, dans ce passage, à la dernière phase du développement du royaume de Dieu, celle qu'on appelle la « phase eschatologique » et qui suivra le jugement dernier. Elle est figurée, dans ce même texte, par un « festin » et, plus précisément, par un « festin avec

Abraham, Isaac et Jacob ». Cela donne, en iconographie, deux cycles d'images, le paradis étant représenté successivement, soit par un festin, — surtout dans l'art chrétien primitif, — soit par des âmes que les trois patriarches abritent dans les plis de leurs manteaux, ainsi que nous l'avons vu au commentaire de l'évangile du premier dimanche de l'Avent.

LES DIVERGENCES DES ÉVANGÉLISTES. — Le miracle de la guérison du lépreux nous est raconté simultanément par les trois Synoptiques, saint Matthieu (VIII, 2-5), saint Marc (I, 40-45) et saint Luc (V, 12-16), d'où l'occasion, pour la critique, d'examiner le grand problème de la concordance évangélique. Or, il arrive ici, comme en beaucoup d'autres occasions, que les trois récits ne concordent pas de tout point. D'où grand scandale pour ceux qui voudraient trouver, dans nos livres révélés, la rigoureuse exactitude que l'on constate, après les avoir collationnées, entre trois copies d'un même document d'archives ou d'un acte notarié.

Pour nous, qui n'avons pas de semblables prétentions, contentons-nous de remarquer que, si les trois Synoptiques varient pour le temps, le lieu et certains détails (*), ils sont ici d'accord pour les paroles qu'ils mettent sur les lèvres du lépreux et sur celles de Jésus, paroles conservées religieusement par l'Evangile oral et dans les premiers « logia ».

Cela prouve, fait observer justement Mgr Le Camus, qu'ils ne se sont pas copiés et qu'ils n'ont pas puisé à une même source écrite (**). Et M. Lesêtre : « Les évangélistes se ressemblent assez pour qu'on ne puisse pas se méprendre sur l'identité des faits qu'ils rapportent ; ils diffèrent assez pour démontrer qu'ils constituent quatre témoins du même fait (***). »

(*) Le P. Rose observe, avec raison, que la narration de saint Matthieu étant la plus courte, on ne peut dire en général que « saint Marc est un abréviateur ». (P. ROSE, *l'Evangile selon saint Matthieu*, p. 63.)

(**) Mgr LE CAMUS, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. I, p. 397.

(***) H. LESÊTRE, *la Clef des Evangiles*, p. 24.

Les Evangiles sont des livres écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur : mais si Dieu est l'inspirateur des livres sacrés, il n'en est pas l'écrivain et cette part de « l'écrivain » se montre précisément dans ces divergences de détail du récit évangélique qui, bien loin de compromettre sa valeur surnaturelle, la confirment et la certifient.

Piété. — Quelles conclusions pratiques devons-nous tirer de la lecture de notre évangile d'aujourd'hui ? — J'ai voulu le demander aux commentateurs officiels : mais, en toute vérité, ils ne m'ont guère satisfait. Cela prouve, sans doute, qu'il faut apprendre à lire l'Evangile, au point de vue pratique, chacun pour soi. Et je plaindrais celui qui, après avoir médité notre texte de saint Matthieu, n'y trouverait à prendre aucune leçon pour l'amélioration de sa vie intellectuelle ou de sa conduite journalière, et nul encouragement pour sa piété.

La parole de Dieu n'est vraiment féconde qu'au moment où elle pénètre au plus profond de nos âmes : c'est là qu'il faut aller l'entendre, et nous n'y pouvons réussir que dans le silence et le recueillement, quand tout le monde, même le prêtre, a cessé de parler.

Iconographie. — Il convient de protester contre les archéologues qui disent que l'art chrétien le plus authentique s'abstient de représenter les miracles du Christ, comme s'ils étaient de nulle ressource pour l'illustration de la foi et l'ébranlement de la volonté. Toutes les grandes séries iconographiques des premiers siècles sur la vie de Jésus contiennent un certain nombre de ses miracles.

J'en trouve sept (*), par exemple, aux mosaïques de Sant' Apollinare Nuovo, à Ravenne, et les évangéliaires byzantins en renferment un nombre bien autrement considérable.

(*) 1. Paralytique de Capharnaüm (d'après saint Matthieu). — 2. Les pourceaux de Gercéza précipités à la mer. — 3. Paralytique de Capharnaüm (seconde version, d'après saint Luc et saint Marc). — 7. Résurrection de Lazare. — 9. Guérison de l'hémorrhoïsse. — 10. Les aveugles de Jéricho. — 12. Première multiplication des pains.

Le fameux ivoire du cinquième siècle de Brescia, où sont représentées les scènes parallèles de l'Ancien et du Nouveau Testament, contient cependant, malgré l'exiguïté de ses proportions, quatre scènes de miracles (*).

Reconnaissons, néanmoins, que la représentation des miracles du Christ n'est vraiment pratique et utile que dans le cas où, comme à la résurrection de Lazare, la précision des détails permet d'identifier facilement la scène. A moins que le texte sacré, ainsi qu'il arrive à l'Evangéliaire grec n° 74 de la Bibliothèque nationale, ne vienne aussitôt préciser l'image et l'expliquer ; aussi bien notre évangile s'y trouve illustré avec deux images, mais elles sont peu caractéristiques. Le récit de saint Matthieu, très riche en détails émouvants, parle bien autrement à l'imagination et au cœur.

(*) Résurrection de la fille de Jaïre, guérison de l'aveugle-né, résurrection de Lazare et guérison de l'hémorrhoïsse.

# LECTURE POUR LE TEMPS APRÈS L'ÉPIPHANIE

**Les mages.**


Fig. 31.

Nous ne voulons pas attendre, pour parler des mages, d'être parvenu au second volume de cet Evangéliaire, où sont commentés les évangiles des fêtes qui ne tombent pas un dimanche, et c'est le cas de la fête des Mages. Remettant toutefois à ce moment-là de fournir les quelques explications que nous croyons devoir leur consacrer, nous nous bornerons dans cette lecture, qui sera brève, à en expliquer les gravures : elles seront donc, en quelque manière, le thème, un peu naïf, que nous aurons à développer.

La vignette du début (**fig. 31**, PAGE 78), sans être, je l'avoue, des plus caractéristiques, ne manque pas de grâce naïve et de charme. Elle est empruntée à cette traduction française de *la Légende dorée* du seizième siècle, dont on retrouvera, dans ce livre, quelques autres gravures. C'est donc une « Adoration des mages », et de l'époque de la haute Renaissance française, le seul document de ce genre que nous donnons ici, puisque nos autres gravures traduisent des œuvres dont la plus récente ne dépassera pas le quatorzième siècle.

Sans être très glorieuse, ni même très fidèle, notre seconde gravure représente une des plus anciennes *Adorations des mages* que l'on connaisse, celle qui se trouve aux catacombes de Sainte-Domitille à Rome. (**Fig. 32**, PAGE 79.)

On remarquera que les mages y sont au nombre de quatre, ce qui semble en contradiction avec la comptabilité généralement reçue. Mais ce n'est pas la seule exception. Est-elle suffisamment expliquée, et légitimée, quand on a invoqué, pour donner la raison d'un quatrième mage, la raison de « symétrie », et rien davantage ? Il est permis d'en douter, tout en reconnaissant, d'autre part, que, pour conclure au nombre de trois, les savants ne peuvent guère s'autoriser que de raisons mystiques, le récit de saint Matthieu ne fournissant, à ce sujet, aucune donnée.

Notons encore que, dans la fresque de Sainte-Domitille, les mages sont coiffés du bonnet phrygien, comme ils le sont, d'ailleurs, dans tous les monuments primitifs de l'art chrétien. On pourra s'en convaincre, pour ce qui regarde les sarcophages, en consultant la reproduction du *Sarcophage du Latran* (**fig. 60**), qui sert à illustrer l'évangile du quatrième dimanche du Carême (Ev. XVIII) et où se trouve, avec beaucoup d'autres sujets, une fort belle *Adoration des mages* : non seulement leur bonnet, mais leurs « chausses » et leur tunique indiquent, dans la pensée de celui qui les a sculptés, leur origine orientale. Ils sont tous trois debout, même le premier et, contrairement à ce qui se fera plus tard, c'est lui qui montre l'étoile, tandis que le second la regarde, d'où, pour le troisième, il ne reste plus grand'chose à faire, et son attitude est assez embarrassée, — je parle au point de vue pittoresque, bien entendu.



Fig. 32.



Fig. 33.

La miniature du *Saint Grégoire de Nazianze* de la Bibliothèque nationale (**fig. 33**, PAGE 79) est plus instructive à déchiffrer : mais il ne faut pas perdre de vue que c'est un document d'un art beaucoup plus raffiné que celui des catacombes, puisqu'il date du neuvième siècle, qui est l'âge d'or de l'art byzantin. Les mages — la gravure, hélas ! ne le laisse guère deviner — sont vêtus avec la splendeur des princes d'Orient, dont ils ont, bien entendu, tout le costume. Leur attitude, tout en étant aussi empressée que dans

les monuments primitifs, commence à s'attendrir et à s'humaniser, comme on le voit dans le geste du premier d'entre eux. L'étoile, ici, est représentée par un ange, qui porte le bâton traditionnel des célestes messagers : ou plutôt, faut-il dire, c'est toujours la miraculeuse étoile, mais qui a repris sa forme première, qui était celle d'un ange, pour assister à la réception solennelle des mages. On voit le même ange, sur la droite, accourir en grande hâte vers les mages endormis, pour leur communiquer l'ordre céleste d'après lequel ils doivent, sans craindre de manquer à la parole donnée, retourner en leur pays par un autre chemin que Jérusalem.



Fig. 34.

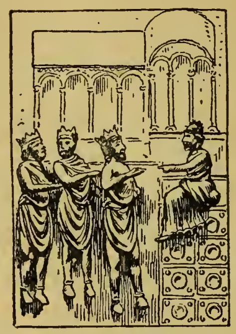


Fig. 35.

A la suite de cette miniature de *Saint Grégoire*, voici maintenant quatre petites images fort anciennes (**fig. 34, 35, 36, 37**), qui sont empruntées à la décoration de la Porte de bronze de Bénévent (douzième siècle).

L'époque à laquelle appartient cette œuvre magistrale est de celle dont il est difficile d'apprécier la valeur exacte et vraiment originale : nous sommes en Italie, je le sais : mais l'art sicilien du douzième siècle, qui nous dira jamais s'il est essentiellement byzantin, arabe, ou romain ou français?



Fig. 36.



Fig. 37.

Et j'avoue, quant à moi, que, pour lire avec fruit l'histoire des mages de Bénévent, si j'ai besoin d'un rapprochement suggestif,

c'est au Portail d'Amiens que je le vais chercher, car je ne connais pas, dans l'ensemble des documents artistiques, deux séries qui soient aussi proches l'une de l'autre, et plus dignes d'être comparées.

Pour ce qui est de décrire ces quatre gravures, la chose me paraît superflue, car on reconnaîtra facilement, dans la première, le voyage des mages, dans le désert, à la suite de l'étoile ; dans la



Fig. 38.

seconde, leur réception par Hérode, puis l'adoration de l'Enfant, et enfin, dans la quatrième, l'avertissement de l'ange.

Remarquez, au sujet de cette dernière image, comment, sur la terrasse de la tour crénelée où ils sont montés, les mages dorment, tous les trois, dans un seul lit : c'est un détail qui se retrouvera très souvent, dans la suite, et qui pourrait bien, lui aussi, avoir sa petite signification mystique.

A Bénévent, on l'aura sans doute remarqué, les mages portent couronne en tête, car ils sont des rois, sans qu'on puisse dire, historiquement parlant, à quelle époque ils le sont devenus. Je note ici ce détail pour n'avoir pas à y insister à propos de l'image suivante, reproduction d'un détail de la chaire de Giovanni Pisano (treizième siècle) à Pistoie.

Cette belle sculpture (**fig. 38**, PAGE 81) vaut d'abord et surtout — je n'ai pas besoin de le dire — par sa haute valeur artistique : mais, de celle-là, je n'ai pas à parler ici. Elle me plaît encore parce que j'y trouve, très heureusement combinés, les trois épisodes « historiques » avec lesquels s'écrit la dernière partie de l'histoire des mages, c'est-à-dire l'adoration de l'Enfant, puis la double apparition de l'ange qui en est la conséquence et la conclusion. On notera ici, par curiosité, encore quelques détails : l'étoile miraculeuse a un visage animé et l'on dirait, qu'on me passe la comparaison, un masque entouré d'une collerette ; en plus de l'étoile, on trouve un ange, pour introduire les mages, ce qui ne permet plus de les identifier tous les deux. La Vierge, et aussi l'Enfant, commencent à s'attendrir quelque peu, sans garder toujours l'attitude majestueuse que nous leur avions connue jusqu'ici ; les mages, enfin, quand ils sont avertis par l'ange, se trouvent, sinon dans le même lit, du moins abrités sous la même couverture, la chose est tout à fait évidente.



Fig. 39.

Notre dernière gravure, empruntée à un ivoire du Vatican (**fig. 39**, PAGE 82), nous fait connaître assez exactement la formule classique de l'adoration des mages pendant la période gothique de l'art français. L'Enfant, debout sur les genoux de sa mère, s'amuse à faire tinter les pièces d'or de la coupe que lui présente le plus âgé des rois mages, agenouillé devant lui, après avoir respectueusement ôté sa couronne. Des deux autres mages qui sont restés debout, et couronne en tête, l'un montre l'étoile, l'autre fait un geste d'admiration.

Nous compléterons ces quelques notes sur les mages, histoire et légende, en commentant, au second volume, l'évangile de la fête de l'Epiphanie.

## IX

# QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

**Miracle de la tempête apaisée.** (**Matth.**, VIII, 23-27. [MARC, IV, 35-41 ; LUC, VIII, 22-25.])

En ce temps-là, 23 Jésus monta dans une barque, et ses
disciples le suivirent. 24 Tout à coup, il s'éleva sur la mer
une si grande tempête que la barque était couverte par
les flots; pour lui, il dormait. 25 Ses disciples s'appro-
chèrent de lui, l'éveillèrent et lui dirent :

— Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !

26 Jésus leur dit :

— Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ?
Alors il se leva, commanda aux vents et à la mer, et il
se fit un grand calme.

27 Ces hommes furent dans l'admiration, et ils disaient :

— Qui est-il donc, pour que les vents et la mer lui obéissent ?

*En ce temps-là,* — après la journée des paraboles, d'après saint Marc et saint Luc, ou, d'après saint Matthieu, un peu plus tôt, mais toujours au début du ministère galiléen. Ce récit du miracle de la tempête apaisée — ne pas confondre avec celui d'une autre tempête, au cours de laquelle Jésus apparaît soudain, marchant sur les flots (*) — est emprunté au VIIIe chapitre de saint Matthieu, qui contient l'exposé d'un certain nombre de miracles (**) accomplis par

(*) Après la première multiplication des pains (Ev. XXXIV), et pendant la nuit qui suivit, quand les disciples regagnaient Capharnaüm, et donc, toujours sur le lac de Tibériade, mais à une autre époque, plus tard, et dans d'autres circonstances.

(**) Le discours finit avec le chapitre VII. Viennent ensuite, dans saint Matthieu : Guérisons d'un lépreux (Ev. VIII), du serviteur d'un centurion (Ev. VIII), de la belle-mère de saint Pierre et de nombreux malades (MATTH., VIII, 14-17); puis, après un épisode dogmatique (VIII, 17-27), le

Jésus dans les environs du lac de Capharnaüm, et à la suite du Discours sur la montagne. || 23. *Une grande tempête.* Il faut documenter tout ce récit avec les souvenirs anecdotiques des pèlerins de Terre sainte, où l'on verra que tous les traits du récit évangélique se vérifient encore aujourd'hui avec une entière vérité, sauf ce point, que les voyageurs actuels se réjouissent de ces colères soudaines de la mer de Tibériade, qui faisaient trembler, autrefois, les disciples de Jésus. || 26. *Hommes de peu de foi.* Ils manquent de foi : car, tout en croyant à la puissance de Jésus, ils ne croient pas qu'elle puisse s'exercer pendant son sommeil et que, continuant à dormir, il se soit aperçu du danger. || 27. *Il commanda aux vents et à la mer.* Le latin dit *imperavit*, qui, d'après le grec ἐπετίμησεν, serait mieux traduit par *increpavit*, d'où l'on pourrait conclure, avec d'Allioli que « cela peut avoir rapport aux puissances spirituelles qui avaient suscité cette tourmente : en effet, c'est une doctrine constante des Ecritures (*Eph.*, VI, 12) que le prince de ce monde, avec ses anges, habite dans les éléments ». Cette interprétation, franchement mystique, sourirait médiocrement à ceux qui n'expliquent l'Evangile qu'avec des documents historiques, ou même avec des souvenirs de voyage.

Sens historique et sens mystique. — Arrêtons-nous quelques instants sur ce récit de la tempête miraculeusement apaisée, pour en faire ressortir brièvement l'enseignement direct et les harmonies mystiques.

Nous sommes au lendemain du Discours sur la montagne, quand, après avoir enseigné ses apôtres par la parole, Jésus entreprend d'en confirmer l'autorité par des actions. Il leur a fait connaître par de nombreux miracles — saint Matthieu en expose la suite détaillée — sa puissance surnaturelle. Cela n'a pas suffi, cependant, pour leur donner une confiance inébranlable en celui qu'ils appellent déjà leur maître, et les voilà qui se mettent à trembler, aussitôt que la tempête se fait un peu menaçante. Ils méritent donc le reproche que leur adresse Jésus, lorsqu'il les appelle : hommes de peu de foi ! Et le nouveau témoignage que Jésus leur donne de sa puissance ne suffira pas encore à leur ouvrir complètement les yeux. Ils se contentent

miracle de la tempête apaisée (VIII, 28-34) et la guérison des possédés de Gergésa (VIII, 28-34). Celle du paralytique (Ev. XLVI) commence le chapitre IX.

de l'admirer et de se demander avec étonnement, comme s'ils n'auraient pas dû le savoir depuis longtemps : « Quel est donc cet homme à qui la mer et les vents obéissent? » Ce sera seulement plus tard, et dans des circonstances tout à fait semblables, au cours d'une tempête sur le même lac, quand Jésus, marchant sur les eaux, vint à eux, pour les rassurer, qu'enfin ils s'écrieront (mais ce fut encore après de multiples hésitations) : « Tu es véritablement le Fils de Dieu (*) ! »

Pour ce qui est de l'interprétation mystique, nous dirons simplement que la tradition, de tout temps, s'est plu à considérer dans ce récit de l'Evangile le symbole de l'Eglise. Maldonat l'explique ainsi : « Cette barque était la figure de l'Eglise qui, sur la mer de ce monde, est ballottée par les flots des persécutions et des tentations. Le Seigneur, quand il est patient, semble dormir, jusqu'à ce qu'enfin, réveillé par les prières des saints, il réprime le monde et rende la tranquillité à ses enfants. » (*De bapt.*, XII.) L'Eglise n'a rien à craindre des fureurs de l'enfer, car Jésus est avec elle, et à Pierre, son chef suprême, il a prédit que toutes les puissances infernales déchaînées contre elle ne parviendront pas à la faire sombrer. (MATTH., XVI, 16-19.)

ICONOGRAPHIE. — La mer, dans la symbolique chrétienne, est l'image du monde et du siècle précédent, ainsi que l'indique saint Augustin : *Mare pro sæculo nuncupatur.* (Serm. 76.) Pour cette raison le navire, ou la barque, sont le symbole de la vie humaine, en particulier de l'Eglise, par laquelle on parvient jusqu'aux portes de la Jérusalem céleste. L'art des catacombes nous offre, en ce genre, de nombreux et très expressifs documents. Une ancienne sculpture de Spolète, que possédait de Rossi, représente une barque avec quatre rameurs, qui sont les évan-

(*) Suivons de près toute cette seconde narration dans saint Matthieu (XIV, 22-36) et saint Marc (VI, 45-52). On y verra l'hésitation des apôtres — ils furent troublés et dirent : « C'est un fantôme ! » et de frayeur, ils poussèrent des cris — et l'acte de saint Pierre, plein de foi, celui-là, malgré une défaillance passagère, qui décide la confession des autres.

gélistes, et Jésus au gouvernail. Les vieilles sculptures françaises représentent souvent le même sujet. Je citerai seulement un chapiteau roman de la « salle du Chapitre », au musée de Toulouse, où l'on voit une longue barque, remplie de rameurs, se développant sur trois côtés du chapiteau. Pour ce qui est de la représentation expresse de la scène racontée dans notre évangile, elle se confond le plus souvent, dans l'iconographie, avec celle du miracle de Jésus marchant sur les eaux. Ce sujet, sous le nom de la *Navicella*, se retrouve fréquemment dans l'art italien. Je donnerai, comme exemple, la fameuse mosaïque de Giotto, au vestibule de Saint-Pierre, à Rome.



Fig. 40.

Pour illustrer directement notre évangile nous empruntons deux gravures à l'Evangéliaire de 1719 du P. dominicain Remigio Fiorentino : la première (**fig. 40**, PAGE 86) représente le moment où le Christ, pendant la tempête, est réveillé par les apôtres qui lui demandent de les sauver : pour être moins dramatique que les compositions où l'on voit Jésus, debout sur la proue de la barque et commandant aux flots, cette image naïve nous fait comprendre tout aussi bien le récit de saint Matthieu et l'instruction que nous en devons tirer.



Fig. 41.

La seconde image (**fig. 41**, PAGE 86) est relative à l'autre tempête dont nous avons parlé et représente saint Pierre au moment où, « comme il commençait à s'enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi ! » (MATTH., XV, 30.) Nous n'aurons pas à commenter ce récit, au cours de notre Evangéliaire, puisque l'Eglise nous le fait lire, non pas un dimanche, mais un jour de semaine, le samedi qui précède le premier dimanche de Carême.

X

# CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

**Parabole du bon grain et de l'ivraie.** (MATTH., XIII, 24-30.)

En ce temps-là, Jésus proposa aux peuples qui le suivaient en foule cette parabole :

24 Le royaume des cieux est semblable à un homme
qui sema du bon grain dans son champ. 25 Mais, pendant
qu'on dormait, son ennemi vint, sema de l'ivraie au milieu
du blé et s'en alla. 26 Lorsque l'herbe eut poussé et produit son fruit, l'ivraie parut aussi.

27 Les serviteurs du père de famille, s'approchant alors, lui dirent :

— Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ?

28 Il leur répondit :

— C'est un ennemi qui a fait cela. Les serviteurs lui dirent :

— Voulez-vous que nous allions l'arracher ?

— 29 Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie,
vous ne déraciniez aussi le blé. 30 Laissez croître l'un et
l'autre jusqu'à la moisson, et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : « Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler, puis amassez le blé dans mon grenier. »

24. *Simile factum est*, ὠμοιωθη, à l'aoriste, ce qui indique que le royaume de Dieu est déjà fondé : les Juifs ne le comprennent pas et il y a des savants, aujourd'hui, qui ne sont pas, à ce sujet, plus avancés que les Juifs. *Simile homini*, semblable à un homme, c'est-à-dire à l'action d'un homme qui, etc. Il est bon de se rappeler que les mots grecs ἡ βασιλεία οὐρανων, signifient l'acte de gou-

verner, ou le gouvernement des cieux. || 25. *Bonum semen*, du blé ou quelque autre semence, mais, en tout cas, de la semence qui avait été soigneusement choisie et épurée. || *Zizania*, une mauvaise graine, quelle que soit sa nature : on l'identifie généralement avec l'ivraie ou *lolium temulentum*, si fréquente en Palestine, et qui ne se distingue nettement du froment qu'arrivée à sa période de maturité. De même, la séparation définitive des bons et des méchants ne se fera nettement que dans la seconde phase du règne de Dieu, c'est-à-dire après le jugement dernier.

En ce temps-la, — c'est-à-dire au début de la première période du ministère public de Jésus, alors que, de retour en Galilée, et se trouvant dans les environs de Capharnaüm, pour mieux se faire entendre de la grande foule qui était venue l'écouter, il monta dans une barque et s'assit, pendant que la foule s'étageait sur les collines qui entourent le lac de Tibériade. (Matth., xiii, 2.) Il lui proposa, ce jour-là, les huit paraboles sur le royaume de Dieu que saint Matthieu a insérées dans son chapitre viii : la parabole de l'ivraie occupe, dans cette série, la seconde place.

Explication de la parabole. — Elle nous est donnée par Jésus lui-même, en réponse aux apôtres qui, une fois la foule dispersée, viennent lui demander de leur expliquer la parabole de l'ivraie dans le champ. Et il leur répondit : « Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme; le champ, c'est le monde; la bonne semence, ce sont les fils du royaume; l'ivraie ce sont les fils des méchants; l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable; la moisson, c'est la fin du monde; les moissonneurs, ce sont les anges. Comme donc on arrache l'ivraie et la jette au feu, il en sera de même à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui opèrent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront

comme le soleil dans le royaume de leur Père. » (Matth., xiii, 37-43.)

Ainsi se trouve expliquée, par Jésus lui-même, toute la secrète économie du royaume de Dieu, auquel est opposé celui de Satan. Le règne de Dieu, en effet, progresse dans la mesure où Satan recule : à chaque pas en arrière de l'ennemi, correspond la marche en avant du royaume de Dieu.

La parabole de l'ivraie et du bon grain nous fait donc embrasser les phases successives du développement du royaume de Dieu, jusqu'à sa consommation, après ce dernier avènement du Fils de l'homme qui précédera la séparation des bons et des méchants, c'est-à-dire le jugement dernier.

La leçon plus particulière qui s'en dégage est que, loin de vouloir hâter, par un zèle inconsidéré et inutile, ce triage définitif, il faut savoir être patient, cultivant la bonne semence, avec Dieu, s'en reposant, pour le reste, sur l'avenir : et, le moment de cet avenir, nul n'a le pouvoir de le déterminer, sinon Dieu.

---

XI

# SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

---

**Paraboles du grain de sénevé et du levain.** (**Matth.** XIII, 31-35. [Marc, IV, 30-32; Luc, XIII, 20-21, 34-35.])

En ce temps-là, Jésus proposa au peuple qui le suivait
en foule cette parabole :
— 31 Le royaume des cieux est semblable à un grain
de sénevé, qu'un homme a pris et semé dans son champ.
32 C'est la plus petite de toutes les semences: mais, lors-
qu'elle a crû, elle est plus grande que toutes les plantes
et elle devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel
viennent habiter dans ses branches.
33 Il leur dit encore une autre parabole :
— Le royaume des cieux est semblable au levain
qu'une femme a pris et mêlé dans trois mesures de farine,
jusqu'à ce que toute la pâte soit levée.
34 Jésus dit toutes ces choses aux foules en paraboles ;
il ne leur parlait pas sans paraboles, 35 afin que s'accom-
plît ce qui avait été dit par le prophète: J'ouvrirai ma
bouche pour des paraboles, je publierai des choses
cachées depuis la création du monde.

*En ce temps-là*, — dans les mêmes circonstances de temps et de lieu que pour l'évangile de dimanche dernier. || 31. *Grano sinapis.* C'est la « sinapis nigra » que nous appelons vulgairement moutarde. || *Homo*, c'est-à-dire, selon l'interprétation symbolique, Dieu lui-même. || 32. *Minimum*, au superlatif, alors que le grec a seulement le comparatif, μικρότερον, qui est plus exact, car il y a des semences plus petites que celle du sénevé. On a, d'ailleurs, à la suite, *omnibus seminibus*, absolument comme si la traduction latine avait conservé le comparatif. || *Majus est.* Nous ne pouvons nous rendre compte, dans nos pays, de cette extraordinaire croissance, mais tous les voyageurs l'affirment et nous

pouvons ajouter foi à leurs observations. La végétation est beaucoup plus rapide dans les pays d'Orient que dans les nôtres : en Egypte, par exemple, tel arbre, auquel nous n'hésiterions pas à donner plusieurs siècles d'existence, ne remonte pas au delà d'une cinquantaine d'années, tel le fameux « arbre de la Vierge », à Matarieh. || 33. *Fermentum*. Le levain est un peu de pâte « fermentée », destinée à faire « lever », c'est-à-dire augmenter, développer, la masse de farine à laquelle on la mêle. « Et voyez, dit saint Paul, quelle petite quantité de levain suffit pour préparer une grande quantité de pain ! » (*I Cor.*, v, 6.) || 34. *Hæc omnia*, etc. Jésus emploie aussi des discours directs : mais, ce jour-là, — on l'appelle « la journée des Paraboles », — il ne se servit que de paraboles pour son enseignement. || 35. Saint Matthieu cite ici le verset 2 du psaume LXXVII. C'est dans son Évangile que se rencontrent le plus de citations de l'Ancien Testament, à savoir quarante-sept. Saint Marc en contient vingt-quatre, et saint Luc, dix-huit seulement.

Du ROYAUME DES CIEUX CONSIDÉRÉ EN GÉNÉRAL. — Le royaume des cieux — ou royaume de Dieu, comme l'appellent saint Marc et saint Luc — est ce règne ou gouvernement, de nature toute spirituelle, annoncé par les prophètes, plus spécialement par saint Jean-Baptiste, et dont le Christ a ouvert, et personnellement organisé, la première période, au cours de son premier avènement sur la terre, qu'il continue, à travers les siècles, par l'intermédiaire visible de l'Église, et dont la troisième et dernière période, celle de la consommation, sera inaugurée par son second avènement, à la fin du monde, pour se poursuivre, dans le ciel, pendant toute l'éternité.

Un premier caractère de ce royaume, c'est d'être essentiellement spirituel, et non pas d'ordre matériel et politique, comme l'entendaient les Juifs, prédécesseurs immédiats de Jésus ou ses contemporains, quand ils parlaient du Messie promis, et attendu, pour fonder ce royaume, et comme ils continuent encore à l'entendre aujourd'hui. Ils rêvaient donc le retour des Israélites dispersés à travers le monde et qui viendraient de nouveau s'installer dans la Palestine, la terre de leurs ancêtres, pour y reconstituer le royaume d'Israël. Mais Jésus pro-

teste de toutes ses forces, et constamment, contre cette conception matérielle du royaume qu'il prêche et qu'il est venu établir : il ne se lasse pas de répéter que, d'essence toute spirituelle, son royaume n'est pas de ce monde et que c'est là son premier et principal caractère.

Du royaume de Dieu considéré au point de vue de son développement. — Ce royaume, toutefois, parce qu'il a été créé dans ce monde et pour ce monde, ne pouvait manquer, tout en restant d'essence spirituelle, de se révéler par des manifestations extérieures. Le Christ les a prévues et organisées, dans la mesure, du moins, où il le pouvait et le devait : il a fondé l'Eglise. L'Église n'est autre chose que le royaume, ou le gouvernement de Dieu, dans la seconde période de son existence terrestre.

Parmi les caractères secondaires du royaume de Dieu, il faut noter, avec son universalité, l'extraordinaire rapidité de son développement. C'est pour mieux faire comprendre ce dernier caractère que Jésus, dans cette fameuse journée des Paraboles que raconte saint Matthieu au chapitre VIII de son Évangile, propose au peuple qui l'écoutait sur le bord du lac de Tibériade les deux paraboles du grain de sénevé et du levain, réunies par l'Église, pour cette raison, dans l'évangile de ce jour.

« Dans la troisième parabole, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était proposé de prophétiser le développement progressif de son royaume et d'indiquer la force mystérieuse, mais active, qui produisait ce développement. Il continue, dans la parabole du levain, d'exprimer la même pensée à l'aide d'une autre image, de manière à la présenter aussi sous une façon nouvelle. » (Fillion, *Matth.*, p. 273.) Ce développement est également merveilleux, qu'on se place au point de vue de l'âme croyante ou de l'universalité des hommes répandus sur la terre. Qui dira

jamais, en effet, les merveilles opérées par Dieu dans l'âme de celui où il s'est établi par sa grâce ! Et l'une des meilleures preuves que l'apologétique ne se lasse pas d'exposer en faveur de la divinité de l'Église, c'est la rapidité et l'universalité de son développement.

La parabole du levain. — « Comme un peu de levain donne de la saveur à une quantité notable de farine en la faisant, sans qu'on s'en aperçoive, lever et dilater en tous sens, ainsi le royaume du ciel, l'Église de Dieu, pénètre insensiblement avec sa vertu surnaturelle, par une opération intime et silencieuse, dans l'humanité tout entière, et elle renouvelle et ennoblit tout ce qui ne se dérobe pas à dessein à son influence. Cela se réalise également dans chaque homme en particulier. Quand il est sincère et vrai, le sentiment chrétien pénètre l'esprit, l'âme et le corps, et il ennoblit toutes nos pensées, nos œuvres et nos démarches; il n'est pas jusqu'aux gestes et mouvements du corps qu'il ne règle et dirige. » (D'Allioli, *In Matth.*, p. 375.)

Iconographie : Jésus qui parle. — Nous sommes entrés, depuis plusieurs semaines déjà, dans un cycle d'évangiles qui sont particulièrement rebelles à l'illustration par l'image, — à moins qu'on ne veuille mettre en action les choses enseignées par le Christ dans ses discours, ou qu'on ne produise des gravures où il est représenté, de façon uniforme, parlant à des personnages qui l'écoutent.

C'est à ce dernier parti que s'arrêtent les artistes qui veulent, coûte que coûte, meubler d'images presque toutes les pages de l'Evangile, tel ce miniaturiste grec qui a décoré de trois cent soixante-quinze peintures le manuscrit portant aujourd'hui, à la Bibliothèque nationale, le numéro 74 du fonds grec (*): mais

(*) Bordier, dans sa *Description des peintures..., des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1883), a renoncé à dresser le catalogue complet des miniatures de ce manuscrit. M. Rohault de Fleury, dans ses *Evangiles* (Mame, éditeur), en comprenant au contraire tout l'intérêt, en a fait reproduire un certain nombre, seize, si j'ai bien compté, et c'est ce qui m'a décidé, personnellement, à puiser mon illustration à d'autres sources moins connues, bien qu'au début de mon travail, j'aie annoncé devoir faire de notables emprunts à cet Evangéliaire; mais je me propose d'en publier bientôt le catalogue complet et détaillé.

combien y a-t-il de ces miniatures qui ne se distinguent par aucun trait particulier, et au bas desquelles on devrait se contenter de mettre : Jésus parlant à plusieurs personnages réunis autour de lui ! C'est peu instructif, en somme.

Et toutefois les Evangéliaires de la Renaissance et du dix-septième siècle ou du dix-huitième siècle ne sont pas sensiblement plus variés. Nous avons voulu, pour le prouver, reproduire ici quatre gravures du livre de notre excellent P. Remigio Fiorentino : elles représentent toutes les quatre Jésus parlant à ses disciples.

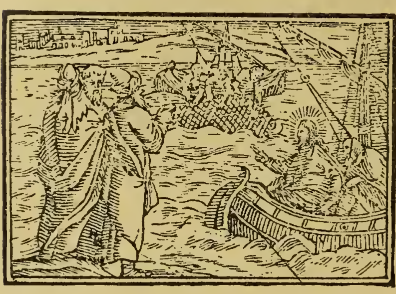


Fig. 42.

La première, je le reconnais(**fig.42**,PAGE 94), semble, à première vue, assez caractéristique, puisqu'on y voit Jésus, dans une barque, parlant à des personnages qui sont restés à terre, et semblent l'écouter. Or il lui arriva souvent, au cours de sa prédication sur les bords du lac de Tibériade, de parler ainsi, après s'être écarté du rivage : c'est, par exemple, la mise en scène, d'après saint Marc (IV), de la parabole du semeur : « Et de nouveau il se mit à enseigner au bord de la mer, et il s'assembla autour de lui une si grande foule, que, montant dans une barque, il était assis en mer, et toute la foule était à terre, le long du rivage. » Cette image, donc, pourrait illustrer la parabole du semeur et beaucoup d'autres discours, encore, prononcés dans des circonstances sensiblement les mêmes. Et, toutefois, le P. Remigio l'a placée à un endroit de son livre beaucoup plus spécial, pour illustrer le récit, emprunté au chapitre XXI de saint Jean, de l'apparition près de la mer de Tibériade, suivi d'une pêche miraculeuse, après la Résurrection (*). Il faut reconnaître que cette



Fig. 43, page 95.

(*) Ce texte de saint Jean ne se trouve pas dans notre Evangéliaire, au

image traduit assez bien le récit de l'évangéliste, puisqu'elle en représente, même, deux moments distincts : Jésus parlant à trois personnes, — car, si l'on compte bien, il y a « trois têtes », celles de Pierre, de Thomas et, la dernière, coiffée du bonnet juif, celle de Nathanael, — puis, au second plan, la pêche miraculeuse proprement dite.



Fig. 44.

Pour quelqu'un ayant suffisamment l'habitude de déchiffrer les vieilles images, je dois encore avouer que la seconde gravure du P. Remigio (**fig. 43**, PAGE 94), ne représente pas, en général, *Jésus parlant*, mais, de façon plus spéciale, *Jésus parlant, entouré de ses disciples, et parlant aux Juifs* : le bonnet et la cape dont sont revêtus les personnages du groupe placé sur la droite, face à Jésus, indiquent, en effet, que ce sont des Juifs auxquels il s'adresse. Et la gravure, dans l'Evangéliaire du P. Remigio, illustre, de fait, l'évangile du samedi de la quatrième semaine de Carême où il nous est raconté, d'après saint Jean, que Jésus s'adressa de nouveau à la foule des Juifs, en disant : « Je suis la lumière du monde », etc. (JEAN, VIII, 12.) Mais parce qu'il est arrivé plus d'une fois à Jésus, au cours de sa vie publique, de s'adresser ainsi à la « foule des Juifs », cette gravure pourrait également servir à illustrer un bon nombre d'autres textes de l'Evangéliaire.



Fig.45, page 96.

Et donc, on voudra bien le reconnaître, voilà déjà d'assez mauvaise illustration, puisqu'elle ne met « en lumière » que fort peu de chose, en somme, et qui n'est aucunement caractéristique.

Et que dire, maintenant, de notre troisième gravure (**fig. 44**,

moins dans sa totalité (cf. év. LVII). L'Eglise le fait lire le mercredi de l'octave de Pâques.

PAGE 95) ? Elle représente, la chose est certaine, Jésus parlant à ses disciples.

Or la suivante (**fig. 45**, PAGE 95) nous le montre également sous le même aspect, car j'imagine que la différence n'est pas très sensible d'avoir à noter que, dans l'une, tout le monde est debout, alors que, dans l'autre, celui qui parle, et ceux qui écoutent, sont assis.

Mais le très bon P. Remigio, âme naïve, à ce que je vois dans son livre, bien que d'une culture théologique très soignée (et pieux, ce qui ne gâte rien, comme on ne l'est plus guère aujourd'hui quand on aborde le commentaire de l'Evangile), le P. Remigio, s'il vivait encore, s'insurgerait aussitôt contre mes critiques.

— Ne voyez-vous pas, dirait-il, que, dans cette dernière gravure, il y a *une montagne*, et qu'elle représente Jésus, quand il apparaît à ses disciples, en Galilée, après la Résurrection et leur adresse un discours !

— Sans doute, ô Père Remigio ! Mais vous avouerez qu'elle peut également convenir à l'illustration du célèbre *Discours sur la montagne*, lequel occupe, à l'Evangéliaire, plusieurs dimanches, sans compter les jours de semaine. Et vous avez eu garde de ne pas vous en souvenir. C'est pour cela que votre gravure, qui représente *Jésus assis et parlant à ses disciples réunis autour de lui*, reparaît plus d'une fois dans votre livre. Je ne vous le reproche pas, certes ! Mais je trouve cette image peu caractéristique.

Et c'est là tout ce que je voulais démontrer dans cette note d'iconographie sur *Jésus qui parle*.

---

# XII

# DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

---

**Parabole des ouvriers de la vigne.** (Matth., xx, 1-16.)

En ce temps-là , Jésus dit à ses disciples :
1 Le royaume des cieux est semblable à un père de
famille, qui sortit de grand matin, afin de louer des
ouvriers pour sa vigne. 2 Après être convenu avec les
ouvriers d'un denier pour la journée, il les envoya à sa
vigne. 3 Sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres
qui se tenaient oisifs sur la place publique 4 et leur dit :
— Allez, vous aussi, à ma vigne, et je vous donnerai ce
qui sera juste.
5 Ils y allèrent. Il sortit encore vers la sixième et vers
la neuvième heure, et il fit de même. 6 Enfin, sorti vers
la onzième heure, il en trouva d'autres qui se tenaient
là et il leur dit :
— Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien
faire ?
7 Ils lui dirent :
— Parce que personne ne nous a loués.
Il leur dit :
— Allez, vous aussi, à ma vigne.
8 Lorsque le soir fut venu, le maître de la vigne dit à
son intendant :
— Appelle les ouvriers, et paye-leur le salaire, en
commençant par les derniers et en finissant par les
premiers.
9 Ceux de la onzième heure vinrent donc et reçurent
chacun un denier. 10 Les premiers, venant ensuite, crurent

qu'ils recevraient davantage; mais ils reçurent aussi chacun un denier. 11 En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille et disaient :

— 12 Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les avez traités comme nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.

Mais il répondit à l'un deux :

— 13 Mon ami, je ne te fais point de tort; n'es-tu pas convenu avec moi d'un denier? 14 Prends ce qui t'appar-



Fig. 46, page 103.

tient, et va-t'en. Je veux donner à ce dernier autant qu'à toi. 15 Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? ou ton œil est-il méchant parce que je suis bon?

16 Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers; car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

℟ *En ce temps-là,* — au cours du dernier voyage de Jésus pour gagner Jérusalem : cette parabole, qui est propre à saint Matthieu, n'appartient donc pas au groupe de la grande « journée des Paraboles » (MATTH., XIII ; cf. év. X, XI et XC) et a un caractère prophétique très évident. Elle précède immédiatement, dans saint Matthieu, la troisième prédiction de la Passion (XX, 17-19). || 1. Le

père de famille, dans l'interprétation mystique, est Dieu le Père, l'économe est le Christ, le règne est l'Eglise, la douzième heure est le jugement dernier. || 2. *Un denier* par jour, environ soixante centimes, le denier étant une monnaie d'argent qui valait dix *as*. Le prix d'une journée de travail, à cette époque, n'était pas plus élevé ; et notez encore qu'un soldat romain, au temps de Tibère, ne recevait, comme solde, que les deux tiers d'un denier. || 3. La journée de travail finissant à six heures, le père de famille sort à la troisième heure (neuf heures), à la sixième heure (midi), à la neuvième heure (trois heures) et à la onzième heure (cinq heures). || 9. *Ils reçurent chacun un denier*, comme les ouvriers de la dernière heure. « Le denier signifie la vie éternelle. Tous les ouvriers reçoivent un denier, cependant avec diversité de rang, suivant que leurs mérites sont différents. Cette parabole est une preuve que les bonnes œuvres sont méritoires pour l'éternité, et que la longueur du temps, non plus que la difficulté plus grande du travail, ne donnent point par elles-mêmes droit à une plus grande récompense, si elles ne sont pas accompagnées d'un amour plus ardent. » (D'ALLIOLI.) || 16. *Beaucoup d'appelés, peu d'élus.* « Elus » n'est pas synonyme de « sauvés », mais de « choisis ». La « vocation » vient de Dieu, de façon purement gratuite : mais nous devons coopérer à l'« élection » : « Frères, disait saint Pierre, déployez vos forces de plus en plus, pour que notre œuvre affermisse en vous la vocation et l'élection. » (II PIERRE, I, 10.) L'Eglise a formellement condamné ceux qui soutenaient que ce mot, « les élus », ne pourrait recevoir d'autre sens que celui-ci : *les sauvés*.

QUEL EST LE BUT DES PARABOLES ? — Nous voulons croire que le but du Christ, en nous proposant ses paraboles, a été, avant tout, de nous instruire et de nous édifier. Aussi bien toutes ses paraboles ont-elles un but pratique et c'est en cela surtout qu'elles se distinguent de ses discours, plus spécialement dogmatiques.

Il faut donc lire ces récits avec le désir d'y prendre un enseignement moral, et ce sera, par conséquent, à chacun de nous qu'il appartiendra de chercher dans quel sens il se doit appliquer à lui-même la parabole qu'il vient de lire.

Mais il ne faut pas négliger, d'une part, l'étude des détails qui lui permettront de mieux entendre le sens direct ou historique de la parabole, — d'autre part l'interprétation autorisée que la tradition a donnée de ce même récit, au sens figuré ou symbolique. Car l'inter-

prète le seul qualifié de l'Evangile, c'est l'Eglise, et nous devons accepter, avec une entière soumission, les directions qu'elle nous donne pour entendre, comme il convient, le sens des saintes Ecritures.

Explication littérale. — Le Christ emprunte aux scènes de la vie ordinaire le sujet de ses paraboles : quand il proposait à ses disciples la parabole des ouvriers de la vigne, on était sans doute à cette époque de l'année où, les grandes pluies étant passées, le propriétaire fait appel à tous les bras pour remuer le sol, creuser le pied des souches et y déposer les engrais qui préparent une riche vendange (*).

Il s'en va donc sur la place publique, *in foro*, où se tenaient, selon l'usage, les ouvriers désirant être employés aux travaux de la vigne, et cela, tout d'abord, au grand matin, *primo mane*, à la première heure, celle qui correspond au lever du soleil, — nous dirions à six heures, mais par simple approximation. Les ouvriers de la onzième heure ne viennent donc à la vigne que tout à fait sur la fin du jour, quand le soleil était près de se coucher.

Explication mystique. — Voici de quelle façon dom Guéranger interprète cette parabole, en s'inspirant des écrits des Pères de l'Eglise et spécialement de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand.

La vigne dont il est ici question est l'Eglise, sous ses différentes ébauches, depuis le commencement du monde... Le matin du monde dura depuis Adam jusqu'à Noé ; la troisième heure s'étend de Noé jusqu'à Abraham ; la sixième heure commença à Abraham, pour aller jusqu'à Moïse ; la neuvième heure fut l'âge des prophètes, jusqu'à l'avènement du Seigneur. Le Messie est venu vers la

(*) Mgr Le Camus, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. II, p. 479.

onzième heure, lorsque le monde semblait pencher à son déclin. Les plus grandes miséricordes ont été réservées pour cette période, durant laquelle le salut devait s'étendre aux gentils par la prédication des apôtres. C'est ce dernier mystère par lequel Jésus-Christ veut confondre l'orgueil judaïque. Il signale les répugnances que les pharisiens et les docteurs de la loi éprouvaient en voyant l'adoption s'étendre aux nations, par les remontrances égoïstes que les ouvriers des premières heures osent faire au Père de famille. Cette obstination sera punie comme elle le mérite. Israël, qui travaillait avant nous, sera rejeté à cause de la dureté de son cœur ; et nous, gentils, qui étions les derniers, nous deviendrons les premiers, étant faits membres de cette Eglise catholique, qui est l'Epouse du Fils de Dieu.

Beaucoup d'appelés, peu d'élus (*). — « Comme disent les commentateurs, il faut chercher le sens de ces deux mots, *élus* et *appelés*, dans la parabole du jeune homme qui observe les commandements, mais n'entre pas dans la voie de la perfection. Avec les commandements, on entre dans la vie : *si vis ad vitam ingredi, serva mandata* ; mais les conseils de perfection élèvent les âmes aux plus hauts degrés de la gloire : *si vis esse perfectus*. Ce sont là les premiers, ce sont là les élus. Mais si tous ont cette récompense et cette gloire, il y a dans cette gloire des degrés sans fin. Il y a des premiers, il y a des derniers, et il y a, dans l'effort des âmes vers le but, des élans ou des relâchements qui relèvent les derniers, ou qui laissent retomber les premiers (**).

(*) A. Gratry, *Commentaire sur l'Evangile selon saint Matthieu*, vol. II, p. 117. Nouvelle édition, Téqui, 1905.

(**) Le P. Gratry montre ensuite que « ces inégalités et ces degrés de gloire » ne sont pas incompatibles avec la dignité et la justice du ciel, où toutes les âmes n'auront pas « la similitude des perles d'un collier ». Sur la terre même, et jusqu'à la fin des siècles, quand les hommes « con-

« Et puis, cette mystérieuse parole, cette loi de la hiérarchie céleste dans la lumière et dans l'amour a plusieurs autres sens.

« Et d'abord elle veut dire aussi que les plus humbles seront les plus grands. Les plus glorieux sur la terre ne le sont point toujours au ciel. Marie, cachée, inaperçue pendant que Pierre, Paul et Jean remplissaient le monde, est plus glorieuse au ciel que les apôtres. L'âme inconnue, qui prie et souffre, est souvent plus forte et plus grande, et sera plus glorieuse devant Dieu que le prédicateur de l'Evangile.

« Puis aussi, souvent l'ouvrier de la dernière heure, jugé d'après l'élan de son travail, sera mis au-dessus des ouvriers de la première heure, dont le travail plus long se sera trouvé moins ardent.

« Puis aussi, dans l'acquisition de la gloire, comme dans celle des fruits du travail. comme dans l'élan d'un être vers un centre, les vitesses s'accélèrent dans une étonnante proportion. Dans le progrès du monde, le travail actuel est toujours beaucoup plus fécond et mieux récompensé que tout le travail du passé. Les autres ont labouré et semé. Nous, nous entrons dans leurs travaux. Les hommes du prochain siècle de lumière, de foi, de justice et de liberté, sauront cela. Les plus jeunes recueilleront l'héritage des aînés. Et ces derniers deviendront les premiers et les plus avancés. Ainsi, nous, les derniers venus, nous sommes en effet les premiers.

« Puis il y a cette grande loi de l'histoire : le genre humain s'avance par flots ; chaque flot qui vient de s'élever s'abaisse, le flot qui vient de s'abaisser s'élève. Relisez ce que dit saint Paul de l'abaissement des Juifs, de l'élévation des gentils, et puis, après un cycle, les Juifs

templeront les œuvres de génie, formes, harmonies de paroles, est-ce qu'ils soupçonneront, dans le privilège de cette gloire, dans l'éclat supérieur de cette beauté, quelque injustice ? »

devront encore se relever. Les races s'épuisent; il faut des croisements et des renouvellements : vieux monde romain, nouveau monde barbare ! Ce dernier maintenant est vieux; comment donc le renouveler ? »

ICONOGRAPHIE. — Je mets ici, pour illustrer notre parabole, la petite gravure de Blessebois représentant le « Payement égal des vignerons qui ont travaillé inégalement » (**fig. 46**, PAGE 98). C'est d'une simplicité un peu fruste, mais toutefois suffisamment significatif.

Notons, en passant, que le thème iconographique de la vigne est d'une extrême richesse, en raison de ses applications symboliques. Nous en dirons plus tard quelques mots en illustrant la parabole, ou plutôt l'allégorie, de la vigne.

---

## XIII

# DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

**Parabole du semeur.** (**Luc**, VIII, 4-15. [MATTH., XIII, 1-17; MARC, IV, 1-12.])

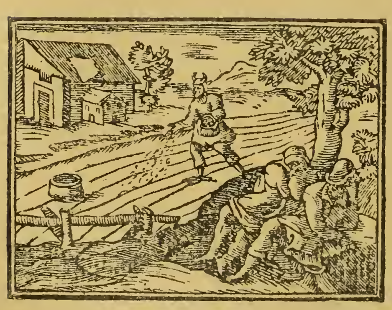


Fig. 47, page 109.

En ce temps-là, 4 comme une grande foule s'était assemblée et qu'on accourait des villes auprès de Jésus, il dit en parabole :

— 5 Le semeur sortit pour semer sa semence. Tandis qu'il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin ; elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel la mangèrent. 6 Une autre partie tomba sur la pierre ; elle leva, puis elle sécha, parce qu'elle n'avait pas d'humidité. 7 Une autre tomba dans les épines, et les épines grandirent avec la semence et l'étouffèrent. 8 Une autre partie tomba dans une bonne terre ; elle leva et porta du fruit au centuple.

En disant cela, il criait :

— Entende, qui a des oreilles pour entendre.

9 Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole. 10 Il leur dit :

— A vous il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais aux autres il n'est proposé qu'en paraboles, afin qu'en regardant, ils ne voient point, et

qu'en entendant, ils ne comprennent point. [11] Voici le
sens de cette parabole :
La semence, c'est la parole de Dieu. [12] Ceux qui sont
le long du chemin sont ceux qui entendent; ensuite le
diable vient et enlève de leur cœur la parole, de peur
qu'ils ne croient et soient sauvés. [13] Ceux qui sont sur la
pierre sont ceux qui, entendant la parole, la reçoivent
avec joie ; mais ils n'ont pas de racines; ils croient pour
un temps et, au moment de la tentation, ils se retirent.
[14] Ce qui tombe parmi les épines, ce sont ceux qui, ayant
écouté la parole, s'en vont, mais sont étouffés par les
sollicitudes, les richesses et les plaisirs de la vie, et ne
portent pas de fruit. [15] Ce qui tombe dans la bonne terre,
ce sont ceux qui, écoutant la parole avec un cœur bon et
excellent, la retiennent, et portent du fruit par la patience.

En ce temps-la, — c'est-à-dire vers le milieu de la période du ministère public de Notre-Seigneur en Galilée, le soir même du jour où il avait confondu les pharisiens, les appelant race de vipères et les convainquant du péché contre le Saint-Esprit.

Voici comment un autre évangéliste — car cette parabole se trouve à la fois dans les Synoptiques — indique le lieu de la scène : « Ce même jour, Jésus étant sorti de la maison (à Capharnaüm), s'assit au bord de la mer. Et des foules nombreuses s'assemblèrent autour de lui, de sorte qu'il monta dans une barque et s'assit : et toute la foule se tenait sur le rivage. Et il leur dit beaucoup de choses en paraboles en ces termes : Voici que le semeur », etc. (Matth., xiii, 1-3.)

Cette parabole est la première du groupe qu'on appelle « les huit paraboles du royaume des cieux ». Resterait maintenant à expliquer le texte de notre parabole, et cela semblerait d'autant plus nécessaire que les paraboles, on ne saurait le méconnaître, ne sont pas toujours faciles à

interpréter dans le détail, tout au moins, de leurs traits particuliers. Mais ici, dans la parabole du semeur c'est Jésus lui-même qui se charge de nous en fournir l'explication: aussi bien ne devons-nous pas chercher à nous éclairer à d'autres lumières, sinon pour nous aider à mieux saisir toute la portée de son commentaire. Pour ce qui est de l'interprétation de certains traits particuliers, — spécialement le verset 10, — il faudrait se reporter à une étude générale sur les paraboles, et nous ne pouvons la donner ici.

Conclusion d'un discours sur la parabole du semeur (*).— « Telles sont, mes frères, d'après la magnifique interprétation que le Sauveur lui-même nous a donnée de la parabole, les quatre classes de personnes que peut rencontrer la parole évangélique. La première est de ceux qui l'écoutent et n'y croient pas; la seconde est de ceux qui y croient et ne la conservent pas dans leur cœur; la troisième est de ceux qui y croient, qui la gardent dans leur cœur, mais n'en profitent pas; la quatrième enfin est de celle de ces âmes fortunées, qui l'écoutent, qui y croient, qui la conservent dans leur cœur, qui la font fructifier par les bonnes œuvres pour le salut éternel.

« En quelques traits le Maître nous a crayonné lui-même l'histoire de la prédication évangélique dans le monde jusqu'à la fin des siècles. Quelle mine, offerte au chrétien, de vérités et spéculatives et pratiques de premier ordre, aussi bien qu'au moraliste pour l'étude du cœur humain! Nous y voyons, par exemple, explicitement énoncée, l'influence de notre libre arbitre, de notre propre fonds, de la terre de nos âmes, sur la perte et le salut de l'homme, et partant le caractère méritoire de nos œuvres surnaturelles, l'inégalité de la gloire des bienheureux

(*) Grépin, curé de Vaudrimont, *Entretiens sur les paraboles évangéliques*, p. 28. Bloud et Barral, éditeurs, 1900.

répondant à la diversité de leurs mérites ici-bas. Si féconde que soit la semence, elle a donc besoin du terrain pour produire ses fruits. A la semence qui dit au champ : *sine me nihil potes facere*, le champ peut faire la même réponse. Qu'est-ce en apparence qu'une graine et souvent la plus précieuse? Qu'y a-t-il au monde de plus chétif, de plus mesquin, de plus dépourvu de décor, de prestige, de beauté? Et cependant qu'y a-t-il de plus fécond, de plus puissant, de plus grandiose dans ses résultats? Aux yeux des matérialistes, des ineptes, de l'homme animal, qu'est-ce que la grâce de Dieu, qu'est-ce que l'élément surnaturel? Cela n'a pas de cote officielle ni de valeur mercantile; et pourtant si cette grâce, si ce contact surnaturel, si cette semence trouve un cœur bien disposé, des âmes ouvertes, défoncées des épines et des pierres que vous connaissez, si elle est fécondée par la prière, si elle est recouverte par la herse du sacrifice, de la vigilance, quelle riche moisson elle va produire!

« Puisque vous êtes la terre, disait saint Augustin, soyez une bonne terre : *estote bona terra... duro aratro versate, de agro lapides projicite, de agro spida, evellite.* (Serm. 75, *in Matth.*) Et moi, mes frères, je vous dirai : Vous n'êtes pas seulement terre, vous êtes aussi semeurs, et des semeurs déjà pour la vie présente. Semez donc, jeunes gens, semez de l'estime, de l'honneur, de la considération, des germes qui produiront dans votre avenir des surprises délicieuses, des fortunes inattendues. Vous les cueillerez au moment opportun. Semez, vieillards, hâtez-vous, le temps presse; vient l'hiver, viennent les infirmités qui rendent impuissants et inutiles. Semons tous, mes frères, et sans compter, des bienfaits, des œuvres de miséricorde, des sympathies. Il en est qui tomberont sur des terres ingrates, épineuses : hélas! je l'ai éprouvé comme vous l'avez sans doute éprouvé vous-mêmes, et mon cœur en saigne encore; mais ce que je sais

aussi, ce que j'ai éprouvé, et parmi vous, c'est qu'il en est qui sont tombés sur des cœurs affectueux, reconnaissants : ils y ont germé, grandi, fleuri, et leurs fruits avec le temps deviennent de plus en plus savoureux.

« Semons dans le travail, la peine, dans la désolation. C'est la bonne manière, la manière des saints. La joie de la veille fait souvent le chagrin du lendemain ; au contraire, *qui seminant in lacrymis in exultatione metent...*

« Mais, mes frères, les semailles pour la vie présente sont toujours chose aventurée ; et lors même que le succès en serait assuré, il demeure, comme la vie elle-même, caduque, périssable. Bien illusionné, et à courte vue, exposé à de cruels mécomptes, celui qui n'élève pas plus haut ses intentions, ses calculs. Aussi bien, ce temps n'est pas le temps de cueillir et de se reposer. Semez donc, vous dirai-je, vous répéterai-je, semons tous devant Dieu, et à chaque heure, sans découragement, sans défaillance ; semons pour l'éternité, pour le jour qui approche où chacun moisonnera ce qu'il aura personnellement semé : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* »

Iconographie. — Si l'on se borne à illustrer les Évangiles, comme l'a fait James Tissot, en s'inspirant de la réalité des choses vraies, on aura, dans les versets de saint Matthieu que nous avons cités, une image toute prête pour joindre au texte de cette parabole. Mais qu'elle sera peu capable de nous en faire pénétrer le sens véritable ! Les bords d'un lac, si enchanteurs qu'on les puisse rêver, une barque avec, au dedans, un homme qui parle et, sur le rivage, d'autres hommes l'écoutant..., cette illustration de la parabole du semeur sera parfaitement authentique, cependant, mais d'une efficacité douteuse pour nous en faire pénétrer toute la bienfaisance.

J'y mettrais donc, de préférence, un homme qui sème, mais en me gardant encore de trop d'exactitude dans l'observation de la couleur locale. Car au temps du Sauveur, suivant un témoignage des rabbins, les semailles ne se faisaient pas de main d'homme, mais de tout autre façon. On emplissait de grain un sac troué et, après l'avoir placé sur le dos d'un bœuf, on conduisait celui-ci à pas lents, tout le long des sillons. D'où il est dit en notre évangile, ainsi que le remarque saint Jean Chrysostome, non pas que la

semence a été « jetée », mais qu'elle est « tombée » : *non dixit se jecisse sed cecidisse.* Mais qui comprendrait le sens de mon image, si j'y mettais un bœuf cheminant sur une route, ou dans la terre labourée, avec un sac sur le dos ?

C'est de tout autre façon que nos vieux artistes ont représenté le semeur de la parabole, et ils ont bien fait. Je pense, maintenant



Fig. 48.

à la charmante médaille que Roty a gravée pour servir à la frappe de nos nouvelles pièces d'argent... mais il ne l'a pas faite pour servir à l'illustration de notre parabole, et c'est dommage, vraiment !

L'illustrateur de l'Évangéliaire du P. Remigio Fiorentino (**fig. 47**, PAGE 104) a mis en action la parabole, et donc a représenté le Semeur : le moment choisi est celui où il laisse tomber *la semence* le long du chemin. Mais c'est en vain qu'il sème, car ceux qui pourraient profiter de *ses paroles* sont là, endormis, sous un arbre, et ne pensent guère à les recueillir pour en tirer profit.

Dans la gravure de Blessebois (**fig. 48**, PAGE 109) on voit « Jésus qui parle » à des hommes qui l'écoutent avec attention... La légende de gravure indique que l'image représente la « parabole de la semence ».

# XIV

# DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

**Prédiction de la Passion et guérison de l'aveugle de Jéricho.** (**Luc**, XVIII, 31–43. [MATTH., XX, 17-19 et XX, 29-34; MARC, X, 32-34 et X, 46-52.])



Fig. 49, page 114.

En ce temps-là,
31 Jésus prit à part les
douze apôtres et leur
dit :

— Voici que nous
montons à Jérusalem;
et tout ce qui a été
écrit par les prophètes
au sujet du Fils de
l'homme s'accom-
plira. 32 Car il sera livré
aux gentils, on se moquera de lui, on le flagellera, on
crachera sur lui; 33 après qu'on l'aura flagellé, on le
fera mourir, et le troisième jour il ressuscitera.

34 Mais ils ne comprirent rien à cela: c'était un langage
caché et ils ne saisissaient point ce qui leur était dit.

35 Comme il approchait de Jéricho, un aveugle se trou-
vait assis au bord du chemin et mendiait. 36 En enten-
dant passer la foule, celui-ci demanda ce que c'était. 37 On
lui dit que Jésus de Nazareth passait. 38 Il se mit alors à
crier :

— Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !

39 Ceux qui marchaient en avant le reprenaient dure-
ment, pour le faire taire; mais il n'en criait que plus
fort :

— Fils de David, ayez pitié de moi !
40 Alors Jésus s'arrêta et ordonna qu'on le lui amenât.
Lorsqu'il se fut approché, il l'interrogea et lui dit :
— 41 Que veux-tu que je te fasse ?
Il répondit :
— Seigneur, que je voie !
42 Jésus lui dit :
— Vois, ta foi t'a sauvé.
43 Aussitôt il vit et il le suivait. Tout le peuple, à ce
spectacle, rendit gloire à Dieu.

En ce temps-là, — c'est-à-dire tout à fait sur la fin de la vie de Jésus, la semaine avant sa mort, alors que, descendant la rive orientale du Jourdain, il était parvenu aux lieux où la route tourne vers Jérusalem et traverse le fleuve. S'étant arrêté un moment à cet endroit, Jésus tient à ses apôtres le discours que rapporte la première partie de notre évangile. Il se remet ensuite en marche, franchit la vallée du Jourdain et se dirige vers Jéricho : on est encore, en ce lieu, à vingt-cinq kilomètres de Jérusalem.

La prédiction de la Passion, — notez que c'est la troisième, et que la première a eu lieu aussitôt après la confession de saint Pierre, — telle que la rapporte ici saint Luc, est aussi notée en saint Matthieu (xx, 17) et en saint Marc (x, 32-34), avec des circonstances qui sont sensiblement les mêmes.

Nous ne croyons pas utile de signaler les divergences qu'il y a, relativement au récit de la guérison de l'aveugle de Jéricho, dans la narration des trois Synoptiques. Notons simplement qu'avec ce miracle se clôt l'historique du long voyage vers Jérusalem, qui forme ce que nous appelons, dans notre Appendice, la troisième période de la vie publique de Jésus. Des deux autres faits rapportés par saint Luc en cet endroit, — l'un, l'histoire de Zachée (xix, 1-10), lui est certainement propre,

et l'autre, la parabole des mines (xix, 11-27), semble l'être également, — aucun ne rompt de façon notable l'ordonnance du récit, de telle sorte qu'on peut les négliger également, dans la considération de la suite chronologique, et conclure que la guérison de l'aveugle de Jéricho pourrait être regardée comme le fait caractéristique qui précède immédiatement l'arrivée de Jésus dans les environs immédiats de Jérusalem.

La préhistoire de la Passion. — Ce serait peut-être aujourd'hui, après la lecture de l'évangile de la Quinquagésime, qu'il conviendrait le mieux de rappeler comment l'histoire de la Passion, avec ses circonstances les plus caractéristiques, avait été écrite, pour ainsi dire, à l'avance, dans les livres prophétiques de l'Ancien Testament; les évangélistes ne manquent pas, au cours de leur récit, de le rappeler et nous devons nous habituer, pour notre solide instruction, à suivre la même méthode.

La prédiction d'aujourd'hui a ce caractère spécial qu'elle embrasse, comme d'un seul regard, l'ensemble des prophéties de l'Ancien Testament. Il ne sera pas inutile de signaler les principales d'entre elles, dont on trouve, pour ainsi dire, le résumé succinct dans le texte de saint Luc, et qui annoncent :

*La résurrection :* « Tu ne livreras pas mon âme au séjour des morts, tu ne permettras pas que celui qui t'aime voie la corruption. » (Ps. xvi, 10.) *La trahison de Judas :* « Ils pesèrent alors trente pièces d'argent pour ma rançon. Et le Seigneur me dit : Allez jeter... », etc. *Les souffrances de la Passion :* D'abord tout le fameux texte d'Isaïe (*), puis, dans les Psaumes, des passages comme celui-ci : « Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os, ils se sont partagé mes habits et ils ont tiré mon

(*) Il faudrait reproduire ici, presque dans sa totalité, le chapitre liii du livre d'Isaïe.

vêtement au sort » (Ps. xxi), et encore : « Ils m'ont présenté du fiel en nourriture, et, pour apaiser ma soif, ils m'ont offert du vinaigre. » (Ps. lxviii.)

Mais nous avons encore, en ce jour, à noter une application plus précise de l'enseignement prophétique : c'est Jésus-Christ lui-même qui nous annonce sa fin prochaine



Fig. 50, page 114.

et les circonstances dramatiques qui l'accompagneront. Il ne faut pas nous en étonner, car il est « prophète », lui aussi, et même le Prophète par excellence, connaissant de la même façon, et avec une égale sûreté, le passé, le présent et l'avenir; mais il nous révèle les secrets de son âme dans la mesure seulement et au moment précis où il le juge nécessaire pour notre instruction. Déjà, par deux fois, il avait prédit sa douloureuse passion, à Césarée de Philippe, tout d'abord, après la confession de Pierre (Matth., xvi, 21), et puis ensuite après la Transfiguration (Matth., xvii, 21). Mais il ne l'avait pas encore fait avec une aussi grande précision de détails.

Que cela nous serve de leçon. Voici que s'approche, en effet, le temps où l'Eglise nous invite à méditer plus attentivement les mystères de la douloureuse Passion, afin d'être mieux préparés, quand viendra « la grande semaine », à en retirer des fruits de salut. Les apôtres, à ce moment, ne comprirent rien de ce que leur disait le Sauveur : *nihil horum intellexerunt.* Plus heureux qu'ils ne le furent alors, nous pouvons, nous du moins, nous instruire utilement à ces avertissements du Seigneur. Nous lirons avec un plus grand profit l'histoire de la passion de Jésus, si nous avons pris soin, comme nous y sommes sollicités par notre évangile, à nous instruire soigneusement de sa « préhistoire ».

Iconographie. — Notre évangile se pourrait illustrer, dans sa seconde partie, avec une image représentant la guérison d'un aveugle. Nous en trouverions assez facilement des exemples dans la collection des anciens sarcophages : on y voit, à l'ordinaire, Jésus qui approche sa main du visage de l'aveugle, pour le guérir. Mais cette formule ne rend pas, tant s'en faut, la plénitude de la narration évangélique. Il faudrait une composition bien autrement dramatique pour faire sentir, d'une part, l'intensité de la foi de l'aveugle et, d'autre part, la miséricordieuse bonté de Jésus qui se prête, avec beaucoup de persévérance, aux désirs du pauvre infirme, malgré les apôtres qui ne cherchent qu'à l'éloigner. Ce n'est pas une image simple qui peut faire entendre tout cela : je n'en connais pas qui me satisfasse complètement.

La gravure de l'Evangéliaire du P. Remigio (**fig. 49**, page 110) n'est mise ici que pour fournir un exemple de ces guérisons d'aveugles qui présentent fort peu de ressource pour l'illustration du texte sacré.

La miniature du *Saint Grégoire* de la Bibliothèque nationale est bien autrement intéressante (**fig. 50**, page 113). On y voit, sur la gauche, Notre-Seigneur, debout, qui touche, de son doigt, l'œil d'un homme placé devant lui, et appuyé sur son bâton : c'est le geste classique indiquant, dans les vieilles images, le miracle de la guérison d'un aveugle. Suit une autre scène dans laquelle on trouve le même personnage — car l'identification ne fait aucun doute — incliné au-dessus d'une sorte d'auge, en forme de croix, et qui semble pleurer... Au-dessus, et planant dans les airs, un ange plonge, dans l'auge, une longue baguette. Que peut bien signifier cela ? On le devinerait de suite, et sans même déchiffrer les inscriptions grecques de la miniature, rien qu'à se reporter

aux histoires des guérisons d'aveugles racontées par l'Evangile. Il s'agit ici, non pas de la guérison de l'aveugle de Jéricho, mais de celle de l'aveugle de Jérusalem, — *l'aveugle de naissance*, — racontée par saint Jean au chapitre IX (*), et qui est caractérisée par ce détail qu'il va se laver, « dans la piscine de Siloé, nom qui signifie envoyé ». L'ange est mis ici pour rappeler cette étymologie, car il est l'Envoyé, le Siloah. Notons que l'artiste, s'inspirant de l'opinion populaire qui donne à la fontaine de Siloé les mêmes vertus célestes qu'à celle de Béthesda, suppose que l'aveugle doit sa guérison, comme le paralytique de saint Jean (V, 2-9), à « l'Ange du Seigneur qui descendait en un certain moment dans la piscine ». Et l'on se rappelle que « le premier qui entrait après que l'eau avait été remuée était guéri, de quelque maladie qu'il fût affligé ».

Ce n'est donc pas, à proprement parler, à notre évangile d'aujourd'hui que la miniature du *Saint Grégoire* s'applique directement. Le même manuscrit en renferme d'ailleurs une autre, qui illustre expressément, celle-là, le miracle de Jéricho. Mais on y voit deux aveugles, et non pas un seul, comme dans saint Luc, d'où il faut conclure que l'artiste a suivi le récit de saint Matthieu et de saint Marc.

Pour terminer l'explication de notre figure 50, notons que la scène, à droite, représente la parabole, ou l'histoire, du *Denier de la veuve*, d'après la narration de saint Marc (XII, 41-44) et de saint Luc (XXI, 1-4). Ce fait précède, en saint Luc, le grand discours apocalyptique (Ev. LXXIV). Le portique qui se trouve à l'arrière-plan de la gravure est mis là pour faire penser au Temple, où se passe la scène.

(*) Cf. l'évangile XIX, pour prendre une vue d'ensemble de tout ce cycle.

---

XV

# PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

**Jésus, au désert, est tenté par le démon.** (**Matth.**, IV, 1-11.
[MARC, I, 12; LUC, IV, 1.])



Fig. 51, page 126.

En ce temps-là,
1 Jésus fut conduit par
l'Esprit dans le désert,
pour y être tenté par
le diable. 2 Lorsqu'il
eut jeûné quarante
jours et quarante
nuits, il eut faim.
3 Alors le tentateur
s'approchant lui dit :
— Si vous êtes le
Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains.
4 Jésus répondit :
— Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain,
mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.
5 Alors le diable le transporta dans la cité sainte et le
plaça sur le haut du Temple ; 6 puis il lui dit :
— Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas ; car
il est écrit : Il a donné des ordres à ses anges à ton sujet
et ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne
heurtes ton pied contre la pierre.
7 Jésus lui dit :
— Il est aussi écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur
ton Dieu.
8 Le diable le transporta encore sur une montagne

très élevée, et lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire ; et il lui dit :

— [9] Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez et m'adorez.

[10] Mais Jésus lui dit :

— Retire-toi, Satan ; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul.

[11] Alors le diable le laissa ; les anges s'approchèrent et se mirent à le servir.

*En ce temps-là,* — aussitôt après que Jésus, ayant été baptisé dans le Jourdain, eut reçu le Saint-Esprit : et ce fut par le même « Esprit » qu'il fut conduit, « poussé », dans le désert, c'est-à-dire dans la campagne inculte et désolée qui s'étend au midi de Jéricho et dans laquelle, loin de tous les hommes, il vécut, dit saint Marc, avec les bêtes sauvages, *cum bestiis*. Il y devait jeûner quarante jours et quarante nuits : ainsi avait fait Moïse, avant de publier la loi, et encore Elie, avant de s'entretenir avec le Seigneur. || 2. *Lorsqu'il eut jeûné,* c'est-à-dire, au sens littéral, après s'être abstenu de toute nourriture pendant quarante jours. Quelques auteurs l'entendent en ce sens que Jésus ne mangea que modérément, et seulement des herbes et des racines. Mais saint Luc dit formellement qu' « il ne mangea rien pendant ces jours ». (Luc, iv, 1.) || 3. *Si vous êtes le Fils de Dieu...* Après la manifestation surnaturelle qui accompagna le baptême de Jésus, Satan hésite encore à reconnaître le Messie dans cet homme qui avait un extérieur si humble : c'est pour lever ce doute qu'il veut éprouver le Christ et le tenter. Mais c'est un piège : car le Messie ne saurait, sans se diminuer en quelque manière, faire servir sa puissance divine à satisfaire miraculeusement sa faim. || 4. Jésus répond à Satan par une parole du Deutéronome tout à fait appropriée à la situation. (*Deut.*, viii, 3.) La vie de l'homme, avant Moïse, pouvait être conservée non seulement par le pain, mais encore par bien d'autres moyens employés par Dieu à cet effet. Au désert, Dieu envoya la manne aux Hébreux : sa puissance n'est pas limitée dans son activité miséricordieuse et providentielle. || 5. *Alors le diable le transporta...* Le diable prit donc, pour tenter le Christ, une forme extérieure et visible. « Les évangélistes, remarque Maldonat, ne disent pas seulement que la tentation du Christ lui fut proposée en esprit, mais ils indiquent encore qu'elle fut formelle et réelle. Comment, en effet, le Christ eût-il pu se précipiter en esprit (du haut du Temple) et comment, s'il l'avait fait, non réellement, mais croyant simplement le faire, les anges eussent-ils pu le soutenir dans sa chute ? » Le démon, d'autre part, ne pouvait agir que par suggestion extérieure sur l'âme du

Christ, dont la perfection absolue lui interdisait l'entrée. Pour ce qui est, maintenant, du mode employé par le démon pour accomplir cette tentation, nous ne savons pas quel il fut, et il nous importe médiocrement de le savoir. || 9. *Une montagne très élevée*, mais laquelle ? Et comment le démon pouvait-il faire apercevoir au Christ, du haut d'une montagne, si élevée qu'elle puisse être, tous les royaumes de la terre ? Parce que la réponse à cette double question est assez délicate, certains critiques préfèrent soutenir qu'il s'agit ici d'une montagne « qui n'appartient pas à la géographie terrestre, car où trouver une montagne du sommet de laquelle on puisse contempler tous les royaumes de la terre ? » (Fillion, *In Matth.*, p. 85.) Et ils ajoutent qu'il ne s'agit ici que d'une tentation purement interne, qui n'eut pas d'écho dans l'ordre des réalités extérieures. Mais nous avons déjà dit que nous l'entendions autrement. Ce ne fut pas en esprit, mais en réalité que le Christ a été transporté sur une montagne très élevée, et la chose paraît beaucoup moins inconvenante que de donner au démon la possibilité d'agir sur l'âme de Jésus. Pour ce qui serait d'identifier cette montagne, il est évident qu'on ne peut le faire, bien qu'on l'ait tenté plus d'une fois ; la chose importe peu, comme aussi bien celle de savoir le mode dont se servit le démon pour faire apparaître devant les yeux du Christ, et dans une seule vue, tous les royaumes de la terre.

Interprétation littérale. — Le récit de la tentation du Christ dans le désert a été interprété de façons fort diverses par les commentateurs de l'Évangile. Nous dirons de suite que nous l'entendons, pour notre part, de la façon la plus simple, avec une grande naïveté, si l'on veut, et tel que nous la font connaître les mots dont se servent les écrivains inspirés, mots que nous acceptons dans toute la plénitude de leur sens direct, ainsi qu'on l'a vu dans les notes qui accompagnent le texte de saint Matthieu.

Mais nous devons avertir que ce n'est pas de cette façon que beaucoup — et même la plupart — de nos savants modernes l'entendent aujourd'hui. Voici, par exemple, quelques-unes des notes qui accompagnent, dans le commentaire du P. Rose sur saint Matthieu, le récit de la tentation dans le désert :

« Saint Cyprien pensait déjà que les différentes ten-

tations furent invisibles, que Jésus les éprouva dans sa pensée ; c'est *dans une vision de son imagination* que le démon lui apparut ; *c'est en esprit* qu'il s'envola sur le pinacle du Temple et qu'il fut enlevé sur une haute montagne ; de même qu'Ezéchiel fut transporté en esprit de la Chaldée à Jérusalem pour y mesurer le Temple...



Fig. 52, page 126.

Jésus seul a pu informer les disciples des moyens auxquels le tentateur eut recours pour le solliciter au mal ; il leur aurait décrit *sous forme de parabole* les épreuves qu'il eut à subir comme Messie et Fils de Dieu... *Ce n'est qu'en imagination* que le Sauveur a pu être transporté sur cette montagne ; *elle n'existe pas*, elle est tout idéale. Dans une vision forte et saisissante tous les royaumes de la terre lui apparaissent (*)... »

(*) V. Rose, *l'Évangile selon saint Matthieu*, p. 23 et 25. Nous avons pris la liberté de souligner, dans le texte du P. Rose, les passages les plus caractéristiques de la citation.

Il ne nous plaît pas, nous l'avouons, d'interpréter symboliquement, et les uns après les autres, tous les termes du récit de la tentation. Parmi les raisons qui nous y déterminent, nous nous contenterons de signaler celle qu'on pourrait tirer des conséquences : car ceux qui reculent devant l'interprétation littérale sont amenés à des conclusions variées, dont quelques-unes tout à fait condamnables, sur la nature de la tentation du Christ dans le désert. C'est l'opinion du P. Knabenbauer (*Cursus*, *In Matth.*, p. 164) :

« Ceux qui n'acceptent pas le récit des tentations du Christ au sens qui résulte des mots interprétés d'après leur signification directe, sont amenés à soutenir des opinions extrêmement diverses. Pour les uns, en effet, ce n'est pas le diable qui voulut se rendre compte de la véritable personnalité de Jésus, mais un individu quelconque, ou plusieurs réunis, ou un membre du sanhédrin, ou un prêtre, dont le but était, par cette entreprise, soit d'amener Jésus à eux, soit de le perdre. A des visions, pour d'autres, se réduisent tous ces faits : et ces visions auraient été causées, selon les uns, par le démon, selon les autres, par Dieu, selon d'autres encore, par des causes naturelles (*). A l'explication par une « vision », d'autres préfèrent celle du « sommeil ». Il en est pour qui cette triple tentation exprime, de façon symbolique, les diverses affections de l'âme éprouvées par Jésus dans le désert. D'autres pensent que Jésus raconta ces choses à ses disciples par manière de para-

(*) « Le jeûne prolongé du Christ, par exemple, aurait suffi à expliquer ce genre d'hallucinations. C'est ainsi que les confrères du bienheureux curé d'Ars, qui se refusaient à admettre qu'en plein dix-neuvième siècle le diable se permît encore de se mêler ostensiblement de nos affaires personnelles, s'amusaient beaucoup du saint prêtre, tourmenté, comme on sait, par les attaques incessantes du démon, et ils lui disaient en badinant : « Allons! cher curé, faites comme les autres; nourrissez-vous « mieux : c'est le moyen d'en finir avec toutes ces diableries. » (A. Monnin, *le Curé d'Ars*, vol. I, p. 333.)



**Fig. 53.** — Gouache de Limoges (douzième siècle)

bole, en vue de leur apprendre qu'ils ne devraient pas accomplir de miracles pour leur intérêt personnel, ni tomber dans la présomption, ni pactiser jamais avec le diable, quels que puissent être les grands avantages qui leur seraient promis. D'autres expliquent comme si c'était un mythe toute la narration, et ce mythe serait sorti, d'après eux, de la notion de la lutte engagée entre le Messie et le diable. Il en est qui pensent que cette narration symbolique tire son origine, partie des événements qui se passèrent dans le désert (au temps de Moïse), partie d'un ensemble de certaines circonstances de la vie du Christ, la multiplication des pains, la demande d'un signe venu du ciel, le pouvoir sur toutes les créatures donné à Jésus par son Père, et il n'est pas nécessaire de déclarer plus longuement de quelle façon les tentations dérivent de ces faits... »

Voilà, pour se dispenser d'accepter, au sens littéral, le récit évangélique, beaucoup d'ingénieuses hypothèses : le P. Knabenbauer ne prétend pas, d'ailleurs, les avoir énumérées toutes.

Irons-nous, maintenant, entreprendre de les discuter ? Mais à quoi bon ! Ne sommes-nous pas en possession d'un récit, parfaitement authentique, de ces faits merveilleux ? Et pourquoi raisonner comme si, *a priori*, il était irraisonnable de l'accepter ?

Il est merveilleux sans doute. Mais ne savons-nous plus qu'au diable lui-même Dieu n'a pas refusé, certaines réserves données, d'opérer des merveilles ? Restait à examiner « la convenance » de celles dont saint Matthieu nous a conservé le récit. Et en quoi, je le demande, blessent-elles « les convenances » ?

Il ne convenait pas, dira-t-on, que le diable osât porter la main sur le corps très pur du Christ, pour le transporter d'un lieu dans un autre. Mais « quoi d'étonnant, répond saint Grégoire, que Jésus permît au diable

de le conduire, lui qui offrit à ses suppôts, pour être crucifiés, ses membres eux-mêmes ! Il n'est donc pas inconvenant que notre Rédempteur ait voulu être tenté, lui qui était venu pour être tué ! Il a voulu vaincre nos tentations par les siennes, de même qu'il a voulu, par sa mort, racheter notre propre mort. »

Ces raisons de saint Grégoire, je le reconnais, ne sont pas « d'ordre historique ». Mais depuis quand, pour entendre l'Evangile, ne faut-il se documenter que de « raisons critiques » ? On cherche des analogies dans les faits de l'Ancien Testament, et l'on met en avant l'exemple d'Ezéchiel qui fut transporté au Temple, mais seulement « en esprit ». — Et Habacuc ? Dirons-nous aussi que ce fut « en esprit » que « l'ange le prit par le haut de la tête et le transporta par les cheveux, jusqu'à Babylone, au-dessus de la fosse aux lions » ? (Dan., xiv, 35.) Et « le repas » que le prophète apportait à Daniel, était-ce également un repas symbolique, destiné à le soutenir mystiquement jusqu'au septième jour de sa prison, quand le roi vint pour le pleurer ?

L'interprétation symbolique, si elle contente plus aisément la raison, ne doit pas, quand il s'agit de l'interprétation des Livres saints, être toujours regardée comme la plus raisonnable. Nous continuerons donc à interpréter au sens littéral le récit de la tentation du Christ dans le désert. Et ce sera le meilleur moyen pour nous acheminer sûrement à comprendre sa signification surnaturelle et morale.

La triple tentation de Satan et comment on peut la surmonter. — Instruisons-nous, à l'école de Bossuet commentant notre évangile, du triple artifice qu'emploie le démon pour nous détourner de la voie de pénitence, qui est le chemin du salut. Il dit d'abord au Christ : « Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres

se changent en pain. » Sur quoi, Bossuet fait cette remarque :

« Etrange tentation de vouloir persuader au Sauveur qu'il se montrât le Fils de Dieu et fît preuve de sa puissance, pour satisfaire aux goûts et aux besoins de la chair ! Entendons que c'est là aussi le premier appât du monde : il nous attaque par les sens, il étudie les dispositions de nos corps et nous fait tomber dans le piège. »

Cette première tentation est celle de la sensualité. La seconde est celle de la vanité.

Nous éprouvons cette tentation lorsque, séduits par nos sens, sans craindre notre faiblesse, nous nous jetons, comme dans un précipice, dans l'occasion du péché, sous l'espérance téméraire d'un secours extraordinaire et miraculeux. C'est ce qui arrive à tous les pécheurs lorsqu'ils méprisent les précautions qui font éviter les périls où l'on a souvent succombé, ce qui est tenter Dieu de la manière la plus insolente.

La troisième tentation est celle de l'orgueil. Le démon nous élève sur une montagne, d'où il nous découvre tous les empires du monde qu'il promet de nous donner si nous l'adorons... Et comment, dit Bossuet, pourrons-nous résister à ce triple artifice du démon ?

« Nous n'avons à lui opposer que la parole de Dieu. A chaque tentation, Jésus-Christ oppose autant de sentences de l'Ecriture. Lisons-la nuit et jour, passons notre vie à méditer la loi de Dieu : c'est le moyen d'opposer sa parole à notre ennemi et de le renvoyer confus. »

Iconographie. — Je n'ai pas besoin de prévenir que, pour les artistes, la tentation du Christ au désert fut tout ce qu'il se peut imaginer de plus réel, et que le diable, qui en fut vraiment l'auteur, revêtit, pour se manifester, des formes extérieures et tangibles.

La triple tentation est souvent représentée en trois scènes différentes : elles se résument ordinairement dans une seule, et c'est alors, le plus souvent, la dernière, celle qui nous montre Jésus transporté par le démon sur le pinacle du Temple.



Fig. 54. — GRAVURE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Notre première gravure, toutefois (**fig. 51**, PAGE 116), qui contient le récit de la triple tentation, donne une importance particulière à la première, dans laquelle le diable, qui a revêtu, autant qu'il lui était possible de le faire, les apparences d'un homme quelconque, propose à Jésus de changer des pierres en pain, pour se nourrir. Notez, dans la seconde tentation, la technique avec laquelle le diable est représenté : ces petites figures noires — on dirait d'une ombre chinoise — sont, pour ainsi dire, classiques dans les vieux manuscrits, et il faut reconnaître que les imagiers les savaient enlever avec une « maëstria » tout à fait surprenante.

Notre seconde image (**fig. 52**, PAGE 119), que nous empruntons aux *Annales archéologiques* de Didron, est la reproduction d'une ancienne miniature française du douzième siècle, et se rapporte à la troisième tentation. Le diable y figure par deux fois, pour exprimer les deux faits du transport de Jésus sur le pinacle du Temple et de sa dernière victoire ; on lit, sur deux longues banderoles, les paroles du démon et la réponse de Jésus, *hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me* et *Dominum Deum tuum adorabis*.

La **figure 53** (PAGE 121) est la réduction, d'après Bastard, d'une ancienne gouache de Limoges du douzième siècle. Quant à la dernière (**fig. 54**, PAGE 125), elle appartient à ce genre d'illustrations « artistiques » dont nous n'avons donné, dans cet Evangéliaire, que de très rares exemples. Nous l'avons empruntée à une bible illustrée du dix-septième siècle.

---

# XVI

# DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME

**La Transfiguration de Notre-Seigneur.** (**Matth.**, xvii, 1-9. [Marc, ix, 2-13; Luc, ix, 28-36.])

En ce temps-là, [1] Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et
Jean, son frère, et les conduisit à l'écart sur une haute
montagne. [2] Là il fut transfiguré devant eux : son visage
resplendit comme le soleil et ses vêtements devinrent
blancs comme la neige. [3] Soudain Moïse et Élie leur
apparurent, s'entretenant avec lui. [4] Alors Pierre prit la
parole et dit à Jésus :

— Seigneur, il nous est bon d'être ici; si vous le voulez bien, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie.

[5] Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit et une voix dit du milieu de la nuée :

— Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le.

[6] A ces paroles, les disciples tombèrent le visage contre
terre et furent saisis d'une grande crainte. [7] Mais Jésus
s'approcha, les toucha et leur dit :

— Levez-vous, et ne craignez point.

[8] Alors ils levèrent les yeux et ne virent plus que Jésus seul.

[9] Pendant qu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur donna cet ordre :

— Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.

En ce temps-là, — c'est-à-dire pendant la deuxième

période de son ministère public, environ une semaine — six jours, dit saint Matthieu — après la confession de saint Pierre et le retour en Galilée.

Pour ce qui est de « la montagne élevée » dont parle l'évangéliste, ce serait, d'après une tradition très ancienne, le mont Thabor, qui est situé au nord de la plaine d'Esdrelon, à huit kilomètres de Nazareth (*). Jésus y monta probablement vers le soir, pour y prier, comme il le faisait d'habitude, aux approches de la nuit.

Les témoins de la Transfiguration. — Ce furent d'abord trois apôtres, Pierre, Jacques et Jean, ceux-là mêmes qui accompagnaient Jésus quand il ressuscita la fille de Jaïre, et qui l'accompagneront encore au jardin des Oliviers. Ce fut ensuite Moïse avec Élie, et enfin Dieu le Père lui-même. Saint Thomas explique longuement la parfaite convenance du choix de tous ces témoins (**).

Si le Christ, nous dit-il, voulut être transfiguré, ce fut pour manifester sa gloire aux hommes, afin de leur mettre dans le cœur de la désirer. Mais, comme les plus hauts mystères ne doivent pas être révélés à tous, et immédiatement, et plutôt, en leur temps, par la bouche des

(*) Le Thabor s'appelait couramment, au dire des rabbins et même de Josèphe, la Montagne sainte, comme Jérusalem s'appelait la Ville sainte. Maintenant encore son nom est *Djébel-el-Tour*, la « montagne par excellence », le même nom qui sert à désigner le mont des Oliviers, le Garizim et le Sinaï. La tradition chrétienne y a de tout temps vénéré le souvenir de la Transfiguration. Déjà, vers l'an 230, Origène écrivait : « Le Thabor est la montagne de Galilée sur laquelle le Christ s'est transfiguré. » Eusèbe, évêque de Césarée, saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, vers 350, et saint Jérôme, dans deux ou trois passages très clairs, fixent la Transfiguration sur le Thabor. Dès le quatrième siècle, la piété chrétienne y avait élevé une splendide basilique en l'honneur du mystère. Ce sont les ruines de cette basilique et des constructions qui l'ont remplacée que les pèlerins de Terre sainte ont l'habitude, aujourd'hui, d'aller visiter. Cf. *la Palestine*, *Guide historique et pratique*, p. 441-454. Maison de la Bonne Presse.

(**) Saint Thomas, *Summa theologica*, q. xlv, art. 3 et 4.




**Fig. 55. — Porte de Saint-Paul, a Rome (détail)**
(onzième siècle)

La Transfiguration y est représentée au second registre et au centre.

anciens et des plus dignes, le Christ choisit, parmi ses apôtres, ceux qui étaient les plus dignes, à savoir : Pierre, à cause de son amour et du pouvoir qui lui avait été confié ; Jean, parce qu'il était le disciple bien-aimé, en raison de sa virginité et de l'excellence de sa doctrine évangélique ; Jacques, enfin, à cause de la prérogative de son martyre. Saint Thomas nous explique ensuite toutes les raisons qui firent, à la Transfiguration, intervenir Moïse et Élie, et consacre, enfin, tout un article à montrer la convenance du témoignage de Dieu le Père.

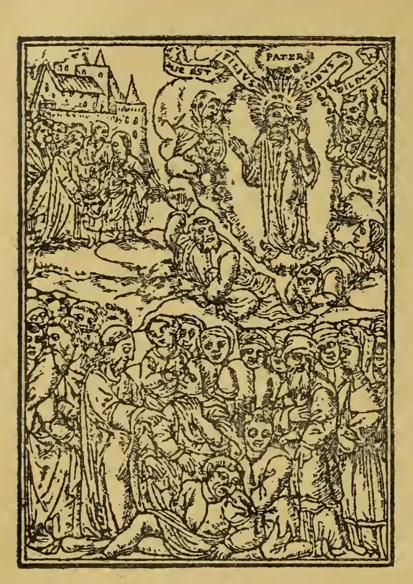



Fig. 56, page 132.

La nature de la Transfiguration. — La Transfiguration est, en quelque sorte, une vision anticipée de l'état glorieux qui nous attend après la mort, et l'Église nous invite, en ce jour, à y songer sérieusement. Nous vivons actuellement dans l'empire de *la grâce* ; mais c'est un monde éphémère et passager, qui nous sert de passage pour parvenir au royaume de *la gloire*. La Transfiguration de Jésus est, toutefois, une merveille de nature toute spéciale. Voici comment l'explique fort clairement M. Lesêtre, d'après les enseignements de la théologie.

« La vision béatifique de la divinité dont jouissait l'âme du Sauveur devait naturellement élever son corps

à cet état glorieux qui sera un jour celui des élus dans le ciel, après la résurrection générale. Pour paraître au milieu des hommes dans l'infirmité d'une chair mortelle, il fallut que, par un miracle perpétuel, la divinité cachât sa gloire et contînt sa majesté, en s'interdisant de



Fig. 57, page 132.

rayonner à travers le voile si léger du corps humain pris par le Fils de Dieu. La Transfiguration était donc moins un miracle que la cessation momentanée de la contrainte que le Fils de Dieu imposait à sa sainte humanité (*). »

ICONOGRAPHIE. — Il est entendu que la célèbre *Transfiguration* de Raphaël, à la pinacothèque du Vatican, s'impose avec une inéluctable nécessité à quiconque entreprend de parler de l'iconographie de ce mystère.

(*) H. LESÊTRE, *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. I, p. 292.

Je ne fais donc aucune difficulté à reconnaître que c'est un fort beau tableau et que la figure du Christ, en particulier, y est peut-être la plus parfaite image de la béatitude qui se puisse imaginer. Il serait juste de rappeler, toutefois, que, pour cette partie de sa composition, c'est-à-dire la Transfiguration proprement dite, Raphaël ne faisait que reproduire, sans l'améliorer sensiblement, une fort belle fresque du Pérugin, au Cambio de Pérouse.

Il y ajoute, maintenant, dans la partie inférieure du tableau, la guérison de l'enfant possédé du démon. Au point de vue de la peinture dramatique, ce second tableau est excellent, et, sans aller jusqu'à me demander s'il ne complique pas de façon indiscrète la composition, considérée dans son impression d'ensemble, — car, enfin, il y a là deux sujets, et non pas un seul, — je veux même reconnaître que cet accroc à l'unité d'action ne me déplaît pas, car les vieux imagiers m'ont accoutumé à ce genre de représentations synoptiques, et il est intéressant, après avoir considéré le Christ dans la glorieuse manifestation du sommet de la montagne, de le voir maintenant, revenu dans la plaine, aux prises avec les nécessités de son ministère journalier, dont le principal office était la lutte avec le démon. Les trois Synoptiques font suivre le récit de la Transfiguration de celui de cette guérison de l'enfant « lunatique ». Raphaël les suit pas à pas. C'est fort bien.

Mais si je cherche, dans les images, ce genre d'instruction, je n'éprouve pas le besoin de regarder un tableau de Raphaël. Une gravure très naïve, dans le genre de celle que nous reproduisons (**fig. 56**, PAGE 130), suffira à cet effet. Elle est empruntée à un livre de piété imprimé à Lyon, chez Roville, en 1578. Elle renferme, en somme, tout ce que contient le grand tableau de Raphaël, et même, pour être exact, il faut remarquer qu'elle a une scène de plus, puisqu'on y voit, avant la guérison proprement dite du possédé, la scène où ses parents l'amènent vers le Christ, pendant qu'il est sur la montagne, pour la Transfiguration.

Disons maintenant que Raphaël, ou plutôt le Pérugin, en voulant traduire de façon artistique, c'est-à-dire naturelle, le récit de la Transfiguration proprement dite, a renoncé complètement au rythme traditionnel avec lequel l'art chrétien des premiers siècles l'avait toujours représentée. On en trouvera un exemple dans le détail des portes de Saint-Paul-hors-les-murs, que nous donnons ici, d'après d'Agincourt (**fig. 55**, PAGE 129), et, rien qu'à regarder cette image, — la scène au centre du second registre, — on comprendra si j'ai raison de dire qu'elle est des plus caractéristiques.

Dans sa fresque d'une des cellules du couvent de Saint-Marc, à Florence (**fig. 57**, PAGE 131), Fra Angelico, par contre, s'est souvenu avec assez de bonheur de cette ancienne iconographie de la Transfiguration, et sa composition, malgré cela, est d'un fort beau caractère.

L'avantage de l'image synoptique de Raphaël serait de nous ramener à la considération du rôle du démon dans la vie publique de Jésus, et donc aux grandes préoccupations du Carême. Elle nous prépare à l'évangile de dimanche prochain, qui renferme le « Discours sur le démon » et se continue, dans les Synoptiques, par le récit de la guérison de plusieurs possédés.

Le sujet de la Transfiguration est un de ceux que l'ancienne iconographie affectionne le plus. Aussi bien le retrouvera-t-on plus d'une fois dans les tableaux synoptiques de la vie de Jésus (*).

(*) Cette remarque s'applique principalement aux séries les plus anciennes. On notera, par exemple, une *Transfiguration* dans l'ivoire byzantin du South Kensington que nous reproduisons plus loin, page 159.

---

# XVII

# TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

---

**Discours sur le démon.** (**Luc**, XI, 14-28. [MATTH., XII, 22-45; MARC, III, 22-27.])

En ce temps-là, 14 Jésus chassait un démon, et ce démon
était muet. Lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla
et les foules furent dans l'admiration. 15 Mais quelques-
uns d'entre eux dirent : C'est par Béelzébub, prince des
démons, qu'il chasse les démons. 16 D'autres, pour le
tenter, lui demandaient un signe venant du ciel. 17 Mais
lui, voyant leurs pensées, leur dit aussitôt :
— Tout royaume divisé contre lui-même sera dévasté,
18 et la maison tombera sur la maison. Si donc Satan est
divisé contre lui-même, comment son royaume subsis-
tera-t-il ? Vous dites, en effet, que c'est par Béelzébub
que je chasse les démons. 19 Or, si c'est par Béelzébub
que je chasse les démons, par qui vos fils les chassent-
ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. 20 Mais
si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons,
assurément le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous.
21 Lorsqu'un homme fort et armé garde sa maison, ce qu'il
possède est en sûreté. 22 Si pourtant un plus fort que
lui survient et l'emporte sur lui, il enlèvera toutes ses
armes dans lesquelles il se confiait, et il distribuera ses
dépouilles. 23 Celui qui n'est point avec moi, est contre
moi, et celui qui ne recueille pas avec moi dissipe.
24 Quand l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en
va par des lieux arides et cherche du repos. Il n'en trouve
pas et dit : Je retournerai dans ma maison, d'où je suis

sorti. 25 Mais quand il arrive, il la trouve balayée et ornée.
26 Alors il s'en va, et prend avec lui sept autres esprits, plus méchants que lui; ils entrent dans cette maison, ils y habitent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

27 Tandis qu'il disait ces choses, une femme éleva soudain la voix du milieu de la foule et lui dit :

— Heureux le sein qui vous a porté et les mamelles qui vous ont allaité.

28 Mais il reprit :

— Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent.

*En ce temps-là,* — c'est-à-dire à une époque déjà avancée du ministère public de Jésus, comme l'indique le caractère de ses enseignements, mais sans qu'on puisse la déterminer exactement. Car, si saint Matthieu et saint Marc placent ce discours pendant la période galiléenne, saint Luc le rapporte parmi les faits qui se passèrent au cours du dernier voyage à Jérusalem. || 14. *Un démon muet*, c'est-à-dire qui rendait muet celui qu'il possédait. || 15 et 16. Notez l'effet de ce miracle. Il est triple. La foule, qui est simple et de bonne foi, admire, *et admiratæ sunt turbæ*. Mais quelques-uns, *quidam ex eis,* — et il n'est pas besoin de dire que ce sont des pharisiens, — protestent : un premier groupe se scandalise et prononce, contre Jésus, le plus abominable des blasphèmes, celui d'avoir fait un pacte avec Satan; l'autre groupe demande, pour confirmer le miracle, un autre miracle, *signum in cœlo*. Mais Jésus, au lieu de leur répondre directement, se met à leur expliquer, dans un discours d'allure dogmatique, le rôle de Satan dans l'économie de notre existence. || 17 et suiv. Voir plus loin l'analyse du discours de Jésus. || 18. *La maison tombera sur la maison.* Il y a, dans les passages parallèles des Synoptiques : « Si une maison est divisée en elle-même, cette maison ne pourra subsister », d'où il apparaît que saint Marc et saint Matthieu prennent le mot « maison » au sens figuré, c'est-à-dire au sens de « famille », tandis que saint Luc l'entend au sens propre et matériel : or les deux sens sont également significatifs de la même chose. La division, en effet, cause la ruine de tous les groupements entre les individus, qu'il s'agisse de la famille, de la cité ou de l'Etat, et les trois termes sont dans saint Matthieu, *regnum, civitas, domus* (XII, 25). Pour comprendre l'interprétation de saint Luc, il faut maintenant se rappeler la topographie des petites villes galiléennes, bâties sur le flanc des collines, et les effets qu'y devait produire l'écoulement

d'une maison sur celle bâtie au-dessous, par exemple dans un tremblement de terre. || 19. Il y avait déjà, chez les Juifs, des exorcistes ; or, quand ils réussissaient à chasser les démons, à qui attribuaient-ils l'action de leurs formules, à Dieu ou au démon? || 21-23. Nous avons ici l'esquisse d'une parabole, pour aboutir à la maxime : *Celui qui n'est point avec moi*, etc. L'homme *fort et armé* qui garde la maison, c'est Satan. Le Christ est l'homme *plus fort* qui *survient et l'emporte sur lui*. Les *armes*, qu'il lui enlève, sont la puissance qu'il s'était acquise par ses ruses et ses mensonges. Ses *dépouilles* sont les hommes qu'il possédait et tenait captifs, c'est-à-dire les possédés que délivre Jésus. || 23. La métaphore de « recueillir » est empruntée à la moisson. Mais il y a, dans les champs du Seigneur, de faux moissonneurs, comme il se trouve, dans ses bergeries, de faux bergers : ceux-ci ne travaillent pas pour Jésus, mais contre lui; ce sont toujours des ouvriers de Satan. || 24-26. On voit, dans ces versets, un sévère avertissement sur le danger des rechutes. C'est aussi un parfait résumé de l'histoire juive, depuis la fin de la captivité de Babylone, jusqu'à l'avènement du Christ. || 27-28. Ce petit incident, que rapporte le seul saint Luc, est délicieux et profondément instructif. « Chez cette femme, c'est le sentiment maternel qui s'exalte et qui parle. Jésus ne rejette pas absolument la bénédiction donnée à sa mère par cette autre mère; mais il déclare que cette exclamation n'est pas à sa place. Sa réponse signifie : oui, sans doute, mais plus heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. Les liens spirituels que l'on contracte avec lui sont, à ce point de vue, plus désirables que le lien maternel. » (P. Rose, *Saint Luc*, p. 117.) Nous avons donné, plus haut, une petite gravure avec laquelle un ancien auteur illustrait cet évangile (cf. page 65).

Satan et l'Evangéliaire. — On aura noté, sans doute, l'insistance avec laquelle l'Eglise a groupé, dans cette partie de l'Evangéliaire, les textes des saints Livres qui nous parlent de Satan et nous font connaître ce que Jésus a dit de lui, et encore comment il se conduisait à son égard. Ici, comme toujours, avant de nous enseigner par sa parole, il l'a fait par son exemple, et l'histoire de sa triple tentation dans le désert nous apprenait déjà tout ce qu'il nous importait le plus de savoir sur ce sujet. Au dimanche de la Passion, nous aurons encore à commenter un long passage de saint Jean sur le rôle du démon et son action dans le monde.

Mais c'est aujourd'hui, surtout, que Jésus semble s'être

expliqué avec le plus de netteté sur cette importante question. Il faudrait le conclure rien qu'en voyant figurer dans le texte de notre évangile cette phrase célèbre : « Celui

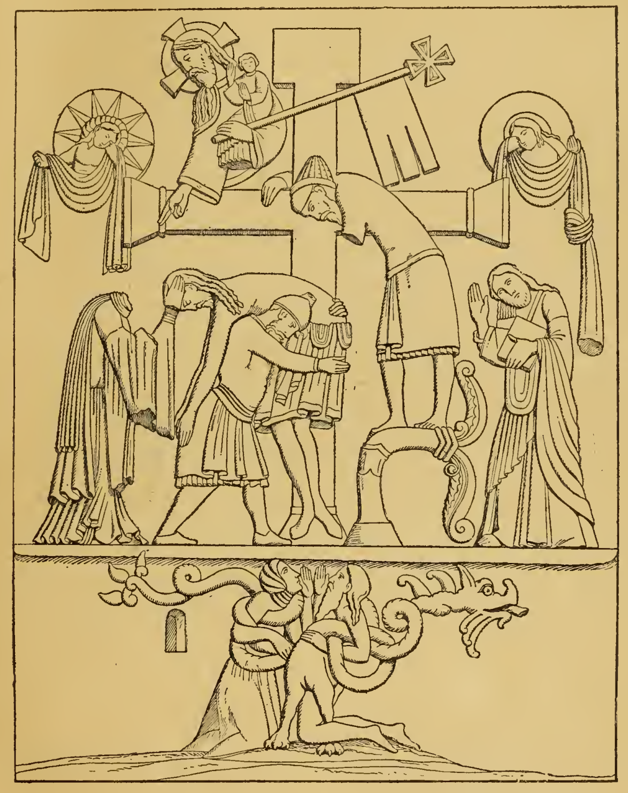


Fig. 58, page 141.

qui n'est pas avec moi est contre moi. » Toute l'économie du salut du monde se résume en effet dans cette position : marcher sous l'étendard de Jésus, ou celui de Satan. C'est là ce que le discours de Notre-Seigneur va mettre, aujourd'hui, en parfaite lumière, et nous allons le montrer.

Le dogme de Satan. — Mais remarquons, au préalable, qu'il y a deux points tout à fait essentiels sur lesquels les Juifs, dans leurs demandes, et Jésus, en leur répondant, n'insistent d'aucune façon : ces deux points paraissaient alors au-dessus de toute discussion et leur évidence s'imposait par la nécessité même des faits, alors qu'aujourd'hui la crise de la foi demande que les plus fidèles, eux-mêmes, y réfléchissent sérieusement.

Satan existe, voilà le premier point, et le second, c'est que, dans le combat qu'est notre vie, on est forcé de se rallier sous l'un de ces deux drapeaux, celui de Jésus ou celui de Satan, de telle sorte que toutes nos espérances, nos pensées et nos actions se doivent débiter, si j'ose dire, au compte de Dieu ou à celui du démon. Car nous ne jouissons pas, quoi qu'on dise, d'une autonomie irréductible : nous sommes les libres serviteurs d'une grande cause, mais d'une seulement, et nul ne peut servir deux maîtres à la fois. Or, voici que les Juifs demandent au Christ de leur expliquer, une bonne fois pour toutes, s'il tient du démon, ou de Dieu, cette puissance merveilleuse dont il ne cesse de leur donner, au cours de son existence, des preuves aussi nombreuses.

Cette demande était pleine d'insolence et de mauvaise foi, car ils savaient, depuis longtemps, à quoi s'en tenir à ce sujet. Accusé d'être le complice des démons et en particulier de Béelzébub(*), — celui qui, avec Sammaël et Asmodée, était, aux yeux des Juifs, un des princes de leur hiérarchie, — Jésus va donc cependant se défendre contre cette perfide insinuation. Et voici de quelle façon.

Discours de Jésus. — L'occasion de ce discours a été l'une de ces guérisons si souvent multipliées au cours de

(*) On dit encore que Béelzébub ou Béelzébul — car on n'est pas très sûr de l'orthographe de ce nom — était le nom d'une divinité adorée par les Philistins, et qui était devenue, chez les Juifs, synonyme de « Satan », dont il était interdit de prononcer même le nom.

sa vie apostolique. Il s'agissait, cette fois, d'un muet dont l'infirmité était causée, non par défaut d'organisme, mais par l'action diabolique. Le malheureux commence à parler aussitôt que Jésus a chassé le démon qui le tourmentait. Cette guérison merveilleuse, comme toutes les autres analogues, ne pouvant s'expliquer par des causes



Fig. 59, page 141.

naturelles, il fallait y chercher une autre explication, c'est-à-dire une cause surnaturelle. Et les Juifs dirent à Jésus :

— Cette cause, c'est le démon, au nom duquel vous parlez.

— Non, répond le Christ. Car les démons, dont l'empire est fortement constitué, ne sont pas divisés entre eux et s'entendent toujours dans leur œuvre commune, qui est de combattre Dieu. On ne peut donc les chasser les uns par les autres. Si j'agissais au nom du démon, je

ne m'opposerais pas, dans le même temps, à son action.

Et d'ailleurs, je ne suis pas seul à chasser les démons. Vos fils, c'est-à-dire ceux qui, parmi vous, ont la fonction d'exorcistes, en font autant. Eux-mêmes vous condamnent à reconnaître que vous me calomniez.

Et si vos exorcistes chassent les démons au nom de Dieu, moi, je le fais aussi en raison de la même puissance, ou plutôt je suis cette puissance même, je suis le doigt de Dieu.

Aussi bien, tout l'enfer a frémi devant moi. En vain a-t-il mobilisé toutes ses armées et les a-t-il déchaînées sur la terre pour me faire échec. Vous êtes devenus, plus que jamais, la proie de Satan. Mais j'arrive sur terre pour vous délivrer. Non, je ne suis pas son complice. Je vous l'ai dit, je vous l'ai prouvé. Me croirez-vous ?

Saint Luc ne nous a pas conservé la réplique des Juifs accusateurs. C'est peut-être qu'ils s'en étaient allés, comme ils le faisaient d'ordinaire, sans rien dire à haute voix, mais songeant tout bas à se venger.

Une voix cependant s'est élevée du sein de la foule. C'est la voix d'une femme, et quelle délicatesse attendrie dans les paroles qu'elle fait entendre !

Mais l'heure n'était pas à s'attendrir sur des paroles et Jésus, continuant ses solennels avertissements, ne semble pas les vouloir écouter.

Iconographie. — Il serait fort intéressant d'écrire, en s'appuyant exclusivement sur des documents artistiques, l'histoire de la lutte entre le Messie et le démon, pendant le cours de sa vie terrestre. A peine le saint Enfant est-il né, que déjà Satan voit son pouvoir fortement ébranlé, sans qu'il en puisse encore trouver la raison ; la légende nous raconte, par exemple, qu'au moment où la sainte Famille pénètre en Egypte, toutes les idoles de la ville furent ébranlées sur le socle qui les portait et se brisèrent misérablement. Les anciennes images ne manquent pas, bien entendu, de signaler ce fait merveilleux.

Mais c'est de la légende, tandis que l'histoire de la triple tenta-

tion au désert est bien de l'histoire, et c'est par elle que s'ouvrirait le cycle dont nous indiquons les grandes lignes.

Il se continuerait dans le tableau des multiples guérisons de possédés accomplies par le Christ, pendant son ministère public : la mosaïque de Ravenne représentant l'histoire du possédé de Gergésa (cf. év. XLI) rentrerait dans cette catégorie.

Mais le diable, parfois, prend sa revanche : c'est ainsi qu'il entre dans l'âme de Judas, lui soufflant l'idée de sa trahison sacrilège, comme on le voit en d'anciens documents. Nous le retrouvons encore perché sur les épaules du misérable, alors qu'il est suspendu à l'arbre, pour hâter sa fin et l'empêcher de se repentir.

Ce n'est qu'un épisode, je l'avoue, mais sur lequel il serait bon d'attirer l'attention, avant d'en venir aux représentations de la victoire définitive de Jésus sur Satan. Elle se marque d'abord au Calvaire, où Satan est souvent représenté, au pied de la croix, sous les apparences traditionnelles ou bien sous la forme de l'antique serpent (**fig. 58**, PAGE 137 [*]). Son rôle, dans les « Calvaires symboliques », est encore bien plus explicitement développé, et nous le dirons plus tard.

C'est toutefois dans la « Descente aux limbes » que la victoire de Jésus s'affirme de la façon la plus démonstrative. Les vieux imagiers l'expliquaient avec une verve intarissable, jusqu'à paraître déconcertante. Fra Angelico, dans notre petite gravure (**fig. 59**, PAGE 139), y met de la réserve : il n'a garde d'oublier, cependant, d'y placer un diable sous la porte, arrachée de ses gonds et gisant à terre, et il nous montre encore, sur la gauche, un autre diable qui s'en va, avec des hurlements et des grimaces. Le Christ, cette fois, a vaincu pour toujours Satan et ses suppôts.

(*) Cette gravure représente le fameux *Calvaire* sculpté aux grottes d'Egstertein : c'est un document du onzième siècle.

XVIII

# QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME

**Miracle de la première multiplication des pains et des poissons. (Jean,** vi, 1-15. [Matth., xiv, 13-21; Marc, vi, 30-44; Luc, ix, 10-17.])

En ce temps-là, [1] Jésus s'en alla au delà de la mer de
Galilée, ou mer de Tibériade. [2] Une grande multitude le
suivait, parce qu'on voyait les miracles qu'il opérait sur
les malades.

[3] Jésus monta alors sur une montagne et là s'assit avec
ses disciples. [4] Or la Pâque, jour de fête des Juifs, était
proche. [5] Ayant donc levé les yeux et voyant qu'une très
grande multitude était venue à lui, Jésus dit à Philippe :

— Où achèterons-nous des pains pour qu'ils aient à manger?

[6] Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait
faire. [7] Philippe lui répondit :

— Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun en reçût un peu.

[8] Un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui
dit :

— [9] Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge
et deux poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de
monde ?

[10] Jésus dit :

— Faites asseoir ces hommes.

Or, il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu. Ils s'assirent donc au nombre d'environ cinq mille hommes.

[11] Jésus prit alors les pains, et, ayant rendu grâces, il
les distribue à ceux qui étaient assis; il leur donna de
même des poissons, autant qu'ils en voulurent.

12 Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples :
— Ramassez les morceaux qui sont restés, pour qu'ils ne se perdent pas.
13 On les ramassa, et on remplit douze corbeilles avec les morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, après que tous eurent mangé.
14 Ces hommes, à la vue du miracle qu'avait fait Jésus, se mirent à dire :
— Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde.
15 Mais Jésus, sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit de nouveau, tout seul, sur la montagne.

*En ce temps-là.* — Le texte porte, après cela μετὰ ταῦτα, expression assez vague et souvent employée par saint Jean, qui ne s'occupe pas spécialement de l'exactitude chronologique, || *Au delà de la mer de Galilée*, sans qu'on puisse dire, exactement, si ce fut du côté de Bethsaïda ; mais l'indication du verset 17 est suffisante pour nous faire connaître qu'il s'agit d'un endroit d'où il fallait « traverser la mer » pour gagner Capharnaüm. La question de Bethsaïda — ou plutôt des deux Bethsaïda — est une de celles qui occupent le plus les archéologues contemporains. || 4. La Pâque dont il s'agit serait, d'après le P. Calmes, la troisième de celles que célébra Jésus durant sa vie publique. || 5. Philippe, qui était du pays, en connaissait, mieux que les autres disciples, les ressources possibles, et c'est pour cela que Jésus s'adresse à lui. On a donné encore d'autres hypothèses, celle-ci, par exemple, qu'il était spécialement chargé des intérêts matériels du collège apostolique. || 11 à la fin. Tous les détails qui suivent ont, à la fois, une signification historique et mystique. On verra, d'après le commentaire, que nous donnons plus bas, du P. Remigio Fiorentino, comment les anciens auteurs aimaient à exposer ce genre de raisons mystiques.

En ce temps-la. — Il est d'un intérêt particulier d'insister, un peu plus longuement que nous le faisons habituellement, sur les circonstances de temps et de lieu dans lesquels se place cette première multiplication des pains et des poissons. C'est, d'abord, parce qu'il y en a une

seconde (*), et qu'il importe, comme nous le dirons plus tard, de ne les confondre d'aucune façon. C'est ensuite que ce miracle de la multiplication des pains a une importance spéciale, non seulement par sa valeur historique de miracle, ce en quoi il ne se distingue pas spécialement des autres, mais aussi en raison de sa signification mystique, car il est une figure, et une annonce, du miracle eucharistique. Par rapport à l'ensemble du ministère public de Jésus, ce fait semble le pouvoir séparer, d'après certains auteurs, en deux grandes périodes, et le miracle de la multiplication des pains inaugurerait la seconde.

Les trois Synoptiques et saint Jean s'accordent ensemble pour nous raconter ce miracle et il n'y a, entre leurs témoignages, aucune opposition. A part quelques détails matériels, par lesquels les évangélistes se complètent mutuellement, on ne rencontre quelque divergence que dans les paroles échangées entre Jésus et les disciples. Mais la difficulté n'est pas grande, fait remarquer le P. Calmes, d'avoir à noter que, dans saint Jean, c'est le Seigneur et non pas, en général, les disciples, qui signalent l'embarras de la situation. Il n'y a rien d'invraisemblable à supposer que les disciples ont fait d'abord la réflexion et qu'à la suite Jésus adresse à Philippe la parole que rapporte l'Évangile.

L'accord des quatre récits, au point de vue de la chronologie et de la topographie, tout en étant un peu plus compliqué, toutefois peut encore se faire assez aisément.

En saint Matthieu (xiv, 13-21), le miracle suit l'annonce de la mort de saint Jean-Baptiste (xiv, 1-12), quand Jésus était revenu à Nazareth (xiii, 53-58), et après la fameuse journée des Paraboles (xiii, 1-52). On se trouve

(*) On en trouvera le récit au sixième dimanche après la Pentecôte (Ev. xxxiv), et il est emprunté à saint Marc qui, avec saint Matthieu, raconte les deux miracles, en les distinguant soigneusement.



Fig. 60. — Sarcophage du Latran

La Multiplication des pains est représentée, dans le haut et à droite, entre le Miracle de Cana et la Résurrection de Lazare. On déchiffrera facilement les autres sujets sculptés sur ce sarcophage.

surl esbords du lac de Tibériade : la fin du chapitre XIV est consacrée au récit du miracle de Jésus marchant sur les flots (XIV, 22-36). Avec le chapitre XV s'ouvre la période du voyage de Jésus dans les pays du nord de la Galilée, vers Tyr et Sidon.

En saint Marc (VI, 30-44), les circonstances sont sensiblement les mêmes, malgré quelques adjonctions ou transpositions secondaires. Ce qui précède, en effet, c'est encore l'annonce de la mort de saint Jean-Baptiste (VI, 16-29) et le retour en Galilée (VI, 1-6). On lit, à la suite, le récit du miracle de Jésus marchant sur les eaux (VI, 47-52). Après quelques autres épisodes, enfin, on voit, au chapitre VII, Jésus partant pour le territoire de Tyr et Sidon (VII, 24).

En saint Luc (IX, 10-17), c'est bien encore la même place : mais, ici, il va commencer à se séparer des deux premiers Synoptiques, dont il ne reproduira plus le récit qu'en raccourci, depuis la mort de saint Jean-Baptiste, omettant par exemple, ou peu s'en faut, presque tout ce qui se rapporte au voyage de Jésus dans le nord de la Galilée.

Pour en venir, maintenant, à saint Jean, il faut commencer par redire que, s'appliquant beaucoup moins que les trois autres évangélistes à exposer la vie de Jésus d'après l'ordre chronologique des faits, on ne doit pas chercher dans son livre une exactitude qui n'entrait pas dans son plan. Mais, pour cette raison, il est d'autant plus intéressant d'avoir à noter qu'ici, dans cette narration du miracle de la multiplication des pains, il se trouve presque entièrement d'accord avec eux, au point de vue à la fois chronologique et topographique. Dans le chapitre précédent, en effet, la scène est à Jérusalem et nous rapproche du théâtre où s'est exercé le ministère du Précurseur; au chapitre VI, toutefois, qui contient le récit de notre miracle, l'évangéliste a soin de noter que Jésus

s'en était retourné en Galilée « de l'autre côté de la mer de Galilée ou de Tibériade » (VI, 1). Puis, le soir étant venu, les disciples remontent dans une barque et « ils se mirent à traverser la mer, vers Capharnaüm » (VI, 17). Et alors saint Jean, comme les trois autres évangélistes, raconte



Fig. 61, page 150.

le miracle de Jésus marchant sur les eaux, pour rejoindre ses disciples (VI, 15-21).

COMMENTAIRE DU P. REMIGIO FIORENTINO. — Voici les « annotations » dont le P. Remigio, un pieux dominicain dont nous avons déjà parlé, accompagne cet évangile du quatrième dimanche de Carême (*).

1. Par « la mer », que passe le Sauveur, on peut entendre la mer de la pénitence, laquelle est vraiment amère. Et, comme sur la mer se trouve désagréablement remuée la tête, et aussi l'estomac, ainsi, dans la pénitence, sont

(*) Voir plus haut, p. 69.

ébranlées toutes les puissances de l'âme, et toutes éprouvent un changement. Et, bien que sur cette mer on rencontre beaucoup de difficultés, toutes, néanmoins, se peuvent surmonter par l'aide de Jésus-Christ, et grâce à ce navire sur lequel nous naviguons, qui est l'Église militante, en dehors de laquelle nul ne peut se sauver. Or, le pilote de ce navire, c'est Jésus-Christ, comme disait saint Paul, l'apôtre, quand il écrivait que le chef de l'Église, c'est le Christ. Et toutes les fois que, sous son escorte, nous passerons cette mer, nous ferons, avec lui, l'ascension de la montagne, où nous serons rassasiés du pain de la vie éternelle, c'est-à-dire de la vision de Dieu.

2. *En ce lieu, il y avait beaucoup d'herbe.* — S'asseoir sur l'herbe, comme le fait la foule, signifie que nous devons nous asseoir sur notre chair, — c'est-à-dire la surmonter, — car la chair, dans la sainte Ecriture, est appelée « herbe ». Si nous voulons être nourris du pain spirituel, il est nécessaire de dompter les affections du corps et de la chair, ainsi que parle saint Paul, quand il dit qu'il châtiait son corps et le tenait en servitude.

3. *Ayant rendu grâces à Dieu.* — Le Christ, en bénissant le pain et en faisant l'action de grâces avant de commencer à manger, nous donne à entendre que nous ne devrions jamais nous mettre à table, ni en sortir, sans remercier Dieu des dons reçus de lui, ainsi que fit encore Jésus, à la dernière Cène, car il ne s'en alla pas au jardin sinon après avoir dit l'hymne, c'est-à-dire rendu grâces à son Père, après le manger. Et cette coutume est, chez le peuple chrétien, un très bel acte de foi : car ceux qui l'observent témoignent que de Dieu viennent tous les biens de la terre et que ces mets, préparés par Dieu, comme dit saint Paul, ils les prennent avec des actions de grâces.

Pour cette raison, donc, les pères de famille devraient

avoir soin que leurs enfants prennent l'habitude de bénir la table et, après le manger, de remercier Dieu.

On doit prendre garde, en outre, que les cinq pains, qui furent donnés à la foule, étaient des pains d'orge, sorte de pain, à ce qu'on dit, assez désagréable et dur à manger. Cela prouve que, si nous voulons faire un bon usage des choses de ce monde, il est très nécessaire de bien




Fig. 62, page 151.

mâcher les cinq pains d'orge, c'est-à-dire d'avoir les cinq considérations de nos cinq fins dernières.

Le premier pain est celui-ci, — assez désagréable et dur à manger, — à savoir qu'un jour il nous faudra mourir, comme dit saint Paul. Ce pain, s'il était bien mâché par tout le monde, alors on s'abstiendrait de pécher, comme dit Salomon.

Le second est celui-ci : nus, nous sommes arrivés dans ce monde, et nus, comme dit Job, nous devons en sortir. Ce pain, quand il est bien mâché, fait que l'homme ne se préoccupe plus du souci d'accumuler des richesses.

Le troisième est celui-ci, à savoir que la voie du salut est étroite. Donc, celui qui mâche bien ce pain d'orge et considère combien est grande la difficulté de se sauver,

alors il s'abstient des péchés, et cherche à vivre en grâce avec Dieu, pour se rendre facile la voie du ciel.

Le quatrième est celui-ci, à savoir que le temps est bref. Qui rumine bien ce pain dur avec les dents de la raison, considérant la fragilité et la brièveté de la vie humaine, — et qu'elle s'envole, comme une ombre, et qu'elle est sujette à tant et tant de misères, — alors il s'ingénie à bien vivre et à passer les années qui se succèdent, comme une vague pousse l'autre, avec la plus grande simplicité et bonté de vie qu'il lui est possible.

Le cinquième pain est celui-ci, à savoir que, tous, nous aurons à nous présenter devant Dieu et à lui rendre nos comptes. Celui qui mâche bien ce pain cherche tellement bien à mettre en ordre toutes ses opérations, qu'il n'aura à être interrogé que sur peu de comptes, et de peu d'importance. Et ceux-ci, bien qu'ils soient d'une extrême clarté, ne lui donneront pas lieu, quand il les lira, de s'enorgueillir, car personne ne saurait entrer en compte avec Dieu, et chacun doit lui dire : « Seigneur, ne revoyez pas mes comptes, car personne, devant vous, ne saurait être justifié. »

A ces pains, maintenant, ajoutez deux poissons, à savoir qu'il n'est, dans l'enfer, aucune rédemption, et que ses supplices sont éternels.

Et ainsi vous aurez fait un banquet de vrai chrétien, et vous serez tellement rassasiés, jusqu'à la satiété, des choses de ce siècle, que vous n'aurez plus de souci, sinon de vivre en grâce avec Dieu, et avec une foi vive, une ardente charité, de mener l'existence d'un véritable enfant de Dieu.

Iconographie. — **Fig. 61**, page 147. *Mosaïque de Ravenne* (cinquième siècle). — Le miracle de la multiplication des pains y est représenté de façon abrégée : debout au centre de la composition, le Christ étend les mains sur les pains et le poisson que lui présentent, à gauche et à droite, deux personnages.

A côté de cette mosaïque se trouve, dans la décoration de la même basilique de Ravenne, une seconde composition que les archéologues ne s'accordent guère à déchiffrer de la même façon; les uns y croient voir la scène des Rameaux, d'autres les noces de Cana. Il pourrait se faire qu'il s'agisse plutôt d'une nouvelle image de la multiplication des pains : on aurait, de la sorte comme dans les Evangiles, deux éditions de ce miracle.

**Fig. 62**, PAGE 149. *Mosaïque de Venise* (douzième siècle?). — Le miracle est ici représenté à deux moments distincts, quand Jésus bénit les pains et le poisson, puis au moment où les disciples semblent se mettre à servir la foule assise, et qui attend. On voit, au premier plan, onze corbeilles, et donc cela fait douze, avec celle qu'un disciple tient à la main, devant les personnes assises; il s'agirait donc du moment précis où, selon l'ordre de Jésus, on emporte les restes. Or, à la seconde multiplication des pains (MARC, VIII, 1-9), il y a sept corbeilles et non pas douze, comme au premier miracle. C'est donc à la première multiplication des pains que doit faire songer cette image.

---

XIX

# DIMANCHE DE LA PASSION

**Jésus discute avec les pharisiens.** (**Jean**, VIII, 46-59.)



Fig. 63, page 162.

En ce temps-là, Jésus disait aux Juifs :

— [46] Qui de vous me convaincra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? [47] Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. Aussi vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.

[48] Les Juifs lui répondirent :

— N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un possédé du démon?

[49] Jésus reprit :

— Je ne suis pas possédé du démon, mais j'honore mon Père ; et vous, vous m'insultez. [50] Pour moi, je ne cherche pas ma propre gloire ; il y a quelqu'un pour la chercher et pour juger. [51] En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole, ne verra jamais la mort.

[52] Les Juifs lui dirent :

— A présent, nous voilà assurés que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi ; et vous dites : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort. [53] Êtes-vous plus grand que notre

père Abraham, qui est mort? Et les prophètes aussi sont morts! Qui prétendez-vous être?

54 Jésus répondit :

— Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites qu'il
est votre Dieu. 55 Or vous ne le connaissez pas; mais moi,
je le connais; et si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le connais,
et je garde sa parole. 56 Abraham, votre père, a tressailli
dans le désir de voir mon jour; il l'a vu et s'est réjoui.

57 Les Juifs lui dirent :

— Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham?

58 Jésus leur dit :

— En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham existât, moi je suis.

59 Ils prirent alors des pierres pour les jeter sur lui; mais Jésus se cacha, et sortit du Temple.

*En ce temps-là,* — pendant, ou peu après, la fête des Tabernacles, où Jésus, nous dit saint Jean, s'était rendu « non pas ouvertement, mais comme en cachette » (VII, 10), et où il serait demeuré, d'après le même évangéliste, jusqu'en plein hiver (22), pour la fête de la Dédicace, c'est-à-dire près de trois mois, après quoi il se retira « au delà du Jourdain, au lieu où Jean baptisait » (X, 40). || 46-47. Ces deux versets sont la conclusion d'une discussion précédente sur la vraie liberté et l'esclavage du péché (VIII, 31-47). Jésus y montre qu'étant à la fois et justice, et vérité, il se propose comme l'antithèse du démon, qui est caractérisé par le mensonge et l'iniquité. || 48. *Les Juifs lui répondirent.* Nous n'avons pas ici, à proprement parler, un discours, mais plutôt une discussion, une « argumentation » où Jésus suit de très près, en les réfutant, les objections des pharisiens, leur opposant sans cesse leur doctrine, qui est celle de Satan, à la sienne, qui est, en dernière analyse, celle de Dieu lui-même. De là cette opposition constante « entre les pronoms *moi* et *vous* qui reviennent continuellement et qui forment, pour ainsi dire, le thème perpétuel de ces discours ». (FILLION.) || *Un Samaritain,* c'est-à-dire un mauvais Juif, car l'épithète de « samaritain » était alors prise en mauvaise part, de même que celui de « publicain », l'un au point de vue religieux, l'autre au point de vue national et administratif. || *Vous*

*m'insultez*, ou plutôt « vous ne m'honorez pas », *honorifico Patrem meum, et vos inhorastis me*. Et parce que vous ne m'honorez pas, vous n'honorez pas mon Père dont je suis l'envoyé, le Messie. || 50. Il y a, dans ces paroles, une menace, mais aussi une promesse. || 51. Cette vie, dont l'âme est, pour ainsi dire, le respect et l'observation de la parole de Dieu, c'est la vie surnaturelle, et non pas la vie naturelle, ainsi que le croient comprendre les Juifs, d'où leur nouvelle interruption || 52-53. Tout ce couplet, qui ne manque pas d'émotion vraie, serait excusable sur les lèvres des Juifs, si le Christ ne leur avait déjà découvert toutes les subtiles harmonies de la vie surnaturelle : mais il l'a déjà fait, et plusieurs fois, aussi paraissent-ils inexcusables et méritent-ils que Jésus, comme il arrive d'ailleurs, ne réponde pas directement à leur difficulté. || 54. Le Christ, pour se justifier, en appelle à son Père, et invite simplement les Juifs à suivre son exemple dans le zèle qu'il met à garder sa parole. C'est en cela que gît toute sa gloire, et pour cette raison, encore, que sa mission, quoi qu'ils fassent, sera couronnée de succès. Les justes s'en réjouissent déjà, et Abraham tout le premier, car il assiste, dans les limbes, à la réalisation des promesses divines. Mais cette nouvelle évocation du nom d'Abraham continue à exaspérer les Juifs, trop mal orientés, désormais, pour être capables de comprendre les enseignements de ce jour-là. D'abord, ils se moquent (v. 57), puis ils s'irritent, quand Jésus, accentuant l'affirmation de sa supériorité sur Abraham, leur dit qu'il existait avant même qu'Abraham ne fût ; et saisissant des pierres, cette « arme de la multitude », comme dit Bengel, ils n'auraient pas hésité à le faire mourir sur place, si, disparaissant soudain, par miracle ou naturellement, le Christ n'ait résolu, pour ce jour-là, de leur épargner le déicide.

Commentaire. — Le texte que nous lisons aujourd'hui à la messe est la dernière partie de ce long chapitre VIII, où saint Jean nous montre Jésus enseignant dans le Temple, et tout le peuple, *omnis populus* (v. 2), accourant pour l'écouter. Mais ses interlocuteurs, parmi cette foule, sont uniquement les pharisiens, ces éternels hypocrites et les pires adversaires de la mission de Jésus. Ils se prétendaient les représentants les plus authentiques de la vraie religion et se targuaient d'une observation très rigide de la loi. Que valaient-ils, cependant, devant leur propre conscience morale, voilà ce qu'ils nous font connaître eux-mêmes, et précisément dans cet épisode de la « femme adultère », par où commence notre cha-

pitre VIII. Pour ce qui est, maintenant, de leur valeur intellectuelle et scientifique, le Christ nous le révèle en opposant sans cesse, dans ce long entretien, leur enseignement et le sien. L'antithèse s'y poursuit d'un bout à l'autre, et Jésus ne se lasse pas d'y insister.

Pourquoi l'Église nous fait-elle lire ce texte au dimanche de la Passion, alors que la piété des fidèles s'oriente déjà de façon très expresse vers les réalités historiques des derniers jours du Sauveur, sans trop vouloir s'intéresser à des enseignements dogmatiques dans le genre de ceux qui nous sont donnés en ce chapitre de saint Jean ? Mais ces deux aspects de la mission de Jésus sont tellement inséparables, qu'il faut bien se garder de les disjoindre jamais complètement. Que de traits, encore, trouverons-nous dans notre évangile, qui éclairent déjà, d'une lumière très précieuse, les douloureux récits de la Passion sur lesquels, jusqu'au jour de Pâques, nous allons dorénavant méditer ! On y voit, par exemple, comment la vraie cause de la tragédie du Calvaire, ce fut la révolte des Juifs, et plus spécialement des pharisiens, contre ce Messie dont ils avaient espéré une révolution sociale, la restauration du royaume d'Israël, et qui se borne à prêcher « le règne de Dieu », c'est-à-dire un royaume tout spirituel, celui des âmes à conquérir, non pour le temps, mais pour l'éternité.

Aussi bien n'ont-ils plus qu'un seul désir, celui de le faire disparaître, à n'importe quel prix et, nous l'avons vu dans notre évangile, s'ils ne réussissent pas ce jour-là à le lapider, c'est que Jésus se déroba volontairement à leurs coups.

Et donc, il est bien permis de le dire, nous voici pleinement dans cette atmosphère spéciale, faite de haine croissante, de déceptions mal dissimulées — voilà pour les Juifs — et, du côté de Jésus, de zèle de plus en plus actif, mêlé de solennels avertissements, qui fut, à n'en

pas douter, l'atmosphère dans laquelle vécut Jérusalem tout entière, pendant les derniers jours du ministère public de Jésus.

A ne considérer que les instructions dogmatiques qu'il contient, ce VIIIe chapitre de saint Jean, auquel



Fig. 64, page 158.

il faut joindre celui qui précède (*) et les deux qui suivent (**), pourrait fort bien être utilisé pour meu-

(*) Chapitre VII : introduction historique, première phase de la discussion entre les Juifs et le Christ (VII, 10-53). La « femme adultère » commencera le chapitre VIII (VIII, 1-11).

(**) Tout le chapitre IX est rempli par le récit de la guérison de l'aveugle-né, et c'est encore, au point de vue dogmatique, une longue discussion avec les Juifs qui se refusent à croire en Jésus. Nous avons, au chapitre X, l'allégorie du bon Pasteur (X, 1-18). La résurrection de Lazare occupe tout le chapitre XI.

bler cette période des Synoptiques que nous avons appelée le « dernier ministère de Jésus à Jérusalem ». Cela prouve que saint Jean n'a pas cherché à construire son Évangile d'après l'ordre chronologique, et en suivant exactement les indications topographiques qu'a-



Fig. 65, page 158.

vaient notées ses prédécesseurs. Une seule chose le préoccupe, le développement rationnel de la prédication du Christ, en vue de l'établissement de son gouvernement spirituel.

Mais il se trouve que cette méthode le conduit à un parallélisme remarquable avec les récits des Synoptiques. L'évangile de ce jour est bien véritablement — avec les textes qui s'y rattachent étroitement — la préface dogmatique de la Passion.

Nous en trouverons, dimanche prochain, la préface historique, en lisant le récit de l'entrée triomphale à Jérusalem. Mais, à ce moment encore, pour saisir toute la portée de ce triomphe, il faudra nous rappeler le XIe chapitre de saint Jean, celui où nous est racontée la résurrection de Lazare qui appartient, elle aussi, à cette préface historique de la Passion, puisqu'elle fut la cause immédiate, et déterminante, du triomphe des Rameaux, d'une part, et, de l'autre, de la résolution, irrévocable cette fois, que prirent les Juifs de faire mourir Jésus. Pour cette raison, donc, les anciens imagiers ne manquaient pas d'introduire la résurrection de Lazare dans leurs tableaux synoptiques de la Passion.

Iconographie : les synoptiques de la Passion. — Nous ne parlerons pas, dans ce volume, de l'évangile de la Passion proprement dite, puisque les textes qui en contiennent le récit détaillé ne se lisent pas le dimanche : le sujet, d'autre part, est d'une telle richesse, que nous n'aurions pu le traiter, en quelques pages, avec tout le développement qu'il comporte : pour cela, donc, nous avons résolu de lui consacrer un volume tout entier, qui fera suite à cet Evangéliaire des dimanches. Ce sera dans ce livre que nous aurons le moyen de parler, avec quelque détail, de l'illustration du récit de la passion du Sauveur. Mais voici, en manière de provision, quelques images qui permettront d'en prendre une vue synoptique.

**Fig. 64** et **fig. 65**, pages 156 et 157. — Ces deux gravures — ce sont deux détails du grand tableau d'autel de la cathédrale de Cologne — nous montrent les scènes de la Passion que les artistes allemands du quinzième siècle faisaient figurer dans leurs compositions d'ensemble sur la vie de Jésus.

On y trouve représentées six scènes différentes, à savoir : la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de croix, puis la Descente de croix, la Mise au tombeau et enfin la Résurrection.

Ces trois derniers sujets forment un groupe à part auquel on peut donner le nom d' « Epilogue du Calvaire ». Il convient d'y faire rentrer la Résurrection, qui est le couronnement de tout le drame de la Passion.

**Fig. 66**, page 159. — Cet ivoire byzantin du musée de South Kensington, à Londres, renferme, en douze petits panneaux,

répartis sur trois registres, toute une histoire de la vie de Jésus. En voici la description sommaire, en commençant par le premier registre.

C'est d'abord l'Annonciation, avec la Visitation, puis la Nativité



Fig. 66.

— notez-y, en passant, l'Adoration des bergers et le Bain de l'Enfant Jésus — et enfin la Présentation au Temple,

Le second registre renferme le Baptême de Jésus, la Transfiguration, l'Entrée à Jérusalem et le Calvaire.

Les quatre scènes du dernier registre représentent la Descente aux limbes, l'Apparition de Jésus à ses disciples ou l'incrédulité de saint Thomas, l'Ascension et la Pentecôte.

On remarquera que la Passion n'est rappelée ici que par les deux scènes des Rameaux et du Calvaire, c'est-à-dire les deux actions qui ouvrent et ferment le drame. Des épisodes douloureux qui se déroulent entre ces deux scènes, rien n'est évoqué. Et si l'on considère que le Christ, sur la croix, ressemble plutôt à un Triomphateur qu'à un supplicié, on comprendra pourquoi on

dit, généralement, que l'art byzantin, fidèle en cela aux traditions de l'art chrétien primitif, s'est rarement appesanti sur la considération de Jésus souffrant, s'attachant de préférence à montrer les aspects glorieux de son rôle de Messie. Le moyen âge français, au contraire, ne se lasse pas de songer à Jésus souffrant. L'iconographie de la Passion, en conséquence, se transforme alors de façon presque totale : nous vivons encore, aujourd'hui, sur les reliefs de cet art du moyen âge.

**Fig. 67,** PAGE 161. *Miniature d'un manuscrit de Cambridge* (cinquième siècle). — On ne saurait conclure, toutefois, les considérations précédentes en disant qu'avant l'époque romane, l'art chrétien ne représentait pas le détail des scènes de la Passion. Car il le fait, dès le cinquième siècle, mais sans insister sur l'aspect douloureux des scènes qu'il représente.

A Ravenne, par exemple, dans la décoration de Sant' Apollinare Nuovo, le second groupe des mosaïques au-dessus de la colonnade renferme les sujets suivants : la Cène, le Jardin des Oliviers, le Baiser de Judas, Jésus conduit au jugement, Jésus devant ses juges, Prédiction du reniement de saint Pierre, Jésus renié par saint Pierre, le Repentir — ou le Désespoir — de Judas, Pilate se lavant les mains, la Marche au Calvaire et enfin, pour finir le cycle, les Marie au sépulcre, les Disciples d'Emmaüs, et l'Incrédulité de saint Thomas. Voilà donc une narration fort détaillée de la Passion : mais, on l'aura sans doute remarqué, le Calvaire proprement dit n'y figure pas, et cela suffit déjà amplement à confirmer la remarque que nous avons faite sur le caractère des synoptiques de la Passion avant l'époque romane.

Nous ne pouvions songer à reproduire ici toute la série des mosaïques de Ravenne. Mais voici, en revanche, une très intéressante miniature, que nous empruntons au P. Garucci, et qui relève sensiblement de la même inspiration. Les douze petits tableaux qui la composent se rapportent exclusivement à l'histoire de la Passion.

Pourquoi leur ordre a-t-il été interverti de la sorte, voilà ce que nous ne saurions expliquer d'une façon qui nous paraisse satisfaisante. De semblables transpositions se rencontrent assez souvent, — par exemple au grand vitrail de la Passion, à Bourges, — et, quand il s'agit de sculptures ou de peinture sur verre, on peut, avec une vraisemblance suffisante, supposer que ces changements sont causés par des raisons d'ordre purement matériel. Mais, à propos d'une miniature, l'explication devient moins vraisemblable, et il faudrait chercher autre chose.

Nous ne le tenterons pas. Mais nous donnerons la nomenclature des sujets de cet intéressant synoptique, d'après l'ordre chronologique selon lequel il conviendrait de les placer.

Viendrait, en premier lieu, la *Résurrection de Lazare* : ce fut, en effet, la cause déterminante à la fois du triomphe de Jésus, au jour des Rameaux, et de la dernière explosion de la fureur des



Fig. 67. — Miniature d'un manuscrit de Cambridge (cinquième siècle)

D'après Garrucci.

Juifs qui allait aboutir à l'arrestation de Jésus et à sa mort. Après cette scène viendraient successivement l'*Entrée à Jérusalem*, le *Lavement des pieds* et l'*Institution de l'eucharistie*.

La Passion proprement dite commence avec les scènes du jardin des Oliviers; trois histoires de notre miniature y sont consacrées : la *Prière de Jésus*, — elle se décompose elle-même en deux épisodes, — le *Baiser de Judas* et enfin l'*Arrestation de Jésus*.

Nous sommes au troisième registre, et l'*Arrestation de Jésus* en occupe, sur la gauche, le premier tableau. Les scènes, maintenant, se suivent dans l'ordre même du récit évangélique.

*Jésus devant le grand prêtre*, tel est le sujet du second tableau de ce registre. On y voit le grand prêtre qui déchire sa robe, ainsi que nous le racontent les évangélistes. « Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, disant : il a blasphémé. » (Matth., xxvi, 66.) A la suite de quoi, et tout aussitôt, deux serviteurs s'emparent de Jésus et le conduisent hors de la salle du jugement.

Ce qui suit, dans l'histoire et dans la miniature, c'est la *Scène des outrages* : « Alors ils lui crachèrent au visage, et lui donnèrent des coups de poing et des soufflets, en disant : Prophétise-nous, Christ, qui t'a frappé? » (Matth., xxvi, 67.)

Le premier tableau du dernier registre représente la scène de *Jésus devant Pilate*, et en deux actions, comme sur les sarcophages. On y voit, en effet, Pilate se lavant les mains, ce qui est, à proprement parler, la condamnation de Jésus, et, secondement, Jésus emmené par des soldats : car, à peine prononcée, la sentence reçoit déjà un commencement d'exécution.

C'est une première ébauche de la *Marche au Calvaire*, qui se poursuit dans les deux tableaux suivants, mais avec quelques accessoires destinés à en montrer la douloureuse progression. Dans le dernier tableau, on voit Siméon qui aide Jésus à porter sa croix.

Et c'est tout.

Car, au cinquième siècle, on n'insistait pas encore sur le *Calvaire* proprement dit. J'allais négliger d'avertir que la **figure 63**, qui est mise, en manière de « lettrine », au début de notre évangile, — on la retrouvera ci-contre, en tête de l'évangile xx, — est la reproduction d'un des petits panneaux d'un ivoire du Vatican. Elle représente le Christ en croix, avec la Vierge et saint Jean, puis, dans le haut, le soleil et la lune.

---

## XX

## DIMANCHE DES RAMEAUX

**Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.** (**Matth.**, xxi, 1-9. [Marc, xi, 1-11 ; Luc, xix, 29-44 ; Jean, xii, 12-17.])



Fig. 68.

En ce temps-là, [1] comme Jésus et ses disciples approchaient de Jérusalem et arrivaient à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, [2] en leur disant :

— Allez à la ferme qui est devant vous ; là vous trouverez une ânesse attachée, et son ânon avec elle ; détachez-les et amenez-les-moi. [3] Si l'on vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on vous les laissera aller.

[4] Or, tout cela arrivait, afin que s'accomplît ce qui avait été dit par le prophète. « [5] Dites à la fille de Sion : Voici que ton roi vient à toi plein de douceur, monté sur une ânesse et sur un ânon, le petit de celle qui porte le joug. »

[6] Les disciples s'en allèrent et firent ce que Jésus leur avait ordonné. [7] Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, mirent sur eux leurs vêtements et le firent asseoir dessus. [8] La foule, en grand nombre, étendit aussi ses vêtements sur le chemin, d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient la route. [9] Les foules qui précédaient, et

**celles qui suivaient, criaient : Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !**

*En ce temps-là,* — pendant la période du dernier ministère de Jésus à Jérusalem, et à la fin du long voyage qui l'y amène. On suppose que la scène eut lieu véritablement, comme la liturgie l'admet, le dimanche qui précède la Pâque. Jésus a quitté Jéricho le vendredi, avec une caravane de pèlerins ; le lendemain, jour du sabbat, il s'est arrêté à Béthanie et c'est le jour suivant qu'il se met en marche pour descendre à Jérusalem, avec la caravane. « Au départ, Jésus est entouré d'une multitude sympathique. Mais le peuple hiérosolymitain et les Juifs de la province accourus pour la fête, ayant appris qu'il approchait de la ville, vont au-devant de lui. La rencontre des deux foules produit une explosion d'enthousiasme. C'est là un détail propre au quatrième Evangile, et qui éclaire la scène d'un jour particulier. L'ovation est d'autant plus expressive qu'elle est spontanée et imprévue. » (P. Calmes, *lib. cit.*, p. 351.) || 1. *A Bethphagé,* « vers Bethphagé et Béthanie », dit saint Luc, ce qui donnerait déjà à penser que Bethphagé — le pays des figues, d'après l'étymologie — ne se trouvait pas où on le montre aujourd'hui aux pèlerins, à cinq cents pas, environ, de la rotonde de l'Ascension, mais plus en avant, du côté de Béthanie, tout à fait au sommet du mont des Oliviers. || 4. Saint Jean, de même que saint Matthieu, rapporte la prophétie, qui est tirée du livre de Zacharie (ix, 9), et il a soin d'ajouter : « Les disciples ne comprirent pas cela d'abord ; mais, lorsque Jésus eut été glorifié, ils se rappelèrent que cela était écrit de lui et qu'il l'avait réalisé. » (Jean, xii, 16.) || 9. Cette exclamation de la foule : *Hosanna*, etc., est empruntée au psaume cviii, verset 25. « Tous les Juifs lui donnaient un sens messianique. Pendant la fête des Tabernacles, chaque jour de l'octave, une procession solennelle était conduite autour de l'autel au chant de ce cantique ; ce dernier jour, elle se déroulait sept fois ; d'où le nom *Hosanna Rabba* (grand hosanna) donné à ce jour. Les branches de myrte et de saule, les palmes étaient appelées elles-mêmes *hosanna.* Cette exclamation est une prière, une invocation... Le peuple salue le fils de David, roi Messie ; il salue aussi le règne qui vient : Dieu lui envoie le soleil des cieux où il habite. » (P. Rose, *Saint Marc*, p. 108.) || Un intéressant détail, qui ne se trouve pas dans les autres évangélistes, a été conservé par saint Luc. Après avoir dit que « toute la multitude des disciples, saisie de joie, se mit à louer Dieu, à haute voix, pour tous les miracles qu'ils avaient vus », il note que « quelques pharisiens, mêlés à la foule, dirent à Jésus : Maître, réprime tes disciples. Et il répondit : Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront. » (Luc, ix, 39-40.) C'était le proverbe connu, consigné au livre du prophète Habacuc (ii, 11). Mais avait-il jamais trouvé une plus légitime application ? Car il ne faut pas oublier que, pour

clore la longue série de ses miracles, et annoncer encore celui, le plus grand de tous, par lequel il allait les contresigner, pour ainsi dire, en se ressuscitant lui-même, Jésus venait, à Béthanie, d'ouvrir la pierre du tombeau de Lazare, pour lui ordonner d'en sortir, et que c'était là le miracle qui avait surtout rempli d'enthousiasme ceux qui l'accompagnaient. C'était aussi celui que les pharisiens lui pardonnaient le moins, et qui les allait déterminer à ne plus ajourner sa mort. L'histoire de la résurrection de Lazare est liée très étroitement à celle de la passion du Sauveur : nous dirons, plus tard, que l'art chrétien en fait entrer la représentation dans toutes les scènes où il se propose de raconter, de façon synoptique, l'histoire de la Passion.

Méditation pour le dimanche des Rameaux (*). — Aujourd'hui, la sainte mère l'Église commémore solennellement deux processions. La première fut celle que firent les Juifs, du mont des Oliviers jusqu'à Jérusalem, portant des rameaux de palmiers et d'oliviers et chantant des cantiques, procession qui fut une longue vénération et un long hommage, et l'Église la représente dans l'évangile d'aujourd'hui. La seconde procession fut celle des Juifs traînant le Christ de Jérusalem jusqu'au mont du Calvaire, au milieu des opprobres et des dérisions : cette procession-là fut toute ignominie et toute douleur. L'Église la représente aussi aujourd'hui dans l'évangile de la Passion.

I. Touchant la première procession, quatre choses sont à examiner.

Premièrement, par qui cette procession fut faite : car elle ne fut point faite par les grands ou les riches, mais par les enfants et les pauvres, d'où il est dit en l'évangile de ce jour : *Plurima autem turba straverunt vestimenta*

(*) Nous empruntons cette méditation à notre *Christ de « la Légende dorée »*, p. 172-181. Maison de la Bonne Presse. Si nous la reproduisons intégralement malgré son étendue, c'est pour combler, en quelque manière, la très grande lacune de ce premier volume de l'Evangéliaire, dans lequel nous n'aurons pas à traiter, expressément, de la Passion. Ne pas oublier, maintenant, que nous traduisons un vieil auteur du *treizième siècle*.

*sua in via*, une grande multitude de peuple étendit ses vêtements sur le chemin (Matth., xxi, 8). Or, pendant que les enfants et les pauvres conduisaient le Christ en procession, les pharisiens et les prêtres traitaient de la mort du Christ !

Ce furent, en effet, les simples et les pauvres qui s'attachèrent à Jésus-Christ : aussi bien, parmi tous les riches, le Seigneur en eut un seul, à savoir Zachée, pour ami (Luc, xix), et, de tous les puissants, un seul, le centurion (Matth., viii) ; de tous les sages, enfin, un seul, Nicodème (Jean, iii). D'où il est dit, en l'Épître aux Corinthiens : *Videte vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles; sed quæ stulta sunt mundi, elegit Deus, ut confundat sapientes*, c'est-à-dire : Voyez, mes frères, si c'est votre vocation ; car il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles, mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages. (*I Cor.*, i, 26-27.)

Il faut voir, secondement, pourquoi le Christ, allant à la mort, a voulu recevoir un si grand honneur, alors qu'il rejette avec mépris les autres honneurs royaux (Jean, vi). On doit répondre que le Christ agit ainsi pour instruire celui qui a été élevé à de grands honneurs qu'il lui faut penser à la mort, et ne pas être superbe. Si quelqu'un possède de grandes richesses, qu'il pense qu'il court à la mort, et que, de toutes ses richesses, avec lui il n'emportera rien qu'un suaire. D'où il est dit, au livre de Job : Moi, qui étais riche, j'ai étendu un sac sur ma peau et j'ai couvert ma tête de cendre, *saccum consui super cutem meam et operui cinere carnem meam.* (Job, xvi, 16.) Et encore : Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu j'y rentrerai, *nudus egressus sum de utero matris meæ et nudus reverto illuc.* (Job, i, 21.) L'homme arrivé à de grands honneurs doit penser qu'il court à la mort, et que, s'il

est sur un degré très élevé, après il tombera dans un lieu très bas ; car, sous la terre, lui qui s'est élevé autrefois au-dessus des autres en les dominant, alors les serpents, et les bêtes, et les vers grimperont sur lui et le domineront à leur tour. D'où l'Ecclésiaste : *Cum morietur homo hæreditabit serpentes et bestias et vermes*, quand



Fig. 69, page 174.

l'homme sera mort, il aura pour héritage les serpents, les bêtes et les vers. (*Eccl.*, x, 13.) Celui qui nourrit son corps de maintes délices, le pare d'habits aux couleurs variées et pratique les voluptés de la chair, que celui-là songe qu'il court à la mort, et que les vers un jour, déchireront et mangeront ce corps délicatement nourri, d'où il est dit, au livre de Job : *Viscera ejus plena sunt adipe, et medullis ossa illius irrigantur... et tamen in pulvere dormient et vermes operient eos*, sa chair est toute pleine de graisse et ses os bien arrosés de moelle...

cependant il dormira (comme les autres) dans la poussière, et les vers le couvriront. (Job, xxi, 24 et 26.)

Sur quoi Hugo de Saint-Victor dit en son livre *De claustro animæ* : Pourquoi engraisses-tu ta chair de choses précieuses, elle que les vers, dans quelques jours, vont manger au tombeau? Et ton âme ! Pourquoi ne l'embellis-tu pas d'œuvres précieuses, cette âme qui, pour Dieu et les anges, doit être préservée en vue du jugement? Pourquoi ce mépris pour ton âme? Et pourquoi permettre à la chair, cette esclave, de devenir maîtresse et dominatrice? Certes, que la véritable maîtresse devienne ainsi une esclave, c'est là un grand abus !

Troisièmement, il faut considérer pourquoi le Christ, après qu'il eut été si grandement honoré, voulut cependant verser des larmes. Car il est dit en saint Luc : *Ut appropinquavit, videns civitatem flevit super illam*, lorsqu'il fut arrivé proche de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle. (Luc, xix, 41.) C'est qu'il a voulu montrer que les joies et les honneurs de ce monde sont mêlés de larmes et de douleurs. Au ciel, toutes choses sont sans mélange, dans le monde, toutes sont mélangées : dans l'enfer, c'est pure corruption.

D'où saint Augustin, en son livre *De Trinitate* : Qu'est-ce à dire : je serai leur Dieu, sinon : je serai tout ce que l'on désire : vie, santé, nourriture, abondance, gloire, honneur et paix? Toutes ces choses, dans le ciel sont sans mélange, dans le monde sont mélangées, dans l'enfer ne sont que corruption.

Procédons par ordre : la vie, au ciel, est pure, parce qu'elle y est sans la crainte; au lieu que, dans le monde, elle est mêlée, puisqu'il y a la mort à côté de la vie ; au lieu que dans l'enfer, enfin, elle est corrompue et pourrie, parce qu'il n'y a là que la mort sans la vie.

La santé, au ciel, est sans mélange, car on l'y possède sans la maladie, au lieu que, dans le monde, elle est alté-

rée, parce que la maladie côtoie la santé, au lieu que dans l'enfer, enfin, elle est corrompue, infecte, parce que la maladie seule s'y trouve, et jamais la santé.

La nourriture, je veux dire la satisfaction de la faim, est sans mélange au ciel, où elle existe sans la faim, tandis qu'elle est mêlée sur terre, car, à côté de la satisfaction de la faim, il y a la faim, et corrompue et ignoble dans l'enfer, où la faim se fait toujours sentir sans jamais se satisfaire.

L'abondance, je veux dire la richesse, est au ciel sans mélange, parce qu'on y trouve à la fois la richesse et la pauvreté; mais en enfer elle est corrompue et fétide, parce que la pauvreté y règne à l'exclusion de la richesse.

La gloire, c'est-à-dire la beauté, au ciel, est belle, car elle y brille impeccable.

L'honneur, au ciel, est pur: c'est l'honneur sans tache; dans le monde il est souillé, car le déshonneur s'y mêle; et, dans l'enfer, il est gâté, répugnant, car il n'y a que le déshonneur et pas d'honneur.

La paix est pure au ciel, où réside la paix sans trouble; mêlée dans le monde, où la paix ne dure point sans troubles; gâtée et perdue dans l'enfer, qu'agite un perpétuel trouble, sans que jamais la paix y vienne. Tous les biens, au ciel, sont purs de tout mélange, parce qu'au ciel il y a tous les biens sans un seul des maux ; dans le monde, ils sont mélangés, car à beaucoup de biens sont mêlés des maux ; dans l'enfer, ils sont gâtés et corrompus, parce que les maux seuls s'y trouvent, sans mélange d'aucun bien.

Toutes ces choses, le prophète David les dit : *Calix in manu Domini vini meri plenus misto; et inclinavit ex hoc in hoc ; verumtamen fœx ejus non est exinanita, bibent ex eo omnes peccatores terræ*, ce qui veut dire : Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, mélangé d'amertume ; et il en verse tantôt à l'un, tantôt à l'autre,

sans que la lie en soit épuisée : tous les pécheurs de la terre en boiront. (Ps. LXXIV, 9.) De ces paroles, il suit que Dieu tient trois calices : l'un est plein de vin pur : à ce calice tous boivent dans le ciel, car il est plein de vie, de santé, d'abondance, de richesse, d'honneur, etc. Le second est plein de mélange : y boivent tous les hommes, dans le monde, car ce calice est plein à la fois de santé et de maladie, de nourriture et de faim, de richesse et de pauvreté, etc. Quant au troisième calice, il est plein de lie, et à celui-là boivent les damnés dans l'enfer ; et celui-là est plein de maladie, de mort, de pauvreté, de hideur et de toutes sortes de choses.

Quatrièmement, il faut considérer pourquoi le Christ n'a pas voulu s'asseoir sur un cheval, mais sur une ânesse. Il a fait cela parce qu'il ne s'installe pas dans les cœurs des orgueilleux, mais dans ceux des humbles et des doux.

Le Christ ne s'asseoit pas, dit Chrysostome, sur un char d'or, resplendissant de pourpre ; il ne monte pas sur un bouillant coursier aux passions belliqueuses, mais sur une ânesse, douce, amie de la tranquillité et de la paix. Le cheval, c'est le superbe ; cette ânesse, c'est l'humble. Car le cheval, si on le touche, regimbe; l'ânesse, elle, se renferme dans sa douceur. Si les superbes sont repris, ils vous écoutent impatiemment. Il y a certains animaux qui ne se laissent pas toucher, parce qu'ils sont l'arrogance même, comme le lion, ou parce qu'ils sont trop sauvages pour être domestiqués, comme le loup, ou bien enfin parce qu'ils piquent, comme le hérisson. Pareillement, il y a trois espèces d'hommes qui ne veulent pas être repris. Les premiers sont les superbes, dont le prophète dit : Touchez les montagnes, c'est-à-dire les esprits des superbes, et elles fumeront d'impatience, etc. Et l'Ecclésiaste : *Dives injuste egit, et fremet; pauper autem læsus tacebit*, le riche fait une injustice et il crie



Fig. 70. — Retable de Duccio, a Sienne

avec menaces; le pauvre a été offensé, et il demeure dans le silence. (*Eccl.*, XIII, 4.) Les seconds sont des hommes endurcis dans le mal, qui ne peuvent, ainsi que les loups, être domestiqués et conduits au bien, dont l'Ecclésiastique : *Perversi difficile corriguntur*, les pervers sont difficilement corrigés. Et encore : *Peccator homo vitabit correctionem*, l'homme pécheur évitera la correction. (*Eccli.*, XXXII, 21.) Les troisièmes, enfin, sont des hommes astucieux, qui, touchés, c'est-à-dire repris, font immédiatement, grâce à mille prétextes, ce que fait le hérisson. Celui qui cache ses crimes, dit Salomon, ne réussira point : mais celui qui les confesse et s'en retire, celui-là obtiendra miséricorde. *Qui abscondit scelera sua non dirigetur : qui autem confessus fuerit, et reliquerit ea misericordiam consequetur.* (*Prov.*, XXVIII, 13.)

II. Au sujet de la seconde procession — que l'Église honore en ce jour — deux choses sont à considérer.

La première chose est que, dans cette procession, il y eut différentes sortes de personnes. Il y eut des bons; et d'entre eux les uns devinrent mauvais et ne rentrèrent jamais en possession du bien : tel Judas ; d'autres persévérèrent toujours dans le bien : telle la bienheureuse Vierge Marie ; d'autres bons, enfin, devenus mauvais, redevinrent bons : tels les apôtres, qui perdirent Dieu pendant la Passion et le recouvrèrent à la Résurrection. Il y eut des mauvais, et de deux sortes. Les uns, après avoir été mauvais, devinrent bons : tels le larron de droite et Longinus; les autres mauvais persévérèrent dans le mal : tels le larron de gauche et les Juifs qui firent le crucifiement.

Cette procession, il y en eut qui la désertèrent corps et âme : tels les apôtres, qui s'enfuirent et perdirent la foi. D'autres ne s'enfuirent pas, mais eurent le cœur infidèle : telles Marie-Madeleine et les autres femmes, qui res-

tèrent en chair et en os auprès de la croix, mais qui perdirent cependant la foi. D'autres, inversement, s'enfuirent, dont le cœur resta fidèle : tel fut, à ce qu'on croit, Jacques l'apôtre, dont saint Jérôme, en son livre des hommes illustres, dit que, pendant la Passion, il fit le vœu de ne pas manger, tant qu'il ne verrait pas le Christ ressuscité. D'autres, enfin, furent là corps et âme : telle fut la Vierge bienheureuse, qui se tint près de la croix et garda sa foi intacte.

Secondement, ce qui apparaît dans cette procession, c'est la différence des dispositions des Juifs. Dans la première procession, les Juifs firent au Christ six grands honneurs ; dans la seconde, six grands outrages. Dans la première, avec toutes sortes de respects, ils le placèrent sur le petit âne, et couvrirent le chemin de leurs vêtements ; dans la seconde, avec toutes sortes de flétrissures, ils le suspendirent au gibet, et le dépouillèrent de ses vêtements. Dans la première, ils lui portèrent des rameaux de palmiers et d'oliviers ; dans la seconde, ils lui enfoncèrent dans la tête les épines les plus pointues. Dans la première, ils lui donnèrent le nom de roi ; dans la seconde, ils lui dénièrent ce nom. Dans la première, ils l'appelèrent Sauveur, en chantant *Hosanna!* ce qui signifie : Sauve-nous, de grâce ! Dans la seconde, ils nièrent qu'il fût le Sauveur, et ils disaient : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! » Dans la première, ils le dirent béni au nom du Seigneur ; dans la seconde, ils le traitèrent de maudit, de malfaiteur, qu'il fallait attacher à la fourche de la croix, et ils criaient : « Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le !... »

Iconographie. — Nous avons illustré ce long commentaire avec deux gravures, seulement, et l'on trouvera peut-être que c'est un peu trop de réserve, étant donné que « les Rameaux » sont un des sujets que l'art chrétien se plaît le plus à représenter, puisqu'on le voit dès les origines, aux sculptures, par exemple, des sarcophages, et que, jusque de nos jours, les artistes ont aimé à le

traiter fréquemment, comme un de ceux où ils trouvent, le plus aisément, à faire montre de leur incontestable talent. Mais nous n'hospitalisons pas, dans ce livre, les images qui ne sont capables que d'amuser honnêtement le lecteur, sans plus chercher de l'instruire et de l'édifier. Nos deux images, d'autre part, suffisent à nous faire savoir ce qu'il est le plus important de connaître sur la question.

**Fig. 69**, PAGE 167. — Dans la première, qui est la reproduction d'une des miniatures du *Saint Grégoire* de la Bibliothèque nationale, on trouvera consignés les détails les plus caractéristiques du récit évangélique : c'est la formule byzantine de la scène, telle que nous la fait connaître un des documents les plus appréciés du neuvième siècle. Il y manque, toutefois, un certain nombre de détails d'ordre plus exclusivement « pittoresques », que les documents similaires ne négligent presque jamais, et qui complètent heureusement, d'autre part, la narration sacrée. Pour cette raison, donc, on lira, avec plus d'attention, notre seconde gravure.

**Fig. 70**, PAGE 171. — Celle-là est très complète. C'est un des panneaux de ce merveilleux retable de Duccio, à l'Opera del Duomo, à Sienne, que nous regardons comme un des documents iconographiques les plus importants pour nous faire connaître la piété populaire du quatorzième siècle.

# XXI

# DIMANCHE DE PAQUES

**Les saintes femmes au tombeau.** (**Marc**, XVI, 1-7. [MATTH., XXVIII, 1-18; LUC, XXIV, 1-8.])


Fig. 71.

En ce temps-là, 1 Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus. 2 De grand matin, le premier jour après le sabbat, elles arrivèrent au sépulcre, alors que le soleil venait de se lever.

3 Or, elles se disaient entre elles : Qui nous roulera la pierre de devant l'entrée du sépulcre? 4 Mais, en regardant, elles virent que cette pierre avait été roulée : or, elle était fort grande.

5 Puis, entrant dans le sépulcre, elles aperçurent un jeune homme, assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles furent effrayées. 6 Mais il leur dit :

— Ne craignez pas; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié? Il est ressuscité, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avait mis. 7 Mais allez dire à ses disciples, et à Pierre, qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.

*En ce temps-là,* — et saint Marc l'indique avec précision, c'est-à-dire « lorsque le sabbat fut passé, *cum transisset sabbatum* », le soir, donc, du samedi, après le coucher du soleil, au moment où, les boutiques des marchands s'ouvrant derechef, les saintes femmes purent s'y rendre afin d'acheter leurs parfums. || *Pour embaumer Jésus.* Joseph d'Arimathie et Nicodème n'avaient obtenu de Pilate que tout à fait aux dernières heures du vendredi la permission de

détacher de la croix le corps de Jésus. Or, le jour du sabbat approchait, pendant lequel on n'aurait pu profiter de cette permission, les coutumes juives s'y opposant formellement : l'embaumement du Christ fut donc hâtif, bien que Nicodème n'y eût pas épargné les parfums. C'est pour suppléer à cet embaumement sommaire que les saintes femmes ont acheté des aromates le samedi soir, dans l'intention de se rendre au sépulcre dès qu'elles le pourraient faire utilement. || 2. *De grand matin*, pour arriver quand le soleil se levait, dit le texte grec, ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου, ce qui suppose qu'elles se levèrent au milieu de la nuit, ayant fort peu dormi, car les nuits, à cette époque de l'année, sont courtes, en Orient, et les achats furent faits par elles, la veille, assez tardivement. || 3. *La pierre de devant l'entrée du sépulcre* (et il faut ici se représenter ce qu'était un « sépulcre » d'Orient) les préoccupe uniquement, car c'est, à l'ordinaire, un bloc fort massif, qu'il n'est pas facile de déplacer. Remarquez encore qu'elles ne savent pas les précautions qui ont été prises par les autorités juives pour la surveillance du sépulcre, que protègent, à la fois, des gardes et des scellés. Or, supposé qu'elles aient espéré corrompre les gardes, à prix d'argent, elles n'auraient pu briser des scellés apposés par l'ordre de Pilate. || 4. *Mais en regardant*, littéralement :, en regardant de bas en haut, et à distance, de loin, *respicientes*, ἀναβλέψασαι. Le sépulcre, de fait, se trouvait en haut, sur une éminence, et les saintes femmes, avant même d'y arriver, sont frappées de voir, à l'entrée, que la pierre « qui était fort grande » avait été « roulée » (ces pierres de sépulcre affectent souvent la forme cylindrique) en avant, de façon à laisser ouverte l'entrée du tombeau. || Les détails très caractéristiques de cette apparition de l'ange — car il n'y en a qu'un, et non pas deux — permettent de la distinguer de celle racontée par saint Luc (xxiv, 1-11), où le groupe des saintes visiteuses, d'autre part, est plus nombreux que dans l'apparition racontée par saint Marc et par saint Matthieu (xxviii, 1-8). Les paroles angéliques, toutefois, sont sensiblement les mêmes, et il ne pouvait pas en être autrement, puisqu'elles devaient énoncer les mêmes choses. Donc, il serait permis de distinguer, au matin de Pâques, deux constatations différentes, par deux groupes de saintes femmes, du sépulcre vide, et ce serait en s'autorisant du vieux principe : *Distingue tempora et concordabit Scriptura.* On pourrait, toutefois, identifier les deux récits, malgré leurs divergences accidentelles, en leur « appliquant le principe de solution qui valait pour les divergences similaires (deux possédés de Gérasa, deux aveugles de Jéricho, selon saint Matthieu, un seul possédé, un seul aveugle, selon saint Luc). Les écrivains sacrés, qui n'ont pas l'intention de rapporter toutes les circonstances d'un fait historique, n'auraient mentionné que l'ange qui aurait tenu le discours, de même que saint Marc et saint Luc n'ont parlé que du démoniaque tourmenté par la légion et que de l'aveugle Bartimée qui était connu dans l'Eglise. » (P. Rose, *Saint Luc*, p. 231.) Cette



Fig. 67. — Miniature d'un manuscrit de Cambridge (cinquième siècle)

D'après Garrucci.

Juifs qui allait aboutir à l'arrestation de Jésus et à sa mort. Après cette scène viendraient successivement l'*Entrée à Jérusalem*, le *Lavement des pieds* et l'*Institution de l'eucharistie*.

La Passion proprement dite commence avec les scènes du jardin des Oliviers; trois histoires de notre miniature y sont consacrées : la *Prière de Jésus*, — elle se décompose elle-même en deux épisodes, — le *Baiser de Judas* et enfin l'*Arrestation de Jésus*.

Nous sommes au troisième registre, et l'*Arrestation de Jésus* en occupe, sur la gauche, le premier tableau. Les scènes, maintenant, se suivent dans l'ordre même du récit évangélique.

*Jésus devant le grand prêtre*, tel est le sujet du second tableau de ce registre. On y voit le grand prêtre qui déchire sa robe, ainsi que nous le racontent les évangélistes. « Alors le grand prêtre déchira ses vêtements, disant : il a blasphémé. » (MATTH., XXVI, 66.) A la suite de quoi, et tout aussitôt, deux serviteurs s'emparent de Jésus et le conduisent hors de la salle du jugement.

Ce qui suit, dans l'histoire et dans la miniature, c'est la *Scène des outrages* : « Alors ils lui crachèrent au visage, et lui donnèrent des coups de poing et des soufflets, en disant : Prophétise-nous, Christ, qui t'a frappé? » (MATTH., XXVI, 67.)

Le premier tableau du dernier registre représente la scène de *Jésus devant Pilate*, et en deux actions, comme sur les sarcophages. On y voit, en effet, Pilate se lavant les mains, ce qui est, à proprement parler, la condamnation de Jésus, et, secondement, Jésus emmené par des soldats : car, à peine prononcée, la sentence reçoit déjà un commencement d'exécution.

C'est une première ébauche de la *Marche au Calvaire*, qui se poursuit dans les deux tableaux suivants, mais avec quelques accessoires destinés à en montrer la douloureuse progression. Dans le dernier tableau, on voit Siméon qui aide Jésus à porter sa croix.

Et c'est tout.

Car, au cinquième siècle, on n'insistait pas encore sur le *Calvaire* proprement dit. J'allais négliger d'avertir que la **figure 63**, qui est mise, en manière de « lettrine », au début de notre évangile, — on la retrouvera ci-contre, en tête de l'évangile XX, — est la reproduction d'un des petits panneaux d'un ivoire du Vatican. Elle représente le Christ en croix, avec la Vierge et saint Jean, puis, dans le haut, le soleil et la lune.

---

# XX

# DIMANCHE DES RAMEAUX

**Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem.** (**Matth.**, xxi, 1-9. [Marc, xi, 1-11; Luc, xix, 29-44; Jean, xii, 12-17.])


Fig. 68.

En ce temps-là, [1] comme Jésus et ses disciples approchaient de Jérusalem et arrivaient à Bethphagé, près de la montagne des Oliviers, Jésus envoya deux de ses disciples, [2] en leur disant :

— Allez à la ferme qui est devant vous; là vous trouverez une ânesse attachée, et son ânon avec elle ; détachez-les et amenez-les-moi. [3] Si l'on vous dit quelque chose, dites que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on vous les laissera aller.

[4] Or, tout cela arrivait, afin que s'accomplît ce qui avait été dit par le prophète. « [5] Dites à la fille de Sion : Voici que ton roi vient à toi plein de douceur, monté sur une ânesse et sur un ânon, le petit de celle qui porte le joug. »

[6] Les disciples s'en allèrent et firent ce que Jésus leur avait ordonné. [7] Ils amenèrent l'ânesse et l'ânon, mirent sur eux leurs vêtements et le firent asseoir dessus. [8] La foule, en grand nombre, étendit aussi ses vêtements sur le chemin, d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient la route. [9] Les foules qui précédaient, et

**celles qui suivaient, criaient : Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !**

*En ce temps-là*, — pendant la période du dernier ministère de Jésus à Jérusalem, et à la fin du long voyage qui l'y amène. On suppose que la scène eut lieu véritablement, comme la liturgie l'admet, le dimanche qui précède la Pâque. Jésus a quitté Jéricho le vendredi, avec une caravane de pèlerins ; le lendemain, jour du sabbat, il s'est arrêté à Béthanie et c'est le jour suivant qu'il se met en marche pour descendre à Jérusalem, avec la caravane. « Au départ, Jésus est entouré d'une multitude sympathique. Mais le peuple hiérosolymitain et les Juifs de la province accourus pour la fête, ayant appris qu'il approchait de la ville, vont au-devant de lui. La rencontre des deux foules produit une explosion d'enthousiasme. C'est là un détail propre au quatrième Evangile, et qui éclaire la scène d'un jour particulier. L'ovation est d'autant plus expressive qu'elle est spontanée et imprévue. » (P. Calmes, *lib. cit.*, p. 351.) || 1. *A Bethphagé*, « vers Bethphagé et Béthanie », dit saint Luc, ce qui donnerait déjà à penser que Bethphagé — le pays des figues, d'après l'étymologie — ne se trouvait pas où on le montre aujourd'hui aux pèlerins, à cinq cents pas, environ, de la rotonde de l'Ascension, mais plus en avant, du côté de Béthanie, tout à fait au sommet du mont des Oliviers. || 4. Saint Jean, de même que saint Matthieu, rapporte la prophétie, qui est tirée du livre de Zacharie (ix, 9), et il a soin d'ajouter : « Les disciples ne comprirent pas cela d'abord ; mais, lorsque Jésus eut été glorifié, ils se rappelèrent que cela était écrit de lui et qu'il l'avait réalisé. » (Jean, xii, 16.) || 9. Cette exclamation de la foule : *Hosanna*, etc., est empruntée au psaume cviii, verset 25. « Tous les Juifs lui donnaient un sens messianique. Pendant la fête des Tabernacles, chaque jour de l'octave, une procession solennelle était conduite autour de l'autel au chant de ce cantique ; ce dernier jour, elle se déroulait sept fois ; d'où le nom *Hosanna Rabba* (grand hosanna) donné à ce jour. Les branches de myrte et de saule, les palmes étaient appelées elles-mêmes *hosanna*. Cette exclamation est une prière, une invocation... Le peuple salue le fils de David, roi Messie ; il salue aussi le règne qui vient : Dieu lui envoie le soleil des cieux où il habite. » (P. Rose, *Saint Marc*, p. 108.) || Un intéressant détail, qui ne se trouve pas dans les autres évangélistes, a été conservé par saint Luc. Après avoir dit que « toute la multitude des disciples, saisie de joie, se mit à louer Dieu, à haute voix, pour tous les miracles qu'ils avaient vus », il note que « quelques pharisiens, mêlés à la foule, dirent à Jésus : Maître, réprime tes disciples. Et il répondit : Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront. » (Luc, ix, 39-40.) C'était le proverbe connu, consigné au livre du prophète Habacuc (ii, 11). Mais avait-il jamais trouvé une plus légitime application ? Car il ne faut pas oublier que, pour

clore la longue série de ses miracles, et annoncer encore celui, le plus grand de tous, par lequel il allait les contresigner, pour ainsi dire, en se ressuscitant lui-même, Jésus venait, à Béthanie, d'ouvrir la pierre du tombeau de Lazare, pour lui ordonner d'en sortir, et que c'était là le miracle qui avait surtout rempli d'enthousiasme ceux qui l'accompagnaient. C'était aussi celui que les pharisiens lui pardonnaient le moins, et qui les allait déterminer à ne plus ajourner sa mort. L'histoire de la résurrection de Lazare est liée très étroitement à celle de la passion du Sauveur : nous dirons, plus tard, que l'art chrétien en fait entrer la représentation dans toutes les scènes où il se propose de raconter, de façon synoptique, l'histoire de la Passion.

Méditation pour le dimanche des Rameaux (*). — Aujourd'hui, la sainte mère l'Église commémore solennellement deux processions. La première fut celle que firent les Juifs, du mont des Oliviers jusqu'à Jérusalem, portant des rameaux de palmiers et d'oliviers et chantant des cantiques, procession qui fut une longue vénération et un long hommage, et l'Église la représente dans l'évangile d'aujourd'hui. La seconde procession fut celle des Juifs traînant le Christ de Jérusalem jusqu'au mont du Calvaire, au milieu des opprobres et des dérisions : cette procession-là fut toute ignominie et toute douleur. L'Église la représente aussi aujourd'hui dans l'évangile de la Passion.

I. Touchant la première procession, quatre choses sont à examiner.

Premièrement, par qui cette procession fut faite : car elle ne fut point faite par les grands ou les riches, mais par les enfants et les pauvres, d'où il est dit en l'évangile de ce jour : *Plurima autem turba straverunt vestimenta*

(*) Nous empruntons cette méditation à notre *Christ de « la Légende dorée »*, p. 172-181. Maison de la Bonne Presse. Si nous la reproduisons intégralement malgré son étendue, c'est pour combler, en quelque manière, la très grande lacune de ce premier volume de l'Evangéliaire, dans lequel nous n'aurons pas à traiter, expressément, de la Passion. Ne pas oublier, maintenant, que nous traduisons un vieil auteur du *treizième siècle*.

*sua in via*, une grande multitude de peuple étendit ses vêtements sur le chemin (Matth., xxi, 8). Or, pendant que les enfants et les pauvres conduisaient le Christ en procession, les pharisiens et les prêtres traitaient de la mort du Christ !

Ce furent, en effet, les simples et les pauvres qui s'attachèrent à Jésus-Christ : aussi bien, parmi tous les riches, le Seigneur en eut un seul, à savoir Zachée, pour ami (Luc, xix), et, de tous les puissants, un seul, le centurion (Matth., viii) ; de tous les sages, enfin, un seul, Nicodème (Jean, iii). D'où il est dit, en l'Épître aux Corinthiens : *Videte vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles; sed quæ stulta sunt mundi, elegit Deus, ut confundat sapientes*, c'est-à-dire : Voyez, mes frères, si c'est votre vocation ; car il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles, mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde pour confondre les sages. (*I Cor.*, i, 26-27.)

Il faut voir, secondement, pourquoi le Christ, allant à la mort, a voulu recevoir un si grand honneur, alors qu'il rejette avec mépris les autres honneurs royaux (Jean, vi). On doit répondre que le Christ agit ainsi pour instruire celui qui a été élevé à de grands honneurs qu'il lui faut penser à la mort, et ne pas être superbe. Si quelqu'un possède de grandes richesses, qu'il pense qu'il court à la mort, et que, de toutes ses richesses, avec lui il n'emportera rien qu'un suaire. D'où il est dit, au livre de Job : Moi, qui étais riche, j'ai étendu un sac sur ma peau et j'ai couvert ma tête de cendre, *saccum consui super cutem meam et operui cinere carnem meam*. (Job, xvi, 16.) Et encore : Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu j'y rentrerai, *nudus egressus sum de utero matris meæ et nudus reverto illuc*. (Job, i, 21.) L'homme arrivé à de grands honneurs doit penser qu'il court à la mort, et que, s'il

est sur un degré très élevé, après il tombera dans un lieu très bas ; car, sous la terre, lui qui s'est élevé autrefois au-dessus des autres en les dominant, alors les serpents, et les bêtes, et les vers grimperont sur lui et le domineront à leur tour. D'où l'Ecclésiaste : *Cum morietur homo hæreditabit serpentes et bestias et vermes*, quand

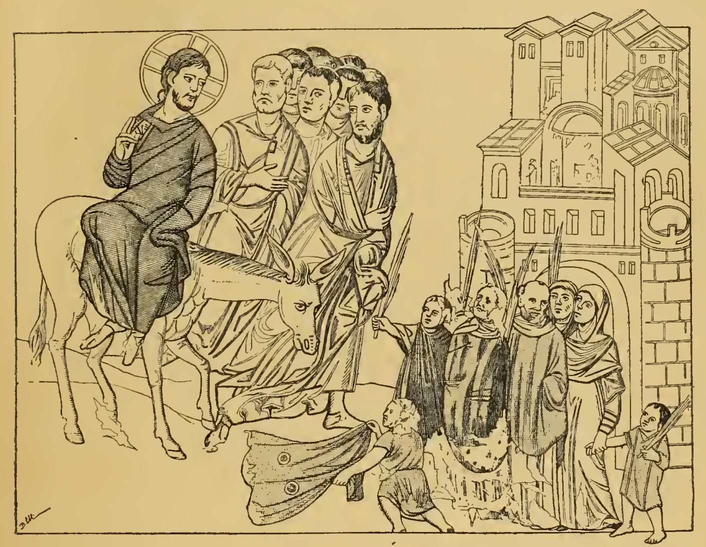


Fig. 69, page 174.

l'homme sera mort, il aura pour héritage les serpents, les bêtes et les vers. (*Eccl.*, x, 13.) Celui qui nourrit son corps de maintes délices, le pare d'habits aux couleurs variées et pratique les voluptés de la chair, que celui-là songe qu'il court à la mort, et que les vers un jour, déchireront et mangeront ce corps délicatement nourri, d'où il est dit, au livre de Job : *Viscera ejus plena sunt adipe, et medullis ossa illius irrigantur... et tamen in pulvere dormient et vermes operient eos*, sa chair est toute pleine de graisse et ses os bien arrosés de moelle...

cependant il dormira (comme les autres) dans la poussière, et les vers le couvriront. (Job, xxi, 24 et 26.)

Sur quoi Hugo de Saint-Victor dit en son livre *De claustro animæ* : Pourquoi engraisses-tu ta chair de choses précieuses, elle que les vers, dans quelques jours, vont manger au tombeau? Et ton âme ! Pourquoi ne l'embellis-tu pas d'œuvres précieuses, cette âme qui, pour Dieu et les anges, doit être préservée en vue du jugement? Pourquoi ce mépris pour ton âme? Et pourquoi permettre à la chair, cette esclave, de devenir maîtresse et dominatrice ? Certes, que la véritable maîtresse devienne ainsi une esclave, c'est là un grand abus !

Troisièmement, il faut considérer pourquoi le Christ, après qu'il eut été si grandement honoré, voulut cependant verser des larmes. Car il est dit en saint Luc : *Ut appropinquavit, videns civitatem flevit super illam*, lorsqu'il fut arrivé proche de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle. (Luc, xix, 41.) C'est qu'il a voulu montrer que les joies et les honneurs de ce monde sont mêlés de larmes et de douleurs. Au ciel, toutes choses sont sans mélange, dans le monde, toutes sont mélangées : dans l'enfer, c'est pure corruption.

D'où saint Augustin, en son livre *De Trinitate* : Qu'est-ce à dire : je serai leur Dieu, sinon : je serai tout ce que l'on désire : vie, santé, nourriture, abondance, gloire, honneur et paix ? Toutes ces choses, dans le ciel sont sans mélange, dans le monde sont mélangées, dans l'enfer ne sont que corruption.

Procédons par ordre : la vie, au ciel, est pure, parce qu'elle y est sans la crainte ; au lieu que, dans le monde, elle est mêlée, puisqu'il y a la mort à côté de la vie ; au lieu que dans l'enfer, enfin, elle est corrompue et pourrie, parce qu'il n'y a là que la mort sans la vie.

La santé, au ciel, est sans mélange, car on l'y possède sans la maladie, au lieu que, dans le monde, elle est alté-

rée, parce que la maladie côtoie la santé, au lieu que dans l'enfer, enfin, elle est corrompue, infecte, parce que la maladie seule s'y trouve, et jamais la santé.

La nourriture, je veux dire la satisfaction de la faim, est sans mélange au ciel, où elle existe sans la faim, tandis qu'elle est mêlée sur terre, car, à côté de la satisfaction de la faim, il y a la faim, et corrompue et ignoble dans l'enfer, où la faim se fait toujours sentir sans jamais se satisfaire.

L'abondance, je veux dire la richesse, est au ciel sans mélange, parce qu'on y trouve à la fois la richesse et la pauvreté ; mais en enfer elle est corrompue et fétide, parce que la pauvreté y règne à l'exclusion de la richesse.

La gloire, c'est-à-dire la beauté, au ciel, est belle, car elle y brille impeccable.

L'honneur, au ciel, est pur : c'est l'honneur sans tache ; dans le monde il est souillé, car le déshonneur s'y mêle ; et, dans l'enfer, il est gâté, répugnant, car il n'y a que le déshonneur et pas d'honneur.

La paix est pure au ciel, où réside la paix sans trouble ; mêlée dans le monde, où la paix ne dure point sans troubles ; gâtée et perdue dans l'enfer, qu'agite un perpétuel trouble, sans que jamais la paix y vienne. Tous les biens, au ciel, sont purs de tout mélange, parce qu'au ciel il y a tous les biens sans un seul des maux ; dans le monde, ils sont mélangés, car à beaucoup de biens sont mêlés des maux ; dans l'enfer, ils sont gâtés et corrompus, parce que les maux seuls s'y trouvent, sans mélange d'aucun bien.

Toutes ces choses, le prophète David les dit : *Calix in manu Domini vini meri plenus misto ; et inclinavit ex hoc in hoc ; verumtamen fœx ejus non est exinanita, bibent ex eo omnes peccatores terræ*, ce qui veut dire : Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin pur, mélangé d'amertume ; et il en verse tantôt à l'un, tantôt à l'autre,

sans que la lie en soit épuisée : tous les pécheurs de la terre en boiront. (Ps. LXXIV, 9.) De ces paroles, il suit que Dieu tient trois calices : l'un est plein de vin pur : à ce calice tous boivent dans le ciel, car il est plein de vie, de santé, d'abondance, de richesse, d'honneur, etc. Le second est plein de mélange : y boivent tous les hommes, dans le monde, car ce calice est plein à la fois de santé et de maladie, de nourriture et de faim, de richesse et de pauvreté, etc. Quant au troisième calice, il est plein de lie, et à celui-là boivent les damnés dans l'enfer ; et celui-là est plein de maladie, de mort, de pauvreté, de hideur et de toutes sortes de choses.

Quatrièmement, il faut considérer pourquoi le Christ n'a pas voulu s'asseoir sur un cheval, mais sur une ânesse. Il a fait cela parce qu'il ne s'installe pas dans les cœurs des orgueilleux, mais dans ceux des humbles et des doux.

Le Christ ne s'asseoit pas, dit Chrysostome, sur un char d'or, resplendissant de pourpre ; il ne monte pas sur un bouillant coursier aux passions belliqueuses, mais sur une ânesse, douce, amie de la tranquillité et de la paix. Le cheval, c'est le superbe ; cette ânesse, c'est l'humble. Car le cheval, si on le touche, regimbe ; l'ânesse, elle, se renferme dans sa douceur. Si les superbes sont repris, ils vous écoutent impatiemment. Il y a certains animaux qui ne se laissent pas toucher, parce qu'ils sont l'arrogance même, comme le lion, ou parce qu'ils sont trop sauvages pour être domestiqués, comme le loup, ou bien enfin parce qu'ils piquent, comme le hérisson. Pareillement, il y a trois espèces d'hommes qui ne veulent pas être repris. Les premiers sont les superbes, dont le prophète dit : Touchez les montagnes, c'est-à-dire les esprits des superbes, et elles fumeront d'impatience, etc. Et l'Ecclésiaste : *Dives injuste egit, et fremet; pauper autem læsus tacebit*, le riche fait une injustice et il crie



Fig. 70. — Retable de Duccio, a Sienne

avec menaces ; le pauvre a été offensé, et il demeure dans le silence. (*Eccl.*, XIII, 4.) Les seconds sont des hommes endurcis dans le mal, qui ne peuvent, ainsi que les loups, être domestiqués et conduits au bien, dont l'Ecclésiastique : *Perversi difficile corriguntur*, les pervers sont difficilement corrigés. Et encore : *Peccator homo vitabit correctionem*, l'homme pécheur évitera la correction. (*Eccli.*, XXXII, 21.) Les troisièmes, enfin, sont des hommes astucieux, qui, touchés, c'est-à-dire repris, font immédiatement, grâce à mille prétextes, ce que fait le hérisson. Celui qui cache ses crimes, dit Salomon, ne réussira point : mais celui qui les confesse et s'en retire, celui-là obtiendra miséricorde. *Qui abscondit scelera sua non dirigetur : qui autem confessus fuerit, et reliquerit ea misericordiam consequetur.* (*Prov.*, XXVIII, 13.)

II. Au sujet de la seconde procession — que l'Église honore en ce jour — deux choses sont à considérer.

La première chose est que, dans cette procession, il y eut différentes sortes de personnes. Il y eut des bons ; et d'entre eux les uns devinrent mauvais et ne rentrèrent jamais en possession du bien : tel Judas ; d'autres persévérèrent toujours dans le bien : telle la bienheureuse Vierge Marie ; d'autres bons, enfin, devenus mauvais, redevinrent bons : tels les apôtres, qui perdirent Dieu pendant la Passion et le recouvrèrent à la Résurrection. Il y eut des mauvais, et de deux sortes. Les uns, après avoir été mauvais, devinrent bons : tels le larron de droite et Longinus ; les autres mauvais persévérèrent dans le mal : tels le larron de gauche et les Juifs qui firent le crucifiement.

Cette procession, il y en eut qui la désertèrent corps et âme : tels les apôtres, qui s'enfuirent et perdirent la foi. D'autres ne s'enfuirent pas, mais eurent le cœur infidèle : telles Marie-Madeleine et les autres femmes, qui res-

tèrent en chair et en os auprès de la croix, mais qui perdirent cependant la foi. D'autres, inversement, s'enfuirent, dont le cœur resta fidèle : tel fut, à ce qu'on croit, Jacques l'apôtre, dont saint Jérôme, en son livre des hommes illustres, dit que, pendant la Passion, il fit le vœu de ne pas manger, tant qu'il ne verrait pas le Christ ressuscité. D'autres, enfin, furent là corps et âme : telle fut la Vierge bienheureuse, qui se tint près de la croix et garda sa foi intacte.

Secondement, ce qui apparaît dans cette procession, c'est la différence des dispositions des Juifs. Dans la première procession, les Juifs firent au Christ six grands honneurs ; dans la seconde, six grands outrages. Dans la première, avec toutes sortes de respects, ils le placèrent sur le petit âne, et couvrirent le chemin de leurs vêtements ; dans la seconde, avec toutes sortes de flétrissures, ils le suspendirent au gibet, et le dépouillèrent de ses vêtements. Dans la première, ils lui portèrent des rameaux de palmiers et d'oliviers ; dans la seconde, ils lui enfoncèrent dans la tête les épines les plus pointues. Dans la première, ils lui donnèrent le nom de roi ; dans la seconde, ils lui dénièrent ce nom. Dans la première, ils l'appelèrent Sauveur, en chantant *Hosanna !* ce qui signifie : Sauve-nous, de grâce ! Dans la seconde, ils nièrent qu'il fût le Sauveur, et ils disaient : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ! » Dans la première, ils le dirent béni au nom du Seigneur ; dans la seconde, ils le traitèrent de maudit, de malfaiteur, qu'il fallait attacher à la fourche de la croix, et ils criaient : « Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le !... »

Iconographie. — Nous avons illustré ce long commentaire avec deux gravures, seulement, et l'on trouvera peut-être que c'est un peu trop de réserve, étant donné que « les Rameaux » sont un des sujets que l'art chrétien se plaît le plus à représenter, puisqu'on le voit dès les origines, aux sculptures, par exemple, des sarcophages, et que, jusque de nos jours, les artistes ont aimé à le

traiter fréquemment, comme un de ceux où ils trouvent, le plus aisément, à faire montre de leur incontestable talent. Mais nous n'hospitalisons pas, dans ce livre, les images qui ne sont capables que d'amuser honnêtement le lecteur, sans plus chercher de l'instruire et de l'édifier. Nos deux images, d'autre part, suffisent à nous faire savoir ce qu'il est le plus important de connaître sur la question.

**Fig. 69**, PAGE 167. — Dans la première, qui est la reproduction d'une des miniatures du *Saint Grégoire* de la Bibliothèque nationale, on trouvera consignés les détails les plus caractéristiques du récit évangélique : c'est la formule byzantine de la scène, telle que nous la fait connaître un des documents les plus appréciés du neuvième siècle. Il y manque, toutefois, un certain nombre de détails d'ordre plus exclusivement « pittoresques », que les documents similaires ne négligent presque jamais, et qui complètent heureusement, d'autre part, la narration sacrée. Pour cette raison, donc, on lira, avec plus d'attention, notre seconde gravure.

**Fig. 70**, PAGE 171. — Celle-là est très complète. C'est un des panneaux de ce merveilleux retable de Duccio, à l'Opera del Duomo, à Sienne, que nous regardons comme un des documents iconographiques les plus importants pour nous faire connaître la piété populaire du quatorzième siècle.

# XXI

# DIMANCHE DE PAQUES

**Les saintes femmes au tombeau.** (**Marc**, XVI, 1-7. [MATTH., XXVIII, 1-18; LUC, XXIV, 1-8.])


Fig. 71.

En ce temps-là, 1 Marie-Madeleine,
Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour venir embaumer
Jésus. 2 De grand matin, le premier
jour après le sabbat, elles arrivèrent au sépulcre, alors que le soleil venait de se lever.
3 Or, elles se disaient entre elles : Qui
nous roulera la pierre de devant l'entrée du sépulcre ? 4 Mais, en regardant, elles
virent que cette pierre avait été roulée : or, elle était fort grande.
5 Puis, entrant dans le sépulcre, elles aperçurent un
jeune homme, assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles furent effrayées. 6 Mais il leur dit :
— Ne craignez pas; vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié? Il est ressuscité, il n'est point ici; voici le lieu où on l'avait mis. 7 Mais allez dire à ses
disciples, et à Pierre, qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.

*En ce temps-là,* — et saint Marc l'indique avec précision, c'est-à-dire « lorsque le sabbat fut passé, *cum transisset sabbatum* », le soir, donc, du samedi, après le coucher du soleil, au moment où, les boutiques des marchands s'ouvrant derechef, les saintes femmes purent s'y rendre afin d'acheter leurs parfums. || *Pour embaumer Jésus.* Joseph d'Arimathie et Nicodème n'avaient obtenu de Pilate que tout à fait aux dernières heures du vendredi la permission de

détacher de la croix le corps de Jésus. Or, le jour du sabbat approchait, pendant lequel on n'aurait pu profiter de cette permission, les coutumes juives s'y opposant formellement : l'embaumement du Christ fut donc hâtif, bien que Nicodème n'y eût pas épargné les parfums. C'est pour suppléer à cet embaumement sommaire que les saintes femmes ont acheté des aromates le samedi soir, dans l'intention de se rendre au sépulcre dès qu'elles le pourraient faire utilement. || 2. *De grand matin*, pour arriver quand le soleil se levait, dit le texte grec, ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου, ce qui suppose qu'elles se levèrent au milieu de la nuit, ayant fort peu dormi, car les nuits, à cette époque de l'année, sont courtes, en Orient, et les achats furent faits par elles, la veille, assez tardivement. || 3. *La pierre de devant l'entrée du sépulcre* (et il faut ici se représenter ce qu'était un « sépulcre » d'Orient) les préoccupe uniquement, car c'est, à l'ordinaire, un bloc fort massif, qu'il n'est pas facile de déplacer. Remarquez encore qu'elles ne savent pas les précautions qui ont été prises par les autorités juives pour la surveillance du sépulcre, que protègent, à la fois, des gardes et des scellés. Or, supposé qu'elles aient espéré corrompre les gardes, à prix d'argent, elles n'auraient pu briser des scellés apposés par l'ordre de Pilate. || 4. *Mais en regardant*, littéralement : en regardant de bas en haut, et à distance, de loin, *respicientes*, ἀναβλέψασαι. Le sépulcre, de fait, se trouvait en haut, sur une éminence, et les saintes femmes, avant même d'y arriver, sont frappées de voir, à l'entrée, que la pierre « qui était fort grande » avait été « roulée » (ces pierres de sépulcre affectent souvent la forme cylindrique) en avant, de façon à laisser ouverte l'entrée du tombeau. || Les détails très caractéristiques de cette apparition de l'ange — car il n'y en a qu'un, et non pas deux — permettent de la distinguer de celle racontée par saint Luc (xxiv, 1-11), où le groupe des saintes visiteuses, d'autre part, est plus nombreux que dans l'apparition racontée par saint Marc et par saint Matthieu (xxviii, 1-8). Les paroles angéliques, toutefois, sont sensiblement les mêmes, et il ne pouvait pas en être autrement, puisqu'elles devaient énoncer les mêmes choses. Donc, il serait permis de distinguer, au matin de Pâques, deux constatations différentes, par deux groupes de saintes femmes, du sépulcre vide, et ce serait en s'autorisant du vieux principe : *Distingue tempora et concordabit Scriptura.* On pourrait, toutefois, identifier les deux récits, malgré leurs divergences accidentelles, en leur « appliquant le principe de solution qui valait pour les divergences similaires (deux possédés de Gérasa, deux aveugles de Jéricho, selon saint Matthieu, un seul possédé, un seul aveugle, selon saint Luc). Les écrivains sacrés, qui n'ont pas l'intention de rapporter toutes les circonstances d'un fait historique, n'auraient mentionné que l'ange qui aurait tenu le discours, de même que saint Marc et saint Luc n'ont parlé que du démoniaque tourmenté par la légion et que de l'aveugle Bartimée qui était connu dans l'Eglise. » (P. Rose, *Saint Luc*, p. 231.) Cette

## XXII

## PREMIER DIMANCHE APRÈS PAQUES

**Apparition du Christ ressuscité aux Onze, puis à saint Thomas. (Jean,** xx, 14. [Luc, xxiv, 36-43.])



Fig. 75.

En ce temps-là, 19 sur le soir de ce
jour, qui était le premier de la semaine,
les portes du lieu où les disciples se
trouvaient assemblés étaient fermées,
par crainte des Juifs, lorsque Jésus vint,
se tint au milieu d'eux et leur dit :
— La paix soit avec vous !
20 Ayant dit ces paroles, il leur mon-
tra ses mains et son côté. Les disciples
se réjouirent en voyant le Seigneur.
21 Il leur dit de nouveau :
— La paix soit avec vous ! Comme le
Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie.
22 Après ces mots, il souffla sur eux, et leur dit :
— Recevez l'Esprit-Saint. 23 Les péchés seront remis à
ceux auxquels vous les remettrez, et ils seront retenus à
ceux auxquels vous les retiendrez.
24 Or, Thomas, l'un des Douze, appelé Didyme, n'était
pas avec eux lorsque Jésus vint. 25 Les autres disciples
lui dirent donc :
— Nous avons vu le Seigneur.
Mais il leur dit :
— Si je ne vois dans ses mains le trou des clous, si je
ne mets mon doigt à la place des clous, et si je ne mets
ma main dans son côté, je ne croirai point.

26 Huit jours après, les disciples étaient enfermés de nouveau, et Thomas avec eux. Jésus vint, les portes étant fermées ; il se tint au milieu d'eux, et dit :

— La paix soit avec vous !

27 Ensuite il dit à Thomas :

— Introduis ton doigt ici, et vois mes mains ; approche aussi ta main, mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant.

28 Thomas prit la parole et lui dit :

— Mon Seigneur et mon Dieu !

29 Jésus lui dit :

— Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru !

30 Jésus fit encore, en présence de ses disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont point écrits dans ce
livre. 31 Ceux-ci ont été écrits afin que vous croyiez que
Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en le croyant, vous ayez la vie en son nom.

*En ce temps-là,* — le jour de Pâques, le soir du même jour où il apparut à Madeleine (JEAN, XX, 11-17) et aux disciples d'Emmaüs (LUC, XXIV, 13-35). || *Les portes étant fermées*, par crainte des Juifs : et ce détail, que saint Jean notera encore tout à l'heure (v. 26), montre le caractère surnaturel de l'apparition. || *Pax vobis* est ici, comme à la nuit de Noël, plus qu'une formule banale de salutation. Jésus ressuscité confirme à ses fidèles de bonne volonté la paix que leur avait annoncée Jésus naissant. || 20. Jésus *montre ses mains et son côté* pour bien démontrer à ses disciples la vérité, et aussi l'identité de son corps qui, bien que glorifié, est véritablement celui qui fut attaché à la croix. || 21. Après avoir rassuré ses disciples et quand il les voit convaincus de sa résurrection et remplis de joie, Jésus les confirme, par des paroles solennelles, dans la mission par laquelle ils doivent continuer sa propre mission, celle qu'il avait reçue de son Père : *Comme le Père m'a envoyé,* etc. || 22. Ce n'est pas encore l'effusion de l'Esprit dans toute sa plénitude, mais, comme le dit Bengel, « les arrhes de la Pentecôte », en vue de l'institution du sacrement de pénitence. || 23. Rappelons ici que le concile de Trente (sess. XIV, can. 3) a déclaré anathème celui qui oserait prétendre que, dans ce verset, il n'est pas question expressément du sacrement de pénitence.

24. Ici commence le récit de l'apparition à saint Thomas

qui est propre à l'Evangile de saint Jean. || 25. *Si je ne mets mon doigt à la place des clous.* Les autres apôtres ont « vu » les plaies de Jésus, mais ils ne les ont pas « touchées ». C'est la preuve supplémentaire que réclame Thomas : il va, pour sa plus grande confusion, la recevoir aussitôt. || 26. C'est la même mise en scène que pour l'apparition précédente. || 27. Jésus connaît l'incrédulité de Thomas, car sa science n'est pas limitée, et il répète, presque mot pour mot, la formule de ses hésitations. || 28. La preuve qu'il avait demandé de faire, Thomas n'eut pas le courage de la conduire jusqu'au bout et il adore son Maître sans plus vouloir douter de ses affirmations. || 29. Jésus se contente de cet acte d'amour, mais il nous avertit solennellement qu'il nous faudra être moins exigents que Thomas, et que la béatitude, qui est l'épanouissement de la foi, réclame plus d'humilité dans la poursuite des raisons sur lesquelles on la veut appuyer. || 30-31. Ces deux versets semblent former la conclusion, non pas de tout l'Evangile de saint Jean, mais des pages qu'il a consacrées au récit de la résurrection : il y reviendra, toutefois, dans le chapitre suivant, qui est le dernier du livre, et qui se termine, au verset 24, par cette conclusion définitive : « C'est ce même disciple (Jean lui-même) qui rend témoignage de ces choses, et nous savons que son témoignage est vrai. »

Le Christ ressuscité. — La démonstration du grand miracle de la Résurrection, telle que nous la propose l'Evangile, comprend deux ordres de preuves, celles du tombeau trouvé vide, au matin de Pâques, celles des apparitions du Christ ressuscité, soit en Judée, soit en Galilée, et cela pendant quarante jours, jusqu'à son ascension. La liturgie nous a invités à méditer, en la solennité de Pâques, le récit du tombeau trouvé vide : elle nous propose, aujourd'hui, le récit de deux apparitions (*), qui eurent lieu, toutes deux, à Jérusalem, dans

(*) « J'ai dit : récits des apparitions, non de la résurrection. Quelques lecteurs estimeront la différence insignifiante ; en réalité, elle est capitale. Personne, en effet, n'assistait à la résurrection ; par conséquent, toutes les histoires qu'on nous en fera ne peuvent être que des œuvres d'imagination. Tels ne sont pas nos documents. Ils racontent ce qui a été vu par l'un ou par l'autre, par exemple le tombeau vide, ou l'apparition du Christ à Emmaüs ; sur sa sortie du sépulcre, ils se taisent absolument, aucun n'a essayé une relation quelconque ; de même, ils restent muets sur ce que devenait Jésus dans les intervalles des apparitions. Ils disent ce qu'ils savent, ce qu'on a pu constater, jamais davantage. Réserve

la maison « où les disciples se trouvaient assemblés », mais à huit jours de distance, et avec un détail très caractéristique pour la seconde, celle qu'on appelle « l'apparition à saint Thomas ».

Le récit de cette double apparition étant, par lui-même, suffisamment instructif, il nous semble préférable, plutôt que d'y joindre un nouveau commentaire, d'inviter à réfléchir sur les conditions particulières où se trouvait, après sa sortie du tombeau, le corps de Jésus. Voici comment l'expose, dans son excellent *Commentaire sur saint Luc*, M. l'abbé Girodon :

« Ce corps est bien le même qui, comme le chante l'Eglise, est né de la Vierge Marie, celui qui a souffert, qui a été immolé sur la croix pour nous, celui dont le côté percé a fourni de l'eau et du sang : car, lorsqu'on l'a cherché au tombeau, il n'y était plus, le sépulcre était vide ; les femmes, les disciples ont pu le reconnaître à ses traits, à sa voix ; il a gardé enfin les cicatrices des blessures reçues au Calvaire. Ce corps existe réellement, objectivement, puisque non seulement on le voit, mais on le touche, il occupe une portion de l'espace, il marche, il est debout, assis ou couché. D'un autre côté cependant, ses propriétés sont toutes différentes de celles de nos corps mortels : il entre dans une salle à travers les murs ; il apparaît ou disparaît à volonté ; il peut manger, mais il n'a aucun besoin de nourriture. Saint Paul, racontant d'avance la résurrection des morts, a écrit (*I Cor.*, xv, 42-44) : « Semé dans la corruption, le « corps ressuscite incorruptile ; semé dans l'ignominie, il « ressuscite glorieux ; semé dans la faiblesse, il ressus- « cite plein de force ; semé corps animal, il ressuscite

d'autant plus remarquable que les apocryphes ne l'ont pas imitée ; on trouvera par exemple dans l'Evangile de Pierre une peinture complète de Jésus sortant du tombeau au milieu des gardes frappés de terreur. N'est-ce pas là déjà une forte garantie de crédibilité ? » (Girodon, *Commentaire sur saint Luc*, p. 539.)

« corps spirituel ; car s'il y a un corps animal, il y a aussi « un corps spirituel. » Je ne prétends pas que cela soit clair ; car enfin, « un corps spirituel », l'expression a de quoi surprendre. Mais savons-nous bien ce que c'est qu'un corps « animal », ou matériel ? Restons dans la question qui nous occupe en ce moment : si nous avons de la peine à comprendre comment un corps peut demeurer le même, quoique ayant des propriétés toutes différentes, cette difficulté n'est pas spéciale à la résur-




Fig. 76, page 198.

rection. Il n'y a pas un animal qui ne se renouvelle sans cesse, et en entier ; au bout d'un temps plus ou moins long, son corps a complètement changé, il ne contient plus un seul des éléments qui le composaient d'abord ; nous disons pourtant qu'il est toujours le même : comment cela est-il possible ? « La dernière démarche de la « raison », ici comme ailleurs, « est de reconnaître qu'il « y a une infinité de choses qui la surpassent ». (Pascal.) L'état du corps de Jésus-Christ, échappant à notre expérience, échappe aussi à notre connaissance ; c'est un mystère pour nous ; je dis mystère évident, connu pour tel. N'essayons pas d'en tirer une objection contre la vérité de la Résurrection, de peur de faire sourire tous

ceux qui ont jamais sondé les bornes infranchissables de l'intelligence humaine (*). »

Iconographie. — **Fig. 75**, page 193. — Nous faisons figurer ici, pour la seconde fois, cette vignette déjà montrée au dimanche de Pâques : c'est pour inviter à se souvenir que nous sommes toujours dans cette période de l'année liturgique où nous devons sans cesse songer au Christ ressuscité. Et, comme cette période se prolonge, pendant quarante jours, jusqu'à l'Ascension, notre vignette figurera encore, aux quatre dimanches suivants, pour nous redire toujours la même leçon.

Aujourd'hui, toutefois, l'Eglise nous invite à entrer dans la considération plus particulière du cycle des apparitions. Notre **figure 76** (page 197) — c'est la reproduction d'une mosaïque de l'église Saint-Marc, à Venise — nous en fait connaître déjà deux. Je n'insisterai pas sur l'*Apparition de Jésus à saint Thomas*. Mais que peut bien vouloir représenter la première scène, sur la gauche, où l'on voit le Christ, debout, avec deux femmes prosternées à ses pieds? Car, nulle part, dans l'Evangile, on ne lit que le Christ, après sa résurrection, soit apparu, en même temps, à deux femmes, et nous ne connaissons, d'authentique, que l'apparition à une seule femme, la Madeleine. Le décor est, ici, un endroit où il y a des arbres et des rochers : il pourrait indiquer à la rigueur, le jardin où le Christ apparut à la Madeleine. Mais pourquoi l'artiste a-t-il, à cette dernière, donné une compagne?

L'autre gravure (**fig. 77**, page 199) reproduit un tableau de Cavazzuola (seizième siècle) : il nous montre, de façon suffisamment attendrie, saint Thomas qui approche sa main, avec beaucoup de confusion, de la plaie sacrée du Sauveur.

En parlant tout à l'heure de l'apparition du Christ à la Madeleine, je disais qu'elle était, dans l'espèce, la seule « authentique », car il y en a d'autres, les apparitions qui ne sont appuyées que sur la légende, et, parmi elles, nous en notons une dont une femme aurait été favorisée, avant Madeleine, et ce fut la Vierge Marie.

Voici ce qu'en dit Voragine, en sa *Légende dorée* : « La troisième apparition (de celles dont ne parle pas l'Evangile) fut, à ce que l'on croit, quand, avant toutes les autres personnes, il se manifesta à la Vierge Marie, bien que les évangélistes n'en disent rien : mais l'Eglise romaine semble l'approuver, puisque ce jour même elle fait une station à Sainte-Marie. Et si on ne le croyait pas, pour cette raison que nul évangéliste n'en témoigne, il s'ensuivrait qu'après sa résurrection il n'apparut jamais à la Vierge Marie, puisque, pas plus sur le lieu que sur le temps de cette apparition, aucun des évangélistes ne nous a renseignés. Mais

(*) Girodon, *lib. cit.*, p. 565.

gardons-nous de croire qu'une telle Mère ait été déshonorée par une semblable négligence d'un tel Fils ! Si les évangélistes se taisent, c'est peut-être que leur office étant seulement de produire les témoins de la résurrection, il ne leur sembla pas convenable de citer la mère pour rendre témoignage à son propre fils. Car, si



Fig. 77, page 198.

les paroles de femmes étrangères parurent alors de vaines imaginations, combien plus aurait-on refusé d'ajouter foi au témoignage d'une mère qui aimait tant son fils ! Les évangélistes, donc, n'en voulurent rien dire, mais ils le tinrent pour une chose absolument certaine. Car, vraiment, c'était bien à sa mère que le Christ devait donner la première joie de sa résurrection, puisque, beaucoup plus que les autres, c'est elle qui avait surtout souffert de sa mort : autrement il aurait délaissé sa mère, lui qui avait tant de hâte d'aller consoler les autres. »

# XXIII

# DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

---

**Allégorie du bon Pasteur.** (Jean, x, 11-16.)



Fig. 78.

En ce temps-là, Jésus dit aux phari-
siens :
— [11] Je suis le bon Pasteur. Le bon
pasteur donne sa vie pour ses brebis.
[12] Mais le mercenaire, lui qui n'est point
pasteur, et à qui les brebis n'appar-
tiennent pas, voit venir le loup, aban-
donne les brebis, et s'enfuit; alors le
loup ravit et disperse les brebis. [13] Le
mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mer-
cenaire et qu'il ne se met point en peine
des brebis.
[14] Je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis, et mes
brebis me connaissent, [15] comme le Père me connaît et
que je connais le Père; et je donne ma vie pour mes
brebis.
[16] J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette
bergerie et il faut que je les amène; elles écouteront ma
voix, et il n'y aura qu'une seule bergerie et qu'un seul
pasteur.

*En ce temps-là,* — au cours d'une de ces longues discussions avec les pharisiens que rapporte saint Jean et, probablement, pendant la période du dernier ministère de Jésus à Jérusalem. Nous n'avons ici que la seconde partie de l'allégorie. || **11.** Le « mauvais pasteur », c'est le mercenaire, « qui fait paître les brebis pour le gain temporel qui lui en revient, et qui, par conséquent, a en vue la laine et non le bien de son troupeau ». (D'Allioli.) Le « bon pas-

teur », au contraire, ne s'occupe que de l'intérêt de ses brebis et Jésus dit, de suite, que son dévouement peut aller jusqu'à donner sa vie pour elles. || 12. Tous ces détails ne sauraient s'entendre parfaitement si l'on n'évoquait, au préalable, l'image des mœurs pastorales chez les peuples d'Orient. || 14 et 15. Ces deux versets ne doivent pas être séparés l'un de l'autre : ils introduisent, d'ailleurs, un nouvel élément dans l'allégorie, à savoir que le rapport qui unit Jésus, comme berger, à son troupeau, est semblable à celui qui l'unit lui-même à son Père céleste. || 15. Cette insistance de Jésus à répéter que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ne doit point passer inaperçue : elle revient par cinq fois dans les versets 11 à 18. || 16. L'horizon de l'allégorie s'élargit soudain : il ne s'agit plus maintenant de cette étroite bergerie qu'était la Synagogue, mais de la gentilité tout entière, vers qui le regard de Jésus s'arrête tout à coup et avec une émotion à peine contenue.

SUR LES NOMS QUE LE CHRIST S'EST ACQUIS PAR LES MÉRITES DE SON INCARNATION. — Le Fils de Dieu, en se faisant homme, par son incarnation, a conquis des titres infinis à notre admiration, à notre reconnaissance et à notre amour. Ces titres peuvent se résumer sous deux rubriques principales, d'où les deux noms sous lesquels nous devons aimer à contempler sa toute-puissante vertu : il est, en effet, notre Sauveur et notre Chef. Considérons un instant les diverses appellations qui lui sont attribuées, comme corollaires de ces deux fonctions principales, et nous verrons que celle de « Pasteur », bien qu'elle ne soit qu'une appellation secondaire et dérivée, restera toujours celle dont nous aimerons le plus à nous servir, fidèles, en cela, à une très longue et très touchante pratique de l'Eglise.

Jésus est dit *Sauveur*, et c'est là son titre principal, celui qui manifeste le mieux son éminente dignité de *Fils de Dieu* et de *Fils de l'homme*.

Voici, maintenant, les titres qui dérivent immédiatement de cette grande, et première fonction, de Sauveur.

Il est notre *Guérisseur*, notre médecin. Il est aussi notre *Conservateur*, car ce n'était pas assez de nous

donner le salut, s'il n'avait su nous en assurer la conservation. Or, si le Sauveur est celui qui nous assure le salut, le Conservateur est celui qui nous le conserve.

Il est aussi, comme nous le dirons dans le commentaire de l'évangile du quatrième dimanche après Pâques, notre *Médiateur*, celui qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'homme, et, conséquemment, notre *Avocat*, notre *Prophète*, notre *Prêtre*, notre *Hostie*.

Tels sont les noms qui lui conviennent, en tant qu'il est notre Sauveur. Voyons, maintenant, ceux qu'on lui peut donner, quand on le considère dans sa mission de chef.

Et d'abord, s'il est appelé notre *Chef*, c'est qu'il l'est réellement, car en lui se trouve, non seulement le principe de toutes les vertus, mais leur somme complète, ou leur totalité. Toutes les grâces qui se rencontrent, dispersées, dans les créatures, Jésus les possède, harmonieusement et pleinement réalisées en son adorable personne. Et de lui s'écoulent, comme d'une source abondante, et très pure, et intarissable, toutes les grâces qui viennent orner l'âme des justes. Lui, il est la tête, le chef : il agit, sur tous ses membres, d'une façon non seulement morale, mais encore physique, par l'admirable artifice de ses sacrements.

Parce qu'il est chef, on lui donne encore les noms de Législateur, de Roi et de Pasteur.

Point de société sans lois. Or le Christ, fondant la société des fidèles, ne pouvait manquer de lui donner des lois. On sait assez comment il l'a fait, et c'est pour cela qu'il est appelé, à bien juste titre, *Législateur*.

On l'appelle encore *Roi* : mais c'est le roi des siècles futurs, car, en ce monde, il n'a pas même où reposer sa tête.

Dans l'économie évangélique, en effet, le « jugement »

ne précède pas la « justice », mais c'est la justice qui vient après le jugement. Aussi bien le Christ n'a pas voulu venir parmi nous dans l'appareil majestueux de sa toute-puissance, mais sous les apparences de l'humilité : il s'est fait le plus humble de tous, voulant devenir comme un ver de terre, *sicut vermis*. Mais plus tard, lorsque les temps seront accomplis, et que la justice aura conquis ses droits, alors il apparaîtra plein de gloire et de majesté, comme le Roi des siècles, dont la splendeur ne se ternira plus jamais.



Fig. 79, page 206.

Enfin il est appelé *Pasteur*, et cela, pour deux raisons.

Les rois, d'abord, furent des pasteurs, et l'Ancien Testament nous montre qu'ils commencèrent, tout rois qu'ils étaient, par conduire des troupeaux. L'antiquité païenne ne laisse pas, elle aussi, de les appeler des pasteurs, et nous explique comment ils en remplissaient les fonctions.

Or, un pasteur conduit ses troupeaux, et il les protège, et il les guide : s'il a une houlette, c'est que, pour les défendre, il ne pourrait trouver d'arme plus appropriée à la multiplicité de ses fonctions.

Jésus, pasteur, se tient, non pas en arrière de son

troupeau, mais devant, lui montrant la voie, et les brebis, qui le connaissent, le suivent aussitôt. C'est un pasteur, mais plus vaillant, plus avisé que les autres, parce qu'il a toutes les vertus, y compris la force, étant infiniment parfait.

Et toutefois, parmi ses vertus, la plus excellente de toutes, c'est la bonté. Il est *le bon Pasteur.* L'évangile de ce jour nous montre pourquoi, et comment, ce nom est, de tous, celui qui lui convient le plus admirablement.

Iconographie. — L'iconographie du bon Pasteur s'écrirait, avant tout, d'après les primitifs documents de l'art des catacombes. C'est en effet sous cette figure qu'on se plaisait alors à représenter le Christ, d'après ses propres paroles : *ego suum pastor bonus*, je suis le bon Pasteur.

« La scène du bon Pasteur, dit Armellini, est le sujet favori des chrétiens. On ne peut visiter une catacombe sans la rencontrer de tous côtés. Nous savons, d'après Tertullien, qu'elle était gravée sur les calices et les verres, sculptée sur les pierres sépulcrales, sculptée encore aux flancs des sarcophages, sur l'angle des lampes funéraires, sur les anneaux. Le sujet, naturellement, y est traité de façons diverses. Kügler ne trouve, à cette fréquente reproduction, d'autre motif que l'heureuse combinaison des lignes et des couleurs de la composition : et toutefois l'art païen ne la connut pas. Un motif plus élevé l'a inspirée aux chrétiens.

« Ils ont vu, dans ce type unique, le drame tout entier du salut par Jésus-Christ. Jusque dans la manière de parler de l'Ancien Testament, l'action de la Providence sur le monde est plus d'une fois exprimée par des images et des allégories empruntées à la vie pastorale : Dieu est le pasteur, et les hommes sont le troupeau. Mais Jésus prend de façon personnelle, et plus directement, le rôle de pasteur, il devient *par excellence* le bon Pasteur. Abandonnant son céleste trône, il est descendu dans le désert de ce monde pour rechercher les fils perdus de la race humaine, pour les conduire aux prairies toujours verdoyantes de son jardin.

« Pour l'assister dans son œuvre de miséricorde, il a choisi quelques-unes de ses créatures. C'est aux hommes, et non pas aux anges, qu'il a confié la diffusion de son Evangile : au prince des apôtres et, par son intermédiaire, à tous ses autres ministres, il a donné la mission de paître son troupeau. A cause de cela il est représenté seul avec ses brebis ou encore avec les apôtres, autour desquels les brebis viennent se ranger. Tantôt le bon Pasteur se tient au milieu du troupeau, tantôt il caresse une brebis

isolée, tantôt il porte sur ses épaules une brebis perdue, et celle-là se trouve être parfois un bouc ou une chèvre. Qui ne voit que, dans ces cas, comment ce genre d'images est aussi une protestation contre la dureté des novatiens et des autres hérétiques qui refusaient d'admettre à la réconciliation les frères qui auraient failli ? »

Armellini fait ensuite remarquer l'analogie entre la figure du bon Pasteur et celle du bon Père, dans l'Enfant prodigue, puis il conclut : « Les paraboles du bon Père servent non seulement à inspirer au pénitent la confiance dans le pardon, mais elles ensei-




Fig. 80

gnent encore au prêtre le devoir strict qui lui incombe de rechercher et de ramener au bercail la brebis errante qui, d'elle-même, n'y revient pas, comme elles apprennent encore aux fidèles l'esprit de charité et de miséricorde pour accueillir dans leurs bras, comme le fait le père, ou la brebis perdue ou le fils prodigue, quand il revient à la maison paternelle (*). »

La variété des images primitives représentant le bon Pasteur est donc, nous venons de l'apprendre, très considérable : les ouvrages spéciaux le montreront amplement à ceux qui voudraient s'en rendre compte. Nous devons nous borner, ici, à quelques explications au sujet de nos gravures.

**Fig. 80**, PAGE 205. *Fresque des catacombes, à Rome.* — La représentation la plus simple du bon Pasteur est celle dans le genre de la délicieuse statuette du musée de Latran, où on le voit, seul et isolé, portant la brebis sur ses épaules. Mais ce type se

(*) M. ARMELLINI, *Lezioni di archeologia cristiana*, p. 245. Desclée, éditeur, Rome, 1898.

complique, presque à l'infini. Au Latran, par exemple, les deux mains du bon Pasteur sont employées à retenir, sur chacune de ses épaules, les pattes de la brebis : dans notre fresque, au contraire, sa main gauche est seule occupée à ce soin et, de l'autre, il porte la flute de Pan, car c'est un berger, et il est représenté avec les symboles de sa profession. Dans d'autres compositions il portera un vase de lait (cimetière de Calixte), qui est le symbole de l'eucharistie, ou une houlette, ou encore un rouleau, et chacun de ces accessoires a sa signification mystique. Nous trouvons ici deux arbres, car le bon Pasteur est revenu, après avoir retrouvé sa brebis perdue, dans le céleste pâturage : le parterre en est verdoyant et, tranquillement reposées, deux autres brebis y jouissent, en paix, du bienfait de sa douce vigilance.



Fig. 81, page 207.

**Fig. 79**, PAGE 203. — Dans cette autre gravure — détail d'un sarcophage — la scène est beaucoup plus compliquée et, à dire vrai, elle ne représente pas, à proprement parler le bon Pasteur, bien qu'elle appartienne toujours au cycle pastoral. A droite et à gauche du tertre sur lequel se trouve le Christ, — la gravure ne donne pas ce détail, — il y a bien deux arbres, comme dans la composition précédente : mais ce n'est là qu'une analogie de surface, et, s'il fallait donner ce titre exact à cette composition, on l'intitulerait : le Chist donnant la loi à ses apôtres.

Par deux fois, donc, le Christ se trouve représenté dans cette gravure, d'abord sous ses apparences d'homme, puis sous un de ses symboles : car, s'il est pasteur, il est aussi brebis, la brebis qui doit être immolée pour racheter le monde, l'Agneau de Dieu, en un mot, celui que saint Jean-Baptiste portait dans ses bras. Il est debout sur une montagne, d'où s'échappent quatre fleuves, ou plutôt un seul, le Jourdain, en quatre émissaires qui se répandent sur le monde entier, pour le laver de toutes ses souillures. On ne trouve, au bas de la montagne, que six agneaux, seulement, au

lieu de douze, comme aux mosaïques des grandes basiliques de Rome, et aussi à Ravenne : mais il ne faut pas oublier que nous sommes en présence d'un détail de l'ornementation d'un sarcophage où les scènes, par suite des nécessités techniques, se racontaient le plus souvent de façon abrégée, et comme en raccourci.

**Fig. 81**, PAGE 206. — On se borne difficilement, quand on commence l'illustration de ces anciens documents iconographiques, qui sont toujours pleins de pensée, tandis que les images plus modernes, qui ont surtout des préoccupations artistiques, c'est-à-dire de forme, plutôt que d'idée, s'expliquent beaucoup plus aisément, alors même qu'elles paraîtraient, au premier abord, d'un plus riche contenu. Qu'y a-t-il, par exemple, dans la petite gravure du livre de Roville que nous reproduisons ? C'est la parabole du bon Pasteur, cela ne fait aucun doute. Quand nous aurons dit qu'elle est « exposée » au premier plan, et « mise en action », par deux scènes différentes, au second, que restera-t-il à ajouter ? Rien d'essentiel, ce me semble : car d'avertir que le sujet est traité d'amusante façon, cela n'est pas très instructif, et, pour ce qui est des remarques de ce genre, chacun peut les faire aisément, sans avoir besoin d'être spécialement documenté.

# XXIV

# TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

**Discours après la Cène : le dernier adieu et les dernières promesses de Jésus.** (JEAN, XVI, 16-22.)



Fig. 82.

En ce temps-là, Jésus dit à ses dis-
ciples :
— [16] Encore un peu de temps, et vous
ne me verrez plus ; puis encore un peu
de temps, et vous me verrez, parce que
je m'en vais auprès du Père.
[17] Alors, quelques-uns de ses disciples
se dirent les uns aux autres : Que signifie
ce qu'il nous dit : Encore un peu de
temps, et vous ne me verrez plus ; puis
encore un peu de temps et vous me
verrez ; et : parce que je m'en vais auprès
du Père ? [18] Ils disaient donc : Que signifie ce qu'il dit :
Encore un peu de temps ? Nous ne savons ce dont il
parle.
[19] Jésus connut qu'ils voulaient l'interroger, et il leur
dit :
— Vous vous demandez entre vous pourquoi j'ai dit :
Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ;
puis encore un peu de temps, et vous me verrez. [20] En
vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous
gémirez, vous, et le monde se réjouira. Vous serez
dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée
en joie. [21] Quand une femme enfante, elle a de la tris-
tesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle

a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de l'angoisse, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est venu au monde.

22 Vous donc, aussi, vous êtes maintenant dans la tristesse; mais je vous verrai de nouveau, votre cœur se réjouira, et personne ne nous ravira votre joie.

En ce temps-là, — c'est-à-dire le soir du Jeudi saint, au cours de cette dernière et solennelle allocution que Jésus adresse à ses apôtres, après la Cène, et avant de gagner le jardin des Oliviers. Ce fameux « Discours après la Cène » occupe, dans l'Évangile de saint Jean, près de quatre chapitres, auxquels vont être empruntés, dorénavant, les évangiles des dimanches après Pâques, jusqu'à celui de la Pentecôte, inclusivement.

Toutefois, et il est important de le noter, ce sera, comme pour les dimanches de l'Avent, d'après une sorte de progression régressive, de telle sorte que l'évangile de la Pentecôte, qui sera lu le dernier, est précisément celui que nous devrions commenter tout d'abord, si nous prenions ces extraits dans l'ordre même où ils se présentent en l'Évangile de saint Jean.

Le passage que nous lisons aujourd'hui se place, au contraire, tout à fait à la fin du Discours. Cela ne saurait nous empêcher de donner ici quelques réflexions sur son ensemble, et ce sera, en premier lieu, en reproduisant quelques lignes de la belle méditation de Bossuet qui est intitulée « préparation à l'intelligence des plus hautes vérités par la soumission et par une sainte frayeur (*) ».

Préface au Discours après la Cène. — Lisez le chapitre XIV (**); vous y trouverez des profondeurs à faire trem-

(*) Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, LXXVII^e jour, édition Lethielleux, p. 662.

(**) Le discours commence au chapitre XIII, verset 31, et se termine

bler. Seigneur, j'en suis effrayé : ceux qui ne les sentent pas, n'entendent pas. Profitez de ce que vous entendez ; adorez ce que vous n'entendez pas : c'est une grande leçon. Voulez-vous être aidé par quelque pieuse explication des paroles de Jésus-Christ. Aidez-vous vous-même, cherchez vous-même, demandez au grand Père de famille qu'il vous donne votre pain ; prenez toujours ce qu'il vous donnera par lui-même, et soyez disposé à recevoir ce qu'il vous donnera par ses ministres. Accoutumez-vous à cet exercice ; c'est ainsi qu'on vient à entendre. Les difficultés s'aplanissent peu à peu. Quand elles demeureraient, que vous importe ? Ce n'est pas la curiosité que vous voulez satisfaire ; vous voulez bien ignorer ce que Jésus-Christ ne veut pas découvrir. Tout ce que vous trouverez clair, c'est ce qu'il vous dit, c'est par là qu'il vous parle ; et lorsque vous n'entendez pas, il vous parle d'une autre manière, il vous dit : Crois, adore, humilie-toi, désire, cherche ; heureux soit que tu trouves, soit que Dieu réserve cette grâce à un autre temps ; puisque en attendant tu te soumets, qui est plus que d'avoir trouvé et d'entendre, puisque c'est déjà le principe pour entendre, et que c'est entendre ce qu'il y a de meilleur.

Analyse du discours d'adieu. — Discours d'adieu « ou *Testament* de Jésus », ces noms, dit M. Fillion (*), expriment assez bien l'idée dominante autour de laquelle se groupent d'elles-mêmes toutes les autres pensées. L'idée mère et centrale de tout ce passage est celle de la prochaine séparation : les autres pensées viennent se greffer, pour ainsi dire, sur elle.

Après avoir prononcé le triste mot de départ (xiii, 31-

au chapitre xvi, verset 39, avec un total de soixante-douze versets, dont notre Évangéliaire rapporte quarante-huit, en tenant compte de l'allégorie de la vigne et des vignerons, au commun des saints.

(*) Fillion, *l'Evangile selon saint Jean*, p. 273. Lethielleux, éditeur.

38, plus spécialement v. 35), le divin Maître se hâte de consoler ses disciples en leur dévoilant les heureuses conséquences qui résulteront pour eux, et pour lui-même, de la séparation (xiv, 1-31) ; il les exhorte ensuite à se tenir intimement unis soit à lui, soit les uns aux autres, par les liens d'une charité indéfectible (xv, 1-27); enfin, il les instruit de ce qui les attend dans l'avenir et il contre-balance les prédictions douloureuses par les brillantes promesses de succès et de bonheur (xvi, 1-33). C'est donc la foi qui est le nœud du discours au chapitre xiv, l'amour au chapitre xv, l'espérance au chapitre xvi.

Pour ce qui serait de diviser ce long discours en deux parties, dont l'une aurait été prononcée au Cénacle (xiii, 31-xiv, 31), et l'autre sur le chemin qui menait à Gethsémani (xiv, 31-xvi, 33), cela n'est guère possible, puisqu'on ne se base que sur les mots du verset (xiv, 31) où il est dit par Jésus : *Levez-vous, sortons d'ici.* Or, si la première partie de cet ordre a pu être exécutée immédiatement, bien que le texte ne le dise pas, il est certain que la seconde ne le fut pas, et c'est le texte qui nous l'apprend. On lit, en effet, au début du chapitre xviii, et seulement à ce moment : *Ayant dit cela, Jésus sortit avec ses disciples, et passa de l'autre côté du Cédron, où il y avait un jardin dans lequel il entra, lui et ses disciples.*

Synthèse dogmatique du discours d'adieu. — Le P. Calmes, dans son beau livre sur *l'Evangile selon saint Jean* (*), termine le commentaire de ce discours d'adieu par une étude d'ensemble, qui en présente la synthèse dogmatique, et dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici qu'un bref résumé.

Ce long entretien, fait-il remarquer à juste titre, renferme les vérités essentielles de la nouvelle loi. Toutefois,

(*) P. Calmes, *l'Evangile selon saint Jean*, p. 407 et suiv. Lecoffre, éditeur.

comme il est rédigé sans souci de l'ordre logique, l'analyse est impuissante à en faire ressortir la portée doctrinale. Il convient donc d'en faire la synthèse, de grouper méthodiquement les données éparses, qui convergent vers un même point du dogme chrétien.

Trois idées principales se détachent du fond des discours : rapport qui unit entre elles les trois personnes divines, union mystique de Dieu avec l'âme du fidèle, relations de Jésus-Christ avec la société des chrétiens.

1. Nulle part ailleurs, dans le quatrième Évangile, on ne rencontre une expression aussi claire du dogme trinitaire. Nous trouvons ici, avec l'énumération des trois personnes, la mention, pour chacune d'elles, des attributs propres à la divinité. Que l'on considère, dans le texte évangélique, le Père en rapport soit avec Jésus, soit avec le Paraclet, on trouve, dans un cas comme dans l'autre, les deux notions fondamentales d'identité et de distinction (*). On y distingue donc les principaux linéaments du dogme de la sainte Trinité. On peut aller plus loin, et chercher, dans le texte évangélique, les données complémentaires capables de nous faire concevoir les relations qui existent entre les trois personnes divines (**).

2. Au point de vue mystique, le discours du Sauveur renferme des enseignements également précieux. On peut, en réunissant plusieurs textes, en tirer une description précise des rapports qui unissent le juste à Dieu : Jésus promet aux chrétiens son assistance personnelle, l'âme du fidèle deviendra l'habitation de l'Esprit-Saint, le Père, lui aussi, y fixera sa demeure, de sorte qu'elle sera divinisée. Conforme à sa nouvelle nature, la vie du chrétien sera divine, ayant son principe en Jésus. Pour que cette union organique, cette dépendance vitale persiste, une

(*) Voir les textes dans le livre même du P. Calmes, p. 408.
(**) *Idem*, p. 409.

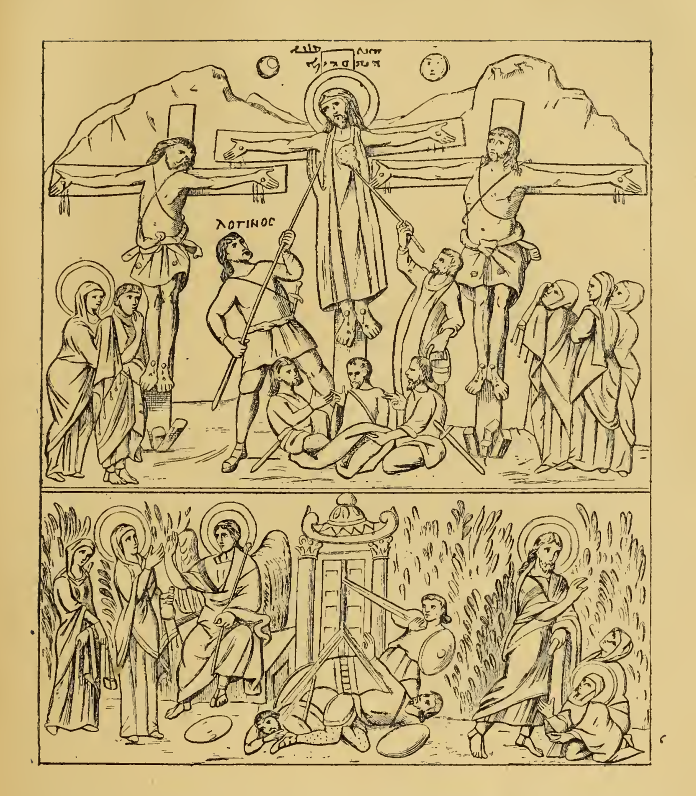



**Fig. 83.** — Miniature syriaque de l'Evangéliaire du moine Rabula, a la bibliothèque de Florence (sixième siècle)

On voit, au premier registre, un *Calvaire* de genre dramatique, avec le détail des soldats qui jouent aux dés la robe du Sauveur. Le registre d'en bas représente les *Myrrophores*, puis l'apparition, à deux femmes, de Jésus ressuscité.

seule condition est requise, aimer Jésus et observer ses commandements (*).

Tels sont les rapports individuels des chrétiens avec Dieu. En les énonçant, le Sauveur considère dans ses auditeurs simplement la qualité de disciples. Mais les fidèles sont destinés à former une société spirituelle. Ce point de vue domine l'allégorie de la vigne.

3. La vie surnaturelle, dans cette comparaison, est envisagée sous le rapport de l'activité apostolique. Il ne s'agit pas seulement de fruits de salut à produire pour son propre compte, mais de la vie à communiquer par la prédication de l'Evangile (**).

Péroraison du discours d'adieu. — L'évangile de ce jour renferme la dernière partie du discours d'adieu, — le chapitre suivant, en effet, qui contient la prière ou l'invocation de Jésus à son Père, appartient au rite de la Pâque et ne fait point partie, à proprement parler, du discours. Nous trouvons, dans ces derniers versets du chapitre xvi, que l'Église nous fait lire aujourd'hui, comme un résumé de tout le discours, dans ce qu'il y a de plus essentiel, et, avec le dernier adieu de Jésus, ses dernières promesses à ses apôtres.

On pourrait les commenter longuement. Toutefois, le grand intérêt de ce passage consiste dans l'explication du verset : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus; puis, encore un peu de temps, et vous me verrez.* Pour entendre parfaitement tout le sens de ce verset, il faut se garder de vouloir le faire de façon trop exclusive. Nous pourrons, comme nous l'avons fait plus d'une fois au cours de nos commentaires, en considérer successivement les différents sens, en prenant garde qu'ils sont

(*) P. Calmes, *lib. cit.*, p. 409.

(**) On trouvera la suite de ce passage dans l'explication de l'évangile pour le commun des martyrs au temps pascal.

également vrais et que d'excellents auteurs n'ont pas craint de les exposer, même l'un après l'autre, comme s'ils devaient, ensemble, conserver toute leur vérité.

*Sens direct ou historique.* — L'interprétation la plus simple et la plus courante — ce n'est point, pour cela, la plus mauvaise — y voit l'annonce prophétique de la



Fig. 84, page 218.

mort de Jésus, de sa résurrection, de son ascension, et aussi de l'envoi du Saint-Esprit.

*Sens moral.* — Les écrivains ascétiques ne manquent pas de signaler les leçons morales qu'on peut tirer de la méditation de ces paroles de Jésus. Nous l'avons nous-même interprété dans ce sens, dans la première rédaction de ces commentaires (*) :

Quelle admirable leçon de confiance dans ces suprê-

(*) *La Semaine religieuse du diocèse de Paris*, année 1903.

mes avertissements de Jésus à ses apôtres ! Il ne leur promet pas des consolations immédiates, du moment où ils vont commencer à pratiquer sa doctrine et à se montrer ses fidèles disciples, mais il leur annonce au contraire des souffrances, des pleurs, des gémissements, la persécution, enfin, avec tout ce qu'elle a de plus angoissant. La joie viendra plus tard et ce sera quand ils reverront leur Maître, après un peu de temps écoulé — elle est si brève, la vie — et dans la splendeur de sa gloire !... Alors votre cœur se réjouira et personne ne vous ravira votre joie !

*Sens anagogique.* — Mais déjà, dans ces derniers mots, nous inclinions vers l'interprétation anagogique, celle qui nous fait considérer nos fins dernières et les horizons de l'autre vie. Que cette interprétation puisse être proposée, malgré l'opposition de quelques auteurs contemporains, voilà ce dont on ne saurait douter, puisque Bossuet lui-même, qu'on ne saurait accuser de légèreté, n'hésite pas à le faire dans ses *Méditations sur l'Evangile* (*).

Après avoir, en effet, exposé la première interprétation, il continue en ces termes : « C'est ainsi qu'on pouvait entendre ces prompts passages de la privation à la vue, et de la vue à la privation. Mais la suite nous fait voir que Jésus-Christ regarde plus loin. Nous cesserons de le voir, non précisément à cause qu'il ira à la mort ; mais à cause qu'il montera aux cieux à la droite de son Père, et nous le reverrons pour ne le plus perdre, lorsqu'il viendra des cieux une seconde fois pour nous y ramener avec lui. Ainsi, ce qu'il appelle un peu de temps, c'est tout le temps de la durée de ce siècle tant à cause que ce temps finit bientôt pour chacun de nous, qu'à cause qu'en le comparant à l'éternité qui doit suivre, c'est moins qu'un moment. »

*Sens mystique ou surnaturel.* — Le P. Calmes a raison, lui aussi, quand il l'interprète « de la manifestation inté-

(*) Bossuet, *Méditations sur l'Evangile,* édition citée, p. 774.

rieure dont seront favorisés les fidèles, après qu'ils auront surmonté l'épreuve de la crise finale ». La foi des apôtres, en effet, allait avoir à subir une redoutable épreuve et l'on peut même se demander si elle n'avait pas, aux jours de la Passion, totalement disparu. « Mais bientôt les



Fig. 85, page 218.

chrétiens sortiront de leur abattement, reprendront possession d'eux-mêmes ; alors leur foi revivra plus ardente, le nuage de tristesse que les scènes de la Passion avaient produit dans leur âme se dissipera, la figure du divin Maître renaîtra dans leur esprit, Jésus leur manifestera entièrement sa présence pour les consoler et les raffermir. »

Voilà qui est bien. Mais pourquoi ajouter que « cette signification est la seule qui s'adapte à l'ensemble du dis-

cours »? On pourra le contester, et aussi qu'il n'y a qu'un sens dans lequel on puisse, raisonnablement, interpréter les paroles de Jésus.

Un ancien commentateur, d'Allioli, expliquait déjà au sens surnaturel, mais sans nier pour cela les autres, ce même verset: « Bientôt vous ne me verrez plus des yeux de la chair; car, après ma mort et ma résurrection, j'irai me réunir à mon Père; mais peu de temps après vous me reverrez des yeux de l'esprit; car, ayant été une fois réuni à mon Père et glorifié auprès de lui, je vous enverrai l'Esprit dans les opérations duquel, bien qu'extérieurement invisible, vous me discernerez comme présent. »

Iconographie. — Il serait inexact, comme nous l'avons dit, de vouloir interpréter l'évangile de ce jour comme s'il ne contenait qu'une annonce, donc une prédiction, de la Résurrection: il renferme, en effet, d'autres choses encore, et, d'autre part, il faut prendre l'habitude de ne pas le séparer des évangiles suivants, qui sont empruntés, comme celui-ci, au grand Discours après la Cène, de telle sorte qu'il fera le sujet, presque unique, de nos méditations, pendant tout le temps pascal.

Joignons-y toujours, cependant, le souvenir de la Résurrection. Notre vignette (**fig. 82**, page 208) nous y invite, dès le début du commentaire au cours duquel nous avons donné encore trois autres *Résurrections*. La première est empruntée au célèbre *Evangile syriaque* de la bibliothèque de Florence (**fig. 83**, page 213), document fort précieux du sixième siècle. Les deux autres sont des *Résurrections* du quinzième, provenant l'une d'Italie (**fig. 84**, page 215), l'autre d'Allemagne (**fig. 85**, page 217). Raffaellino del Garbo était l'auteur de la première, et, pour la seconde, c'est un détail d'un retable du musée de Cologne, provenant de cette école du Rhin qui continue la primitive école flamande. Or toutes ces peintures appartiennent à cette série de « Résurrections dramatiques » dont j'ai déjà fait remarquer, plusieurs fois, le manque d'exactitude historique et peut-être même le danger au point de vue de l'illustration de la foi, car l'évangile ne nous parle pas du Christ ressuscitant, alors qu'il nous invite expressément à méditer les manifestations du Christ ressuscité.

Ce genre de *Résurrections* devint surtout populaire à partir de la Renaissance, Et toutefois, comme nous le voyons par notre miniature syriaque, on ne peut dire que l'art primitif l'a complètement ignoré, car elle appartient, certes, par son sujet central, à la série des « Résurrections dramatiques » : mais, je m'empresse de le dire, elle

s'en distingue essentiellement par cela qu'elle ne nous montre pas le Christ sortant du tombeau, se contentant de représenter l'épisode des soldats. C'est la traduction du texte de saint Matthieu, où l'évangéliste nous rapporte qu'au moment où (*) les saintes femmes se dirigaient vers le sépulcre « il se fit un grand tremblement de terre ; car un ange du Seigneur descendit du ciel, et, s'approchant, il roula la pierre et il se tenait assis dessus. Son aspect était comme l'éclair, et son vêtement blanc comme la neige. Les gardes tremblèrent de peur et devinrent comme morts (**). »

La miniature syriaque représente ce sujet, en y joignant, sur la gauche, l'arrivée des saintes femmes. C'est encore, si l'on veut, une *Résurrection* du « genre dramatique », mais sans le « Christ ressuscitant ». Ce genre d'images peut servir très utilement, quand on y trouve cette réserve, à l'illustration du mystère de la Résurrection.

On remarquera encore dans notre miniature, et à droite, une troisième scène, où l'on voit le Christ debout, dans l'attitude de celui qui parle, et devant lui, deux femmes agenouillées. C'est l'apparition du glorieux Ressuscité que raconte saint Matthieu, et dont furent favorisées, au matin de Pâques, deux saintes femmes : « Marie de Magdala et l'autre Marie ». (MATTH., XXVIII, 1 et 9.)

Nous avons de la sorte, en trois scènes différentes, toute l'illustration des dix premiers versets du récit de saint Matthieu.

(*) Le fait de la résurrection se serait donc passé, sinon en présence des saintes femmes, du moins peu de temps avant leur arrivée au sépulcre. Quand elles y sont parvenues, les gardes devaient y être encore et toujours tremblants, puisque l'ange leur dit : « Vous, ne craignez pas, μὴ φοβεῖσθε, ὑμεῖς », car, dit saint Jean Chrysostome, ce n'est pas à vous de craindre, mais à eux, seulement, qui l'ont crucifié.

(**) MATTH., XXVIII, 2-4. Cet événement se place donc avant l'arrivée des saintes femmes au sépulcre et appartient de très près, lui aussi, à la démonstration de la résurrection. Pour cette raison, donc, nous avons cru nécessaire de le noter ici, afin de compléter l'argument du sépulcre vide exposé le jour de Pâques.

# XXV

## QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

**Discours après la Cène : Jésus promet à ses apôtres de leur envoyer le Saint-Esprit et leur explique ce que sera son action dans le monde.** (JEAN, XVI, 5-14.)



Fig. 86.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

— [5] Je vais à celui qui m'a envoyé, et personne de vous ne me demande : Où allez-vous ? [6] Mais, parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. [7] Cependant, je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille. Car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra point à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. [8] Lorsqu'il sera venu, il montrera les torts du monde au sujet du péché, de la justice et du jugement. [9] Au sujet du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi ; [10] au sujet de la justice, parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus ; [11] au sujet du jugement, parce que le prince de ce monde est déjà jugé.

[12] J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. [13] Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera ce qui doit arriver. [14] Il me glorifiera, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera.

En ce temps-la, — c'est-à-dire au soir du Jeudi saint dans les circonstances de temps et de lieu qui ont été indiquées au cours de l'explication de l'évangile précédent. Le passage d'aujourd'hui, comme aux quatre dimanches qui vont suivre, est extrait du Discours après la Cène, vers le début.

C'est ici qu'il est plus particulièrement parlé du Saint-Esprit, que Jésus promet d'envoyer à ses apôtres, dès qu'il sera remonté vers son Père, en expliquant, à l'avance, ce que sera, dans le monde, l'action de ce Saint-Esprit.



Fig. 87, page 224.

*Si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous*, etc. — Jésus avait déjà dit, et cela dès le début de son ministère, que son départ pour le ciel était une des conditions arrêtées dans le plan divin, pour l'envoi de son Saint-Esprit. « L'Esprit n'avait pas été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié (*). »

L'œuvre du Saint-Esprit en ce monde. — L'œuvre du Saint-Esprit, en ce monde, sera de parfaire celle de Jésus, non pas en la complétant par quelque addition essentielle, mais en la développant, en la révélant, en la manifestant : c'est le sens du mot « convaincre », dont se sert Notre-Seigneur, et qui veut dire, ici, « manifester avec une entière évidence ».

Le monde donc, quand viendra le Saint-Esprit, sera

(*) Jean, vii, 39. Avant la Pentecôte, sans doute, le Saint-Esprit était parmi les hommes, mais non pas encore, comme après ce jour, avec la plénitude de ses dons et des marques visibles de son action.

forcé, malgré l'endurcissement de son cœur et l'aveuglement de son intelligence, à reconnaître trois choses, *le péché*, *la justice* et *le jugement*. Mais qu'est-ce à dire, et que faut-il entendre par ces trois mots ? Car l'explication, bien qu'elle se trouve indiquée par le Christ lui-même, a besoin de quelques développements. Voici, en raccourci, ceux que propose Bossuet dans ses *Méditations* (*).

Le péché du monde — entendons le péché des Juifs — est de n'avoir point cru au Christ, qui leur avait été envoyé, d'avoir par là démenti leurs prophéties et Dieu qui confirmait la mission de Jésus par des miracles. Or, le Christ avait déjà convaincu les Juifs de ce péché en deux manières, l'une en accomplissant les prophéties, ce qui est la manière la plus efficace de les expliquer, l'autre en faisant des miracles. Et toutefois le Saint-Esprit la pousse encore plus loin lorsqu'il descend sur les apôtres, en leur donnant, à eux qui n'étaient que des hommes, la même puissance de prophètes et de thaumaturges, ainsi que le prouve le livre des *Actes*.

La justice chrétienne vient de la foi. « Mais la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples ; aussitôt qu'il fut arrêté, leur foi tomba, et ceux qui auparavant croyaient en lui comme au rédempteur d'Israël, commencèrent à dire froidement : *Nous espérions qu'il devait racheter Israël*, comme s'ils disaient : mais maintenant, après son supplice, nous avons perdu cette espérance. Voilà donc la foi des apôtres morte avec Jésus-Christ. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur Maître qu'ils ne l'étaient pendant sa vie, on vit en eux une véritable foi, et dans cette foi la véritable justice, qui, étant l'ouvrage du Saint-

(*) Bossuet, *Méditations sur l'Evangile*, édition citée, p. 756-764.

Esprit, il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice. »

Le monde, enfin, sera convaincu de jugement, c'est-à-dire de condamnation, parce qu'il aura nettement conscience de la défaite qu'il a éprouvée dans la personne de



Fig. 88, page 224.

son chef. « La vie que le Saint-Esprit inspire aux fidèles condamne toutes ses maximes. Il n'y a plus d'avarice, où chacun apporte ses biens aux pieds des apôtres ; il n'y a plus de divisions ni de jalousie, il n'y a qu'un cœur et qu'une âme ; il n'y a plus de plaisirs sensuels, où l'on a de la joie d'être flagellés par l'amour de Jésus-Christ ; il n'y a plus d'orgueil, où tout est soumis aux conducteurs de l'Eglise, qu'on rend maîtres de tous ses désirs, et plus encore de soi-même que de ses richesses. Commençons donc cette vie chrétienne et apostolique, et laissons-nous convaincre par le Saint-Esprit. »

Iconographie : les apparitions du Christ ressuscité. — Je veux revenir aujourd'hui, une dernière fois, sur la série des apparitions du Christ ressuscité, et je le ferai en produisant quelques gravures, que j'invite le lecteur à regarder sérieusement.

On lira sans peine la première (**fig. 87**, page 221), qui est un détail de l'ivoire du Vatican dont nous avons souvent parlé. On y voit une femme agenouillée, entre deux arbres, puis un homme, à peine couvert d'une draperie, tenant de la main gauche une



Fig. 89, page 226.

croix, petite, mais avec une hampe fort longue, et faisant, de l'autre main, un geste de dénégation. C'est Madeleine, dans le jardin, et à laquelle le Christ ressuscité adresse le *Noli me tangere*, ne me touchez pas.

Dans la fresque de Giotto, à Padoue (**fig. 88**, page 223), le Christ, vêtu complètement, mais pas en « jardinier », comme dans nos vieilles gravures françaises, fait un geste analogue, mais plus « artistique » que celui du Christ de notre vieil ivoire : il porte à la main, non pas la croix, mais l'« étendard de la résurrection », avec l'inscription qui marque comment il est le « vainqueur de la mort ». Si l'on analyse maintenant avec soin la scène représentée sur la gauche, on notera qu'elle expose, de façon nouvelle et fort originale, l'argument du sépulcre vide. Ceci n'est pas encore l'arrivée des saintes femmes, et, d'autre part, les gardes sont toujours profondément endormis. Ou plutôt, on dira que Giotto, com-

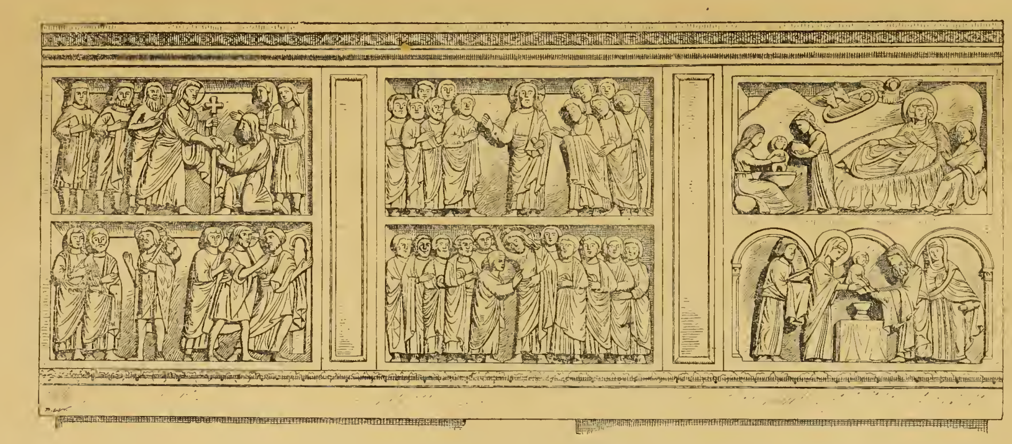


**Fig. 90.** — Sculpture de Guido de Côme, a Pistoie (treizième siècle)

En haut, et à gauche, la *Sortie des limbes*, puis l'*Apparition à plusieurs disciples*. Vient ensuite une *Nativité* de genre mystique, avec le *Bain de l'Enfant Jésus*. Au second registre, et en deux actions différentes, l'*Apparition aux disciples d'Emmaüs*, puis l'*Incrédulité de saint Thomas*. Le dernier panneau renferme la *Présentation au Temple*.

binant deux épisodes de la narration de saint Matthieu (*), nous montre, d'un côté, le tableau du sépulcre après le départ des deux Marie, les soldats étant toujours « comme morts », mais non pas endormis, et, de l'autre côté, le Christ apparaissant à la Madeleine.

Je suis maintenant obligé de prévenir que la gravure suivante (**fig. 89**, PAGE 224) représente l'apparition des disciples d'Emmaüs : l'aurait-on deviné, si je ne l'avais pas dit ? C'est l'œuvre d'un peintre estimable du « seicento », Stefano de Ferrare : je laisse au lecteur le soin de démêler ce qu'elle peut bien contenir d'instruction religieuse.

**Fig. 91**, PAGE 226. — Cette petite gravure est reproduite d'après cet Evangéliaire italien de 1719 auquel j'ai fait, par l'illustration de ce livre, de notables emprunts (**). Elle représente Jésus, au milieu de ses disciples, et leur adressant la parole. Le P. Remigio Fiorentino, auteur de l'Evangiliaire, s'en est servi plus d'une fois au cours de son commentaire ; mais il l'utilise spécialement pour illustrer l'évangile qui raconte l'apparition du Christ ressuscité à ses apôtres réunis en Galilée. Il était nécessaire de le dire, car, sans cet avertissement, comme pour la peinture de Stefano de Ferarre, on ne l'aurait peut-être pas trouvé.



Fig. 91.

L'apparition « sur le lac » n'est sensensiblement pas mieux caractérisée dans un bon nombre de vieilles estampes. Je n'insiste pas. Mais je voudrais pour finir, donner un exemple au moins de ces œuvres d'art qui représentent, d'ensemble, une série d'apparitions du Christ ressuscité : c'est dans cette intention que je reproduis la sculpture de Guido de Côme, à Pistoie, œuvre estimable du treizième siècle (**fig. 90**, PAGE 225).

Quatre au moins de ses six panneaux, se rapportent à la Résurrection. Au centre, et dans le haut, c'est l'apparition aux onze

(*) Visite au sépulcre des deux Marie, — Marie-Madeleine et l'autre Marie, — puis, toujours d'après saint Matthieu, l'apparition du Christ à ces deux femmes (XXVIII, 9), mais avec les détails empruntés à saint Jean et qui aboutissent au *Noli me tangere*. (JEAN, XX, 17.)

(**) *Epistole et evangeli che si leggono*, etc. Lucca, 1719.

disciples réunis : on voit, au-dessous, l'épisode de saint Thomas qui approche sa main de la plaie du Sauveur. Les disciples d'Emmaüs sont représentés à gauche, au panneau inférieur, et en deux actions différentes, quand ils sont rencontrés, sur la route, par le Sauveur, puis au moment où ils s'en vont, avec lui, vers l'hôtellerie.

La scène supérieure représente la Descente aux limbes. Or ce sujet se rapporte essentiellement, en iconographie, à la démonstration de la Résurrection. C'est pour cela que nous nous proposons d'y revenir avec quelque détail, en illustrant l'évangile de dimanche prochain, avec lequel, d'ailleurs, va s'achever le temps pascal.

---

## XXVI

# CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

**Le Christ comme médiateur : confession des apôtres.** (JEAN, XVI, 23-30.)


Fig. 92.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

— [23] En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose au Père en mon nom, il vous le donnera.
[24] Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.
[25] Je vous ai dit ces choses en paraboles. L'heure arrive, où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai clairement du Père. [26] Ce jour-là
vous demanderez en mon nom; je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous, [27] car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. [28] Je suis sorti du Père, et je suis venu dans le monde ; je quitte de nouveau le monde, et je vais auprès du Père.

[29] Les disciples lui dirent :

— Voici que, maintenant, vous parlez clairement, et vous ne dites plus de paraboles. [30] Nous reconnaissons dès lors que vous savez toutes choses, et que vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge; voilà pourquoi nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

*En ce temps-là,* — c'est-à-dire au cours du Discours après la Cène, comme aux dimanches précédents. || 23. *Jésus médiateur.* Il est appelé « médiateur », car il est vraiment le terme moyen qui sert d'intermédiaire entre Dieu et l'homme, pour communiquer à l'homme les dons de Dieu, et à Dieu les offrandes de l'homme. Or, étant donné l'abîme que le péché avait creusé entre Dieu et l'homme, il fallait vraiment, pour le combler, un médiateur d'une infinie perfection, c'est-à-dire Dieu lui-même. Parce qu'il est, donc, notre médiateur, Jésus est encore appelé notre *avocat,* — il plaide en effet notre cause, par ses mérites ; — notre *prophète,* —



Fig. 93, page 231.

il enseigne, réprimande et fait encore, dans la mesure où il le croit nécessaire, connaître l'avenir ; — notre *prêtre,* notre *hostie,* — car l'expiation demande le sang des victimes et c'est par sa mort que Jésus a consommé son rôle de médiateur. || 24. Prier au nom de Jésus, c'est prier parce que Jésus est ; et ainsi, c'est prier en rappelant ses mérites, dans ses sentiments et dans son esprit. C'est pour cette raison que l'Eglise adresse ses prières à Dieu le Père, mais qu'elle les termine par ces paroles : Par Jésus-Christ Notre-Seigneur, *per Christum Dominum nostrum.* || 25. *Votre joie sera parfaite*, et, comme Jésus l'avait dit plus haut (v. 22), *personne ne vous la ravira.* Le véritable objet du bonheur, d'où nous vient la seule joie vraiment digne de ce nom, c'est de posséder Dieu, et de savoir que nous le possédons. « Qui peut nous ôter ce sujet de joie ? Il faudrait pouvoir ôter Dieu : et, en l'ôtant, s'ôter soi-même, et tout être, et ne laisser que le néant. » (BOSSUET, *Elév.*, p. 778.) Seul, le péché pourait le faire : mais ici encore, si Dieu est

avec nous, comment pourions-nous ne pas dédaigner les joies trompeuses, et si courtes, par lesquelles il essaye de nous séduire, en nous faisant renoncer à la seule joie qui dure éternellement !

|| 25. *Je vous ai dit ces choses en paraboles,* — et c'est pour cela que vous ne m'avez pas compris entièrement. Mais maintenant, dit Bossuet, je vais vous parler à découvert, vous allez tout voir en trois mots : *Je suis sorti de Dieu*, etc. En plus de l'explication très nette que nous trouvons ici de la mission de Jésus, prenons-en l'occasion de noter que, d'après ce texte, la théorie, autrefois classique de la « parabole aveuglante » ne manque pas d'être plus



Fig. 94, page 231.

vraisemblable qu'on pourrait le supposer. Car nous avons ici, pour la confirmer, et les apôtres (v. 29), et Jésus lui-même.

Iconographie : la descente aux limbes. — Nous voici parvenus, avec ce cinquième dimanche après Pâques, au dernier passage, que nous aurons à commenter, du Discours après la Cène, et en même temps à la fin du temps pascal, cette époque où l'Eglise nous invite à méditer, avec plus d'attention qu'à aucune autre période de l'année, le glorieux mystère de la Résurrection. Nous nous proposons de clore tout ce que nous avons dit de ce grand miracle en produisant ici quelques gravures rappelant la Descente aux limbes. Elles appartiennent, en effet, à la « démonstration » de la Résurrection. Et cela est tellement vrai que, dans quelques grandes séries relatives à la vie du Christ, cette image suffit, à elle seule, pour résumer toute l'illustration de ce mystère du Christ ressuscité.

Nous reconnaissons que la légende n'est pas sans avoir influencé quelque peu ce procédé d'apologétique (*). Mais ce n'est pas une raison de méconnaître que, de tout temps, l'art chrétien a donné une importance exceptionnelle à cette représentation de la Descente aux limbes, et je n'ai pas besoin de rappeler comment sa légitimité s'autorise d'un article formel du *Credo*.

**Fig. 93**, PAGE 229. *Mosaïque de Venise* (douzième ou treizième siècle). — On voit, au centre, le Christ, portant la croix de résurrection — elle a, ici, des caractères spéciaux — et qui foule aux



Fig. 95, page 232.

pieds le diable vaincu : la porte des enfers, arrachée de ses gonds, est à terre, avec ses ferrures brisées. Parmi les personnages, qu'on ne peut tous identifier, on reconnaît, au moins, Adam et Ève.

**Fig. 94**, PAGE 230. *Miniature française de la Bibliothèque nationale*, Bible en images du quatorzième siècle. — La Descente aux limbes, ou plutôt la *Sortie des limbes*, comme il est beaucoup plus juste de l'appeler, est ici représentée avec plusieurs parallélismes tirés de l'Ancien Testament, le Seigneur faisant sortir Abraham du pays de perdition où il habitait, Moïse faisant sortir d'Egypte le peuple d'Israël, l'ange faisant sortir de Sodome Loth et sa famille.

(*) Cf. *le Christ de « la Légende dorée »*, p. 355-405, et TURMEL, *la Descente aux limbes*.

**Fig. 95**, PAGE 231. *Miniature française du treizième siècle.* — Voici enfin une *Descente aux limbes* encore plus caractéristique, mais compliquée d'un *Calvaire* et d'une *Ascension* : on peut regarder cette image comme un très bon document pour l'illustration synthétique du mystère de Pâques, bien que la Résurrection n'y soit pas expressément représentée.

---

# XXVII

# DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

**Jésus annonce à ses disciples la venue du Saint-Esprit et leur prédit des épreuves et des persécutions.** (Jean, xv, 26-27, xvi, 1-4.)



Fig. 96, page 238.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :

— 26 Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi. 27 Vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement.

1 Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez pas scandalisés. 2 Ils vous chasseront des synagogues, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. 3 Ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi.

4 Je vous ai dit ces choses afin que, lorsque l'heure en sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

Quelques réflexions du P. Bourgoing. — Voici quelques réflexions sur le premier verset de notre évangile (xv, 26), empruntées aux *Méditations* du P. Bourgoing (*),

(*) P. Bourgoing, troisième supérieur de l'Oratoire, *Méditations sur*

dont Bossuet faisait un si grand cas, et qui n'ont pas cessé d'être un des plus excellents livres que l'on puisse lire pour bien comprendre les saints Evangiles.

Dieu a fait deux excellents et inimitables dons aux hommes. Le premier est celui que le Père éternel nous a fait de son Fils unique; car Jésus dit : *Dieu a tant aimé le monde que de donner son Fils unique*. L'autre don a été le Saint-Esprit, qui nous a été donné par le Père et le Fils, car en sa propriété personnelle il est appelé don et amour, si bien que nous pouvons dire : le Père et le Fils ont tant aimé le monde que de donner le Saint-Esprit qui est leur amour.

Le Père ne peut être donné parce qu'il ne procède pas d'une autre personne; le Fils ne peut être donné que par le Père, dont il procède; et le Saint-Esprit par le Père et le Fils, parce qu'il procède de tous deux, comme d'un même principe de son origine, et d'autant que la mission temporelle d'une personne divine suppose la procession éternelle et qu'une personne ne peut être envoyée et donnée dans le temps, sinon par celle de laquelle il procède en l'éternité. C'est pourquoi Jésus dit : *que j'enverrai de mon Père* (*), c'est-à-dire qui sera envoyé du Père et du Fils, comme procédant de tous deux.

Le Père ne pouvait donner rien de plus grand ni de plus digne que son Fils, et le Père et le Fils que le Saint-Esprit, leur amour divin et un même Dieu avec eux, de façon qu'il ne reste plus rien en la sainte Trinité qui puisse être donné; car, comme dit l'apôtre : Qu'est-ce que le Père ne nous a point donné avec son Fils! et qu'est-ce que le Père et le Fils ne nous ont point donné,

*les vérités et excellences de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* 32e édition, p. 275. Téqui, éditeur.

(*) Dans le même discours d'adieu xv, 26.

ou ne nous donneront pas, en nous donnant leur Saint-Esprit?...

*Il rendra témoignage de moi*, dit le Fils de Dieu, parce que c'est le propre du Saint-Esprit de manifester Jésus, de rendre témoignage de lui et de prouver sa divinité ; ce qu'il a fait en attirant les âmes par les liens sensibles de



Fig. 97, page 238.

la prédication des apôtres et par les chaînes invisibles de sa grâce qu'il répand dans les cœurs, à croire en Jésus, à l'aimer et le glorifier.

La psychologie des persécuteurs. — Jésus va mourir, car il ne lui reste plus à accomplir que ce dernier sacrifice pour achever de fonder ce royaume tant de fois annoncé, et sa mort consommera son triomphe. Mais, cette victoire définitive ne doit pas faire illusion aux

apôtres sur les destinées qui les attendent personnellement, et Jésus les avertit qu'ils devront, eux aussi, être en butte au même genre de persécuteurs que ceux qui l'ont poursuivi pendant tout le temps de son ministère parmi eux. Ils doivent donc apprendre à les connaître et à les juger : pour cela il fait devant eux, si j'ose dire, l'inventaire de leur âme.

Car ce n'est pas sur leurs actes qu'il faut juger les persécuteurs de Jésus, mais sur les sentiments qui les inspirent et les font naître. Ils vous chasseront des synagogues — ils désaffecteront vos églises, dirions-nous aujourd'hui — et même, ils vous feront mourir. Mais d'où viendra cette conduite rigoureuse et cruelle ? Sera-t-elle inspirée par la haine, par le fanatisme ? Oui, sans doute. Mais n'oubliez pas de songer, dit Jésus, qu'en agissant ainsi ils croiront *rendre hommage* à Dieu !

Gardez-vous donc bien de vouloir répondre à la violence par d'autres violences car cela ne servirait de rien, sinon qu'à irriter davantage vos persécuteurs et à les éloigner, de plus en plus, de la voie du salut.

Il faut leur pardonner. Il faut encore prier le Père, afin qu'il leur pardonne, car, je vous le répète, ils ne savent pas ce qu'ils font. *Ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni le Père, ni moi.* Leur mal, c'est l'ignorance. Et donc, votre devoir, c'est encore d'essayer de les en guérir, par tous les moyens que votre zèle saura inventer.

Tel est l'esprit des véritables chrétiens. Ils doivent se garder soigneusement de haïr leurs persécuteurs, et de les mépriser, comme s'ils étaient, tous, de mauvaise foi. Ils croient faire œuvre sainte, peut-être, en nous persécutant ! Le Talmud n'a-t-il pas écrit, en effet, que quiconque répand le sang de l'impie, fait la même chose que s'il offrait à Dieu le sacrifice du sang. Apprenons à pardonner, mais apprenons aussi à instruire : qui n'est

pas, aujourd'hui, quelque peu apôtre, et docteur, ne mérite plus vraiment le nom de disciple de Jésus.

Iconographie. — L'austérité de l'évangile de ce jour ne doit pas cependant nous faire perdre de vue que nous sommes dans

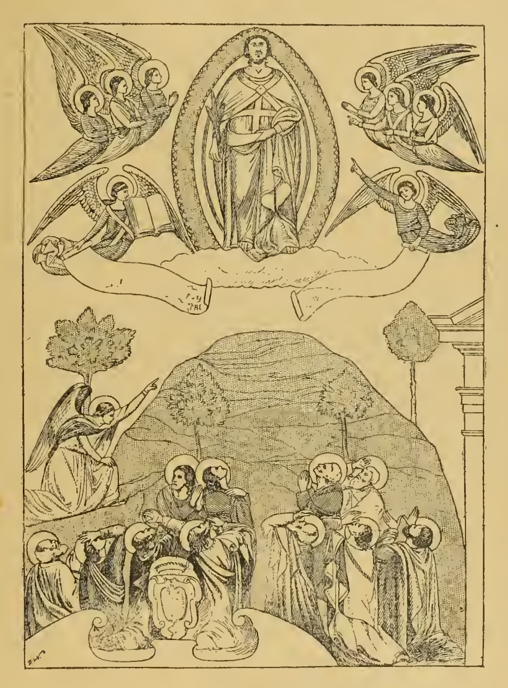


Fig. 98, page 239.

l'octave de l'Ascension, dont la solennité se célébrait il y a trois jours à peine. Et d'ailleurs, comme on a pu le remarquer (*),

(*) Voir l'évangile pour le jour de l'Ascension, en l'Evangéliaire des fêtes. On peut encore se demander si l'Eglise, en nous faisant lire, au dimanche dans l'octave de la fête, ce texte de saint Jean, n'a pas voulu nous inviter à le rapprocher du passage parallèle où saint Marc nous rapporte les paroles de Jésus à ses apôtres, quelques instants avant l'Ascension, et dans lesquelles il leur prédit les difficultés et les persécutions qui les attendent au cours de leur mission pour sauver le monde.

le texte de saint Marc lui-même faisait déjà allusion à ces heures prédites par Jésus à ses apôtres « où quiconque, leur dit-il, vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu ». Saint Jean, ici, complète vraiment saint Marc. Nous sommes toujours dans l'atmosphère de l'Ascension : c'est, pour cela que nous avons illustré notre évangile avec quelques images relatives à ce grand mystère.

**Fig. 96**, PAGE 233. — C'est d'abord un détail de l'ivoire français du Vatican dont nous avons déjà parlé. L'Ascension y est représentée de façon assez concise, sans les accessoires qui s'y trouvent habituellement. Dans le bas, groupés autour de la Vierge, les apôtres, chacun d'eux exprimant, du mieux qu'il le peut, sa douleur et son admiration. On aperçoit, dans le haut, le Christ, sur un nuage, achevant de disparaître dans le ciel.

**Fig. 97**, PAGE 235. — La fresque de Giotto (quartorzième siècle) à la chapelle de l'Areno de Padoue, est beaucoup plus compliquée.

Pour commencer par décrire ce qui se passe sur la terre, nous remarquerons, en premier lieu, au centre de la composition, une sorte d'élévation dont il faut bien se garder de négliger la présence : c'est « la montagne des Oliviers », du haut de laquelle, d'après la légende, — sinon d'après l'histoire, — le Christ se serait élevé dans le ciel.

Deux anges, planant au-dessus de cette sorte d'élévation, font le geste de parler aux personnages agenouillés, à droite et à gauche : ce sont les messagers célestes dont le livre des Actes nous a conservé le discours.

Les apôtres, notez-le, sont au nombre de onze seulement, et non pas de douze, comme dans la plupart des vieilles Ascensions. La Vierge, comme de juste, y occupe une place d'honneur.

Dans le ciel, maintenant, que se passe-t-il ? Et serait-il suffisant de dire qu'on y voit le Christ s'élevant à travers les airs entouré d'une grande multitude d'anges ? Que non pas ! C'est d'abord pour cette raison que, dans le nombre des personnages qui semblent monter au ciel, en même temps que le Christ, il n'y a pas seulement des anges, mais encore des hommes, très barbus, qui s'en distinguent notablement. Giotto semble s'être souvenu des enseignements de la Légende qui nous apprend que « le Seigneur est monté dans le ciel avec une grande proie d'hommes et une grande multitude d'anges » (*). Et « qu'il y soit monté avec une grande proie d'hommes », cela est évident d'après ce qu'on lit au Psautier : *ascendit in altum cepisti captivitatem*, etc., c'est-à-dire : Vous êtes monté en haut, vous avez emmené avec vous un grand nombre de captifs (Ps. LVII, 19).

Voilà qui donnerait lieu, ce me semble, à une belle méditation

(*) Cf. *le Christ de « la Légende dorée »*, p. 415.

mystique. Si l'on considérait, maintenant, la façon avec laquelle le grand artiste a représenté le Christ montant dans le ciel, on y trouverait prétexte à une nouvelle dissertation, mais d'ordre purement artistique, celle-là. Nous avons réservé l'une et l'autre, par discrétion, pour un autre ouvrage, où elles seront mieux à leur place que dans cet Evangéliaire (*).

**Fig. 98**, PAGE 237. *Fresque de Buffalmaco* (quatorzième siècle), au *Campo Santo de Pise*. — L'*Ascension* de Buffalmaco, bien qu'elle soit



Fig. 99, page 240.

postérieure à celle de Giotto, lui semblerait notablement antérieure, tellement les qualités d'art y apparaissent amoindries : elles s'y trouvent compensées, d'ailleurs, par une naïveté, un peu vieillotte, qui n'est pas pour déplaire dans les images de dévotion.

On dirait que l'artiste, avant de se mettre à l'œuvre, a médité, beaucoup plus que les cartons de son maître, les images byzantines fabriquées d'après les recettes consignées dans le célèbre manuel du mont Athos. La « montagne des Oliviers » a repris la

(*) Voir ce que nous avons écrit, à ce sujet, dans notre *Bible de l'Arena*.

place d'honneur, au centre de la composition. Les anges, également, ont recommencé à parler — par le moyen, je veux dire, des longues banderoles, couvertes d'écriture, qu'ils déroulent à travers les airs.

Mais où Buffalmaco a-t-il pris le type, fort remarquable, de son Christ s'élevant, à travers l'espace, dans une « mandorla » que les anges environnent, sans la porter, toutefois, comme dans le plus grand nombre des représentations analogues ? Je ne saurais le dire. Mais c'est là, sans doute, une réelle et très appréciable originalité.

**Fig. 99**, PAGE 239. — Aucun drame, maintenant, dans la pieuse *Ascension* du bienheureux Fra Angelico, mais une douce tranquillité, comme le soir d'un beau jour, et je ne sais quel mystique recueillement, que les anges eux-mêmes n'arrivent pas à troubler, puisqu'un seul des apôtres se détourne — et encore ne le fait-il qu'à moitié, comme à regret — pour écouter leurs célestes avertissements. Ce n'est pas la douleur, mais plutôt l'extase, qui remplit l'âme de ces heureux témoins de l'Ascension du Maître dans le ciel. Voyez plutôt comment leurs pensées intimes se traduisent par le langage de leurs mains : elles sont priantes et ravies, comme celles de la Vierge, au centre du tableau, dans son attitude d'orante. A peine est-il possible d'en noter quelques-unes d'étonnées ou de curieuses. Et encore je ne sais si le geste de l'apôtre qui abrite ses yeux de sa main levée n'est pas, lui aussi, un geste d'amoureuse émotion — aussi tendre et respectueux, en somme, que celui de cet autre apôtre (notre gravure, hélas ! le laisse à peine deviner) qui dresse, vers le Christ, ses deux mains, toujours jointes, avec une expression ineffable de foi, d'espérance et d'amour...

On ne se lasserait jamais de rêver tout haut, et longuement, devant les peintures du bienheureux artiste de Fiesole ! Et ce serait encore, pour mieux comprendre l'Evangile, une des meilleures méthodes qui se puisse imaginer.

---

# XXVIII

# DIMANCHE DE LA PENTECOTE

**Jésus promet à ses disciples de leur envoyer le Saint-Esprit.** (JEAN, XIV, 23-31.)



Fig. 100, page 245.

En ce temps-là, Jésus dit
à ses disciples :
— 23 Si quelqu'un m'aime,
il gardera ma parole ; et mon
Père l'aimera, et nous viendrons
à lui, et nous ferons en
lui notre demeure. 24 Celui
qui ne m'aime point ne garde
pas mes paroles ; et la parole
que vous avez entendue n'est
pas de moi, mais du Père qui
m'a envoyé.
25 Je vous ai dit ces choses pendant que je demeurais
avec vous. 26 Mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, que le Père
enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et
vous rappellera tout ce que je vous ai dit. 27 Je vous laisse
ma paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas
comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble
pas, qu'il ne s'effraye pas. 28 Vous avez entendu ce que je
vous ai dit : Je m'en vais, puis je viens à vous.
Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais
au Père, parce que le Père est plus grand que moi. 29 Je
vous ai dit ces choses maintenant avant qu'elles n'arrivent
afin que, lorsqu'elles seront arrivées, vous croyiez. 30 Je
ne parlerai plus guère avec vous. Le prince de ce monde

arrive, en effet. Il n'a aucun droit sur moi ; mais il faut que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis selon l'ordre que le Père m'a donné.

*En ce temps-là,* — après la Cène, comme aux évangiles des dimanches précédents. || 23. L'obéissance et l'amour, telles sont les deux conditions nécessaires pour que le Père et le Fils se révèlent à l'âme et y établissent leur demeure permanente. || 24. C'est la répétition, sous la forme négative, du verset précédent. || 25-26. Il s'agit, dans ces deux versets, de la même doctrine, mais enseignée par deux docteurs différents : « Le docteur qui doit succéder à Jésus, c'est le Paraclet, le Saint-Esprit, que le Père enverra aux apôtres sur la demande du Christ. Son rôle consistera à répéter l'enseignement que Jésus a donné pendant sa vie mortelle : ὑπομνήσει ὑμᾶς, il vous rappellera. La prédication orale de Jésus (v. 25) et la révélation intérieure du Saint-Esprit constituent deux phases distinctes de même enseignement surnaturel. » (P. Calmes, *lib. cit.*, p. 392.) || 27. Il y a, dans cette formule, et prononcée à ce moment, autre chose, et de plus attendrissant, qu'un adieu à la manière orientale. Mais la paix dont il s'agit ici, avant la veillée de la mort, c'est bien la même paix que celle de la nuit de Noël et des lendemains de la Résurrection. || 28. Jésus comprend que cette nouvelle de son départ attriste les apôtres, car ce sont des hommes : mais, puisqu'ils ont la foi, ils doivent aussi se réjouir, à cause de lui-même — car il va être glorifié — et à cause d'eux, encore, pour qui son départ est l'annonce, et la garantie, de l'arrivée prochaine du Saint-Esprit. || *Le Père est plus grand que moi.* Le Père est, en effet, plus grand que le Fils, non pas, il est vrai, sous le rapport de la nature et de la dignité, mais en tant qu'il est le principe du Fils. Les hérétiques, spécialement les ariens, ont singulièrement abusé de ces paroles pour nier que le Fils fût l'égal du Père, en nature et en dignité. On peut dire encore, avec saint Augustin, que Jésus, parlant ici comme Fils de l'homme et Verbe fait chair, proclame son Père plus grand que lui. C'est en ce sens que le P. Calmes écrit ceci : « Il ne faut pas chercher dans cette comparaison un sens métaphysique. Le Père, c'est la divinité transcendante et inaccessible et, dans ce sens, il est supérieur au Fils, qui est la divinité se manifestant aux hommes, d'une manière sensible ». || 30. Le prince du monde, c'est-à-dire le démon, ou Satan, est l'agent principal de la Passion de Jésus et c'est lui qui mène la main de Judas. || 31. Jésus va se laisser vaincre, du moins en apparence, par Satan, mais c'est pour donner au monde la preuve de sa parfaite obéissance à l'égard de son Père.

Vient, à la suite de ce verset l'allégorie de la vigne (xv, 1-11), puis le discours d'adieu reprend, et se continue, jusqu'à la fin du chapitre xvi.

Le récit de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. — Les Évangiles, qui contiennent seulement l'histoire du fondateur du christianisme, depuis son arrivée dans ce monde jusqu'à son départ pour le ciel, ne pouvaient nous fournir le récit de la merveilleuse descente du Saint-Esprit sur les apôtres, qui est postérieure à l'Ascension. Le texte de saint Jean, que nous venons de lire, nous faisait donc connaître, simplement, les paroles avec lesquelles Jésus promit à ses apôtres de leur envoyer celui qui devait être, pour les grandes œuvres auxquelles ils étaient réservés, leur auxiliaire, leur défenseur, leur avocat et leur consolateur, le Paraclet, en un mot. Il nous reste à voir maintenant, comment cette promesse s'est réalisée. Nous l'apprenons par le livre des *Actes des apôtres*, dans ces quelques versets qui se lisent à l'épître au jour de la Pentecôte.



Fig. 101, page 245.

« Le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils étaient tous (*)

(*) *Tous ensemble*, non pas seulement les apôtres, mais tous les fidèles disciples du Maître, et les *Actes* nous ont dit, auparavant, que « le nombre des hommes réunis (au Cénacle) était d'environ cent vingt ». (*Actes*, I, 15.) Nous verrons tout à l'heure que Fra Angelico s'est bien gardé de l'oublier.

ensemble dans un même lieu. Tout à coup, il vint du ciel un bruit (*), comme celui d'un vent qui souffle avec force, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et se posèrent sur chacun d'eux. Ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils se mirent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. Or, parmi les Juifs résidant à Jérusalem, il y avait des hommes pieux de toutes les nations qui sont sous le ciel. Au bruit qui se fit entendre, ils accoururent en foule, et ils étaient tout hors d'eux-mêmes, de ce que chacun les entendait parler sa propre langue. Surpris et étonnés, ils disaient : « Ces gens qui parlent, ne sont-ils pas tous gali-« léens ? Comment se fait-il que nous les entendions par-« ler chacun l'idiome particulier de notre pays natal ? »

Les *Actes* rapportent ensuite comment, ne sachant de quelle façon expliquer cette merveille, certains de ces étrangers ayant osé se demander si, par hasard, les apôtres « n'avaient pas trop bu de vin », saint Pierre, bondissant sous l'injure, s'avança tout à coup et prononça ce discours, le premier discours apostolique, qui fut couronné d'un succès merveilleux, car, disent les *Actes*, « ce jour-là le nombre des disciples s'augmenta de trois mille personnes environ ».

Iconographie. — L'évangile du dimanche de la Pentecôte, s'il fallait l'expliquer directement, devrait s'illustrer avec des images représentant, de façon générale, le Saint-Esprit. On y ferait figurer, par exemple, des gravures représentant le Baptême du Christ, et, en général, celles qui nous parlent de la sainte Trinité.

Mais c'est plutôt le récit de la descente du Saint-Esprit sur les

(*) Les « langues de feu » ne sont donc pas le seul signe sensible qui accompagne la venue de l'Esprit et, si la chose pouvait se représenter, les artistes devraient tenir compte également, dans leurs images, de ce grand bruit qui précéda : pour cette raison, donc, les *Pentecôtes* du genre dramatique, dans le genre de notre figure 102, seraient tout à fait légitimes, parce qu'on y trouve au moins exprimées les conséquences qui s'ensuivirent, c'est-à-dire l'étonnement et l'effroi.

apôtres que les images proprement dites de la Pentecôte se proposent d'illustrer. En voici trois, réunies dans ce commentaire ; on en trouvera quelques autres encore dans les gravures synoptiques placées à diverses pages de ce volume.

Dans la première (**fig. 100**, PAGE 241), qui est un détail de l'ivoire du Vatican, on remarquera que la Vierge ne figure pas, au milieu des apôtres, et c'est une exception assez notable. Car, bien que le récit des Actes ne fasse pas mention de la sainte Mère de



Fig. 102.

Jésus, il n'est, pour ainsi dire, aucun artiste qui ait hésité à la mettre avec les apôtres, au jour de la Pentecôte, pour recevoir le Saint-Esprit.

Elle occupe même, dans l'assemblée, la place d'honneur, comme dans cette vieille gravure « la Mer des histoires » que nous reproduisons (**fig. 101**, PAGE 243). On notera de quelle façon, alors que tous les autres personnage sont agenouillés, pour recevoir le Saint-Esprit, elle, la sainte Mère de Jésus, reste assise sur son fauteuil, qui est une véritable *cathedra* et se contente de croiser respectueusemen' les bras.

La scene est plus dramatique dans la charmante miniature d'une *Légende dorée* du seizième siècle français que nous donnons à la suite (**fig. 102**, PAGE 245). La Vierge, toutefois, seule parmi toutes les autres personnes présentes, ne s'étonne, ni ne songe à s'émouvoir.

Ne savait-elle pas que toutes ces merveilles devaient arriver? Faisait-elle autre chose, pendant les jours de retraite qui suivirent l'Ascension, que de le répéter aux apôtres groupés autour d'elle? En attendant le Saint-Esprit, n'avait-elle pas été la consolatrice de tous ces affligés? Il me semble bien qu'on lit tout cela dans notre miniature: elle est très instructive et je veux ajouter que l'original




Fig. 103.

qu'elle traduit est une pure merveille de notre art français de la Renaissance.

J'ai voulu terminer ce commentaire avec la reproduction d'une *Pentecôte* de Fra Angelico, — détail de l'armoire historiée de l'Annunziata — qui est conçue dans un esprit très différent des précédentes images et donne lieu, en conséquence, à plusieurs observations instructives (**fig. 103**, PAGE 246).

On y remarquera, d'abord, que la scène se passe, non pas à l'intérieur du Cénacle, mais plutôt sur une terrasse extérieure, don-

nant sur la rue. Fra Angelico, d'autre part, traduisant avec plus d'exactitude le texte des Actes, y fait intervenir, non seulement la Vierge et les douze apôtres, mais encore un certain nombre d'autres disciples de Jésus, sinon les « cent vingt », tous ensemble. Le moment choisi n'est plus la descente du Saint-Esprit proprement dite, bien qu'on voie, encore suspendue, sur la tète des personnages, les langues de feu : c'est, en effet, un don permanent, et l'Esprit, imprimant un caractère, ne s'efface plus.

Quels peuvent bien être, maintenant, les cinq personnages qu'on voit, au premier plan du tableau, en dehors du cénacle ? Ce sont les représentants « de toutes les nations qui sont sous le ciel », comme on doit le comprendre surtout d'après leurs coiffures bizarres. Or, les nations ne sont pas encore entrées dans le royaume de l'Esprit : c'est aux apôtres qu'il appartient de les y inviter, de les forcer, même, à y venir, *compelle intrare*. Saint Pierre ne l'oublie pas. Et, de fait, dans sa *Pentecôte* du palais Corsini, Fra Angelico l'a représenté, en avant de la Vierge, et dans l'attitude d'un prédicateur véhément, qui exhorte les Juifs à pénétrer dans le cénacle.

D'où nous concluons que, pour illustrer convenablement le récit de la Pentecôte, il serait nécessaire de produire, au moins, deux sortes d'images, et nous en avons indiqué suffisamment l'ordonnance et la légitimité.

## XXIX

# PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**De la charité dans le cœur et dans les jugements.** (Luc, VI, 36-42.)



Fig. 104, page 256.

En ce temps-là, Jésus dit
à ses disciples :
— 36 Soyez miséricor-
dieux, comme votre Père est
miséricordieux. 37 Ne jugez
point, et vous ne serez pas
jugés ; ne condamnez point,
et vous ne serez pas con-
damnés ; pardonnez, et l'on
vous pardonnera ; 38 donnez,
et l'on vous donnera : on
versera dans votre sein une
bonne mesure, pressée, tassée, débordante ; car la me-
sure avec laquelle vous aurez mesuré servira pour vous.
39 Il leur proposait aussi cette comparaison : Un aveugle
peut-il conduire un aveugle ? Ne tombent-ils pas tous
deux dans la fosse ? 40 Le disciple n'est pas au-dessus du
maître ; mais tout disciple sera parfait, s'il est comme
son maître.
41 Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton
frère, sans apercevoir la poutre qui est dans ton œil ?
42 Ou encore, comment peux-tu dire à ton frère : Frère,
laisse-moi ôter la paille qui est dans ton œil, toi qui ne vois
pas la poutre qui est dans le tien ? Hypocrite, ôte d'abord
la poutre qui est dans ton œil, et ensuite tu songeras à
ôter la paille de l'œil de ton frère.

*En ce temps-là,* — c'est-à-dire au cours de la prédication de Jésus en Galilée, et, d'après saint Luc, entre l'appel des Douze (VI, 12-19) et la guérison du serviteur du centurion de Capharnaüm (VII, 1-10). C'est le seul extrait que nous rencontrerons, dans notre Evangéliaire, de ce « Discours dans la plaine » (*), qui est une réplique, conservée par saint Luc, du grand « Discours sur la montagne » rapporté par saint Matthieu. || 36. Ce verset semble la conclusion du passage précédent sur l'héroïsme qu'il faut mettre dans notre charité pratique (VI, 27-35), et, pour cela, Jésus dit : Soyez *donc* miséricordieux. Mais c'est encore l'annonce du développement qui va suivre, où Jésus nous prêche, en l'appuyant par deux exemples, la charité dans le cœur et dans les jugements. || 37. Nous devons régler notre conduite sur celle de Dieu lui-même, non pas à cause de l'intérêt que nous y pouvons trouver, mais parce que cela est juste et répond à l'idéal de bonté dont Jésus nous a fait entrevoir la splendeur. Et remarquez cette progression : ne jugez pas ; si, toutefois, il vous faut juger, — car nous ne pouvons toujours nous en défendre, — ne condamnez pas ; et enfin, s'il vous est nécessaire de condamner, alors, comme le Père, apprenez à pardonner. || 38. Pour faire comprendre la mesure surabondante dont Dieu fera usage à l'égard de ceux qui auront été miséricordieux, Jésus se sert d'une image empruntée aux coutumes orientales pour mesurer les céréales. *On versera dans votre sein,* c'est-à-dire dans le pli que forme le vêtement, qui est une large robe, au-dessus de la ceinture. || 39. Est-ce un nouveau développement qui commence avec cette brève « parabole » des deux aveugles ? Elle signifie que celui qui veut se charger de diriger les autres doit être capable, d'abord, de se diriger lui-même, et cela peut s'appliquer à la conduite hypocrite des scribes et des pharisiens. Mais cela s'accorde encore avec ce qui précède : celui-là, en effet, ne juge pas les autres, qui a la sagesse de réfléchir sur sa propre conduite et de l'apprécier à sa juste valeur. || 41-42. Ne faisons donc pas aux seuls pharisiens l'application de cette double parabole : nous trouverons toujours profit, en effet, à nous l'appliquer à nous-même, et nous y gagnerons de mettre un peu plus de charité dans notre cœur et, de là, dans nos jugements.

POURQUOI NOUS N'ILLUSTRONS PAS, AVEC UNE IMAGE, LA PARABOLE DES AVEUGLES ? — Cette parabole des aveugles est une de celles que l'art chrétien, depuis la Renais-

(*) On l'appelle « le Discours dans la plaine » à cause du texte de saint Luc (VI, 17), où il est dit : *Et descendant avec eux* — les Douze, qu'il vient de choisir — *il s'arrêta dans une plaine.* Au point de vue de l'étude objective de la doctrine de Jésus, il n'y a pas lieu de le distinguer du Discours sur la montagne.

sance, semble avoir représentées avec le plus de complaisance. Et, toutefois, nous n'avons pas voulu en donner, ici, un seul exemple; cela, nous allons l'expliquer, pour une double raison.

La première, parce que le sujet nous semble plus « amusant » qu'instructif, dans les œuvres d'art, tout au moins, qui ont essayé de le traduire et je renvoie ceux qui auraient le désir de s'en convaincre, aux peintures de l'école flamande, spécialement au tableau de Breughel le Vieux, qui se trouve au musée de Naples.

La seconde, qui est d'un ordre tout différent, est empruntée aux indications de la vie liturgiqne. Or, celle-ci, en ce premier dimanche après la Pentecôte, nous invite à honorer, de façon spéciale, le mystère de Dieu en trois personnes distinctes. C'est, en effet, en ce jour, la fête de la Sainte-Trinité et l'évangile du dimanche ne se lit qu'à la fin de la messe, au lieu et place du Prologue du quatrième Evangile. Nos « images » seront donc consacrées à cet adorable mystère. Avant de les expliquer, toutefois, nous lirons le texte de saint Matthieu qui est, à proprement parler, l'évangile de ce jour.

Évangile pour la fête de la Sainte-Trinité. — En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. (Matth., xxviii, 18-20.)

Commentaire. — Remarquons, en premier lieu, la solennité merveilleuse de ces paroles de Jésus, qui nous saisit et nous en impose fortement, avant même que nous ayons commencé à en comprendre les raisons.

Cette solennité particulière, elles l'empruntent d'abord aux circonstances dans lesquelles elles furent prononcées, — après la Résurrection, lors de l'apparition aux Onze, sur une montagne de Galilée ; — à ce fait, ensuite, qu'elles terminent tout l'Evangile selon saint Matthieu, dont elles forment comme l'épilogue ; à cette raison, enfin, qu'elles nous présentent, dans un puissant raccourci, le pro-

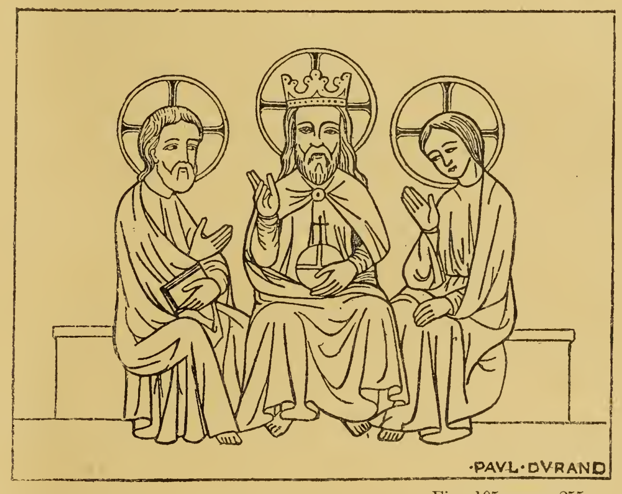



Fig. 105, page 255.

gramme définitif, et qui commence déjà à se réaliser, de cette activité surnaturelle qui va emporter le monde, désormais préparé pour la conquête mystique, dans ce sillon même de l'activité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est ce dernier point de vue dont nous voulons essayer de faire entrevoir la merveilleuse splendeur.

Écoutez, d'abord, ce divin ambassadeur de la sainte Trinité produisant ici, pour la dernière fois, les lettres de créance qui l'accréditent, en ce monde, pour sa surnatu-

relle mission. *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre.*

*Et donc*, ajoute-t-il, — car ce *donc* est bien dans le texte de son discours, pour en appuyer la logique, — *et donc allez*... Sa mission, à lui, est terminée : c'est *donc* que celle des autres commence, de ceux-là auxquels il avait dit, dès les jours de Galilée, qu'ils seraient, pour porter la bonne nouvelle, ses ambassadeurs auprès des nations.

Ils vont donc partir ; ils en ont reçu l'ordre et ils ne failliront pas à leur mission. Mais quelle sera-t-elle? *Enseignez toutes les nations*, ou plutôt, comme le dit avec une singulière précision le mot grec μαθητεύσατε, « faites-les mes disciples, amenez-les moi, faites qu'elles me suivent » (*), de façon qu'il n'y ait plus, sur la terre comme au ciel, qu'un seul peuple, un seul troupeau, avec un seul pasteur.

Mais comment cette grande œuvre pourra-t-elle s'accomplir? Jésus l'a déjà dit, au cours de sa vie mortelle ; toutefois il faut qu'il le répète, ne serait-ce que pour donner aux apôtres l'assurance que rien n'est changé dans le plan divin, maintenant, et surtout, qu'il est retourné dans le sein de son Père.

Votre première action sera de leur communiquer la vie surnaturelle : *Baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*, car le baptême sera le commencement, en eux, de ce mouvement qui les fera vivre, pour Dieu, de la vie même de Dieu.

Mais cette vie, une fois créée en eux, il faudra l'entretenir, la développer, l'acheminer jusqu'à sa perfection, qui est la perfection même de Dieu, et cela, vous y pourvoirez en leur apprenant *à observer tout ce que je vous ai commandé*.

(*) P. Knabenbauer, *Cursus, In Matth.*, p. 570.

La tâche est immense et merveilleuse, mais difficile, encore! Jésus le sait, mieux que personne. Et c'est pour cela que sa dernière parole est une parole d'espérance et de réconfort, par laquelle il « leur assure l'appui de sa puissance souveraine, sa collaboration, jusqu'à la fin du monde (*). *Et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.*

Iconographie. — De tous les mystères chrétiens il n'en est vraiment pas qui mérite, autant que celui de la sainte Trinité, le

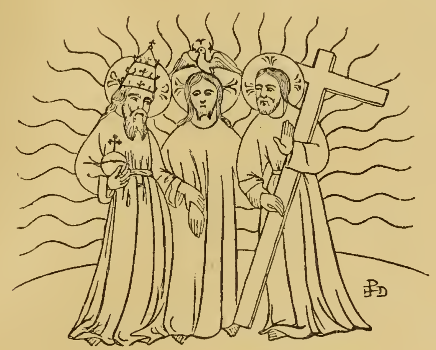


Fig. 106, page 255.

nom d'ineffable, — au sens étymologique, *ineffabilis, qui ne saurait s'expliquer avec des paroles.* Les termes dont on se sert pour en dire quelque chose trahissent toujours, par quelque côté, la vérité surnaturelle qu'elles s'efforcent de traduire. Et que sera-ce, alors, des images!

Car une image, par la franchise même et la décision de son allure, ne se prête pas à ces réticences qui permettent à certaines expressions verbales de se produire, sans trop de danger, alors même qu'elles seraient évidemment inadéquates à la vérité. Une image est brutale, parce que c'est un quelque chose de bien défini, de bien circonstancié par sa nature : il sera toujours périlleux d'aborder, même de façon historique, l'iconographie de la sainte Trinité, car une simple description de vieilles images peut entraîner, déjà, fort loin.

(*) P. Rose, *lib. cit.*, p. 233.

On est tenté, par exemple, de proscrire toutes celles qui représentent une personne divine *séparément*, comme semblant lui attribuer, par là même, une nature spéciale. Or, la seconde personne n'a-t-elle pas, en toute vérité, la nature humaine ? Le Saint-Esprit, d'autre part, puisqu'il est apparu formellement, au baptême de Jésus, sous la forme d'une colombe, ne saurait-il être représenté avec la nature, je veux dire les apparences, d'une colombe ? Mais alors ne semble-t-on pas insinuer que le Saint-Esprit n'a pas la même nature que le Fils ? Supposez, maintenant qu'on donne au Saint-Esprit la forme humaine, dans les images qui le représentent, ne va-t-on pas s'exposer à de nouveaux et sérieux dangers ? Le pape Benoît XIV, d'autre part, n'a-t-il pas formellement interdit ce genre d'images, rappelant qu'il n'est pas permis de représenter les personnes divines sous d'autres figures que celles sous lesquelles elles se sont manifestées d'après les saintes Écritures ?



Fig. 107, page 256.

Le problème est ardu, et nous ne devons jamais l'aborder sans nous rappeler ces paroles d'un autre pape, Léon XIII, dans cette encyclique *Divinum illud munus* qui fut, en quelque manière, son testament de Docteur : « Quiconque écrit ou parle sur la Trinité, doit avoir devant les yeux le sage conseil du Docteur angélique : *Lorsque nous parlons de la Trinité, il faut de la prudence et de la réserve, parce qu'il n'y a pas de sujet où l'erreur soit plus dangereuse, les investigations plus laborieuses, ni les découvertes plus fructueuses.* Le danger, dans la foi ou dans le culte, est de confondre entre elles les personnes divines ou de diviser leur nature unique. »

Mais une fois ancrés fermement dans ce principe — une seule nature, trois personnes — il semble qu'il y aurait profit à suivre, à travers les âges, les efforts de l'art pour traduire cet intraduisible mystère. Et à force de constater comment toutes ces images pèchent, sans cesse, par quelque côté, on aura fini par pénétrer,

quand même, un peu plus avant l'insondable profondeur de ce dogme ineffable.

C'est un travail que nous ne pouvons tenter. Voici simplement quelques notes sur les images qui sont ici reproduites, et que nous avons empruntées à l'*Histoire de Dieu* de Didron. Elles appartiennent toutes à la même série, celle où les trois personnes ne sont pas représentées sous une forme géométrique, ni allégorique ni mystique.

Il y a des nuances, cependant, et il ne sera pas inutile de les




Fig. 108, page 256.

signaler. Dans la **figure 105** (PAGE 251), les trois personnes sont assises également, et leurs gestes se ressemblent très sensiblement : mais la caractéristique n'est pas assez indiquée, qui évoquerait la distinction des personnes, et, dans le même temps, l'unité de nature semble compromise par certains détails, l'âge, par exemple, qui pourrait faire croire que le Père et le Saint-Esprit, tous deux portant la barbe, sont plus « anciens » que le Fils, qui est imberbe.

Dans l'image suivante, qui est, comme la première, la reproduction d'une miniature (**fig. 106**, PAGE 253), chacune des trois personnes est accompagnée par des attributs qui empêchent de les confondre l'une avec l'autre. Le Père a la tiare papale et une mappemonde, couronnée d'une croix ; le Fils porte l'instrument de la Rédemption ; sur la tête, enfin, du Saint-Esprit, plane la colombe. L'identité de nature est indiquée par le soin avec lequel

l'artiste a uni, autant qu'il lui était possible, les trois personnes, sans les confondre, toutefois, d'aucune façon.

Mais en représentant ainsi la colombe, qui est un être bien défini, comme attribut du Saint-Esprit, on semble introduire, dans la figuration de la sainte Trinité, une quatrième personne. Par elle seule, en effet, la colombe représente le Saint-Esprit et l'on pourrait se demander, en conséquence, quelle est cette personne qui se trouve, dans notre gravure 106, entre le Père et le Fils.

L'auteur de la miniature suivante (**fig. 107**, PAGE 254) échappe à cette objection : mais alors on lui reprochera de n'avoir pas sauvegardé l'identité de nature, ce qui prouve, finalement, qu'on ne saurait mettre en lumière, dans une seule image, à la fois la distinction des personnes et l'identité de nature.

Les artistes français de la Renaissance essaient de tourner la difficulté en représentant les trois personnes sous un seul manteau, qui les couvre également : on trouvera un exemple de cette formule dans la Trinité qui est placée à l'arrière-plan de la *Pentecôte* reproduite à la page 245 de ce livre (**fig. 102**).

Une autre formule qui eut également une longue popularité, à partir du quinzième siècle, est celle où l'on voit le Père, assis, et tenant le Fils, attaché à une croix, pendant que le Saint-Esprit, comme un souffle, semble tomber de ses lèvres, pour se reposer sur le Fils.

Tous ces détails ne se lisent pas très clairement dans le détail de l'ivoire du Vatican placé au commencement de ce commentaire (**fig. 104**, PAGE 248) ; ils sont, par contre, très visibles dans notre dernière gravure (**fig. 108**, PAGE 255). Cette formule, je l'avoue, est toute conventionnelle. On pourrait se demander, néanmoins, s'il est possible d'en inventer de beaucoup plus satisfaisante. Quand elle est traitée avec un réel talent, comme dans le tableau connu d'Albertinelli, elle donne lieu à une image de religion aussi raisonnable et instructive qu'il est possible de la désirer.

---

# XXX

## DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Parabole du grand festin.** (Luc, xiv, 16-24.)

En ce temps-là, Jésus dit aux pharisiens cette parabole :

— [16] Un homme fit un grand festin et invita de nombreux convives. [17] A l'heure du festin, il envoya son serviteur dire aux invités de venir, parce que tout était prêt. [18] Mais tous, d'un commun accord, se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre ; il est nécessaire que j'aille la voir ; je t'en prie, excuse-moi. [19] Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs ; je vais les essayer ; je t'en prie, excuse-moi. [20] Un autre dit : Je viens de me marier ; je ne puis donc venir. [21] Le serviteur revint et rapporta ces choses à son maître. Alors le père de famille irrité dit à son serviteur : Va vite sur les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. [22] Le serviteur dit ensuite : Seigneur ce que vous m'avez commandé a été fait, et il y a encore de la place. [23] Le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et pousse les gens à entrer, afin que ma maison soit remplie. [24] Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon festin.

En ce temps-la. — Rappelons-nous tout d'abord, avant d'entrer dans la méditation de cette parabole, les circonstances de temps et de lieu dans lesquelles elle fut proposée par le Christ.

C'était au cours de son dernier voyage à Jérusalem, lequel voyage s'accomplissait lentement pour se terminer, après plusieurs mois, peut-être, quelques jours seulement avant la Passion.

La scène se passe en Galilée, peut-être à Capharnaüm, dans la maison d'un riche pharisien où Jésus était entré pour prendre son repas (xiv, 1). Pendant qu'il mangeait, il entretenait ses convives, selon sa coutume, de différentes vérités morales inspirées par l'action qu'il accomplissait, et leur disait, entre autres choses : Quand vous donnez un repas, n'invitez pas seulement vos amis, vos parents, tous ceux, en un mot, qui ne sont pas dans le besoin, mais plutôt « les pauvres, les estropiés, les boiteux, et les aveugles, et vous serez heureux de ce qu'ils n'ont pas le moyen de vous le rendre, car cela vous sera rendu à la résurrection des justes » (xiv, 1).

Alors un convive de s'écrier : « Heureux qui participera au festin dans le royaume de Dieu ! » (xiv, 15.) En manière de réponse, continue saint Luc, Jésus lui dit : Un homme fit un grand festin, etc. C'est le texte de notre évangile.

Le sens des paraboles. — Quand on médite, en général, le texte des saintes Ecritures, mais surtout quand il s'agit des paraboles, il ne faut pas imiter ceux qui prétendent qu'on y doit chercher un sens unique, comme si, en dehors de cette seule interprétation, on s'écartait du « sens vrai » que la raison y doit trouver.

Il y a plusieurs sens, en effet, dans la sainte Ecriture, et nous devons nous accoutumer à les y découvrir, en nous appuyant d'autorités respectables, quitte à nous arrêter, finalement, à celui qui nous semblera le plus immédiatement ordonné à notre amélioration morale, mais sans avoir, pour cela, l'extrême témérité de vouloir amoindrir les autres significations.

Sens direct ou historique. — Cherchons d'abord le sens direct ou historique. Il convient, pour le pénétrer, de reconstruire, par la pensée, le milieu dans lequel la parabole fut proposée par le Christ.

Plusieurs traits, par exemple, nous seraient incompréhensibles, si nous négligions de nous instruire des habitudes locales des personnes auxquelles s'adressait cet enseignement de Jésus. La double invitation dont parle l'évangile (xiv, 16-17) est, par exemple, tout à fait dans les mœurs de l'Orient, où l'on invitait d'abord les convives, longtemps à l'avance, mais en ayant soin, à l'approche du festin, de renouveler cette invitation, et de façon plus pressante: « Venez, car le repas est prêt », criaient les serviteurs de l'amphitryon, dans les villes syriennes, à la porte des invités. Chez les Romains, ces serviteurs s'appelaient *vocatores*, *invitatores*, et κλήτορες chez les Grecs.

Il fallait, d'autre part, que toutes les places soient occupées et l'hospitalité orientale, moins formaliste que la nôtre, s'arrangeait toujours de façon à remplir, par des invitations quelque peu brusquées, le vide des derniers instants.

L'étude littérale du texte de saint Luc donnerait lieu à beaucoup d'observations de ce genre : et toutes seraient utiles, sinon absolument nécessaires, pour pénétrer le sens direct de la parabole.

Sens tropologique ou moral. — Il y a déjà, dans la seule considération du sens direct des paraboles, des enseignements très précieux pour notre vie morale, tellement que certaines des paraboles de Jésus — celle de « l'enfant prodigue », par exemple — sont, par elles seules, tout ce qu'on peut imaginer de plus instructif et de plus attendrissant. Mais il convient, toutefois, de démêler, sous le sens direct d'une parabole, l'application

morale que le Christ nous invite à en faire immédiatement.

Quels sont donc, ici, ceux qui refusent de prendre part au festin ? A bien considérer les motifs de leur refus, on voit que ce ne sont pas des ennemis ou des malintentionnés, mais simplement des insouciants ou des indifférents. Ils pensent avoir d'honnêtes raisons de ne pas venir et ils les font valoir : tous, s'ils refusent, le font par suite de soucis qui sont, à leurs yeux, plus importants que le festin auquel on les convie.

Telle est la conduite des chrétiens, hélas ! trop nombreux, qui négligent si facilement, par indifférence plutôt que par malice, la seule affaire vraiment importante de la vie, qui est de la vivre saintement.

Sens allégorique. — Voyons maintenant le sens allégorique, c'est-à-dire celui qui nous conduit à la considération de ces mêmes vérités morales entendues dans l'ordre de la vie surnaturelle.

Celui qui donne le festin, — on l'appelle, dans une parabole similaire, *le père de famille*, — c'est notre Dieu, notre maître, mais aussi notre Père, qui veut nous enivrer, dès ce monde, des joies ineffables dont il est, seul, le dispensateur.

Il nous appelle par ses prêtres, qui sont ses ministres, lesquels nous invitent à venir à lui, et emploient, pour nous y déterminer, toutes les raisons que le zèle le plus ardent peut inspirer, jusqu'à nous sembler, peut-être, d'une indiscrétion très importune. C'est le *compelle intrare* de notre évangile, *forcez-les d'entrer*, que répétera plus tard saint Paul, en son épître à Timothée : « Prêche la parole, insiste à propos et hors de propos, reprends, censure, exhorte, en toute patience, et en toute instruction. » (II Tim., iv, 2.)

Mais nous opposons à ces pressantes exhortations, un

triple obstacle, qui est la concupiscence de l'orgueil, celle de l'argent, enfin celle de la chair : chacune de ces concupiscences est représentée dans les invités qui se dérobent à l'invitation, ainsi que l'explique saint Augustin, et leur exemple sera, pour notre instruction, infiniment utile à méditer.

Sens anagogique. — Reste enfin à considérer, comme nous y invitent les anciens commentateurs, le sens anagogique, c'est-à-dire, ainsi que le nom l'indique, la signification de la parabole relativement aux mystères de la vie future et de la béatitude éternelle.

Mais ici l'application est si claire qu'il paraît inutile d'y insister. Le festin auquel Jésus nous convie, c'est, en effet, la vie éternellement heureuse, dans le ciel, avec son Père et tout les saints.

Et toute la parabole enfin ne semble être que l'illustration de cette exclamation du convive qui lui a servi de prétexte et d'occasion : « Heureux ceux qui auront part au banquet dans le royaume de Dieu ! »

Iconographie. — L'art chrétien des premiers siècles, quand il veut représenter le paradis, le fait parfois sous l'image d'un jardin tout fleuri, où les oiseaux, qui sont les âmes des justes, se délectent en la société du divin Jardinier.

Mais il le fait plus souvent sous la forme d'un banquet, et la liturgie elle-même a conservé comme l'empreinte de cette conception primitive.

Il est parfois difficile de distinguer, dans les vieux monuments, le banquet du paradis de cet autre banquet qui est le festin eucharistique. Mais c'était encore une façon de faire songer que les agapes où se distribue le corps et le sang de Jésus nous donnent sur terre, comme un avant-goût du paradis. Et comment ne pas appliquer au festin eucharistique, comme on le fait souvent, la parabole du festin que l'Eglise nous propose précisément en ce jour, qui est, en France tout au moins, celui de la solennité de la Fête-Dieu !

## XXXI

# TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Paraboles de la brebis et de la drachme perdues.** (**Luc**, xv, 1-10. [Matth., xviii, 12-14.])

En ce temps-là, [1] les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter. [2] Mais les pharisiens et les scribes murmuraient : Cet homme, disaient-ils, accueille les pécheurs et mange avec eux. [3] Alors il leur dit cette parabole :

— [4] Quel est l'homme parmi vous qui a cent brebis, et qui, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ? [5] Lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie ; [6] puis, revenu dans sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. [7] Ainsi, je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

[8] Ou bien encore, quelle est la femme qui, venant à perdre une drachme sur les dix qu'elle possède, n'allume la lampe, ne balaye la maison, et ne cherche avec soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve ? [9] Lorsqu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. [10] De même, je vous le dis, il y aura de la joie, parmi les anges de Dieu, pour un seul pécheur qui fait pénitence.

En ce temps-là, — c'est-à-dire, comme dans l'évangile de dimanche dernier, au cours du dernier voyage de Jésus à Jérusalem, un jour que les scribes, c'est-à-dire les hommes les plus instruits dans la loi et, parmi eux, les plus austères de tous, les pharisiens, s'étonnaient et se scandalisaient de le voir enseigner des étrangers et des pécheurs publics.

Jésus entreprend de leur faire entendre que son devoir et sa joie, consistent surtout à sauver les pécheurs, parce qu'il est, comme on disait dans notre vieux langage, « le sire de pitié ».



Fig. 109, page 265.

L'Evangile de la miséricorde. — Les deux paraboles qu'on vient de lire remplissent, avec celle de l'enfant prodigue, tout le chapitre quinzième de saint Luc, et forment une sorte de trilogie qu'on pourrait appeler l' « Evangile de la miséricorde ».

Elles se complètent donc l'une par l'autre. Jésus nous invite, dans les deux premières, à considérer davantage celui qui exerce la miséricorde, c'est-à-dire lui-même, plutôt que ceux en faveur de qui elle s'exerce, — le père de famille et le bon Pasteur, plutôt que l'enfant prodigue et la brebis perdue. De là vient qu'il passe ici sous silence toutes les analyses relatives à la « psychologie » de la brebis perdue, les causes de son départ, ses courses,

ses anxiétés et sa misère, après qu'elle a quitté la bergerie, toutes remarques qui se trouveront très développées dans la touchante parabole de l'enfant prodigue, alors qu'il insiste avec beaucoup de détails sur le rôle du pasteur.

Le pasteur, dit Bossuet, fait trois choses dans la conversion du pécheur ou de la brebis égarée : il la cherche, *vadit ad illam quæ perierat*, il la cherche jusqu'à ce qu'il la trouve, *donec inveniat eam*; et quand il l'a trouvée, il la rapporte avec joie sur ses épaules, *imponit in humeris gaudens*. C'est, en effet, qu'il aime ses brebis jusqu'à donner pour elles, comme il nous le dit ailleurs, sa propre vie.

Peut-il y avoir, pour le pécheur, de plus délicate invite à faire pénitence? Il faudra cependant qu'il coopère, en quelque manière, à l'œuvre de sa justification : la parabole de l'enfant prodigue lui sera donc ensuite proposée afin d'achever de l'instruire à ce sujet, tout en le remplissant d'une confiance encore plus grande en la miséricorde d'un si bon Maître.

Sens anagogique. — Cette parabole s'interprète couramment d'après le sens allégorique, qui nous fait voir en Jésus le pasteur, et en nous-mêmes, qui ne sommes que pécheurs, les brebis qu'il est venu sauver.

Quelques Pères de l'Eglise, cependant, aiment encore à la commenter au point de vue de la béatitude éternelle, c'est-à-dire au sens anagogique. Les brebis fidèles figurent alors les anges, et la brebis perdue représente l'homme unique, dont tous les autres doivent naître, et qui est aux esprits comme un est à quatre-vingt-dix-neuf. Le Fils de Dieu n'a pas hésité à délaisser les anges et leur demeure céleste pour entreprendre « un long pèlerinage » sur terre, à la recherche de la brebis perdue. Quel amour incompréhensible! Il s'est chargé de nos infirmités, il a

pris sur lui nos langueurs et nos douleurs, il n'a eu de repos qu'après avoir rejoint et rapporté cette brebis si tendrement aimée jusqu'aux portes du céleste bercail. Le jour de son Ascension, il rentre en triomphe dans sa demeure et en invite tous les habitants à se réjouir avec lui du salut du genre humain.

ICONOGRAPHIE. — Nous avons déjà parlé de l'iconographie du bon




Fig. 110, page 266.

Pasteur dans l'explication de l'évangile du deuxième dimanche après Pâques.

Il serait fort délicieux d'illustrer celui-ci, dans le sens anagogique, avec quelques miniatures empruntées à ces vieux manuscrits, tel le *Romant des trois pèlerinages* de la bibliothèque Sainte-Geneviève, où nous est raconté le voyage de Jésus sur la terre. On ne saurait imaginer de plus délicate variante à l'image traditionnelle du bon Pasteur, celle que nous trouvons aux catacombes et dans un grand nombre de monuments de l'art chrétien primitif.

Nous empruntons à l'*Histoire de Dieu*, de Didron, deux miniatures de cette série. On voit dans la première (**fig. 109**, PAGE 263) Jésus, sous la forme d'un tout petit enfant, au moment où il va descendre sur la terre : le Père éternel lui remet le bâton et la besace des pèlerins.

C'est le « retour du pèlerinage » qui est représenté dans l'autre miniature (**fig. 110**, PAGE 265). Jésus y a les apparences d'un homme : il est comme fatigué de son long voyage et en raconte, aux deux autres personnes de la sainte Trinité, tous les incidents.

Jésus pèlerin ! Jésus bon pasteur ! Ce sont, encore une fois, deux images de Jésus tout à fait propres à nous instruire et à nous remuer le cœur, très profondément.

---

## XXXII

## QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**La pêche miraculeuse.** (Luc, v, 1-11.)

En ce temps-là, [1] les foules se précipitaient vers Jésus
pour entendre la parole de Dieu et lui-même était au-
près du lac de Génésareth. [2] Il vit deux barques arrê-
tées au bord du lac ; les pêcheurs étaient descendus et
lavaient leurs filets. [3] Il monta alors dans l'une de ces
barques, qui appartenait à Simon, et le pria de s'éloi-
gner un peu de la terre ; puis s'étant assis, il enseigna
les foules de dessus la barque.
[4] Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon :
— Pousse au large, et jette tes filets pour pêcher.
[5] Simon lui répondit :
— Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien
prendre ; mais, sur votre parole, je jetterai le filet.
[6] Quand ils l'eurent fait, ils prirent une grande quantité
de poissons, et leur filet se rompait. [7] Ils firent signe à leurs
compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir les
aider. Ceux-ci vinrent, et ils remplirent les deux bar-
ques au point qu'elles étaient presque submergées. [8] A
cette vue, Simon-Pierre tomba aux pieds de Jésus, en
disant :
— Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis
un homme pécheur.
[9] L'épouvante l'avait en effet saisi, lui et tous ceux qui
étaient avec lui, à cause de la pêche des poissons qu'ils
venaient de faire ; [10] il en était de même pour Jacques et

Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Alors Jésus dit à Simon :

— Ne crains point ; désormais ce sont des hommes que tu prendras.

11 Ils ramenèrent alors les barques à terre, quittèrent tout et le suivirent.

*En ce temps-là,* — c'est-à-dire au début de la vie publique du Sauveur, et au cours de sa longue mission en Galilée, quand il avait fixé sa demeure, semble-t-il, à Capharnaüm, une des quinze villes qui étaient alors bâties sur les flancs des collines entourant le lac de Tibériade. || 1. *Les foules se précipitaient pour entendre la parole de Dieu,* et donc pour s'instruire, non pas seulement pour être témoins des miracles qui accompagnaient la prédication de Jésus. || Quand le Christ appelle Lévi — saint Matthieu — il était occupé à son bureau de péage ; ici nous voyons les pêcheurs lavant leur filet ; sur quoi on fait observer, avec beaucoup de raison, qu'aucun des Douze n'était inoccupé au moment de la vocation divine. || 3. Dans l'interprétation mystique, on peut remarquer que le rivage figure la vie présente, en dehors de laquelle vit le Maître, nous enseignant, assis dans la barque de saint Pierre, qui est l'Eglise, etc. || 8. L'exclamation de Pierre vient de son humilité, car il se sent indigne d'approcher d'aussi près celui qu'il appelait tout d'abord son *Maître* — littéralement *Docteur* — et maintenant son *Seigneur,* c'est-à-dire son Dieu. Il lui demande de se retirer, car il n'est pas digne de le porter dans sa barque ; mais il ne craint pas, comme on l'a dit, que la sainteté de Jésus lui soit dangereuse. (Cf. Rose, *Luc,* p. 49.) || 10. *Ce sont des hommes que tu prendras.* On traduit, plus généralement, *je te ferai pêcheur d'hommes.* || Il est inutile d'ajouter que ce récit ne peut d'aucune façon être identifié avec la pêche miraculeuse racontée par saint Jean, et qui eut lieu après la Résurrection.

Argument. — Notre évangile se compose du récit de trois faits qui ont chacun, pris à part, leur sens direct et mystique, mais dont il importe encore de méditer la signification quand on les considère dans leur suite et leur enchaînement.

C'est alors qu'on verra que l'idée principale, le « titre » de notre évangile n'est pas, comme on le dit généralement, la « Pêche miraculeuse », mais plutôt la « Vocation de saint Pierre ». Tout, en effet, y est ordonné

vers l'appel au ministère des âmes de celui qui sera bientôt le chef de l'Eglise. Jésus lui enseigne d'abord ce qu'il devra faire, c'est-à-dire instruire le peuple par ses prédications. Il lui montre ensuite qu'il pourra compter, pour faire fructifier sa parole, sur le secours d'en haut, car le Dieu des miracles sera avec lui.

Et, de fait, une des preuves les plus convaincantes de la divinité de la religion chrétienne n'est-elle pas la foudroyante rapidité avec laquelle elle a conquis le monde ? Ce sera la répétition de cette pêche miraculeuse faite par saint Pierre sur les bords du lac de Génésareth. Et toute sa vie, jusqu'à son martyre, l'apôtre se souviendra de l'épisode qui a précédé sa vocation à l'apostolat, quand Jésus lui disait : « Pierre, ne crains rien, tu seras pêcheur d'hommes. »



Fig. 111, page 271.

Le sermon sur le lac. — « Jésus demanda qu'on éloignât un peu du rivage la petite embarcation et s'y étant

assis, il se mit à instruire le peuple. Quel délicieux spectacle ! Tandis que les flots caressaient la chaire mouvante d'où parlait le prédicateur, de nombreux auditeurs, debout sur la grève ou suspendus aux noirs rochers de basalte qui avancent dans le lac, écoutaient avec un indicible ravissement. Le calme du matin, le charme de la belle nature, non moins que la suave parole du Maître, semblaient répandre sur la pieuse assistance une atmosphère de bonheur parfait. Quel temple, quel palais eussent déroulé au-dessus d'elle une voûte comparable au ciel splendide de la Syrie, et tout autour une enceinte aussi riante que le lac avec ses eaux limpides et les collines ondulées qui l'encadrent d'un rideau de fleurs champêtres ou de roches blanches et de violettes (*) ? »

La vocation de saint Pierre. — Ce récit se trouve à la fois dans les trois synoptiques, mais nulle part aussi complet et avec toutes les circonstances qu'on trouve en saint Luc qui, seul, fait précéder l'appel de l'apôtre du récit de la prédication de Jésus et de la pêche miraculeuse.

On peut en conclure, avec des critiques autorisés, qu'il y a eu, en réalité, deux appels distincts, saint Marc (i, 16-20) et saint Matthieu (iv, 18-22) nous donnant, seuls, le récit du premier.

De fait, nous voyons que déjà, avant la pêche miraculeuse, Pierre était attaché à Jésus, qui accepta d'aller chez sa belle-mère, la guérit et accepta son repas. De même, quand il se dérobe à ses disciples pendant la nuit, c'est Pierre qui dirige la recherche et lui qui le retrouve. Il avait donc déjà été appelé, et d'autres en même temps que lui. Mais la première fois, dit Mgr Le Camus, il n'avait été question que de se les attacher par des liens géné-

(*) Mgr Le Camus, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. I, p. 379.

raux de foi et d'affection, alors que, la seconde, il s'agissait de créer des liens définitifs qui allaient unir les disciples au Maître. « La première fois, les quatre n'avaient suivi Jésus que par occasion, désormais ils sont appelés à le suivre par devoir, et pour toujours. »

ICONOGRAPHIE. — Nous reproduisons la mosaïque de Ravenne qui représente, très certainement, la Pêche miraculeuse (**fig. 111**, PAGE 269), mais à quel moment de son histoire ? Il paraîtrait d'abord que c'est au début, quand Jésus voit les pêcheurs occupés à laver leurs filets ; mais il faut chercher une autre lecture, puisque, dans la mosaïque, les pêcheurs sont encore dans la barque, alors que le texte les montre « descendus ». Comme, d'autre part, Jésus est sur le rivage, il faut en conclure que le moment choisi par l'auteur de la mosaïque est celui où Jésus, descendu de la barque, adresse une dernière parole à Pierre... mais le texte évangélique ne nous en dit rien. Notre image est donc assez imprécise, et je comprends qu'on ait pu l'interpréter de plusieurs façons notablement différentes.

J'illustrerais de préférence notre évangile avec une miniature du *Saint Grégoire* de la Nationale, dont voici, à défaut de gravure, la description. C'est une composition de genre synoptique, avec trois sujets : à droite la *Vocation de saint Matthieu,* qui se décompose elle-même en deux actions différentes, en outre *Zachée sur le sycomore,* puis, à gauche, le sujet qui nous intéresse particulièrement. Le Christ, debout sur le rivage, et tenant dans sa main un rouleau, fait, de la main droite, un geste d'appel ou de bénédiction du côté de la mer, où se trouvent deux barques. On voit, dans la première, un homme qui s'incline profondément, — Pierre, ΠΕΤΡΟΣ, — puis un autre, debout, et qui s'occupe à tirer un filet, — André, ΑΝΔΡΑΣ. L'autre barque est montée par Jean, ΙΩΑΝΝΗΣ, et Jacques, ΙΑΚΩΒΟΣ. C'est donc, avec une suffisante exactitude, l'illustration du texte de saint Luc que nous avions à commenter.

# XXXIII

# CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Discours sur la montagne : la charité.** (Matth., v, 20-24.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :
— 20 Si votre justice n'est pas plus abondante que
celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas
dans le royaume des cieux.
21 Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne
tueras point; celui qui tuera sera traduit devant le
tribunal. 22 Mais moi je vous dis que quiconque se met en
colère contre son frère, sera déféré au tribunal; celui qui
dira à son frère : Raca, comparaîtra devant le grand
conseil; et celui qui lui dira : Insensé, méritera d'être
condamné au feu de l'enfer. 23 Si, donc, tu présentes ton
offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton
frère a quelque chose contre toi, 24 laisse là ton offrande
devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, et
ensuite tu reviendras présenter ton offrande.

Le Discours sur la montagne. — Dans l'explication de l'évangile du premier dimanche après la Pentecôte, nous avons déjà parlé, en général, de ce célèbre discours, et des circonstances dans lesquelles il fut prononcé. Le texte, alors, en était emprunté à saint Luc, tandis qu'aujourd'hui il est tiré de saint Matthieu, chez lequel ce discours nous a été conservé avec un bien plus grand nombre de détails, puisqu'il n'occupe pas moins de trois chapitres et, au total, cent dix versets. Est-ce là un véritable « discours », au sens où nous l'entendons aujour-

d'hui, c'est-à-dire une instruction prononcée tout entière, et telle quelle, en une seule fois, dans un même lieu, et dont l'écrivain sacré n'aurait été, en quelque manière, que le sténographe? « Les plus graves interprètes ne l'ont point cru, et tout appuie leur sentiment : la forme concise des idées, l'abondance des maximes, les brusques transitions, les images et les paraboles à peine indiquées. Ce n'est pas ainsi qu'en usait le divin Maître. S'adressant à des esprits simples, il répétait une pensée plusieurs fois, la présentant sous des formes nouvelles, jusqu'à ce qu'elle fût saisie, et ne suivait d'autre ordre que celui du cœur, qui sacrifie tout au besoin d'être compris et aimé. Reproduire, dans le détail, des entretiens que Jésus prolongeait sans jamais se lasser, c'eût été charger inutilement l'évangile. Saint Matthieu a préféré recueillir les leçons du Maître qui représentent le mieux son enseignement (*). » Groupant donc divers éléments qui se trouvaient historiquement reliés à plusieurs autres faits, saint Matthieu a exposé en une seule fois, résumant l'enseignement de Jésus, ce qu'on pourrait appeler le code de la justice nouvelle, la morale de la charité.

Après un court préambule (v, 1-2) qui indique la composition du lieu, « les Béatitudes, qui ouvrent le discours (3-12), exposent sous une forme rythmée et chantante, à la façon d'un psaume, les conditions qui sont les titres au royaume. Les deux comparaisons du sel et de la lampe établissent la grandeur du rôle des disciples dans le monde (13-16). L'attitude de Jésus vis-à-vis de la loi, comment il la respecte (17-20) et comment il la corrige et la perfectionne, meurtre (21-26), adultère (27-28), divorce (31-32), serment (33-37), loi du talion (38-42), amour des ennemis (43-48), semble avoir été la principale préoccupation de l'auteur. Suivent l'instruction sur les

(*) FOUARD, *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. I, p. 306.

trois œuvres fondamentales de la religion : aumône, prière et jeûne (VI, 1-18), que complètent des avertissements d'un intérêt particulier : se dégager des biens de la terre (19-34), ne pas juger (VII, 1-5), ne pas profaner les choses saintes (6), prier avec confiance (7-11), faire aux autres tout le bien qu'on désire pour soi (12). Le critérium de la vraie piété (13-20) et un avertissement contre les dangers de l'illusion (21-27) terminent le discours (*). »

La longueur de ce discours ne permet pas à l'Église de nous le proposer en entier au cours de l'année liturgique : elle nous en fera lire, cependant, deux autres passages, au septième et au quatorzième dimanche après la Pentecôte, puis, le jour de la Toussaint, elle nous mettra devant les yeux l'exposé des Béatitudes. Voici maintenant quelques mots d'explication sur le texte qui nous est proposé en ce jour.

La justice et la charité. — Jésus vient de poser en principe (v, 17) qu'il n'est pas venu abolir l'ancienne loi, mais bien plutôt la compléter et lui donner son parfait développement. Si donc, ajoute-t-il, vous vous bornez à suivre la loi que les scribes enseignent, — car ils sont, par profession, docteurs en la loi, — et que les pharisiens pratiquent, — à la lettre, seulement, et sans songer à la vérifier par l'effort moral, — vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Et il leur propose l'exemple suivant.

La loi condamne le meurtre : mais qui l'interprète dans ce sens qu'il suffit, pour ne pas la violer, de respecter la vie de son prochain, celui-là se trompe, ou plutôt il ne saisit que la lettre de la loi, et non pas l'esprit qui l'anime et la fait vivante. On viole donc la loi, quand on se met en colère contre son prochain, quand on le méprise,

(*) P. Rose, *l'Evangile selon saint Matthieu*, p. 30.

quand on l'injurie, et chacun de ces manquements sera puni, et il le sera avec une sévérité dont les pharisiens, qui ne suivent les préceptes qu'à la lettre, sont loin de soupçonner la future rigueur.

L'ESPRIT PHARISAÏQUE ET LA CURIOSITÉ DE LA LETTRE. — Ne serait-ce point tomber précisément dans le défaut



Fig. 112, page 277.

contre lequel Jésus veut nous prémunir, que d'exiger des interprètes de la parole sacrée qu'ils nous expliquent, avec la dernière exactitude, d'une part, la nature et la gravité de la triple faute dont parle notre évangile, et, d'autre part, ses rapports avec la triple sanction qui les suit, — plutôt que d'employer tous leurs efforts à nous faire pénétrer cet esprit de charité dont Jésus nous demande d'être rempli à l'égard de notre prochain? Nous l'avons entendu dans ce sens qu'il ne faut pas se mettre en colère contre lui, ne pas le mépriser, ne pas lui dire des injures. Y a-t-il là une gradation ascendante

ou descendante, en fonction de la pénalité énoncée, et même y a-t-il une gradation quelconque? Nous n'oserions l'affirmer, comme nous ne saurions dire si le terme hébreu « raca » est exactement traduit par l'un de ces mots « tête vide » ou « imbécile », ainsi que nous voulons l'entendre en disant qu'il ne faut pas injurier son prochain, ou bien s'il faut y voir, avec certains commentateurs, une « injure outrageante pour la nature humaine ». Et que signifie, au juste, ce mot « fatue » que nous traduisons simplement par « fou » mais qui indiquerait, d'après les mêmes commentateurs, la folie religieuse ou même « le dernier degré de corruption auquel il soit permis à l'homme de descendre »? Nous ne pouvons le dire et nous serions d'autant moins disposé à le chercher, qu'une semblable curiosité ne nous semble pas suffisamment justifiée par le désir de trouver ici une gradation ascendante qui n'est pas absolument nécessaire à l'intelligence de notre texte. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, que, pour mieux faire saisir sa pensée, le Christ n'ait pas indiqué la peine la plus forte pour la faute qui, en apparence, semblait, du moins pour les pharisiens, la plus légère.

Nous dirons, pour finir, qu'il y avait, chez les Juifs, trois sortes de tribunaux. Le premier, sorte de tribunal ordinaire, ne connaissait que des causes peu importantes et était établi dans chaque bourgade. Le second, appelé « tribunal du jugement », siégeait dans les villes plus importantes et pouvait condamner à mort. Le troisième enfin, le « tribunal du grand conseil » ou sanhédrin, se trouvait à Jérusalem même et pouvait porter contre les coupables les peines les plus terribles, notamment celle du feu, subie habituellement dans les ravins de la Géhenne, dont le nom semble avoir été employé, dès cette époque, pour désigner les portes de l'enfer ou l'enfer lui-même.

ICONOGRAPHIE. — L'évangile de ce jour, comme la plupart de ceux qui vont suivre, jusqu'à l'Évangéliaire des fêtes, ne se prête pas beaucoup aux commentaires iconographiques et il n'y a pas lieu de chercher la manière dont il conviendrait de se servir pour les illustrer.

Nous mettons ici une mosaïque de Ravenne (**fig. 112**, PAGE 275) que des auteurs sérieux interprètent comme représentant le Discours sur la montagne. Il nous paraît, au contraire, qu'elle représente une des scènes dans lesquelles se décompose l'épisode du jardin des Oliviers. Mais quel intérêt y aurait-il, au point de vue auquel nous nous plaçons dans ce livre, à examiner laquelle de ces deux interprétations est la plus vraisemblable?

Autant ranger cette image, et celles qui lui ressemblent, dans la série des gravures où l'on voit « Jésus qui parle » et dont nous avons déjà dit quelques mots à la page 93 de cet Évangéliaire.

---

# XXXIV

## SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Seconde multiplication des pains.** (Marc, viii, 1-9.)

En ce temps-là, [1] comme Jésus était suivi d'une grande
foule qui n'avait pas de quoi manger, il appela ses dis-
ciples, et leur dit :

— [2] J'ai compassion de cette foule ; car voilà déjà trois
jours qu'ils sont avec moi, sans avoir de quoi manger ;
[3] si je les renvoie à jeun, dans leurs maisons, les forces
leur manqueront en chemin ; car plusieurs d'entre eux
sont venus de loin.

[4] Ses disciples lui répondirent :

— Comment pourrait-on les rassasier de pain ici, dans le désert ?

[5] Il leur demanda :

— Combien avez-vous de pains ?

Ils lui dirent :

— Sept.

[6] Alors il ordonna à la foule de s'asseoir par terre. Puis
il prit les sept pains, rendit grâces, les rompit, et les
donna à ses disciples pour les distribuer : ceux-ci les
distribuèrent à la foule. [7] Ils avaient encore quelques
petits poissons ; il les bénit aussi et les fit distribuer. [8] Ils
mangèrent donc et furent rassasiés. On emporta ensuite
sept corbeilles pleines des morceaux qui étaient restés.
[9] Or, ceux qui mangèrent étaient environ quatre mille.
Alors il les renvoya.

La seconde multiplication des pains. — Il y a eu, dans la vie de Jésus, deux « multiplications des pains » ; l'une

dont parlent à la fois les quatre évangélistes, — l'Église nous en propose le récit au quatrième dimanche de Carême, — l'autre, qui est seulement rapportée par saint Matthieu (xv, 32-38) et saint Marc, et dont nous venons de faire la lecture.

Ces deux miracles sont vraiment distincts l'un de l'autre, bien qu'identiques dans le fond, et aussi quant à la signification mystique : les détails accessoires, en effet, suffisent à les distinguer nettement l'un de l'autre. Car, sans nous arrêter aux différences de temps et de lieu, nous voyons que, la première fois, il y a, dans la foule, cinq mille hommes et quatre mille seulement à la seconde ; cinq pains, deux poissons et, pour les restes, dix petites corbeilles (κόφινοι), pour la première multiplication ; sept pains, quelques petits poissons et sept grandes corbeilles (σπυρίδες), pour la seconde. Il ne faut même pas négliger, pour se convaincre davantage, les nuances dans le genre de celles que signalait déjà Origène, dès le troisième siècle, en faisant remarquer que, la première fois, Jésus fit asseoir la foule « sur l'herbe », tandis que, la seconde fois, il la fit mettre « par terre, *in terram* », ce qui prouve, dit-il, qu'on était alors en hiver et non plus, comme la première fois, au printemps ou en été.

A qui s'étonnerait maintenant de cette réplique du même miracle, — et que dire, alors, de cet autre pain céleste qui, quarante années durant, avait miraculeusement nourri les Hébreux dans le désert ! — nous répondrons que, si Jésus le répète par deux fois et dans des circonstances presque semblables, c'est pour amener les apôtres « à conclure que le don du pain de vie n'aurait pas lieu une seule fois, mais qu'il serait fréquent, comme les autres bienfaits spirituels symbolisés par les guérisons corporelles répétées à chaque instant (*) ».

(*) H. Lesêtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son saint Évangile*, vol. II, p. 279.

Considérons maintenant, pour notre édification personnelle et au mieux des besoins de notre âme, les différentes significations que nous pouvons trouver à ce récit de la multiplication des pains.

Sens direct et littéral. — C'est d'abord un miracle, c'est-à-dire une de ces actions surnaturelles que Jésus prodigue, au cours de sa vie terrestre, non seulement afin de prouver la divinité de sa mission, mais encore pour donner à ceux qui l'écoutent un témoignage irrécusable de sa miséricorde et de sa bonté. *Misereor super turbam*, j'ai pitié de ce peuple !

Et s'il renouvelle le miracle de la multiplication des pains, c'est d'abord, comme il le dit lui-même, pour ne pas renvoyer ces pauvres gens sans nourriture, de peur que les forces leur manquent en chemin.

Sens moral. — Mais alors, disent les incrédules, si Dieu est réellement tout miséricorde et bonté, pourquoi laisse-t-il donc, aujourd'hui, tant de malheureux mourir de faim ? Que ne change-t-il en pains les pierres de la route, où ces misérables se traînent en le maudissant, parce qu'il semble les avoir abandonnés !

C'est l'objection de Satan, faite, elle aussi, dans le désert :

« Si vous êtes le Fils de Dieu, dites à ces pierres de devenir des pains. »

Et l'on sait la réponse de Jésus :

« L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Or, malgré toutes les apparences, qui donc a jamais pu dire que Dieu avait manqué à la parole donnée de ne jamais nous abandonner?

Sens mystique et anagogique. — Et cette parole

nous enseigne encore que le vrai pain de vie, ce n'est point ce pain matériel, mais le pain mystique, que Dieu ne refuse à personne et qui nous donnera la plénitude de l'existence bienheureuse pour l'éternité. L'eucharistie, toutefois, fera d'abord notre bonheur sur la terre.

Et c'est maintenant, si nous ne l'avions déjà fait au quatrième dimanche de Carême, qu'il faudrait montrer comment le miracle de la multiplication des pains est le



Fig. 113, page 282.

symbole et l'image de cet autre miracle, renouvelé chaque jour sur nos autels, où Jésus, toujours aussi miséricordieux et aussi puissant, change le pain en son corps et le vin en son sang.

ICONOGRAPHIE. — Aussi bien, la représentation de ce miracle a-t-elle été, de tout temps, une des images les plus employées par l'art chrétien pour faire songer utilement à l'étonnante merveille qu'est l'Eucharistie.

Nous la trouvons déjà sur les sarcophages, où les sept corbeilles régulièrement accolées, suffisent à évoquer le souvenir de ce grand miracle.

Puis, dans toutes les séries relatives aux miracles du Christ, mosaïques, ivoires ou anciennes sculptures, avec plus ou moins de

détails caractéristiques, figure encore la multiplication des pains.

Le nombre de sept, cependant, n'est pas toujours observé. On pourrait croire, parfois, qu'il s'agit du miracle des Noces de Cana, lequel a, d'ailleurs, avec celui de la multiplication des pains, des analogies très frappantes. S'il y a douze corbeilles, cependant, cela suffit déjà pour reconnaître dans cette image la représentation de la première multiplication des pains.

La petite gravure qui sert à illustrer notre texte est empruntée au livre de Blessebois (**fig. 113**, PAGE 281). Elle relève plutôt du « genre pittoresque » et ne donne pas lieu à d'intéressantes remarques touchant l'iconographie générale du miracle.

---

# XXXV

## SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Les faux prophètes.** (Matth., vii, 15-21.)

En-ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :
— 15 Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à
vous sous des vêtements de brebis, et qui au dedans sont
des loups ravisseurs. 16 Vous les connaîtrez à leurs fruits.
Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur
des ronces ? 17 Aussi, tout bon arbre produit de bons fruits,
et tout mauvais arbre produit de mauvais fruits. 18 Un bon
arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais
arbre ne peut produire de bons fruits. 19 Tout arbre qui
ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.
20 Vous les reconnaîtrez à leurs fruits.
21 Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur,
Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; mais
celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux,
celui-là entrera dans le royaume des cieux.

Explication de l'évangile. — Ce passage est tiré du « Discours de la montagne », vers la fin, et en forme presque l'épilogue : après avoir, comme docteur, donné le résumé substantiel de la nouvelle loi, Jésus prémunit ses auditeurs contre ceux qui viendront, par leurs discours perfides, essayer de détruire, dans les âmes, l'effet de ses enseignements. Ce sont les faux prophètes. Il faut apprendre à les connaître, et cela, nous dit encore Jésus, ne sera pas toujours facile.

S'il ne fallait, en effet, les juger que par leurs discours,

ils mériteraient, le plus souvent, une singulière estime. Leurs paroles sont d'or et ils ont le secret, pour les mettre en valeur, d'une éloquence raffinée qui leur vaut, de la part des connaisseurs, les éloges les plus convaincus, et, du côté de la foule, des succès que personne ne songe à leur contester. Sophistes, direz-vous ? Que non pas : car leur enseignement est bon, presque toujours fondé en justice et en vérité. Aussi bien Jésus lui-même nous conseille ailleurs d'écouter leur enseignement : « Tout ce qu'il vous disent, faites-le et observez-le, *omnia ergo quæcumque dixerint vobis servate et facite.* » (Matth., xxiii, 3.)

Mais il ajoute aussitôt : *Secundum opera vero eorum nolite facere; dicunt enim et non faciunt*, toutefois, n'agissez pas selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas. » (Matth., *ibid.*) Et donc, comme les exemples ont sur nous plus de puissance efficace que les paroles, apprenez à connaître et à juger ceux qui vous parlent, fussent-ils des prophètes, c'est-à-dire des docteurs en la loi et chargés, *ex officio*, de l'interpréter. Or, c'est seulement à leurs actions que vous reconnaîtrez ceux qui, parmi eux, sont des bons ou des mauvais prophètes.

Les paroles, sans doute, sont déjà des actes. Toutefois, dans l'espèce, se sont des actions qui ne suffiraient pas à nous renseigner sur la valeur morale de leurs auteurs. Mais déjà Jésus nous fait remarquer que les faux prophètes ont des façons de parler qui ne s'accordent guère avec la simplicité évangélique. « Au dehors, ce sont de douces et innocentes brebis, *in vestimentis ovium*, mais au-dedans et en réalité, ce sont des loups voraces qui, pour tromper les âmes simples, ont déguisé, comme l'animal de la fable, leur férocité naturelle sous l'extérieur le plus vertueux, le plus aimable. » (Fillion.) Le véritable apôtre, celui dont saint Paul nous a tracé l'énergique portrait, ne cherche pas à se donner ainsi l'as-

pect d'une douce brebis : « Annonce la parole divine, presse tes auditeurs à temps, à contretemps, reprends, supplie, menace sans te lasser jamais de les supporter et de les instruire. » (II Tim., iv, 2.) Il est donc sévère plutôt que tendre, le véritable Pasteur des âmes. D'ailleurs, c'est un berger, et, pour mieux se faire suivre de ses brebis, il sait bien qu'il ne lui faut pas jeter sa houlette, ni même la cacher, puisqu'il en aura souvent besoin pour les conduire plus sûrement, et, au besoin, pour les défendre et les protéger.

Considérez maintenant les résultats des discours des faux prophètes. S'ils sont mauvais, s'ils engendrent, par exemple, la discorde au lieu de la paix, la haine et non pas la charité, à quoi bon chercher davantage ? Les ministres de Dieu ne peuvent être des fauteurs professionnels de désordres publics. Eloignez-vous de ceux qui n'ont, sur les lèvres, que des paroles de colère ou de doute : ce ne sont pas des vrais apôtres, mais plutôt des représentants du prince des ténèbres, qui ne sait plus croire et qui ne veut pas aimer.

Donc, c'est par leurs fruits que vous les reconnaîtrez, *igitur ex fructibus eorum agnoscitis eos*. Mais il y en aura sur lesquels votre jugement restera comme suspendu, parce qu'ils ne produisent pas de fruits et qu'il vous manquera ainsi le moyen pratique de les juger. Ne vous hâtez pas, sans doute, de vous prononcer sur leur valeur morale. Il y a des apôtres qui comme saint Jean-Baptiste, ont passé la majeure partie de leur vie à « prêcher dans le désert », et les fruits de salut ne sont pas venus, aussi vite qu'ils l'espéraient, récompenser leur zèle et leur dévouement. Mais le temps, qui est grand maître et souverain justicier, finit toujours par leur donner raison.

Enfin, par delà le temps, il y a l'éternité. Et ce sera la consolation, sur terre, des vrais pasteurs, de se répéter sans cesse que, s'ils ne recueillent pas, pendant leur vie,

les fruits de leur ministère auprès des âmes, du moins leur labeur aura suffi pour leur ouvrir la porte du royaume des cieux. Quant au mauvais pasteur, ce qui l'attend, nous dit Jésus, c'est le malheur éternel : tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu, *et in ignem mittetur*.

A tous, qui que nous soyons, Dieu assigne, d'une certaine manière, — et nous la connaissons, — la mission de prophète, c'est-à-dire le souci d'enseigner notre prochain. Serons-nous, maintenant, de bons ou de mauvais prophètes ? Nous avons le choix. Demandons à Dieu, pour les autres aussi bien que pour nous, de n'être jamais une pierre de scandale, mais plutôt, dans la mesure de nos forces, un foyer de lumière et de clarté.

---

## XXXVI

# HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Parabole de l'économe infidèle.** (Luc, xvi, 1-9.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :
— [1] Un homme riche avait un économe, et celui-ci fut
accusé auprès de lui d'avoir dissipé ses biens. [2] Il l'ap-
pela donc, et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de
toi ? Rends compte de ta gestion, car tu ne pourras plus
désormais gérer mon bien.
[3] Alors l'économe se dit en lui-même : Que faire, puis-
que mon maître m'ôte la gestion de son bien ? Je ne puis
travailler la terre, et j'ai honte de mendier. [4] Je sais ce
que je ferai, afin que, destitué de la gestion, il y en ait
qui me reçoivent dans leurs maisons. [5] Ayant donc fait
appeler chacun des débiteurs de son maître, il disait au
premier : Combien dois-tu à mon maître ? Il répondit :
[6] Cent mesures d'huile. L'économe lui dit : Prends ta
créance, assieds-toi vite, et écris cinquante. Il dit ensuite
à un autre : Et toi, combien dois-tu ? Il répondit : Cent
mesures de froment. Il lui dit : Prends ta créance, et
écris quatre-vingts. [7] Le maître loua l'économe infidèle
de ce qu'il avait agi habilement ; car les enfants de ce
siècle sont, dans leur monde, plus habiles que les enfants
de lumière.
[8] Pour moi je vous dis : Faites-vous des amis avec les
richesses d'iniquité, afin que, quand vous viendrez à man-
quer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

Sens direct ou historique. — C'est pour avoir négligé

de considérer, tout d'abord, le sens direct ou historique de cette parabole, que certains critiques y ont trouvé prétexte à se scandaliser, comme si Jésus, en la proposant, avait voulu se faire l'apologiste de la fraude et du vol !

Mais le sens direct en est tout différent. Jésus nous propose un fait, et de ceux-là qui, à une époque où l'agriculture était peu en honneur, devaient se reproduire assez souvent, le fait d'un mauvais intendant qui a dissipé les biens de son maître. Il prend donc son exemple non point parmi les gens honnêtes « les fils de la lumière », mais parmi « les fils du siècle », ceux qui n'ont aucun souci des enseignements de l'éternité. Et toutefois, dit-il, vous trouverez encore à vous instruire auprès d'eux : d'où, malgré l'immoralité de leur conduite, il est déjà possible de dégager de leurs actes une certaine leçon morale.

Sens moral. — Remarquez, d'abord, que cet intendant n'est pas un de ces voleurs vulgaires, qui ne cherchent à ruiner leur maître que pour s'enrichir de ses dépouilles. La preuve en est qu'il n'a plus en perspective que la misère, dès qu'il se voit menacé de son renvoi. Que fait-il donc, alors, sinon ce qu'il faisait déjà depuis longtemps : il emploie l'argent de son maître à se trouver des amis et à les entretenir, escomptant d'avance leur reconnaissance. Et ainsi, se dit-il, quand j'aurai été privé de mon emploi, je trouverai des gens qui me recevront chez eux.

Voilà donc l'action que Jésus n'hésite pas à approuver, *et laudavit dominus villicum iniquitatis*. Mais de quoi donc, je vous prie, loue-t-il ce serviteur infidèle ? Est-ce d'avoir volé son maître, comme le prétendait, jadis, Julien l'Apostat ? Non certes. Il ne le loue pas d'avoir bien agi, mais d'avoir agi habilement et avec la prudence, *et laudavit... quia prudenter fecisset*. Enfin, s'il n'hésite pas à

nous le proposer en exemple, malgré son peu de moralité, c'est pour montrer que souvent les gens du monde, les « enfants du siècle », beaucoup mieux que les « enfants de la lumière », savent estimer à sa juste valeur ce misérable argent *mammona iniquitatis*, qui n'est, pour l'homme raisonnable, qu'un moyen et jamais une fin.

Sens mystique. — Jésus a exposé plus d'une fois, dans les Évangiles, la façon dont ses disciples devaient comprendre l'usage des richesses. Sans doute, il ne les condamne pas absolument, mais il nous prémunit sans cesse contre les dangers qu'elles présentent et nous invite à en user comme il faut.

Nous ne le ferons que si nous nous rappelons sans cesse que nous en avons, pour ainsi dire, non pas la nue propriété, mais plutôt l'administration et l'usage. Si nous sommes riches, c'est pour les autres, tout autant que pour nous, et nous devons, en cela, imiter le mauvais économe, qui ne songe pas à lui-même, mais aux autres, jusqu'au point de ne pas reculer devant une nouvelle injustice pour continuer, comme il le faisait depuis longtemps, sans doute, à donner autour de lui.

Sens anagogique. — C'est qu'il songe, en homme prudent, à se faire des amis, et que les préoccupations du présent ne peuvent lui faire négliger les soucis de l'avenir. De même, devons-nous être aussi habiles à préparer notre avenir éternel que l'intendant voleur l'a été à garantir son avenir temporel. Les richesses, donc, ne doivent pas être méprisées, puisqu'elles nous peuvent servir à nous gagner des amis pour l'éternité.

Mais elles ne peuvent nous servir qu'à cela. Si nous les aimons pour elles-mêmes, alors elles deviendront notre seul souci, notre seul maître et, comme le dit le Seigneur, — précisément en saint Luc, dans ce même cha-

pitre, « nul serviteur ne peut servir deux maîtres : car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu et l'argent, *non potestis Deo servire et mammonæ* ». (Luc, xvi, 13.) Et en saint Matthieu : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers rongent, où les voleurs fouillent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel où ni la rouille ni les vers ne rongent, et où les voleurs ne fouillent pas et ne dérobent pas. » (Matth., vi, 19.)

Iconographie. — Quels sont, maintenant, ces amis que nous devons gagner par nos richesses, et qui nous introduiront un jour dans les tabernacles éternels, c'est-à-dire jusqu'au sein de la félicité qui ne finira jamais ? Ces amis, ce seront les pauvres que nous aurons secourus et qui béniront leurs bienfaiteurs en priant pour eux auprès de Dieu.

Les rabbins eux-mêmes célébraient la vertu de l'aumône : « Le riche, disaient-ils, aide le pauvre dans ce monde, mais le pauvre aide le riche dans le monde futur. » Malheur donc au riche qui n'a pas voulu s'attendrir sur la misère de celui qui lui tendait la main. En vain, quand il arrivera devant Dieu et que, rejeté par lui, il souffrira dans l'enfer, avec une grande douleur, alors il criera : Miséricorde ! Dieu ne l'écoutera pas plus que, jadis, il n'a su lui-même écouter le pauvre qui lui criait : Pitié !

C'est, on l'a reconnu sans peine, la parabole de *Lazare et du mauvais riche*, qui suit immédiatement, dans saint Luc, la parabole de l'*Econome infidèle*, comme pour achever de l'illustrer. Ces deux paraboles n'ont qu'un même sujet, à savoir : de l'usage des richesses. L'une complète l'autre et achève de lui donner sa parfaite signification.

Mais pour méditer fructueusement la première, je pense qu'il ne faudra jamais perdre de vue l'image par laquelle nous voulons illustrer la seconde. C'est enfin pour cela que nous aurions mis volontiers, en cette place, une image représentant le *Festin de Lazare*.

---

## XXXVII

# NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Jésus pleure sur Jérusalem et chasse les vendeurs du Temple.** (Luc, xix, 41-47.)

En ce temps-là, [41] Jésus approchait de Jérusalem, et à la vue de cette ville, il pleura sur elle et dit :

— [42] Si au moins, en ce jour qui t'est encore donné, tu connaissais, toi aussi, ce qui te procurerait la paix! Mais maintenant cela est caché à tes yeux. [43] Pour toi, en effet, viendront des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts; [44] ils te renverseront à terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée.

[45] Puis il entra dans le Temple, se mit à chasser ceux qui y vendaient et y achetaient [46], en leur disant :

— Il est écrit : Ma maison est une maison de prières; mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs.

[47] Et il enseignait tous les jours dans le Temple.

En ce temps-là, — c'est-à-dire au moment de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, à la veille de sa passion et au jour même de ce triomphe avec lequel forment un contraste bien remarquable, d'une part, ces larmes de Jésus (*), puis, la terrible prédiction qui les accom-

(*) Saint Jean raconte une scène analogue (ii, 13-17). Elle est distincte de celle-ci et se place au début du ministère public de Jésus, à la première Pâque qu'il passa à Jérusalem.

pagne et, enfin, la sainte colère avec laquelle il chasse les vendeurs du Temple (*). Cela ferait, à dire vrai, un triple sujet pour nos méditations d'aujourd'hui. Devant, toutefois, retrouver, au dernier dimanche après la Pentecôte, et dans un texte plus largement développé, cette prédiction de la ruine de Jérusalem, il est juste que nous la négligions aujourd'hui pour considérer avec un peu plus d'attention les deux autres : Jésus pleurant, Jésus se mettant en colère... Il était donc, lui aussi, et malgré toute sa perfection morale, sujet à ces mouvements de la nature? Il avait donc des « passions »? Et comment les accorder avec l'idée que nous nous faisons de son absolue perfection, puisqu'il était Dieu? Nous allons essayer d'éclaircir ce double problème et ce sera encore une excellente manière de commenter l'évangile de ce jour.

Philosophie catholique des passions. — Le mot « passion », tel qu'on l'emploie dans la langue courante, emporte presque toujours avec lui un sens défavorable, ou péjoratif, tellement qu'on hésite à s'en servir pour l'appliquer à l'étude de la psychologie de Jésus, par crainte d'étonner les âmes simples et peut-être même de les scandaliser. Mais c'est une crainte vaine, et nous avons tout à gagner, pour notre véritable instruction, à ne pas écarter ce problème de la passion, qui touche à l'un des côtés les plus vivants de notre existence morale.

Certains philosophes de l'école éclectique définissaient la passion en disant qu'elle est une « inclination déréglée et pervertie ». N'est-ce pas déjà revenir, en quelque

(*) Le Temple de Jérusalem n'était pas seulement une « église », au sens où nous l'entendons aujourd'hui, mais un ensemble de constructions comprenant plusieurs édifices, avec des cours intérieures et de nombreux portiques, le tout réuni sur une vaste terrasse, à peu près carrée, dont chaque côté mesurait deux cent vingt-cinq mètres. C'étaient ces cours intérieures, qui, à l'époque des grandes solennités, étaient transformées en véritables marchés.

manière, à la vieille théorie scolastique, qui enseigne que la passion, autrement dit l'inclination, ne devient mauvaise qu'au moment où elle est déréglée, sans avoir, pour cela, changé essentiellement de nature? Il y a donc une bonne et une mauvaise colère, comme aussi bien une bonne et une mauvaise tristesse : c'est à nous qu'il



Fig. 114, page 296.

appartient de leur assurer, par le souci de notre perfection morale, ce caractère qui les rendra définitivement ou bonnes ou mauvaises.

Les passions sont inhérentes à notre nature. Nous ne pouvons les supprimer tout à fait et devenir « impassibles », comme le prétendirent jadis les stoïciens, mais nous devons apprendre à les diriger, à en régler l'usage et l'emploi. Trop souvent, dans leurs avis spirituels, les directeurs d'âmes, pour le plus grand dommage de ceux qu'ils conseillent, se bornent à leur redire : « Soyez

impassibles ! » Hélas ! qui peut se flatter de le jamais devenir ?

Et c'est le moment de rappeler que Jésus lui-même ne l'a pas été. En cela, comme en tout le reste, il s'offre à nous comme le modèle d'une incomparable, mais cependant très humaine perfection.

Les passions du Christ. — Oui, certes, — et personne ne songe à le nier, — la passion est une imperfection, mais c'est une imperfection de notre nature et dont le Christ, l'homme parfait, a voulu lui aussi, subir l'humiliation.

Et s'il l'a voulu, dit saint Thomas, ce fut afin de satisfaire pour nous, afin de prouver la vérité de l'humaine nature qu'il avait prise et aussi pour nous offrir un parfait exemple de vertu (*).

Il a donc pris toutes nos imperfections, toutes, vous l'entendez bien, hormis le péché, car le péché, continue saint Thomas, n'est pas dans l'ordre de la satisfaction, puisqu'il lui est totalement opposé, et que, d'autre part, il se montre, non pas selon l'ordre de la nature, mais contre cet ordre lui-même. Le Christ a donc tout connu de nous, tout, hormis le péché. Il a donc, comme nous, connu la passion, qui n'est autre chose qu'un certain ébranlement de notre corps, qui trouve une résonance ou, si l'on veut, un écho profond, jusque dans le plus intime de notre âme.

Et donc le Christ a connu « la tristesse », une tristesse qui alla jusqu'à lui donner comme un avant-goût de la mort et qui, par deux fois, se traduisit par des larmes, devant le cadavre de Lazare et devant la perspective lointaine de cette patrie qu'il aimait tant et qu'il voyait déjà détruite, ruinée, humiliée pour jamais.

(*) Saint Thomas, *Summa theologica*, pars III, q. xv, art. 1.

Il a connu « la crainte », comme nous le dit saint Marc *cœpit Jesus pavere et tædere*, Jésus commença à être saisi de crainte et d'angoisse. (Marc, xiv, 53.)

Il a connu « l'admiration », car, entendant la réponse du centurion, il tomba en admiration, *miratus est*. (Luc, vii, 9.)

Et, encore, il s'est mis en colère ; car, dévoré, comme



Fig. 115, page 297.

il l'était, du zèle de la maison de son Père, il ne put, ni ne voulut retenir son indignation devant ceux qui osaient la profaner et, tout aussitôt, il se mit à les en chasser, comme il l'avait déjà fait en une occasion semblable, au début de sa carrière apostolique. (Jean, ii, 13-17.)

De la perfection morale de Jésus. — Moins superbe, donc, que certains philosophes stoïciens, ses contemporains, Jésus n'a pas voulu nous faire croire qu'il était impassible, c'est-à-dire sans passions, et il nous a donné des preuves que, de fait, il ne l'était pas. Homme comme nous, il a éprouvé toutes les imperfections inhérentes à

notre nature, mais c'était pour nous montrer, par son exemple, qu'elles peuvent et doivent devenir des semences de perfectionnement moral de cette même nature, — et on l'appelle « moral » parce qu'il est le résultat de notre volonté, agissant avec le concours de la grâce, autant dire de Dieu lui-même.

Et ainsi Jésus devenait le modèle le plus achevé de la vie vraiment morale, c'est-à-dire de l'effort que doit faire toute créature intelligente et libre pour marcher à la conquête de la plénitude de son être.

Il eut donc, d'une certaine manière, des « défauts », c'est-à-dire de ces imperfections naturelles qui sont nécessaires à la perfection, parce qu'elles y conduisent, la mesurent et sont, en quelque manière, les conditions initiales de la sainteté.

Iconographie. — Notre évangile, parce qu'il renferme deux sujets, devrait s'illustrer avec deux images.

Le premier sujet, c'est *Jésus pleurant sur Jérusalem*, thème « de bravoure » qui, par ses données pittoresques, a tenté plus d'une fois les artistes modernes. L'ancien art chrétien, cependant, n'y attachait pas une grande importance, tandis qu'il affectionnait tout particulièrement la représentation de *Jésus chassant les vendeurs du Temple.*

Cette image fait partie, dans l'iconographie du moyen âge, du cycle de la Passion où elle se trouve placée, comme dans le récit de saint Luc, après celle qui représente l'entrée à Jérusalem. Nous donnerons, comme exemple, la belle fresque de Giotto, à l'Arena de Padoue. (**Fig. 114**, page 293.) Et voici, pour la commenter, une page fort intéressante de Reuss, dans son *Histoire évangélique* :

« On vendait, dans le Temple, des bêtes pour les sacrifices, et il y avait des changeurs qui fournissaient aux étrangers la monnaie nationale, la seule que les agents du fisc sacerdotal acceptaient quand on venait payer la capitation. On comprend qu'un pareil marché amenait incessamment du bruit, des cris, des contestations, des fraudes, sans compter que la chose elle-même ne convenait pas à la sainteté du lieu. Plus l'affluence du monde était grande, moins il était possible d'y maintenir l'ordre et la décence, et le culte, qui était déjà assez matériel par sa nature, perdait ainsi jusqu'à l'apparence de l'élément religieux. Et, en tout cas, c'était une singulière préparation au recueillement qui convenait au lieu

saint, que d'avoir à se frayer un chemin au milieu d'une cohue bruyante de trafiquants occupés de leurs intérêts, se disputant les chalands ou se querellant entre eux, et de bêtes encombrant le passage, et entourés d'acheteurs et surtout de curieux. »

C'est devant ce spectacle que l'indignation du Christ ne peut se

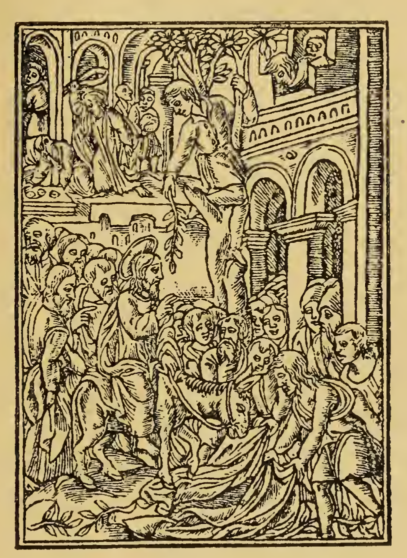


Fig. 116.

contenir : est-il moins parfait, je le demande, parce qu'il n'a pas refoulé jusqu'au fond de son âme ses sentiments de juste colère?

La petite gravure de Blessebois (**fig. 115**, PAGE 295) et celle de Roville (**fig. 116**, PAGE 297) n'ont pas besoin d'être illustrées par un texte explicatif. Je n'ai pas à faire remarquer pourquoi, dans cette dernière, la scène des *Rameaux*, qui est d'ailleurs la principale de la composition, est jointe à celle des *Vendeurs chassés du temple* : les deux faits, dans les Synoptiques, se suivent de très près et j'ai dit que les illustrateurs de la Passion les font presque toujours figurer l'un à côté de l'autre.

## XXXVIII

# DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Parabole du pharisien et du publicain.** (Luc, xviii, 9-14.)

En ce temps-là, [9] Jésus dit cette parabole à quelques-uns qui, se croyant justes, mettaient leur confiance en eux-mêmes et méprisaient les autres :

— [10] Deux hommes montèrent au Temple pour prier ; l'un était pharisien, l'autre publicain. [11] Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. [12] Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. [13] Quant au publicain, il se tenait à l'écart et n'osait pas même lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine et disait : O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. [14] Je vous le dis, celui-ci, à la différence de l'autre, descendit justifié dans sa maison ; car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.

Les quatre paraboles de saint Luc. — Ce récit de saint Luc présente, avec une délicieuse simplicité, une haute leçon morale qui se dégage assez clairement d'elle-même pour qu'il soit inutile de la mettre en plus parfaite lumière par un long commentaire.

On a rapproché de ce récit, en se demandant parfois si ce n'étaient pas là « des histoires vraies », trois autres paraboles rapportées par le même évangéliste, et, chose assez remarquable, par lui seul. C'est d'abord la

parabole du bon Samaritain, dont nous donnerons plus tard, au douzième dimanche après la Pentecôte, une assez copieuse interprétation. C'est ensuite, avec la parabole du riche insensé (Luc, XII, 16-21), celle du mauvais riche (Luc, XVI, 19-31), qui ne figurent pas en notre Evangéliaire du dimanche, et c'est vraiment dommage.

Passe encore pour celle du riche insensé, qui pousse l'orgueil de ses richesses jusqu'à s'imaginer, l'insensé, qu'elles pourront lui garantir une vie longue et bienheureuse, au moment même où Dieu se préparait à lui redemander son âme. Il est de la famille, après tout, de cet orgueilleux pharisien dont notre évangile d'aujourd'hui nous raconte l'histoire, et celle-ci suffirait, au besoin, à nous guérir à tout jamais d'une vanité aussi intolérable.

Mais nous regretterons davantage de n'avoir pas eu à commenter la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare, histoire si vraie et si pleine d'instruction, où nous aurions trouvé l'occasion d'achever la théorie chrétienne, esquissée au huitième dimanche après la Pentecôte, sur l'usage des richesses, dont il faut se servir, sur cette terre, pour se préparer des amis, c'est-à-dire les pauvres, afin que « ceux-ci nous reçoivent dans les tabernacles éternels ». Que le mauvais riche n'a-t-il su écouter, pour son plus grand bien, les plaintes du pauvre Lazare, quand celui-ci « était couché à sa porte, couvert d'ulcères, et désireux de se rassasier des miettes qui tombaient de sa table » ! Plus tard, plongé dans les tristesses douloureuses du feu qui brûle éternellement, il invoquera vainement les miséricordes de Dieu : « Aie pitié de moi, et envoie-moi Lazare, pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et me rafraîchisse la langue, car je souffre cruellement de cette flamme ! » Dieu ne saura plus l'écouter et ne lui répondra qu'afin de lui dire que, pour lui, il n'y a plus d'espérance.

De même, aujourd'hui, devrons-nous faire notre profit de la leçon d'humilité que nous donne cet autre modeste qui s'appelle le publicain de l'Evangile. Car c'est seulement à prier ainsi qu'on obtient grâce devant le Seigneur, en l'implorant avec une profonde humilité, non point au nom de sa justice, mais plutôt de sa miséricorde et de sa pitié. Telle est la leçon morale qui se dégage de cette parabole. Elle est on ne peut plus claire, et, en même temps qu'elle nous frappe par sa limpidité lumineuse, elle n'est pas sans nous plaire, tout en nous instruisant. C'est le même caractère que nous trouvons dans les trois autres récits dont nous avons parlé. Ils méritent, à ce point de vue encore, d'être rapprochés l'un de l'autre, et forment ainsi comme un enseignement de choix dont je voudrais qu'il suffise, pour en savourer l'extrême bienfaisance et la douceur, de se rappeler simplement le titre sous lequel nous les avons groupées : les quatre paraboles de saint Luc.

La prière du pharisien. — Cette parabole de saint Luc est, si j'ose dire, « composée » d'admirable façon, tellement qu'en se plaçant au point de vue simplement littéraire, — ce que nous ne voulons pas faire ici, — on ne se lasserait pas d'en faire ressortir les beautés. Qu'on en considère successivement les diverses parties — d'abord, la mise en scène, ensuite les deux prières, celle du pharisien, celle du publicain, puis le dénouement, sous forme de sentence, prononcée par Jésus — ou bien simplement l'une de ces parties, indépendamment des autres, on sera émerveillé de la perfection avec laquelle — je parle toujours au point de vue littéraire — elle a été traitée.

Il en est de même, maintenant, au point de vue de la signification morale. Je veux le montrer, tout au moins, pour le passage qui renferme la prière du pharisien,

et dont j'emprunte le commentaire à l'excellent livre de M. Girodon (*).

Après avoir fait observer que, par sa seule attitude, le pharisien laissait déjà deviner les sentiments de son âme, M. Girodon continue en ces termes :

« O Dieu, je vous rends grâces », disait le pharisien en lui-même. Ces premiers mots sont, à coup sûr, irréprochables. Mais la suite de ses paroles nous impose deux



Fig. 117, page 303.

observations. D'abord, il ne demande rien : relevez toute cette étrange prière, le pharisien ne pense pas qu'il ait quoi que ce soit à acquérir, ni même à perfectionner. Il est parfaitement satisfait de lui-même, et certainement il était convaincu que Dieu ne devait pas l'être moins. Ensuite, il rend grâces à Dieu, de quoi ? Des bienfaits qu'il a reçus ? Non, mais de ses propres vertus, dont il étale complaisamment le tableau ; en sorte que toute cette prétendue prière tourne à glorifier non pas Dieu, l'auteur de tout bien, mais lui-même. C'est une litanie en son propre honneur que notre pharisien

(*) GIRODON, *Commentaire sur saint Luc*, p. 412.

va réciter. Le détail en est admirable. D'abord le procédé habituel aux orgueilleux, la comparaison : « Mais enfin, demandait-on à Talleyrand, pour qui vous prenez-vous donc ? — Pas pour grand'chose, si je me juge ; mais pour beaucoup, si je me compare. » Le pharisien ne s'en fait pas faute : « Je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères. » Nous n'avons aucune raison pour douter que ce fût vrai ; il n'avait aucun de ces défauts, non plus que ceux du publicain qui venait d'entrer dans le temple avec lui. « Je ne veux pas être pris pour un de ces hommes-là », se disait sans doute l'irréprochable pharisien. S'abstenir du péché ne suffit pas, il faut encore pratiquer les vertus. Notre zélé personnage n'y manque pas, il a même des vertus qui ne sont pas imposées : il jeûne deux fois par semaine, quoique la loi ne le commande qu'une fois par an, et les préceptes traditionnels quatre ou cinq fois ; il donne la dîme de tous ses revenus, au lieu de la dîme légale restreinte au bétail et aux produits des champs. Mortifications et aumônes, il les pratique réellement, et non par ostentation, mais par une pensée religieuse, puisque le souvenir lui en revient devant Dieu. Voilà, à coup sûr, un homme de bien, presque un saint ; en tout cas, un modèle.

Quelle différence entre cette prière et celle de l'humble publicain ! Mais celle-là ne se commente pas. Et plaise à Dieu que nous ne nous lassions jamais de la redire : « Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur ; *Deus ! propitius esto mihi peccatori !* »

*Iconographie.* — L'iconographie des paraboles, parce qu'elle n'intéresse qu'indirectement l'illustration de la foi, relève plutôt de l'histoire de l'art religieux que de l'iconographie proprement dite. Mais encore trouverait-on un véritable intérêt à signaler au passage, quand on a le bonheur de les rencontrer, quelques-unes de ces notations d'artistes qui sont, au point de vue de la mise en valeur de l'Evangile, de véritables trouvailles.

La gravure de Schnoor, par exemple, m'a toujours paru, pour commenter notre parabole, tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait... Mais je me garderai bien de la décrire, ce qui serait exposer le lecteur à ne plus la regarder avec assez de soin et, partant, à ne plus en savourer tout le parfum. D'ailleurs, il n'y a rien de tel, pour bien comprendre une image, que de s'apprendre à soi-même les mots avec lesquels on voudrait pouvoir en parler. (**Fig. 117**, PAGE 301.)

---

XXXIX

# ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Guérison du sourd-muet de la Décapole.** (Marc, vii, 31-73.)

En ce temps-là, 31 Jésus quitta le pays de Tyr et vint
par Sidon vers la mer de Galilée, en traversant le pays
de la Décapole. 32 On lui amena un homme sourd et muet,
et on le suppliait de lui imposer les mains. 33 Alors Jésus
le tira à part de la foule, lui mit les doigts dans les
oreilles et lui toucha la langue avec sa salive. 34 Puis,
levant les yeux au ciel, il soupira, et lui dit : Ephphetha,
c'est-à-dire : Ouvre-toi. 35 Aussitôt ses oreilles furent
ouvertes, le lien de sa langue fut dénoué, et il parlait,
distinctement. 36 Il leur défendit de le dire à personne;
mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient, 37 et
plus ils étaient saisis d'admiration : Il a bien fait toutes
choses, disaient-ils, il a fait entendre les sourds et parler
les muets.

En ce temps-la, — c'est-à-dire au début de la troisième et dernière année de son ministère public, quand Jésus, ayant renoncé à parcourir la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le tuer (Jean, vii, 1), et même la Galilée, — Capharnaüm, jadis si enthousiaste, commençait à se soulever contre lui, — prit le parti de fuir à l'étranger, du côté de Tyr et de Sidon (Matth., xv, 21), où il guérit bientôt la Chananéenne. Pour ce qui est du miracle dont parle notre évangile, il se place pendant le voyage de retour qui, en raison de sa longueur, a pu durer plusieurs jours, sinon plusieurs semaines.

IMPORTANCE DE LA MÉDITATION DES MIRACLES DE JÉSUS. — Il est assez instructif d'avoir à noter que, sur les cinquante-deux passages de l'Evangile dont l'Eglise nous invite, le dimanche, à méditer le détail au cours de l'année liturgique, beaucoup plus de la moitié contiennent des récits de miracles. On pourrait donner de ce fait plusieurs raisons, dont il ne faudrait pas même négliger celles d'un ordre secondaire, comme serait, par exemple, le pieux intérêt que les simples trouvent toujours à ce genre de récits.

Les simples, d'ailleurs, sont, en cette occurrence, d'accord avec les gens très raisonneurs et très savants, car tous, sans exception, nous devons reconnaître que si, dans la vie de Jésus, toutes les actions furent parfaites, — puisque les actions, comme l'enseigne la philosophie, émanent de la personne et que les actions de Jésus furent toutes, et également, les actions d'une personne qui était Dieu, — parmi elles, toutefois, il y en eut qui furent, pour ainsi dire, plus parfaites et plus dignes d'être admirées, à savoir : ses miracles.

Et voilà ce que nous fait entendre saint Marc, au dernier verset de notre évangile. Jésus, dit-il, a bien fait toutes choses, *bene omnia fecit.* Mais il ajoute aussitôt, comme pour achever sa pensée : il a fait entendre les sourds et parler les muets, c'est-à-dire que, parmi toutes ses actions, également parfaites, il convient d'en admirer spécialement quelques-unes pour s'y instruire et s'y édifier, et ce sont les miracles.

LES CARACTÉRISTIQUES DE LA GUÉRISON DU SOURD-MUET. — Les miracles se ressemblent tous par cela même qu'ils sont également des miracles, c'est-à-dire des manifestations surnaturelles de la toute-puissance de Dieu. Ils diffèrent maintenant les uns des autres par le détail des circonstances dans lesquelles ils se sont

produits et qui donnent, à chacun d'eux, une caractéristique particulière, d'où nous devons apprendre à tirer un spécial profit.

Le personnage qui doit être, ici, l'objet du miracle n'occupe dans le récit qu'un rôle assez secondaire. C'était un sourd-muet ou plutôt, comme l'indique le mot μογιλαλόν du texte grec, un homme parlant et entendant difficilement, non point comme ceux qui sont sourds-muets de naissance. Aussi bien l'effet du miracle sera de lui permettre de parler distinctement, *et solutum est vinculum linguæ ejus et loquebatur recte*. Mais que dit-il, une fois guéri? A-t-il remercié Jésus? S'est-il mêlé à ceux qui témoignaient tout haut son admiration pour lui? Nous ne savons pas. Le sourd-muet de l'Evangile, encore une fois, occupe, dans le récit du miracle qui s'accomplit en sa faveur, un rôle secondaire: ce n'est donc pas sur lui que nous devons concentrer le meilleur de notre attention.

Il est, au contraire, fort instructif d'étudier la conduite de ceux qui ont servi, en quelque manière, d'intermédiaire entre le miraculé et l'auteur même du miracle.

Car, ce n'est pas de lui-même que l'infirme vient à Jésus : il lui est amené par certaines personnes *et adducunt ei surdum*, peut-être des disciples du maître, de ces personnes, tout au moins, qui le connaissaient, avaient déjà entendu ses prédications, constaté sa puissance de thaumaturge et avaient Jésus en telle admiration qu'ils ne craindront pas de le célébrer hautement, alors même qu'ils en auront reçu la défense formelle : mais plus il leur défendait et plus ils les publiaient disant, il a bien fait toutes choses *quanto eis præcipiebat tanto majis plus prædicabant dicentes bene omnia fecit*.

Nous ne saurions, comme nous le ferons remarquer tout à l'heure, les blâmer trop vite d'avoir ainsi désobéi à la défense qui leur avait été faite par Jésus. Et comme

il faut les louer, d'autre part, du zèle qu'ils mettent à conduire aux pieds du divin Maître ceux qu'ils savent avoir besoin de son ministère et de sa pitié ! Voilà bien les véritables amis, et, jusque dans leur zèle quelque peu indiscret, nous ne pouvons nous empêcher de les admirer, alors même que nous craignons de n'avoir pas toujours le courage nécessaire pour suivre leurs conseils.

Considérons maintenant, dans le détail de son action, l'auteur du miracle, c'est-à-dire le Christ lui-même. Sa volonté seule, qui est la volonté même d'un Dieu, est la cause réelle, suffisante du miracle : aussi, très souvent, se contente-t-il pour l'opérer, de ce seul mot tout puissant : je le veux, sois guéri, *volo, mundare*. Parfois, cependant, il accompagne cet acte de volonté de signes extérieurs qui en précisent la signification immédiate et qui ont encore pour nous, selon la doctrine des Pères, une signification durable, symbolique. Qu'on relise, en le décomposant en ses détails, le récit de saint Marc : on verra qu'ils sont tous ordonnés à la meilleure intelligence du miracle.

En voici, maintenant, d'après les Pères, la signification symbolique : « Parmi tant de miracles, écrit M. Lesêtre, mentionnés sommairement, l'évangéliste raconte en détail la guérison d'un sourd-muet. C'est parce que Notre-Seigneur voulait, pour l'instruction de ses apôtres, en faire le type d'une guérison spirituelle opérée chaque jour dans son Eglise. Cet emploi de la salive, ce doigt posé sur les organes des sens, cette parole impérative *Ephphetha*, sont des rites qui servent à chasser le démon de celui qui demande à recevoir le baptême, Avant d'en prescrire l'usage, Notre-Seigneur voulait montrer leur signification et l'efficacité surnaturelle qu'il y attacherait (*). »

UN PROBLÈME DE PSYCHOLOGIE. — Nous ne voulons pas

(*) H. LESÊTRE, *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 278.

omettre, dans ce commentaire, de résoudre une difficulté qu'on se pose très souvent au sujet de notre évangile. On y voit, en effet, Jésus donnant à ses disciples un ordre qu'ils vont violer tout aussitôt et dont, tout bien considéré, il prévoyait et même il devait vouloir la violation. Il leur défend de parler du miracle qu'il vient d'accomplir, comme il le fait, d'ailleurs, en d'autres circonstances semblables : mais les disciples pouvaient-ils obéir à cet ordre ? Le devaient-ils, même, s'il est vrai, tout au moins, que les miracles du Christ étaient destinés aussi bien à notre instruction qu'à la leur ? Voilà donc, en Jésus, une volonté bien imparfaite, dira-t-on, puisqu'elle s'attache à des objets qu'elle ne peut atteindre. Et comment concilier cette défaillance avec l'irréprochable perfection de Jésus ?

Mais il faut noter, tout d'abord, qu'il y a deux volontés dans l'Homme-Dieu : la volonté divine, puisqu'il est Dieu ; la volonté humaine, puisqu'il est homme.

Or, si la perfection de la volonté humaine ne peut aller contre la volonté de Dieu, puisque son idéal est l'amour, qui consiste précisément à se perdre dans cette très sainte volonté, encore reste-t-il que son objet immédiat, tel qu'il est appréhendé par l'intelligence, ne se manifeste pas toujours, et directement, comme une expression de la volonté divine. Alors, et malgré cette indécision, elle agit courageusement, selon ce qu'elle voit être le meilleur. Or, dans cette éducation à l'apostolat que Jésus donne à ceux qui vont être appelés à continuer sa mission parmi les hommes, il est une leçon, capitale entre toutes, qu'il ne se lasse pas de leur répéter et dont, comme homme, il veut encore leur donner l'exemple : c'est le désintéressement et la modestie. Il ne veut pas, autour de lui, de bruit ni d'éclat, et supplie qu'on fasse le silence autour de ses actions les plus merveilleuses. Voilà ce qu'il voulait, comme homme.

Et, toutefois, sa volonté divine exigeait que ces miracles devinssent publics, puisqu'ils devaient servir à l'œuvre de rédemption qu'il était venu accomplir. Le dernier mot devait rester, dans cet apparent conflit, à la volonté divine, mais sans que la perfection de volonté humaine en soit en rien diminuée. Car, tout au fond, elle n'avait voulu qu'une seule chose, à savoir : éloigner, autant qu'elle le pourrait, la gloire humaine, le faire avec toutes les énergies dont elle était capable, s'en remettant, d'ailleurs, pour le reste, à la volonté de Dieu.

Nous retrouvons plus d'une fois, au cours du récit évangélique, des traces de ce conflit. Qu'on se rappelle, par exemple, l'histoire infiniment douloureuse de l'agonie au jardin des Oliviers. Il était bon de le signaler, afin de mieux pénétrer l'admirable psychologie de l'âme de Jésus.

Et qu'on ne dise pas, avec certains auteurs téméraires, qu'il n'a pu, de lui-même, en prendre conscience. L'incroyable perfection de sa volonté humaine réside, en effet, dans ce qu'elle s'employa souvent, avec une magnifique énergie, à suspendre, dans ses actions, l'efficace de sa toute-puissante volonté divine. Et Jésus le savait, et il a pris soin de nous en avertir, pour que nous ne puissions le soupçonner de ne l'avoir pas su. Ne nous dit-il pas, lors de la trahison de Judas, qu'il lui suffirait d'un mot pour faire envahir le jardin des Oliviers par des légions d'anges ? C'est donc qu'il pouvait le faire : mais il ne le voulut pas, pas plus qu'il ne voulut descendre de la croix, quand on l'y invitait, comme persuadé qu'il le pouvait faire.

Mais, en ces deux occasions, la volonté humaine de Jésus et la volonté divine, se concertant également pour l'acceptation du même sacrifice d'amour, et cela pour notre plus grand bien, eurent, jusque dans les apparences extérieures, la même conduite. Dans d'autres

occasions, comme il arriva pour les faits qui suivirent la guérison du sourd-muet, ce fut, au contraire, la volonté divine qui eut le dernier mot sur la volonté humaine.

---

XL

# DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Parabole du bon Samaritain.** (Luc, x, 23-37.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :
— 23 Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez.
24 Car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois
ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, en-
tendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu.
25 Voici qu'alors un docteur de la loi se leva pour le
tenter, et lui dit :
— Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éter-
nelle ?
26 Jésus lui dit :
— 27 Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi ? qu'y lis-tu ?
Il répondit :
— Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur,
de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit,
et ton prochain comme toi-même.
28 Jésus lui dit :
— Tu as bien répondu ; fais cela et tu vivras.
29 Mais celui-ci, voulant se donner raison, dit à Jésus :
— Et qui donc est mon prochain ?
30 Jésus reprit la parole et dit :
— Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; il
tomba au milieu des voleurs, qui le dépouillèrent et,
après l'avoir couvert de blessures, s'en allèrent, le lais-
sant à demi mort. 31 Or, il se trouva qu'un prêtre descen-
dait par le même chemin ; il le vit et passa outre. 32 Un
lévite arriva aussi près de là, le vit et passa outre. 33 Mais

un Samaritain en voyage, passant de son côté, le vit et fut
touché de compassion. 34 Il s'approcha alors, banda ses
plaies et y versa de l'huile et du vin ; 35 puis, il le plaça sur
sa monture, le conduisit dans une hôtellerie et prit soin
de lui. 36 Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à
l'hôtelier et lui dit : Aie soin de lui ; et tout ce que tu
dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour. 37 Lequel
de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui
était tombé au milieu des voleurs ?

38 Le docteur répondit :

— Celui qui a exercé la miséricorde envers lui.

Jésus lui dit :

— Va et fais de même.

Comment faut-il méditer l'Évangile ? — Quand on se trouve en présence d'un texte aussi populaire, et aussi souvent commenté, que celui de notre évangile d'aujourd'hui, c'est alors surtout qu'on comprend l'extrême difficulté d'un semblable travail, et qu'on est tenté de borner toutes les explications à ces simples paroles :

Vous venez d'entendre la lecture de l'évangile de ce jour. Et maintenant, si vous désirez vraiment profiter des enseignements qu'il contient, cherchez de vous-même quel est celui que vous en devez tirer pour l'amélioration de votre vie morale. Car votre âme a ses secrets, que je ne connais pas, et nul autre que vous n'est capable d'en déchiffrer l'énigme. Essayez de le faire à la lumière de l'Evangile : alors seulement vous pourrez dire quelle en est la véritable signification, pour ce qui vous regarde, du moins, et c'est la seule chose dont vous avez à vous préoccuper. L'Evangile, en effet, doit être étudié surtout au point de vue moral et personnel. C'est une clarté merveilleuse, mais qui peut avoir un double effet, selon qu'elle illumine ou obscurcit la vérité qui est actuellement nécessaire au plus parfait épanouissement de votre

vie morale. Cherchez-la donc de vous-même, cette bienheureuse vérité, l'unique nécessaire ; et si déjà elle vous est apparue, si la vue seule de ce bon Samaritain a suffi pour mettre en branle les forces de votre âme, n'allez pas plus avant, je vous prie, de crainte qu'au lieu de vous éclairer davantage, tout ce que je puis avoir à vous dire n'aboutisse qu'à flatter votre curiosité et au détriment, peut-être, de la seule instruction qui vous était nécessaire. Mais fermez ce livre et, dans le silence de votre âme, écoutez Dieu.

De la curiosité en matière de religion. — Toutefois je veux dire, après cet avertissement, que la curiosité d'interprétation n'est pas toujours condamnable, quand on médite l'Evangile, et qu'il faut même la conseiller à certains esprits, peu contemplatifs de leur nature et qui, s'ils se tenaient toujours immobiles devant le même aspect d'une même vérité, finiraient bien vite par s'en lasser, et peut-être même par s'en dégoûter. A ceux-là, donc, je proposerai différentes manières de méditer la parabole du bon Samaritain. Car je n'en veux condamner aucune, — d'ailleurs, je n'en aurais pas le droit, — et reste persuadé que toutes, également, portent en elles-mêmes leur bienfaisance et leur vérité.

Réaliste ou mystique ? — Est-ce une histoire « vraie » ou une histoire « inventée », le récit de l'acte de charité accompli par le bon Samaritain sur la route de Jéricho ?

A lire, en toute simplicité, le texte de saint Luc, on n'aurait pas de peine à croire que c'est une histoire vraie, un fait réellement arrivé, et Jésus, en somme, nous le raconte comme tel. Là-bas, au pays d'Orient, on est tout à fait persuadé de la parfaite réalité de l'histoire, et, vers le milieu du chemin entre Jérusalem et Jéricho, dans un village appelé aujourd'hui Khan-el-Hatroun, on

invite encore le voyageur à se reposer quelques instants dans l'hôtellerie où le bon Samaritain avait conduit son blessé.

Voilà pour l'explication réaliste; elle a son charme et aussi son utilité. Je ne voudrais pas la rejeter pour cela seul, qu'elle est, dit-on, une « explication populaire », et que Jésus ne nous a donné ni le nom du blessé, ni celui du Samaritain, ni celui de la localité.

Les explications mystiques sont infiniment plus nombreuses et plus compliquées, mais ce ne sera pas une raison de les croire moins acceptables, puisqu'elles s'appuient de l'autorité vénérable des Pères de l'Eglise. Les Pères, dit Hugo de Saint-Victor, ont unanimement reconnu que cette parabole a un sens mystique. Le Juif qui descend de Jérusalem à Jéricho, et qui est dépouillé et laissé pour mort, c'est Adam notre premier père, qui, par son péché, est déchu de son innocence, et a perdu toutes les grâces que Dieu lui avait données en le créant. Les voleurs qui le blessent et le dépouillent, ce sont les démons. Le prêtre et le lévite, qui passent sans secourir ce misérable, représentent la loi de Moïse, avec tous ses sacrifices et ses cérémonies, incapables de guérir nos blessures. Le charitable Samaritain, c'est Jésus-Christ. L'hôtellerie où il porte son malade, c'est l'Eglise. L'huile et le vin sont les sacrements. Ceux à qui il recommande le blessé sont les pasteurs de l'Eglise... Et ainsi, dans leurs pieux discours, les Pères de l'Eglise ne se lassent pas de chercher les résonnances mystiques de la parabole du bon Samaritain. Qui donc oserait dire qu'ils se trompent et nous égarent, au lieu de nous instruire et de nous édifier ?

Critique littérale : qu'est-ce que la charité ? — N'y a-t-il pas jusqu'aux représentants de la « critique littérale », — et ce sont, pourtant, les enfants terribles de

l'exégèse, — auprès desquels on pourrait encore prendre occasion de s'instruire utilement au sujet de cette parabole? Je veux même dire, en finissant, que c'est à eux que je dois d'avoir été obligé de m'y arrêter très longuement et peut-être, si je ne m'abuse, d'en avoir pénétré plus intimement la signification bienfaisante. Voici donc la difficulté spéciale où s'exerce, dans le commentaire de notre évangile, la critique littérale.

Il ne s'agit pas, bien entendu, du précepte même de l'amour du prochain. Mais on remarque ici une curieuse substitution. Car, alors que le docteur de la loi avait posé la question sous cette forme : qui est mon prochain ? Jésus, quand vient le moment de donner la réponse, ou plutôt de la faire donner par celui-là même qui avait posé la demande, prend soin de la repéter lui-même, mais sous une forme différente et tout à fait inattendue : Lequel des trois te semble *avoir été le prochain* de celui qui était tombé au milieu des brigands ? On voit bien, sans doute, après réflexion, ce que cela veut dire, bien que l'expression ne soit pas tout à fait courante. *Être le prochain de quelqu'un*, c'est, en effet, se rapprocher de lui, faire en sorte que rien plus ne nous sépare de lui, le considérer, en un mot, comme un autre nous-même. La question, donc, s'entend assez bien et, la preuve qu'elle s'entend, c'est que le docteur de la loi est obligé d'y répondre, sans plus essayer davantage de s'y dérober.

Mais voici d'autres docteurs, ceux-là plus modernes, qui me disent : il y a là, sans aucun doute, un « défaut de rédaction » de saint Luc, la question que Jésus fait au scribe qui l'a interrogé n'étant pas dans le droit fil du récit.

Et pourquoi donc, je vous prie, allez-vous supposer un défaut de rédaction ? C'est l'écueil de nos nouveaux docteurs de méditer les Evangiles avec l'idée préconçue qu'ils ne représentent pas l'enseignement authentique de Jésus,

mais plutôt des rédactions très postérieures, plus ou moins exactes, où la part personnelle de l'écrivain va souvent jusqu'à défigurer la pensée même de Jésus. Les anciens commentateurs, au contraire, persuadés que des altérations de ce genre étaient impossibles, ne voulaient même pas s'arrêter un instant à de pareilles hypothèses et, quand une difficulté nouvelle se présentait, ils s'efforçaient de l'éclairer sans renoncer à croire qu'ils étaient en présence de l'autorité même de Jésus.

Or, je le demande, pourquoi ne pas vouloir accorder à ce divin Maître, quand il discute avec un « savant » une certaine subtilité de dialectique qui, je vais le montrer, ne devait pas être sans produire d'excellents résultats ?

Car je suppose, et j'en ai certes le droit, que Jésus, en toute loyauté, se propose d'éclairer le docteur juif, et même je puis croire que cet homme avait véritablement le désir de s'instruire quand pour justifier sa demande, *volens justificare seipsum*, il demande à Jésus : quel est mon prochain, *quis est meus proximus* ? Le prochain ! Aimer son prochain ! Il y avait beau temps qu'il le répétait, peut-être sans le trop comprendre, ce mot fatidique : le prochain, — comme il peut arriver que nous le répétions nous-mêmes, trop souvent, sans savoir exactement à quoi il répond. Et lui, en tout cas, le savait moins que nous sommes à même de le savoir aujourd'hui. Car, pour un Juif, le prochain ne pouvait pas être un païen ou un gentil, ni, à plus forte raison, un Samaritain, qui représentait pour lui un ennemi national, un excommunié, un homme pire qu'un païen, un de ces habitants de Sichem dont l'Ecclésiaste disait : « Il est deux nations que mon âme déteste et il en est une troisième que je ne puis souffrir : ceux qui habitent les montagnes de Séir, les Philistins, et le peuple insensé qui réside à Sichem. » Il a donc bien le droit de demander à Jésus : A votre sens, quel est mon prochain ?

Et Jésus de lui répondre, tout d'abord, par la parabole que nous savons, et dont le sens était on ne peut plus évident.

Mais alors, et avant de conclure, et parce qu'il parle à un homme instruit et d'intelligence déliée, et parce qu'il veut revenir, par delà la question subsidiaire posée par le docteur, à l'explication du grand précepte de la charité d'où la discussion est partie, — les transitions, en effet, ne sont pas, dans saint Luc, aussi « artificielles » qu'on veut bien le prétendre, — Jésus s'adresse de nouveau à son interlocuteur et lui pose une question qui dépasse de beaucoup, par son acuité pénétrante, la demande qui lui avait été faite à lui-même, tellement que, s'il avait voulu réellement l'entendre, le pharisien eût été amené à donner, non pas l'ancienne formule qu'il répétait depuis trop longtemps pour en briser l'écorce afin de voir, tout au fond, ce qu'elle contenait, mais une nouvelle, plus simple, plus naïve et déjà chrétienne, — et il aurait vu qu'on est vraiment le prochain de quelqu'un, quand on se rapproche de lui, quel qu'il soit, parce qu'il peut avoir besoin de nous.

La charité, en effet, est en nous, et non pas en dehors de nous. C'est un feu qui couve en notre âme et qui n'en est pas moins réel et fécond, alors même qu'à l'extérieur rien n'en pourrait transparaître. La bienfaisance, même, n'est pas la charité, puisqu'elle n'en semblerait, trop souvent, qu'une mauvaise falsification et qu'ainsi on peut être charitable, sans posséder la charité.

Mais le docteur de la loi n'a rien compris de tout cela, bien qu'il ait, au moins en apparence, répondu correctement à la demande faite par Jésus. Il avait, toutefois, saisi le sens direct de la parabole et même, je veux le supposer, son sens moral, mais sans rien pouvoir davantage, bien qu'il y eût été sollicité discrètement.

S'il habitait Jéricho, comme le faisaient, d'ailleurs, un bon nombre de ses collègues, il a dû plus d'une fois, sur la route solitaire, songer, en retournant chez lui, à la parabole du bon Samaritain. Peut-être même, en de semblables circonstances, se sera-t-il gardé, instruit par Jésus, d'imiter l'exemple du prêtre et du lévite, et cela par pure honnêteté morale : mais, devenu bienfaisant, sera-t-il, pour cela, devenu charitable ? Il est encore permis d'en douter.

C'est enfin pour cela que, méditant les paraboles de l'Evangile, il convient, par delà le sens direct et moral, de chercher encore, en s'aidant de la tradition, quel en est le sens mystique et surnaturel. Car notre morale, à nous chrétiens, n'est pas de celles qui se peut étayer uniquement sur des principes philosophiques et des exemples de vertu. La vraie charité, qui en est la base et le couronnement, ne nous peut venir que de Celui, qui est la charité même. Nous ne nous lasserons pas de la lui demander.

---

## XLI

# TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Guérison de dix lépreux.** (Luc, xvii, 11-19.)

En ce temps-là, [11] Jésus, se rendant à Jérusalem, passait
par les confins de la Samarie et de la Galilée. [12] Comme
il entrait dans un village, il se présenta à lui dix lépreux
qui se tinrent à distance et élevèrent la voix, [13] disant :
— Jésus, Maître, ayez pitié de nous.
[14] Dès qu'il les eut vus, il dit :
— Allez, montrez-vous aux prêtres.
Tandis qu'ils y allaient, ils furent guéris.
[15] Or l'un d'eux, voyant qu'il était guéri, revint en
glorifiant Dieu à haute voix. [16] Puis il se jeta le visage
contre terre aux pieds de Jésus et lui rendit grâces ; et
c'était un Samaritain. [17] Alors Jésus prit la parole, et dit :
— Est-ce que les dix n'ont pas été guéris ? où sont
donc les neuf autres ? [18] Il ne s'est trouvé que cet étranger
pour revenir et rendre gloire à Dieu.
[19] Puis il lui dit :
— Lève-toi, va ; ta foi t'a sauvé.

En ce temps-la, — c'est-à-dire la troisième année du ministère public de Jésus, au cours du voyage vers Jérusalem dont saint Luc nous donne le très long récit, en dix chapitres (ix-xix), et, plus précisément, au début de la troisième période de ce voyage.

La tradition a placé le lieu de la guérison miraculeuse des dix lépreux en une certaine ville, Djennir, sur la grande route d'Egypte à Damas, où jadis s'élevait une

église, mais déjà en ruines en 1555, quand l'a visitée le moine Boniface, et dont il ne reste, aujourd'hui, aucun vestige.

La lèpre et les lépreux. — La lèpre était fort commune chez les Juifs, malgré les sévères prescriptions de la loi pour l'écarter :

« D'après la loi de Moïse, le lépreux devait se tenir éloigné du reste des hommes jusqu'à ce que la maladie eût atteint la période où elle cessait d'être contagieuse. Le malheureux, couvert de plaies hideuses qui finissaient par envahir tout son corps, était donc condamné à vivre dans les déserts avec des compagnons d'infortune que la société avait également rejetés loin d'elle. On disposait en des endroits convenus la nourriture qu'ils devaient y prendre furtivement, pour retourner aussitôt, comme des bêtes fauves, dans leur solitude. Pendant la période aiguë de la maladie, le corps entier s'enflait, les ongles des pieds et des mains tombaient, les sucs vitaux essentiellement altérés, s'échappaient par les yeux, le nez et la bouche. La voix devenait rauque et criarde. Si l'infortuné résistait à la crise, tout son corps, jusqu'à ses cheveux, revêtait une étonnante blancheur. C'était le moment où il devait se présenter aux prêtres pour être purifié. La guérison n'était pourtant pas encore assurée, mais le mal ne pouvait plus se communiquer, et toutes les précautions hygiéniques devenaient désormais inutiles vis-à-vis de la société (*). »

Les lépreux, parce qu'ils étaient isolés des hommes, cherchaient naturellement à se rapprocher les uns des autres : il ne faut donc pas s'étonner de les voir réunis dix ensemble sur le passage de Jésus.

(*) Mgr Le Camus, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. I, p. 398.

Sens mystique ou symbolique. — La lèpre a toujours été regardée par les Pères comme l'image du péché.

De même que la lèpre, en effet, altère profondément le corps et en fait comme une vivante et lamentable pourriture, toute pleine d'épouvante et d'horreur, ainsi en est-il du péché par ses effets sur notre âme qu'elle souille, défigure et rend également horrible aux yeux des anges et de Dieu.

Par leurs fautes, en conséquence, les pécheurs se séparent des justes, comme les lépreux de la société ; et, s'ils meurent dans cet état, leur séparation sera éternellement confirmée par la justice de Dieu.

Comme la lèpre, enfin, le péché est d'une guérison fort difficile : il y faut la toute-puissance même de Dieu, qui a institué, à cet effet, un sacrement spécial, la pénitence, dont les prêtres sont les seuls dispensateurs et auxquels, par conséquent, les pécheurs, comme les lépreux de l'Évangile, doivent aller se montrer pour s'assurer l'entier bénéfice de leur guérison.

Mais, afin d'avoir sa parfaite efficacité, ce puissant remède demande encore que le miraculé revienne aussitôt à Jésus, qui ne pourrait, même par un miracle nouveau, nous dispenser de la reconnaissance : la contrition de nos fautes est toujours imparfaite, quand elle ne s'achève pas dans un acte d'amour pour le Christ Jésus.

---

## XLII

# QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Du mépris des richesses et de la confiance en Dieu.**
(Matth., vi, 24-33.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :
— [24] Nul ne peut servir deux maîtres ; car, il haïra l'un
et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera
l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.
[25] C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas
pour votre vie, de ce que vous mangerez ; ni pour votre
corps, de ce dont vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas
plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?
[26] Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne
moissonnent, ils n'amassent pas dans des greniers ; et
votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beau-
coup plus qu'eux ? [27] Qui de vous, avec toute son intelli-
gence, peut ajouter une coudée à sa taille? [28] Quant au
vêtement, pourquoi vous inquiéter? Considérez com-
ment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni
ne filent ; [29] cependant, je vous dis que Salomon lui-
même dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un
d'eux. [30] Or, si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, qui
existe aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, com-
bien plus ne le fera-t-il pas pour vous, hommes de peu
de foi ! [31] Ne vous inquiétez donc pas, en disant : Que
mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous
couvrirons-nous ? [32] Car ce sont les païens qui se préoc-
cupent de toutes ces choses ; mais votre Père sait que
vous avez besoin de tout cela.

33 Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.

Commentaire. — Nous voici revenus, avec cet extrait du Discours sur la montagne, aux considérations fondamentales de la doctrine de Jésus, qui se résume, comme on sait, dans l'établissement du royaume de Dieu, c'est-à-dire de son règne surnaturel dans nos âmes. Jésus s'applique ici à réfuter une objection très pressante, et dont la vivacité ne laissera pas, dans tous les temps, de préoccuper ses disciples, à savoir, que les soucis de la vie surnaturelle ne peuvent cependant nous empêcher de songer à ceux de l'existence matérielle et qu'enfin, dans la vie, il faut se préoccuper, d'abord et premièrement, de « gagner de l'argent », puisque l'argent c'est la vie.

Or, Jésus le nie complètement. Il ne veut pas même admettre que les choses nécessaires à l'existence, celles dont on ne peut se passer, ne seront acquises à ses disciples qu'à prix d'argent, puisqu'il dit qu'elles *seront données par surcroît.* Il ne défend pas, certes, qu'on se serve d'argent, mais il ne veut pas qu'on y soit asservi ; et c'est le danger auquel s'exposent sans cesse ceux qui pensent continuellement à l'argent. Car l'argent est un maître, un tyran, c'est toujours l'ennemi, l'éternel rival de Dieu dans le gouvernement des âmes, c'est *Mammon*, autrement dit la richesse, en tant qu'elle est divinisée et adorée comme une idole.

Rapprochez donc les deux phrases qui servent de début et de conclusion à ce développement, et vous en aurez clairement toute la signification :

*Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice.*
*Vous ne pouvez servir deux maîtres, Dieu et l'argent.*

Reste à suivre, dans le texte, les raisons, et les images, sur lesquelles Jésus appuie sa démonstration. Elles sont,

à la fois, d'une netteté parfaite et d'une grâce charmante, tellement qu'on s'oublierait volontiers à en faire ressortir, uniquement, l'exquise délicatesse, au risque de laisser dans l'ombre les profonds enseignements qu'elles recouvrent.

On y peut voir, en premier lieu, une exhortation délicate à la plus parfaite soumission à la Providence, pour tout ce qui regarde les besoins de notre vie matérielle. Mais elles renferment davantage.

Si nous devons abandonner à la Providence les soucis de la vie matérielle, c'est pour nous donner tout entier à ceux de la vie surnaturelle, pour laquelle, bien plus que pour l'autre, elle demande notre active collaboration. *La vie n'est-elle pas plus que la nourriture?* La vie du corps, sans doute; mais entendez-le encore, et surtout, de la vie de l'âme, c'est-à-dire de l'établissement dans notre cœur du royaume de Dieu.

Faut-il ajouter que, pour cette affaire, la seule vraiment importante de notre vie, nous aurons aussi la collaboration de Dieu? Il ne nous la fera pas attendre, si, la lui demandant avec insistance, nous sommes bien persuadés qu'il ne peut nous la refuser.

Les deux maîtres, les deux étendards, — voilà l'antithèse que nous ne devons jamais cesser d'avoir présente devant les yeux de notre âme, quelle que doive être ensuite la façon, historique, pieuse, ou métaphysique, avec laquelle nous nous en servions pour méditer les grandes vérités du royaume de Dieu.

Car les méthodes sont très diverses, d'après lesquelles nous pouvons considérer, utilement, les grandes vérités contenues dans les enseignements de Jésus. Il nous plaît de trouver édifiante, et fort sage, la façon dont le P. Remigio explique ce passage de notre évangile (*).

(*) P. Remigio, *lib. cit.*, p. 241.

« Ces deux seigneurs, auxquels l'homme ne peut, à la fois, offrir ses services, ce sont Dieu et le diable. Et l'homme, placé entre ces deux seigneurs, peut obéir à l'un et laisser l'autre : mais, avec sa prudence, il devrait bien considérer quel est, de ces deux seigneurs, celui qui commande les choses les meilleures.

« Dieu commande d'aimer les choses du ciel et de mépriser celles de la terre ; le diable commande de mépriser les choses spirituelles et d'aimer les matérielles, de faire peu de cas des biens célestes, et de se repaître des délices de la chair, et de se donner, enfin, aux plaisirs de ce monde. Comment l'homme pourra-t-il donc satisfaire en même temps ces deux seigneurs, puisqu'ils lui commandent des choses diamétralement opposées ?

« Et puisqu'il n'est aucunement possible de le faire, — car, comme dit saint Paul, on ne peut s'asseoir à la table de Dieu et à celle du diable, et il n'y a aucune proportion entre le Christ et Bélial, — dès lors il faut se résoudre à servir, et à suivre, ce Seigneur dont les commandements, quand ils sont observés, tranquillisent l'âme et assurent la sérénité de la conscience.

« Or, Dieu commandant toujours le bien, et le diable toujours le mal, et la nature du bien qu'on fait étant de pacifier l'âme et de rasséréner la conscience, alors que le mal la tient toujours dans le trouble, comme on peut le voir d'après les suites de toutes les mauvaises actions, il s'ensuit qu'il est meilleur d'obéir à Dieu, — lequel commande des choses qui, en apparence, nous troublent, mais cela, dans la suite, pour nous réjouir, — plutôt que d'obéir au diable méchant, lequel nous commande de faire des choses qui, pour un petit moment, sont délectables, mais pour devenir, dans la suite, pleines de remords, de trouble et de douleur. »

Sur la valeur morale des richesses. — L'argent n'est

par lui-même, ni bon, ni mauvais, et toute sa valeur morale ne peut venir que de l'usage qu'on en fait.

Est-il possible qu'on l'aime pour lui-même, sans aucun souci d'en tirer parti ? Il paraîtrait que le cas peut se rencontrer, puisqu'il y a des avares. Mais ce sont des cas morbides auxquels il ne convient pas de s'arrêter, tellement il est vrai que tout le monde ne désire l'argent que pour le parti qu'il espère en pouvoir tirer.

Or, l'expérience démontre qu'il le mettra au service de Dieu ou au service du démon, car il n'y a pas de milieu dans l'emploi qu'on en peut faire. Le mettre, en effet, uniquement au service de soi-même, c'est encore le consacrer au démon, en attisant la triple concupiscence de l'orgueil, de la chair et du monde qui couve au fond de nos âmes.

Reste l'infinie ressource de la charité, et il y a des riches dont toute la fortune est, pour ainsi dire, mise au service du prochain, jusqu'au luxe, dont ils ne peuvent, — dont ils ne doivent même se passer, — et qui devient véritablement, dans leurs mains, le « luxe des autres ».

Tel est le bon riche. Mais il y avait le mauvais riche, et il se rencontre plus fréquemment que l'autre. C'est pour cela que Jésus, le pauvre par excellence, n'a pu s'empêcher, je ne dirai pas de maudire les riches, mais, du moins, de les plaindre !

## XLIII

# QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Résurrection du fils de la veuve de Naïm.** (Luc, vii, 11-16.)


Fig. 118, page 332.

En ce temps-là, Jésus
allait [11] dans une ville appelée
Naïm ; ses disciples l'accom-
pagnaient ainsi qu'une foule
nombreuse. [12] Lorsqu'il était
près de la porte de la ville,
voici qu'on emportait un
mort, fils unique de sa mère,
et celle-ci était veuve ; il y
avait avec elle beaucoup de
personnes de la ville. [13] Lors-
que le Seigneur l'eut vue, touché de compassion pour
elle, il lui dit :
— Ne pleure point.
[14] Puis, il s'approcha, et toucha la litière ; les porteurs
s'arrêtèrent. Jésus dit :
— Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi.
[15] Le mort s'assit, et se mit à parler. Jésus le rendit à
sa mère. [16] Tous furent saisis de crainte, et ils glori-
fiaient Dieu en disant :
— Un grand prophète a surgi parmi nous, et Dieu a
visité son peuple.

Pourquoi Jésus fait-il des miracles ? — C'est d'abord, et sans doute, pour prouver qu'il était Dieu. Mais c'est encore pour nous persuader qu'il était homme et savait

compatir, comme tel, à toutes nos misères. On ne peut citer qu'un miracle de justice, — le figuier desséché, — un autre ayant pour but de prouver sa puissance, — les soldats renversés, lors de la trahison de Judas, — et et encore, dans l'un comme dans l'autre, la miséricorde ne manque pas d'avoir sa part. Mais, en général, quand il opère un miracle, c'est par bonté, pour répondre aux sollicitations des malheureux, pour subvenir à leurs besoins, pour montrer la vérité de sa doctrine, pour encourager la foi de ses disciples.

C'est donc la bonté qui le pousse à ressusciter le fils de cette pauvre veuve qui conduisait, tout en larmes, son unique enfant au tombeau. A sa vue le Seigneur, touché de compassion, lui dit : Ne pleure plus, *misericordia motus super eam dixit illi* : *noli flere*. « La douleur d'une mère émut son cœur si tendre. Elle lui rappelait la douleur profonde que ressentirait sa propre mère, la Vierge Marie, pendant qu'on le porterait lui-même au tombeau. Il voulut consoler divinement la pauvre veuve, et donner par là aux hommes cette assurance que, s'il les laisse souffrir parfois, ils n'en doivent accuser ni la tendresse, ni la puissance de leur Dieu. Quand la bonté divine résiste aux supplications de ceux qui souffrent, c'est qu'elle leur ménage des consolations d'un ordre supérieur à celles qu'on attend d'elles (*). »

Sens mystique. — La vraie mort de l'homme, dit Bossuet, c'est le péché, parce que c'est la mort de l'âme. Dans les trois morts que le Seigneur a ressuscités, les saints ont considéré le péché vaincu en trois états : dans son commencement, en la personne de cette jeune fille; dans son progrès, en la personne de celui qu'on portait en terre ; dans sa consommation et dans l'état d'endurcissement et d'habitude invétérée, en la personne de

(*) Lesêtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 230.

Lazare. La corruption, dans un mort de quatre jours, fait voir un homme qui croupit et pourrit, pour ainsi parler, dans son péché. La mauvaise odeur, c'est le scandale et la diffamation qui suit cet état. La caverne où le mort est enterré fait voir l'abîme où le pécheur s'est enfoncé. La pierre sur le tombeau, c'est la dureté dans le cœur. Les bandes dont le mort est lié sont les liens du péché qu'il ne peut rompre. Il ne paraît plus de ressource ; les gens de bien même n'espèrent plus rien... Ressusciter un tel mort (ce que fait l'Eglise « en enfantant de nouveau ce mort tout pourri »), c'est quelque chose de plus miraculeux que la résurrection de Lazare.


Fig. 119, page 332.

Saint Augustin dit encore : La veuve, mère du jeune homme, se réjouit de sa résurrection : chaque jour l'Eglise, notre mère, se réjouit de la résurrection spirituelle des hommes. Le Seigneur Jésus-Christ voulait que l'on comprît spirituellement ce qu'il faisait corporellement. Il n'opérait pas seulement des miracles pour en opérer ; il voulait que les œuvres accomplies fussent des merveilles pour les yeux et des réalités pour l'intelligence. Ceux qui, à la vue des miracles du Christ, ne comprenaient pas ce qu'ils signifiaient et ce qu'ils voulaient faire entendre à l'intelligence, ne les ont admirés qu'en eux-mêmes ; les autres, en admirant l'œuvre, en ont saisi la signification.

Les résurrections opérées par Jésus, tout en servant à montrer, d'une façon plus pénétrante que ses autres miracles, sa puissance divine, sont encore une figure de

cette étonnante merveille par laquelle, dans le sacrement de pénitence, il rend au pécheur la vie surnaturelle ou vie de la grâce, et aussi de la grande œuvre de la Rédemption qui nous assure dans l'autre monde, et pour toute l'éternité, la vie de la gloire.

Les trois résurrections opérées par le Christ. — Parmi les résurrections de morts, probablement fort



Fig. 120, page 332.

nombreuses, opérées par le Christ, et indépendamment du miracle par lequel il se ressuscita lui-même, l'Evangile nous en signale trois seulement : celle de la fille de Jaïre, celle du fils de la veuve de Naïm et enfin celle de Lazare.

Le récit de cette dernière résurrection, qui se lit au vendredi de la quatrième semaine de Carême, à la veille de la Passion avec laquelle il s'enchaîne régulièrement, ne figure donc pas dans notre Evangéliaire des dimanches et des fêtes.

On trouvera plus tard, au vingt-troisième dimanche

après la Pentecôte, la narration de la résurrection de la fille de Jaïre, qui eut lieu, selon les commentateurs, pendant la première année du ministère public de Jésus.

Elle serait donc antérieure, dans l'ordre des temps, à la résurrection du fils de la veuve de Naïm, laquelle arriva au cours de la deuxième année de la vie publique, après que Jésus eut prononcé son Discours sur la monta-

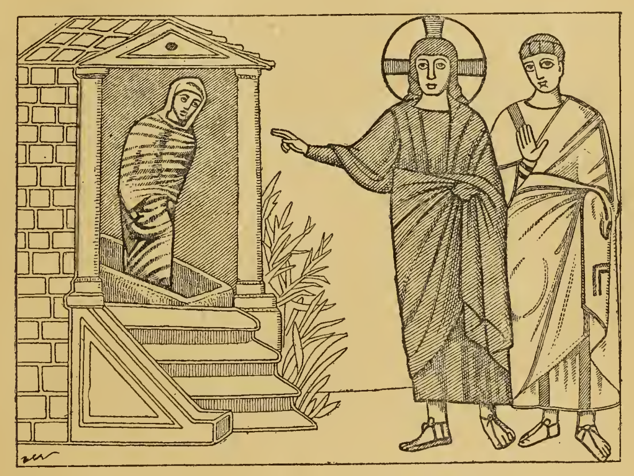


Fig. 121, page 332.

gne et guéri le fils du centurion de Capharnaüm. Naïm est un petit village, encore existant, situé à une journée de marche, environ, de Capharnaüm.

Iconographie. — C'est ici que je veux mettre la note iconographique relative aux résurrections opérées par le Christ : elle y sera mieux à sa place qu'à l'évangile du vingt-troisième dimanche après la Pentecôte, où l'attention sera suffisamment occupée par un autre miracle très fréquemment représenté dans l'art, je veux dire la guérison de l'hémorrhoïsse.

Et d'abord, pour rappeler que la plus étonnante résurrection opérée par le Christ fut quand il se rappela lui-même à la vie, on trouvera, en tête de cet évangile, une gravure — c'est un détail

de l'ivoire du Vatican — qui représente le Christ sortant du tombeau (**fig. 118**, PAGE 327).

Nos deux images suivantes représentent, l'une et l'autre, la résurrection du fils de la veuve de Naïm et sont empruntées, la première, à l'Evangéliaire du P. Remigio (**fig. 119**, PAGE 329), et la seconde au livre de Blessebois (**fig. 120**, PAGE 330). Il convient de bien se mettre dans les yeux les circonstances de cette résurrection, — un « convoi », un personnage assis sur une sorte de civière portée sur les épaules de deux hommes, etc., — pour ne pas la confondre avec celle de la fille de Jaïre, qui eut lieu dans des conditions très différentes, ainsi que le montre fort clairement la miniature du *Saint Grégoire* de la Nationale que nous donnons plus bas, à la page 367.

La troisième résurrection est rappelée ici par la reproduction d'une des mosaïques de Sant'Apollinare de Ravenne (**fig. 121**, PAGE 331). Lazare se voit, encore enveloppé dans son linceul, debout à l'entrée de l'édicule qui lui servait de tombeau. C'est la formule classique de l'art des sarcophages.

---

## XLIV

# SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Guérison de l'hydropique; le sabbat, la première place au festin.** (Luc, xiv, 1-11.)

En ce temps-là, 1 Jésus entra, un jour de sabbat, dans
la maison d'un chef des pharisiens, pour y prendre son
repas, et on l'observait. 2 Or, un hydropique se trouvait
devant lui. 3 Jésus prit la parole et dit aux docteurs de la
loi et aux pharisiens :

— Est-il permis de guérir le jour du sabbat ?

4 Mais ils gardèrent le silence. Alors il prit cet homme
par la main, le guérit, et le renvoya.

5 Puis, s'adressant à eux, il dit :

— Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retirera pas aussitôt, même le jour du sabbat ?

6 Et ils ne pouvaient rien répondre à cela.

7 Il adressa aussi aux invités une parabole, observant comment ils choisissaient les premières places. Il leur dit :

— 8 Quand tu seras invité à des noces, ne te mets pas
à la première place, de peur qu'un personnage plus con-
sidérable que toi n'ait été aussi invité, 9 et que celui qui
vous a conviés, toi et lui, ne vienne te dire : Cède la
place à celui-ci ; il te faudrait alors, en rougissant, aller
occuper la dernière place. 10 Mais quand tu auras été
invité, mets-toi à la dernière place, afin que, quand
celui qui t'a invité arrivera, il te dise : Mon ami, monte
plus haut. Alors ce sera pour toi un honneur devant les

autres convives. [11] Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.

*En ce temps-là,* — c'est-à-dire, d'après saint Luc, au cours du dernier voyage à Jérusalem, à peu près vers le milieu de la narration. || 1. *Pour prendre un repas.* Ce repas chez « un chef des pharisiens » — il ne faut pas le confondre avec d'autres repas évangéliques, par exemple celui de Béthanie, chez Simon, raconté par saint Marc dans un chapitre qui est aussi un chapitre XIV — est accompagné de plusieurs faits dont il fut la cause ou l'occasion : guérison de l'hydropique et enseignements sur l'observation du sabbat (2-6), conseils sur la place que chacun doit occuper dans un repas (7-14) et parabole du grand festin (15-24), celle que nous avons expliquée au deuxième dimanche après la Pentecôte (Ev. XXX). || *On l'observait,* et non sans malignité, car il s'agit de pharisiens ; de plus, on était au sabbat, et par deux fois déjà, Jésus avait, ce jour-là, au grand scandale de tous, guéri des malades, à savoir, l'homme à la main desséchée (Luc, VI, 6-11), et la femme infirme depuis dix-huit ans (Luc, XIII 10-17). || 2. *Un homme hydropique était devant lui,* placé là comme par hasard, dira-t-on, mais cela n'est pas sûr, car on peut supposer que les places n'avaient pas été attribuées à chacun sans discernement par le maître de la maison. On voulait tenter Jésus. Nous lisons, dans le récit de la première guérison de cette série : « Les scribes et les pharisiens l'observaient pour voir s'il guérirait le jour du sabbat : c'était pour trouver de quoi l'accuser.» (Luc, VI, 7.) || *L'observation du sabbat* était fort mal comprise par les pharisiens, qui, interprétant la loi d'étroite façon, sans en considérer l'esprit, prétendaient y satisfaire par un ensemble de pratiques extérieures auxquelles ils n'auraient voulu, pour rien au monde, déroger. On ne pouvait, d'après eux, guérir un malade ce jour-là, ni même entreprendre de le consoler ! Mais, en revanche, on pouvait s'y réjouir et donner des festins : les Pères de l'Eglise et les païens eux-mêmes ont remarqué que ces festins dégénéraient souvent en excès de tout genre, d'où vient peut-être l'expression populaire, avec le sens qu'on lui attache, de « faire le sabbat ». || 4. *Ils gardèrent le silence,* à l'interrogation de Jésus, comme ils le firent, encore, une fois le miracle accompli (5-6). Lors de la précédente guérison, le chef de la synagogue, ne pouvant retenir son « indignation », avait crié à la foule qui acclamait Jésus : « Il y a six jours pour travailler : venez donc vous faire guérir ces jours-là, et non pas le jour du sabbat ! » (Luc, XIII, 14.) || 6. La justification de Jésus est la même que celle qu'il avait proposée dans des circonstances analogues : devant les cas de force majeure, il n'y a pas de loi qui tienne, et le salut d'un être humain vaut bien celui d'un âne ou d'un bœuf qui, tombé dans une citerne, risque de s'y noyer, si l'on ne s'occupe, bien vite, de l'en retirer. Or, ce n'est pas un petit

travail et il distraira bien plus du service de Dieu, autrement dit de l'observation du sabbat, que la guérison d'un malade. Les pharisiens, toutefois, qui, dans la pratique, sauvent leur âne et laissent souffrir leurs malades, *ne pouvaient rien répondre à cela.* Ils continuent donc à se taire, comme ils ont fait jusque-là.

7. *Une parabole*, au sens propre, a pu, suppose Maldonat, être vraiment développée à cet endroit par Jésus : un homme, dans un grand festin qu'il avait ordonné, vit un de ses invités occuper de lui-même la première place, alors qu'il n'avait aucun droit à y prétendre, etc. Après l'exposé de la parabole, Jésus en aurait proposé l'explication, et c'est elle, seulement, que nous rapporterait saint Luc. Remarquons, toutefois, que cette hypothèse de Maldonat, tout en étant vraisemblable, n'est pas nécessaire, le mot « parabole » voulant dire souvent « exemple » ou « comparaison ». || *Observant*, etc. Jésus était observé, mais il observe aussi : mais il le fait dans un esprit de charité et pour aboutir à donner aux convives la belle leçon d'humilité du verset 11. || 11. Saint Matthieu dit aussi, et avec les mêmes termes : *Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé.* (MATTH., XXIII, 12.) C'est là un des principes fondamentaux de la vie chrétienne, que, pour arriver à la vraie gloire, il faut commencer par s'humilier, et Jésus nous a donné l'exemple, comme dit l'Apôtre, en s'humiliant jusqu'à l'ignominie de la croix, à cause de quoi le Père l'a exalté : *humiliavit semetipsum*, etc. (*Phil.*, II, 8-9 et *Hébr.*, II, 9.)

---

## XLV

# DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Le plus grand commandement et la filiation du Christ.**
(**Matth.**, XXII, 35-46. [MARC, XII, 28-34.])

En ce temps-là, [35] les pharisiens s'approchèrent de
Jésus, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui fit
cette question pour le tenter :

— [36] Maître, quel est le plus grand commandement de
la loi?

[37] Jésus lui dit :

— Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur,
de toute ton âme, et de tout ton esprit. [38] C'est là le plus
grand et le premier commandement. [39] Mais le second lui
est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-
même. [40] De ces deux commandements dépendent toute
la loi et les prophètes.

[41] Comme les pharisiens se trouvaient rassemblés,
Jésus les interrogea et leur dit :

— [42] Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils?

Ils répondirent :

— De David.

[43] Il leur dit :

— Comment donc David inspiré l'appelle-t-il Seigneur,
quand il dit : [44] Le Seigneur a dit à mon Seigneur :
Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes
ennemis l'escabeau de tes pieds? [45] Si donc David l'ap-
pelle Seigneur, comment est-il son fils? [46] Personne ne
pouvait lui répondre; aussi, depuis ce jour, nul n'osa
plus lui poser de questions.

*En ce temps-là*, — pendant les jours du dernier ministère de Jésus à Jérusalem, après qu'il eut réduit au silence les sadducéens — précise le texte (v. 34) — qui avaient essayé de l'embarrasser au sujet de la résurrection des corps (xxii, 23-33). Notre texte comprend deux parties : 1° Jésus répond à la question du scribe au sujet du plus grand commandement; 2° il interroge les pharisiens « rassemblés » sur la nature de sa propre filiation. || 35. *Pour le tenter*. Dans le récit parallèle de saint Marc (xii, 28-34), le scribe répond ensuite d'une façon tellement satisfaisante — et nous avons cette réponse — que Jésus lui dit : *Tu n'es pas loin du royaume des cieux*, d'où les critiques se demandent s'il faut prendre les mots de saint Matthieu *pour le tenter* au sens péjoratif, ou non. Le P. Knabenbauer, qui discute longuement la question (*Cursus*, *In Matth.*, vol. II, p. 271), conclut, avec saint Jean Chrysostome : il l'interroge, d'abord, avec l'intention de le tenter, mais ayant su profiter de la réponse de Jésus, alors il fut loué par lui. || 36. « Si Moïse, dit R. Simlaï, nous a prescrit trois cent soixante-cinq lois négatives et deux cent quarante-huit lois positives — on avait remarqué que le nombre des premières équivaut aux jours de l'année commune, celui des secondes à la totalité des membres du corps humain ! — assurément tous ces préceptes ne sauraient être également importants, ni toutes les transgressions également coupables. Quels sont donc les commandements importants et quelles sont les lois les moins urgentes ? » Ce n'était pas aisé de le dire; aussi bien, remarque M. Fillion (Bible Lethielleux, p. 433), les rabbins finirent par décider que Dieu n'avait pas marqué les commandements au point de vue de leur importance, afin que l'homme fût excité, par là même, à n'en négliger aucun. La question faite à Jésus était donc embarrassante : il se devait donc à lui-même, et à nous, de la résoudre. Bossuet nous expliquera, tout à l'heure, avec quel bonheur, et quelle charité pour nous, il le fit. || 37-38. Cette double citation du Deutéronome (vi, 5) et du Lévitique (xix, 18) n'est pas absolument littérale. Nous allons dire, plus loin, ce qu'il en faut conclure.

41. La scène change ici, et Jésus se trouve en face, non plus d'un scribe isolé, mais de toute une assemblée de pharisiens. Aussi la discussion s'élève, et il leur pose la question capitale de la filiation davidique. || 42. Cette première réponse était facile à donner, puisque toutes les prophéties s'accordaient à dire que le Christ devait, selon la chair, sortir de la race de David. || 43. Voici maintenant la difficulté, car David, — et notez qu'il s'agit de David *inspiré*, c'est-à-dire écrivant sous l'inspiration du Saint-Esprit, *in Spiritu*, — quand il parle du Messie, l'appelle son Seigneur, et le Messie, pourtant, n'est que son fils, celui qui recueille son héritage et en profite ? A cette difficulté, les pharisiens ne peuvent répondre, car ils n'ont pas voulu comprendre que le royaume que le Messie venait établir n'était plus, comme celui de David, un gouvernement temporel, et limité dans l'espace. Mais David le savait, lui

qui écrivait sous l'inspiration du Saint-Esprit, et c'est pour cela qu'il peut appeler le Messie à la fois son fils et son Seigneur, son fils, parce qu'il est sorti de sa race, son Seigneur parce qu'il est venu de Dieu et qu'il est Dieu lui-même : s'il n'y a, en effet, qu'une seule personne en Jésus-Christ, la seconde personne de la sainte Trinité, il y a deux natures, la nature humaine et la nature divine, et ainsi il est Dieu et homme tout ensemble. Pour cette raison, donc, saint Paul distinguera couramment, dans ses épîtres, le Christ, fils de David, selon la chair, et Fils de Dieu, selon l'Esprit de sainteté. (*Ad Rom.*, I, 3-4.)

DEUX RÉFLEXIONS DE BOSSUET, DONT LA PREMIÈRE PORTE SUR LA CURIOSITÉ DE L'EXPLICATION LITTÉRALE DE L'ÉVANGILE. — « *Écoute, Israël : le Seigneur, ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force.* C'est ainsi que nous lisons dans la loi. Et l'Evangile interprète : *de tout ton esprit, de toute ton intelligence, de toute ta pensée, de toute ta puissance*. Il ne se faut pas tourmenter l'esprit à distinguer la vertu de chacune de ces paroles, ni à distinguer, par exemple, le cœur d'avec l'âme, ni l'un ni l'autre d'avec l'esprit et l'intelligence, ni tout cela d'avec la force de l'âme, ni la force d'avec la puissance : encore que tout cela se trouve expliqué par des paroles expresses et distinguées. Mais il faut seulement entendre que, le langage humain étant trop faible pour expliquer l'obligation d'aimer Dieu, le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y a de plus fort, pour nous faire entendre qu'il ne reste plus rien à l'homme qu'il puisse se réserver pour lui-même ; mais que tout ce qu'il a d'amour et de force pour aimer se doit réunir en Dieu. Pesons donc toutes les paroles dans cet esprit, et par le cœur et l'affection, plutôt que par la méditation et par la pensée. »

BOSSUET, DANS LA SECONDE, NOUS FAIT ADORER LA VÉRITÉ ÉTERNELLE CONTENUE DANS CET ADMIRABLE ABRÉGÉ DE TOUTE LA LOI. — « Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux

principes généraux ; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs, puisqu'il voit en un clin d'œil ce qu'il doit à Dieu son créateur, et ce qu'il doit aux hommes ses semblables. Là est compris tout le Décalogue, puisque, dans le précepte d'aimer Dieu, toute la première table est comprise ; et dans celui d'aimer le prochain est renfermée toute la seconde. Et non seulement tout le Décalogue est compris dans ces deux préceptes, mais encore *toute la loi et tous les prophètes*, puisque tout aboutit à être disposé comme il faut envers Dieu et envers les hommes, et que Dieu nous apprend ici, non seulement les devoirs extérieurs, mais encore le principe intime qui nous doit faire agir, qui est l'amour. Car qui aime ne manque à rien envers ce qu'il aime. Nous voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction ; puisque, sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les faibles et les ignorants ne pourraient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes ; et que, pour ne point dissiper notre attention, s'il nous fallait parcourir en particulier tous nos devoirs, il les renferme tous, et envers Dieu et envers les hommes, dans le seul principe d'un amour sincère, en disant qu'il *faut aimer Dieu de tout son cœur*, *et son prochain comme soi-même. De ces deux préceptes*, dit-il, *dépendent toute la loi et tous les prophètes* (*). »

(*) Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, édition citée, p. 261 et 264.

XLVI

# DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Guérison du paralytique de Capharnaüm.** (**Matth.**, IX, 1-8.
[MARC, II, 1-12; LUC, V, 17-26.])



Fig. 122, p. 344.

En ce temps-là,
1 Jésus monta dans
une barque, repassa
le lac et vint dans
sa ville. 2 Là on lui
présenta un paraly-
tique couché sur
un lit. Jésus, voyant
leur foi, dit au pa-
ralytique :
— Aie confiance,
mon fils, tes péchés te sont remis.
3 Mais quelques-uns des scribes dirent en eux-mêmes :
— Cet homme blasphème.
Jésus vit leurs pensées et leur dit :
— 4 Pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs ? 5 Lequel
est le plus aisé, de dire : Tes péchés te sont remis ; ou
de dire : Lève-toi et marche ? 6 Or, afin que vous sachiez
que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de
remettre les péchés : Lève-toi, dit-il alors au paralytique ;
prends ton lit et va dans ta maison.
7 Celui-ci se leva, et s'en alla dans sa maison. 8 Les
foules, à cette vue, furent remplies de crainte et glo-
rifièrent Dieu qui a donné un tel pouvoir aux hommes.

Commentaire iconographique. — Pour nous reposer de l'austérité, peut-être indiscrète, du commentaire théologique des évangiles précédents, nous voulons nous placer aujourd'hui, pour expliquer le texte qui nous raconte la guérison du paralytique, sur le terrain exclusif de l'art et de l'iconographie. Nous y perdrons l'occasion, je le sais, d'élucider certains problèmes (*) qui, pour subtils qu'ils puissent paraître, ne manqueraient pas, si nous les avions résolus, d'éclairer utilement notre religion.

Mais ce sera déjà quelque chose d'apprendre comment on aimait



Fig. 123.

jadis, à méditer ce miracle et l'explication, que nous allons entreprendre de nos images, nous fournira encore plus d'un autre enseignement.

Le contexte. **Fig. 123**. *Mosaïque de Ravenne* (cinquième

(*) En particulier, celui des rapports qu'il y a entre le péché et les maladies, et si ces dernières peuvent en être la conséquence et la punition. Il faut supposer, pour entendre parfaitement notre évangile, qu'il en était du moins ainsi dans le cas du paralytique, autrement son attitude et celle du Christ seraient tout à fait inexplicables. Et ainsi nous trouvons, dans ce récit, tout le rythme des différentes actions qui constituent, à proprement parler, la pénitence, c'est-à-dire la confession, la contrition, l'absolution et même, dans une certaine mesure, la satisfaction.

siècle). — Le contexte de notre évangile nous est donné, d'abord, par la mosaïque de Ravenne qui nous montre Jésus envoyant des démons dans un troupeau de pourceaux, — on les voit se précipitant à la mer, — afin de délivrer les malheureux qu'ils tourmentaient si furieusement « que personne n'osait plus passer par ce chemin (*) ».

Parmi ces misérables possédés, un, surtout, était à plaindre, car il était assiégé, non point par un seul démon, mais par toute une légion : c'est lui que représente notre mosaïque, lorsque, miraculeusement délivré et plein de reconnaissance, il vient trouver



Fig. 124, page 343.

Jésus « comme il montait dans la barque, lui demandant de rester avec lui (**) ».

Il est « vêtu et sain d'esprit », — son attitude le démontre assez, — alors qu'avant « il ne portait point de vêtements et habitait, non dans une maison, mais dans les sépulcres » disent, à la fois, saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. L'artiste a pris soin de nous rappeler ce détail.

A droite, pour celui qui regarde, on voit « une eau », pour parler comme les anciens imagiers, et c'est la mer de Tibériade, où se précipitent les pourceaux. Ils ne sont que trois, ici. Mais on

(*) Matth., viii, 28-34. Saint Marc (v, 1-20) et saint Luc (viii, 26-39) racontent aussi le miracle, mais avec quelques variantes, dont la principale est qu'ils ne parlent que d'un seul possédé, tandis que saint Matthieu en mentionne deux : ce serait donc plutôt de ces deux premiers que s'inspire le mosaïste de Ravenne.

(**) Marc, v, 18.

ne pouvait exiger que l'artiste, pour traduire à la lettre le texte sacré, en représentât « deux mille (*) ».

**Fig. 124**, PAGE 342. *Gravure de Blessebois.* — Cette seconde gravure, empruntée à Blessebois, représente Jésus, quand il « retire Matthieu du Contoir des Peagers », c'est-à-dire la « vocation de saint Matthieu », qui est racontée par l'évangéliste — et notez que c'est saint Matthieu lui-même — précisément après le récit de la guérison du paralytique :

« Et Jésus, étant parti de là, vit en passant, assis au bureau



Fig. 125.

des péages, un homme nommé Matthieu, et il lui dit : Suis-moi. Il se leva et le suivit. » (MATTH. IX, 9.)

La vocation de saint Matthieu est donc intercalée, par les trois Synoptiques, entre la guérison du paralytique et un grand repas « chez les publicains et beaucoup de pécheurs » où Jésus assiste avec ses disciples.

GUÉRISON DU PARALYTIQUE. **Fig. 125**, PAGE 343. *Mosaïque de Ravenne.* — Avec cette reproduction de la mosaïque de Ravenne, nous voici maintenant devant le sujet proprement dit de notre

(*) « Et les esprits impurs étant sortis, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita en bas de la pente, dans la mer, environ deux mille, et ils se noyèrent dans la mer. » (MARC, V, 13.)

évangile. Mais il faut avouer qu'au premier abord il n'y semble guère, car on ne voit pas le rapport qu'il y a entre cette composition et le texte de saint Matthieu.

C'est, en effet, qu'elle illustre le miracle d'après un détail que ne donne pas la narration de saint Matthieu, mais que nous retrouvons à la fois dans celle de saint Luc (v, 19) et de saint Marc (ii, 4) : « Comme ils ne pouvaient le lui présenter (le paralytique), à cause de la foule, ils découvrirent le toit de la maison où il était, et, ayant fait une ouverture, ils descendirent le lit sur lequel le paralytique était couché .»

Dans notre mosaïque, toutefois, Jésus est placé, non pas à l'intérieur de la maison, mais en dehors, et assiste à « la montée » plutôt qu'à « la descente » du paralytique, ce qui n'est pas sans nuire quelque peu à l'intelligence du texte. Dans la miniature du *Saint Grégoire* de la Nationale, la scène est beaucoup plus raisonnablement construite : elle se passe à l'intérieur d'une maison, au centre de laquelle on aperçoit le paralytique sur son lit, encore retenu par les cordes que laissèrent glisser, sur le toit entr'ouvert, deux hommes accroupis.

Si intéressante que soit cette formule de la guérison du paralytique, elle n'est pas, toutefois, la plus commune : on le représente, en effet, plus ordinairement avec son lit sur les épaules, et dans l'attitude de quelqu'un qui marche, ce qui est la traduction du verset de saint Matthieu où Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. » On voit cette scène représentée de la sorte sur un grand nombre de sarcophages chrétiens où elle est presque classique.

Et, détail fort curieux, on la trouve aussi dans cette même série des mosaïques de Ravenne où le même miracle, par conséquent, est représenté deux fois, mais avec deux formules différentes.

J'ai voulu joindre à ce commentaire iconographique la reproduction de la petite gravure de l'Evangéliaire du P. Remigio, pour montrer comment un simple détail, insignifiant en apparence, peut changer, d'un seul coup, toute la signification d'une image (**fig. 122**, PAGE 340).

Qui apporte, en effet, le paralytique devant le Christ ? Ce sont, ici, non pas des hommes, mais des anges, qui se trouvent suspendus dans les airs, et non plus accroupis, ou debout, sur le toit d'une maison. Et nous voici jetés, par ce simple détail, en plein « mysticisme ». Il me semble, en l'occurrence, tout à fait malencontreux et je lui préfère de beaucoup, pour ma part, le naturalisme un peu naïf de l'artiste de Ravenne.

## XLVII

# DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Parabole du festin nuptial.** (Matth., xxii, 2-14.)

En ce temps-là, comme Jésus parlait en paraboles
aux princes des prêtres et aux pharisiens, il leur dit :
— [2] Le royaume des cieux est semblable à un roi qui
célébra les noces de son fils. [3] Il envoya donc ses serviteurs
appeler ceux qui étaient invités aux noces, mais ils ne
voulurent pas venir. [4] Il envoya encore d'autres servi-
teurs, avec ces paroles : Dites aux invités : Voici que j'ai
préparé mon festin ; mes bœufs et mes animaux engrais-
sés sont tués ; tout est prêt : venez aux noces. [5] Mais ils
ne s'en soucièrent pas, et s'en allèrent, celui-ci à sa ferme,
celui-là à son négoce ; les autres se saisirent de ses servi-
teurs et les tuèrent, après les avoir accablés d'outrages.
[7] Lorsque le roi l'apprit, il fut irrité ; il envoya ses
armées, extermina ces meurtriers et brûla leur ville.
[8] Puis, il dit à ses serviteurs : Les noces sont prêtes,
mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes.
[9] Allez donc dans les carrefours et appelez aux noces tous
ceux que vous trouverez. [10] Ses serviteurs s'en allèrent
par les chemins et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvè-
rent, mauvais et bons ; la salle des noces fut remplie de
convives.

[11] Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et
il aperçut là un homme qui n'était pas revêtu de la robe
nuptiale. [12] Il lui dit : Mon ami, comment es-tu entré ici
sans avoir la robe nuptiale? Celui-ci resta muet. [13] Alors

le roi dit aux serviteurs : Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. [14] Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'âmes d'élus.

En ce temps-la, — c'est-à-dire pendant les derniers jours du ministère de Jésus à Jérusalem, à la veille de sa passion. Le Christ n'a pas réservé aux seuls habitants de la Galilée, gens simples et d'intelligence un peu grossière, l'enseignement par paraboles. Il s'en sert encore, jusque dans les derniers jours de sa mission terrestre, pour enseigner les savants orgueilleux de la capitale, et il le fait même fréquemment : la parabole du festin nuptial est, en effet, la troisième qu'il leur proposait, et dans la même journée.

Cette parabole du festin nuptial, comme aussi bien les deux précédentes — celle des *deux fils* et la parabole des *vignerons homicides* — est d'allure prophétique et a pour but d'annoncer, non seulement les ruines prochaines qui suivront l'aveuglement des Juifs, mais encore, et en général, la misérable fin de ceux qui, après s'être assis au céleste banquet, s'en voient chassés pour n'être pas restés fidèles à l'appel divin.

Interprétation de la parabole. — Le roi dont il s'agit ici, c'est Dieu le Père : son fils, c'est Jésus-Christ et l'épouse à laquelle il l'unit d'un mariage mystique dont les Pères ne cessent de nous parler, c'est l'Eglise.

Les premiers invités, ceux auxquels le roi adresse, à plusieurs reprises, l'invitation au festin, ce sont les Juifs ; non seulement ils dédaignent l'invitation, mais ils font périr les messagers — les apôtres — qui avaient été chargés de la leur porter ; alors, pour les punir, le roi envoie des armées — les légions romaines — qui détruisent leur ville et les massacrent sans pitié.

Les messagers du roi s'en vont ensuite porter la bonne nouvelle à ceux qui, tout d'abord, n'étaient pas destinés à la recevoir — les païens — et les voilà qui entrent en foule pour prendre part au royal banquet. L'Église est constituée et quiconque a répondu à l'appel des ministres de Dieu, a pu entrer dans le royaume divin : pour y demeurer, toutefois, il fallait garder la « robe nuptiale », c'est-à-dire cette grâce, dont Dieu nous fait l'offrande magnifique et gratuite, comme jadis, en Orient, les rois donnaïent à leurs invités le somptueux vêtement qui leur devait permettre de figurer à leur table avec honneur et dignité.

Mais le mauvais chrétien est chassé misérablement, lui qui prétend faire partie de l'Eglise sans être revêtu de ce céleste vêtement de grâce, soit qu'il ait négligé de le demander humblement aux ministres sacrés, soit que, l'ayant reçu, il l'ait gardé avec plus de soin jusqu'au jour où, soit désespérance, soit orgueil, il en a jeté les lambeaux aux vents ! Et alors, pour sa punition, il est précipité dans « les ténèbres extérieures », c'est-à-dire dans cet abîme sans lumière et sans joie où il ne cessera de pleurer, avec rage, les splendeurs, un moment entrevues, du céleste banquet.

D'où sort, enfin, la leçon toujours vivante de la parabole, qui s'applique à nous-mêmes aussi bien qu'aux Juifs. Car, dit saint Paul, « si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles, il ne nous épargnera pas non plus ». (*Rom.*, XI, 21.)

LES DEUX PARABOLES DU « FESTIN NUPTIAL » ET DU « GRAND FESTIN ». — Elle est plus importante qu'on pourrait, à première vue, le supposer, la question de savoir si les deux paraboles du *festin nuptial* et du *grand festin*, racontées l'une par saint Matthieu, l'autre par saint Luc (*), doivent

(*) LUC, XIV, 16-24. Cf. év. XXX, p. 257.

être identifiées l'une avec l'autre, ou bien si l'on doit les considérer comme deux paraboles distinctes, bien qu'assez voisines l'une de l'autre. Car, si l'on conclut à l'identification, et cela en raison des ressemblances, il faut expliquer les différences, qui sont notables chez saint Matthieu, et cela nous conduit insensiblement, je ne dirai pas à des conclusions, mais à des manières de parler singulièrement inquiétantes. Voici, par exemple, comment le P. Rose s'exprime au sujet de cette parabole du festin nuptial (*) :

« Déjà plusieurs Pères l'identifiaient avec la parabole du festin, rapportée par saint Luc. Chez celui-ci le canevas est plus simple ; dans saint Matthieu, il est au contraire, complexe et plus riche. La leçon morale n'est pas seulement que les Juifs se sont dérobés à l'invitation du roi ; ils ont de plus tué les serviteurs venus pour leur rappeler que le festin est prêt ; le roi aussitôt envoie ses armées, detruit les meurtriers et brûle leur ville, *trait qui ne s'accorde pas avec le mouvement de la parabole* (**). Elle est donc accrue (***) d'un nouvel élément : annonce de la ruine de Jérusalem, massacre des habitants et incendie de la cité. — La seconde partie est aussi plus étendue (****). Saint Matthieu donne (*****) une esquisse de la vie de

(*) P. Rose, *l'Evangile selon saint Matthieu*, p. 167.

(**) C'est moi qui souligne, pour inviter le lecteur à réfléchir sur la portée d'observations de ce genre. Car, si ce trait ne s'accorde pas avec le mouvement de la parabole, la chose est assez grave : et qui en doit porter la responsabilité ?

(***) Et qui donc est l'auteur de cette glose de la parabole originale?

(****) C'est-à-dire, sans doute, à partir de la seconde mission des serviteurs. Saint Luc, en effet, n'a rien de l'épisode du convive non revêtu de la robe nuptiale.

(*****) Voilà qui est plus affirmatif : saint Matthieu commentant à sa façon la parabole de Jésus, en profite pour en donner une esquisse, etc. D'où on conclura que l'Eglise nous fait lire, aujourd'hui, non pas la parabole authentique de Jésus, mais cette parabole commentée par saint Matthieu. Et je dis que cette « façon de parler » est extrêmement dangereuse, car elle conduit insensiblement à une « façon de penser » qui n'est peut-être pas tout à fait orthodoxe.

l'Eglise, une fois constituée ; les méchants s'y rencontrent avec les bons, etc. »

Je ne saurais, en toute sûreté de conscience, me mettre à la suite des critiques qui interprètent ainsi l'Evangile, alors même qu'il me faudrait, en conséquence, continuer à regarder ces deux paraboles comme vraiment distinctes l'une de l'autre. Des auteurs fort sérieux n'ont pas hésité à le faire.

Saint Thomas, par exemple, qui cite, d'ailleurs, ces autorités (*), fait remarquer quelques-unes des différences notables qui permettent de maintenir la distinction. Dans saint Matthieu il est question d'un festin de noces, *nuptias*, — et il symbolise l'Eglise, — tandis qu'en saint Luc on parle d'un repas du soir, — *cœnam magnam*, — qui désigne le dernier et éternel banquet. Or, ajoute saint Thomas, au premier repas quelques personnes peuvent entrer, qui seront dans la suite obligées d'en sortir : mais au second (c'est-à-dire au banquet éternel) quiconque y a été admis n'en pourra jamais sortir.

Notre bonheur, en effet, ne sera consommé que dans la gloire, et quand, pour nous servir de l'image consacrée, nous aurons pris place à l'éternel banquet. Sur terre cependant, nous pourrons avoir connu un avant-goût des célestes joies, quand, écoutant l'invitation de Jésus, nous venons nous asseoir à sa table. Et cette joie, même, est durable, si demeurant, par sa grâce, intimement unis à lui, nous sommes dignes de vivre continuellement à ses côtés. Mais si nous perdons cette grâce, robe d'innocence sans laquelle il n'est pas permis de prendre part au festin qu'il nous offre, ou si nous avons l'audace de nous y présenter sans elle, comme il est raconté dans la parabole de saint Matthieu, alors nous en serons chassés et, rigoureusement punis pour cette criminelle pré-

(*) Saint Thomas, *Catena aurea*, vol. I, p. 333. Édition Vivès, 1891.

somption, nous aurons mérité de l'expier dans les peines éternelles.

Rien de ces menaces dans la parabole de saint Luc, car il n'y est pas question du même festin. Les ressemblances, toutefois, y sont frappantes, puisque, dans l'une comme dans l'autre, il s'agit, au fond, de la même participation à la vie divine, mais considérée à deux moments très distincts, et selon deux modes tout à fait spéciaux.

La conclusion, même, est notablement différente et, jusque dans la comparaison des traits parallèles, on aura encore à noter des nuances tout à fait significatives.

Enfin ces deux paraboles furent prononcées à des époques différentes. Malgré la note sévère qui s'y fait entendre, celle de saint Luc appartient encore au groupe des paraboles de la miséricorde : elle sera suivie, à quelques pages plus avant, dans son récit, des paraboles de la *brebis* et de la *drachme perdues* (xv, 3-7, 8-10) et de celle de l'*enfant prodigue* (xv, 11-32) (*). Dans saint Matthieu, au contraire, nous sommes à la fin du ministère de Jésus, à la veille de la Passion. Les avertissements sévères se multiplient : la parabole du festin nuptial fait partie d'un groupe de trois paraboles dont l'inspiration est la même et qui vont rejoindre, par delà les enseignements didactiques de la dernière heure, le groupe des paraboles qui terminent le discours apocalyptique, la parabole des *dix vierges* et celle des *talents*.

(*) Remarquez comment, avant de faire tuer le veau gras et de conduire à table le prodigue, le « père dit aux serviteurs : apportez une robe, la plus belle, et l'en revêtez ». (xv, 22.)

# XLVIII

## VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Guérison du fils de l'officier de Capharnaüm.** (Jean, iv, 46-53.)

En ce temps-là, 46 il y avait un officier royal dont
le fils était malade à Capharnaüm. 47 Ayant appris que
Jésus venait de Judée en Galilée, il alla à lui et le pria de
descendre et de guérir son fils ; car celui-ci était sur le
point de mourir.
48 Jésus lui dit :
— Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous
ne croyez pas.
49 L'officier royal lui dit :
— Seigneur, descendez, avant que mon fils ne meure !
50 Jésus lui dit :
— Va, ton fils vit.
Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et
il s'en alla. 51 Comme déjà il descendait, ses serviteurs
vinrent au-devant de lui et lui annoncèrent que son fils
vivait. 52 Il leur demanda l'heure à laquelle celui-ci s'était
trouvé mieux ; ils lui dirent :
— Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté.
53 Le père reconnut que c'était à cette heure-là que
Jésus lui avait dit : Ton fils vit ; et il crut, lui et toute
sa maison.

*En ce temps-là,* — au début de son ministère galiléen, et après avoir quitté Nazareth, ayant déclaré « qu'un prophète n'est pas honoré dans sa propre patrie » (Jean, iv, 44.). Alors, continue saint Jean, « il alla de nouveau à Cana de Galilée, où il avait changé l'eau en vin ». (iv, 46.) Le mot patrie est pris, ici, au sens restreint

de « ville natale ». || 46. *Un officier royal*, regulus, βασιλικός, c'est-à-dire un employé de la cour d'Hérode Antipas, un des fils d'Hérode le Grand, auxquels, en mémoire de leur père, on conservait, même sous la domination romaine, le titre de roi. C'est déjà une caractéristique qui empêche de le confondre avec le centurion dont l'histoire a été commentée au troisième dimanche après l'Epiphanie (cf. p. 73). Il y a, d'ailleurs, d'autres différences, en dehors de celle des personnages eux-mêmes, — car, dans le récit des Synoptiques, il s'agit de l'esclave d'un centurion, et non pas, comme ici, du fils d'un employé de la cour d'Hérode, — et saint Augustin les résume ainsi : « L'officier d'Hérode (regulus) désirait ardemment voir le Seigneur venir chez lui, dans sa maison ; le centurion s'en déclarait indigne. Au second, il était dit : je viendrai et je le guérirai ; à l'autre, au contraire : Va, ton fils est guéri. A l'un Jésus promettait sa présence, à l'autre, seulement la guérison : et toutefois le premier escomptait sa présence, tandis que le second s'en déclarait indigne. » || 47. *Seigneur, descendez.* Au retour d'un pèlerinage en Terre sainte, avec des impressions encore toutes fraîches, quand on se rappelle la rapidité, assez désagréable, d'ailleurs, avec laquelle on dévale, au sortir du plateau de Cana, dans la plaine d'Esdrélon, pour gagner le lac de Tibériade, on n'a pas besoin de consulter la carte, et ses cotes, pour comprendre ce « descendez » de l'officier de Capharnaüm. Je parle, bien entendu, dans cette note, des impressions ressenties « en voiture ». Mais quelles voitures ! Et quelles routes ! Et quels conducteurs ! || 47. *Il était sur le point de mourir*, c'est-à-dire très gravement malade, dans un état désespéré, vivant, toutefois, car ce n'est pas une « résurrection » que demande le père, bien qu'on pourrait le conclure du verset où Jésus dit : *Allez, votre fils vit.* || 48. *Des signes et des prodiges*, deux mots, à peu près synonymes, qui désignent l'ensemble des actions miraculeuses de Jésus, mais ne se rencontrent que dans ce passage de saint Jean. || 50. *Il vit*, c'est-à-dire, il a recouvré la plénitude de la vie, il est guéri. Ce fut, et nous le répétons, non pas une résurrection, mais une guérison opérée instantanément, et à distance.

Les étapes de la foi dans l'ame du croyant. — A la fin seulement de notre récit, nous apprenons que l'officier s'inclina devant la toute-puissance de Jésus, — *et il crut* (53), — d'où l'on pourrait conclure, qu'auparavant il doutait, qu'il n'avait pas la foi. Mais cela s'entend de la plénitude de la foi, car, s'il ne l'avait possédée, en quelque manière, il n'aurait pas délaissé un fils tendrement aimé, et qui se mourait, pour aller, dans une ville éloignée, se jeter aux pieds de Jésus.

Il avait donc, une certaine foi, mais incomplète, hésitante, insuffisamment éclairée, qui allait se développer graduellement au contact du divin Maître, et c'est là ce que note très exactement l'évangile que nous méditons.

Redisons donc, encore une fois, que, s'il quitte Capharnaüm, pour monter jusqu'à Cana, dès qu'il apprend que Jésus y est arrivé, c'est qu'il croit en lui, et dans sa puissance miraculeuse.

Mais il lui suppose certaines limites, par exemple qu'elle ne saurait s'exercer en dehors de certaines conditions, avec une parole seulement et à distance — comme sa foi est moins parfaite que celle du centurion ! — et pour cela, donc, il ne cesse d'insister pour que Jésus daigne le suivre, jusqu'à Capharnaüm, afin de guérir son enfant.

Jésus le lui reproche (48), ce qui n'empêche pas l'officier, car il ne comprend pas, de réitérer sa demande, et de façon encore plus pressante (49).

Alors, sans plus insister, parce qu'il voit que ce serait peine inutile, et touché, d'autre part, sinon par l'intensité de sa foi, du moins par celle de sa douleur, le Maître lui accorde, « tout en le lui refusant », ce qu'il demande. *Allez, votre fils est guéri.*

Et notez, tout aussitôt, les effets de cette mystérieuse collaboration entre la bonne volonté persévérante, d'une part, et la toute-puissance miséricordieuse, de l'autre. La foi de l'officier est déjà devenue plus robuste, car, sans plus hésiter, il reprend le chemin de Capharnaüm et s'en va, ce qui est la première récompense de son bon vouloir ; il reçoit la seconde, avant même d'arriver chez lui, puisqu'il apprend, sur le chemin, la guérison de son fils.

*A quelle heure s'est-il trouvé mieux ?* demande-t-il aussitôt à ses serviteurs. Il veut le savoir exactement, non pas qu'il doute encore, mais parce que, remué jus-

qu'au plus intime de son être, il veut, pour lui-même et pour les autres, se rendre compte qu'il ne s'agit pas, dans l'espèce, d'une coïncidence fortuite entre les deux événements, et que la parole de Jésus, agissant à distance, ce qu'il ne croyait pas possible, a vraiment été la cause efficace, et instantanée, de la guérison de son enfant.

Il en est, maintenant, tout à fait convaincu, et cette lumière, qui se fait subitement dans son âme, suffit, par son rayonnement, à convaincre également tous ceux qui l'entourent, *et il crut, lui et toute sa famille.*

Telle est, dans une âme droite et loyale, la genèse de la foi. Nous l'avons vue plus soudainement développée dans l'âme du centurion. L'Evangile, toutefois, se plaît davantage à nous en faire noter, pour notre meilleure instruction, les étapes successives.

Et c'est le cas de rappeler l'exemple de cet autre père qui invoque, lui aussi, la pitié du Seigneur, en faveur de son pauvre enfant, au lendemain de la Transfiguration (*). Le démon s'est emparé de lui « et, en quelque lieu qu'il le saisisse, il le jette par terre, et l'enfant écume, grince des dents, et devient tout raide, et j'ai dit à tes disciples de chasser l'esprit, et ils n'ont pas pu ». Au père, qui lui crie pitié, Jésus répond :

« Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit. »

Notez, maintenant, le cri de ce pauvre homme, qui lui répond, tout en larmes :

« Seigneur, je crois, viens au secours de mon incrédulité, *adjuve incredulitatem meam !* »

Il croit, et cependant il ne croit pas autant qu'il serait nécessaire et il s'en afflige, à cause de quoi « il est tout en larmes ».

(*) Marc, ix, 13-28; Matth., xvii, 16-20; Luc, ix, 37-43.

« Il ne sait pas bien à quoi s'en tenir sur la nature et les degrés de sa foi. C'est plutôt, chez lui, une bonne volonté de croire qu'autre chose. Il reste perplexe, il hésite, et c'est pourquoi, dans sa sincérité honnête, il ajoute immédiatement : « Suppléez à ce qui me manque, venez en « aide à mes dispositions ; de ce commencement de foi « que j'appelle « mon incrédulité », parce que j'ai con- « science qu'il n'est point assez développé, faites une foi « triomphante, pleine et décisive (*). »

A qui le supplie de la sorte, Jésus ne refuse pas de venir en aide, dût-il, pour cela, multiplier les miracles.

Et s'il nous reproche, car c'est justice, de les lui demander, encore ne laisse-t-il pas, car il est miséricordieux, de nous les accorder. L'histoire de l'officier de Capharnaüm est mise, par saint Jean, tout au début de son Évangile, afin de nous le prouver, par un exemple, avant de nous en expliquer, par son enseignement, les secrètes raisons.

(*) Planus, *Pages d'Evangile,* vol. II, p. 154. Poussielgue, éditeur.

---

## XLIX

# VINGT ET UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Parabole du serviteur sans pitié.** (Matth., xviii, 23-35.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples :
— [23] Le royaume des cieux est semblable à un roi qui
voulut faire rendre leurs comptes à ses serviteurs. [24] Lors-
qu'il eut commencé à faire rendre les comptes, on lui pré-
senta un serviteur qui lui devait dix mille talents. [25] Mais,
comme il n'avait pas de quoi les rendre, son maître
ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et
tout ce qu'il avait, pour acquitter la dette. [26] Ce serviteur,
se jetant à ses pieds, le priait en ces termes : Ayez
patience à mon égard et je vous rendrai tout. [27] Ému de
compassion, le maître de ce serviteur le laissa aller et
lui remit sa dette. [28] Mais quand ce serviteur fut sorti, il
trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers ;
il le saisit et il l'étouffait en lui disant : [29] Rends-moi ce
que tu me dois. Alors son compagnon se jeta à ses pieds
et le priait en ces termes : Aie patience à mon égard et
je te rendrai tout. [30] Mais il ne voulut pas ; il s'en alla
et le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu tout
ce qu'il lui devait. [31] Ses compagnons, à la vue de ce qui
se passait, furent vivement attristés et ils allèrent raconter
à leur maître tout ce qui était arrivé. [32] Alors son maître
le fit appeler et lui dit : Méchant serviteur, je t'ai remis
toute ta dette, parce que tu m'en avais prié, [33] ne devais-tu
pas avoir pitié, toi aussi, de ton compagnon, comme
j'avais eu pitié de toi ? [34] Puis son maître irrité le livra

aux exécuteurs, jusqu'à ce qu'il eût rendu tout ce qu'il devait. [35] C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère de tout son cœur.

En ce temps-là, — c'est-à-dire pendant la dernière période du ministère public du Sauveur, au cours de ce long voyage qui le mène à Jérusalem, pour la Passion. Cette parabole fut proposée par le Maître après un très beau discours qu'il tint à ses disciples (Matth., xviii, 1-22), de même que les paraboles sur le royaume des cieux avaient été proposées, au début de sa mission, après le célèbre Discours sur la montagne.

Explication de la parabole. — Le roi, qui demande des comptes, c'est Dieu, notre Père, mais aussi notre Maître. Le premier serviteur, celui dont la dette est si forte qu'elle ne se peut évaluer exactement, et ne saurait, en conséquence, être jamais acquittée, c'est nous-mêmes, avec nos innombrables péchés.

Et toutefois, parce que nous nous humilions devant Dieu et lui avons demandé un peu de pitié, voilà qu'il nous l'accorde, et beaucoup plus grande que nous ne l'aurions jamais espérée : au sortir, en effet, du tribunal de pénitence, plus rien ne reste dans notre âme de nos fautes, sinon cette « tache » que nous n'achèverons de faire disparaître que par la pénitence, en ce monde ou dans l'autre. La charité, toutefois, pourra précipiter cette œuvre d'entière purification, et Dieu nous la demande avec une douce insistance, après nous avoir donné lui-même un parfait exemple de l'une et l'autre vertu, en nous pardonnant et en faisant pénitence pour nous.

Mais voici qu'à peine sorti de son saint tribunal, nous manquons gravement au précepte de cette charité rédemptrice, refusant de pardonner à notre frère qui est pourtant

attaché, comme nous, au service de Dieu *unum de conservis*. Nous sommes implacables, par exemple, s'il nous adresse une parole un peu amère, et voici que, tout aussitôt, il faut nous venger.

C'est le cas du second serviteur qui était, lui aussi, un débiteur, mais pour une si petite somme que, par rapport à la dette du premier, c'était à peine une goutte d'eau dans l'immensité de l'océan ! Comment comparer, en effet, une dette de cent deniers — quatre-vingt-dix francs, environ — à une autre de dix mille talents, soixante millions et même, selon certaines interprétations, cent vingt millions de francs ! Et voilà qu'à notre frère qui nous demande un peu de pitié, comme nous l'avions nous-mêmes sollicitée en nous agenouillant devant Dieu, nous la refusons impitoyablement !

Alors Dieu intervient, car c'est lui-même que nous venons d'offenser en refusant de pardonner à notre frère, et cette nouvelle offense s'accroît, en quelque manière, de toute la gravité de l'ancienne, qui apparaît de nouveau bien que pardonnée, ne serait-ce que pour faire ressortir davantage notre ingratitude.

Ramenés devant le tribunal de Dieu, sans qu'il nous soit plus permis, cette fois, de tenter une dernière justification, nous nous entendons condamner, et alors sans rémission, après avoir été flétris par les reproches irrités de notre Roi et Maître.

« Jamais reproche ne fut plus convaincant, s'écrie Bourdaloue, ni jamais châtiment ne fut plus juste. Pour peu que nous ayons de lumières et de droiture naturelle, il n'y a personne qui ne sente toute la force de l'un, et qui n'approuve toute la rigueur de l'autre.

« Car, que pouvait répondre ce serviteur impitoyable et si dur à se faire payer une somme de cent deniers, lors même que son maître, touché pour lui de compassion

et ayant égard à sa misère, venait de lui remettre jusqu'à dix mille talents ?

« Si donc, irrité d'une telle conduite, le maître ne diffère pas à punir ce misérable, s'il le traite comme ce malheureux a traité son débiteur, et s'il le fait enfermer dans une étroite prison, c'est un arrêt dont l'équité se présente d'abord à l'esprit, et dont la raison est évidente (*). »

(*) Bourdaloue, *Sermon pour le vingt et unième dimanche après la Pentecôte.*

---

## L

# VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Le denier de César.** (**Matth.**, XXII, 15-21. [MARC, XII, 13-34; LUC, XX, 20-40.])

En ce temps-là, 15 les pharisiens s'en allèrent tenir
conseil en vue de prendre Jésus par ses propres paroles.
16 Puis ils lui envoyèrent leurs disciples avec des héro-
diens, qui lui dirent:

— Maître, nous savons que vous êtes véridique, et que
vous enseignez la voie de Dieu en toute vérité, sans vous
inquiéter de personne; car vous ne regardez pas la con-
dition des hommes. 17 Dites-nous ce qui vous en semble:
est-il permis ou non de payer le tribut à César?

18 Mais Jésus, qui connaissait leur malice, leur dit:

— Pourquoi me tentez-vous, hypocrites? 19 Montrez-
moi la monnaie du tribut.

Ils lui présentèrent un denier. 20 Jésus leur dit:

— De qui est cette image et cette inscrition?

Ils lui dirent:

— De César.

21 Alors il leur dit:

— Rendez-donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

EN CE TEMPS-LA : CONTEXTE ET ARGUMENT. — La scène que raconte notre évangile eut lieu à Jérusalem, dans les derniers jours du ministère du Sauveur, et suit immédiatement, dans saint Matthieu, la parabole du festin nuptial (MATTH., XXII, 1-14), dont elle est, en quelque manière, l'épilogue et le complément.

Il s'agit toujours, dans l'un et l'autre cas, de la grande affaire pour laquelle Jésus est venu sur la terre, c'est-à-dire l'établissement du « royaume des cieux ». Mais voici qu'il approche du terme de sa mission. L'épreuve est faite.

Les Juifs, aveugles et endurcis, persistent à méconnaître le vrai caractère de ce royaume tout spirituel et universel, en ce sens qu'il n'est pas un royaume terrestre et doit s'étendre sur le monde entier. Jésus les avertit, une dernière fois, par la parabole du festin nuptial, qu'ils se condamnent eux-mêmes à en être définitivement rejetés. Cette fois, ils ont compris.

Mais alors, se disent-ils entre eux, cet homme est un révolutionnaire, puisqu'il annonce la ruine de l'ordre de choses établi et que, même, il ne se défend pas de travailler à la précipiter ! C'était toujours le même sophisme, qui consistait à confondre avec le gouvernement temporel celui, tout spirituel, que Jésus était venu établir. Mais ils interrogent — ou plutôt ils font interroger — le Christ de façon si captieuse, qu'ils espèrent que sa réponse, forcément franche et loyale, le ruinera définitivement dans l'esprit de la populace, toujours désireuse de trouver en lui le restaurateur attendu du royaume d'Israël, ce qui s'excuse assez quand on voit les apôtres eux-mêmes garder leurs espérances nationales jusque sur la montagne de l'Ascension. (*Actes*, I, 6.)

Jésus, qui voit le piège, se garde bien d'y tomber, en exposant à nouveau l'économie générale et particulière du royaume qu'il est chargé d'établir. Avec une belle et loyale franchise, comme sans aucun embarras, il répond directement aux envoyés des pharisiens. « Il reconnaît l'autorité de l'empereur et ordonne de lui payer la taxe : il a fixé par une formule nette la différence du domaine politique et du domaine religieux, des droits de César et des droits de Dieu. Le règne qu'il veut établir n'est donc

pas l'ennemi du pouvoir romain ; il peut coexister avec lui, il en est indépendant, puisqu'il est d'un autre ordre (*). »

Et s'il ne s'explique pas alors à ce sujet, c'est qu'il n'a plus rien à ajouter à tous les enseignements qu'il a prodigués aux pharisiens pendant les trois années de son ministère public.

C'est encore qu'il veut les laisser tout entiers sur l'impression de la dernière parabole qu'il achève à peine de leur proposer, celle du festin nuptial, avertissement terrible, mais encore salutaire, dont il ne tenait qu'à eux de tirer profit.

Commentaire de l'évangile. — Après avoir entendu la parabole du festin, les pharisiens se retirent, n'ayant rien à répondre, mais sans vouloir, pour cela, accepter l'enseignement moral et personnel qui en ressortait. Ils ne veulent pas se rendre. Ils tiennent conseil entre eux, pour savoir comment ils s'y prendront pour détruire dans le peuple — car ils ne songent pas à eux-mêmes, leur conviction étant faite — la fâcheuse impression produite par l'enseignement de Jésus.

C'est un piège qu'ils lui tendront. Mais, pour lui assurer plus de chance de réussite, ils le feront par des intermédiaires dont le Christ, du moins ils l'espèrent, se méfiera moins que d'eux-mêmes. Ils lui envoient donc une ambassade. Elle est composée de deux groupes. Dans l'un se trouvent leurs disciples, ennemis plus ou moins avoués, comme ils le sont eux-mêmes, du gouvernement romain, et professant, en conséquence, qu'on ne doit payer le tribut qu'à Dieu. Dans l'autre figurent des hérodiens, c'est-à-dire des amis d'Hérode Antipas et, conséquemment, des Romains, auxquels cet usurpateur était redevable de l'autorité qu'il gardait encore parmi les Juifs : ceux-là estimaient, au contraire des autres, qu'on

(*) P. Rose, *Études*, p. 103.

ne doit payer le tribut qu'à César. On devine la question insidieuse qu'ils vont poser à Jésus. Mais, auparavant, « ils commencent par la flatterie, car c'est par là, dit Bossuet, qu'on commence toujours, lorsqu'on veut tromper quelqu'un ».

Enfin, ils en viennent à la question insidieuse que leur avaient soufflée, à l'avance, les pharisiens. Et ils ne disent pas, en général : « A qui faut-il payer le cens ? » c'est-à-dire l'impôt, car Jésus s'en serait tiré trop vite et trop facilement, en répondant : « A celui à qui on le doit, » mais, de façon incomplète, et par conséquent sans loyauté : « Est-il permis, ou non, de payer le cens à César ? »

Jésus aurait pu leur répondre de suite. Il n'avait pas, en effet, comme les pharisiens, besoin de réflexion, ni de conseil, pour trouver les paroles dont il convenait de se servir, la vérité, d'autre part, allant toujours très droit, sans ambages ni atermoiements. Mais il veut auparavant, pour l'instruction de ces hommes, et la nôtre, les avertir qu'il a compris leur malice et mettre à jour leur hypocrisie.

Il leur demande donc un « denier », c'est-à-dire la monnaie équivalant à dix as, la somme que chaque Juif payait, chaque année, aux Romains, pour acquitter l'impôt de capitation.

Or, le denier portait à l'avers, comme nos monnaies d'aujourd'hui, une figure, avec une inscription : AVGVSTVS TIB. CÆSAR. C'était déjà une preuve que les Juifs étaient réellement soumis aux Romains, car, dit un de leurs proverbes, « celui dont la monnaie porte l'effigie, est le maître du pays ».

Et donc, dit Jésus, puisque, usant de cette monnaie pour les usages quotidiens de la vie, vous affirmez par là même que vous vivez sous la domination et l'autorité de César, pourquoi refuseriez-vous de le reconnaître plus

solennellement, une fois par année, quand il vous invite à le faire, en lui payant tribut? Rendez à César ce qui est à César.

Voilà pour les hérodiens.

Pour ce qui est des pharisiens, auraient-ils osé, au moins publiquement, prétendre qu'il ne fallait pas payer le tribut à César? Ils prennent donc aussi pour eux-mêmes cette réponse de Jésus.

Et les uns et les autres, partisans ou ennemis du pouvoir civil, s'entendent redire par Jésus que cela ne saurait empêcher de payer aussi le tribut à Dieu, c'est-à-dire de lui donner ce dont on lui est redevable et dont personne, pas même César, ne saurait nous dispenser.

Cette fois encore, Jésus avait vaincu l'éternel ennemi, Satan, et ceux qui venaient d'essayer de l'induire en tentation. Et cette fois encore, parce que ceux qui l'avaient interrogé étaient peut-être, au fond, des gens de bonne volonté, il les laissa « dans l'admiration ».

Ils retournent donc auprès des pharisiens qui les avaient envoyés : l'Évangile ne nous dit pas comment ils en furent reçus.

---

## LI

# VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

**Résurrection de la fille de Jaïre et guérison de l'hémorrhoïsse. (Matth., IX, 18-26. [MARC, V, 21-43; LUC, VIII, 49-56.])**

En ce temps-là, 18 pendant que Jésus parlait au peuple, un chef de synagogue s'approcha et se prosterna devant lui en disant :

— Seigneur, ma fille vient de mourir ; mais venez, imposez-lui les mains et elle vivra.

19 Jésus se leva, et le suivit avec ses disciples.

20 Or, une femme, qui souffrait d'une perte de sang depuis douze ans, s'approcha par derrière et toucha la
frange de son vêtement. 21 Car elle disait en elle-même :
« Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai
guérie. » 22 Jésus se retourna, la vit et lui dit :

— Aie confiance, ma fille, ta foi t'a sauvée.

Et la femme fut guérie à l'heure même.

23 Lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef de synagogue et qu'il vit les joueurs de flûte et une foule bruyante, il dit :

— 24 Retirez-vous, car cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort.

On se moqua de lui. 25 Quand la foule eut été renvoyée,
il entra, prit la main de la jeune fille, et celle-ci se leva.

26 Le bruit s'en répandit dans tout le pays.

*En ce temps-là,* — c'est-à-dire au cours de la prédication en Galilée et dans les environs de Capharnaüm. || 18. *Princeps unus.* Cf. saint Marc pour plus de détails. || *Defuncta est.* Elle est à l'extrémité, elle va mourir, elle est morte.. ; le pauvre père est tellement ému, qu'il ne sait pas au juste où en est sa fille ; il ne veut plus

songer qu'à une seule chose, à savoir que Jésus peut la lui rendre en bonne santé, et c'est parce qu'il le croit que sa fille sera sauvée. || 20. *Quæ sanguinem fluxum patiebatur*, en grec αἱμορροοῦσα, dont nous avons fait « hémorrhoïsse ». || 22. *Fides tua*. La foi d'abord est nécessaire mais il y faut joindre les œuvres, et Jaïre, comme l'hémorrhoïsse, n'y ont pas manqué. || 23. *Tibicines*. Se rappeler, à ce sujet, le rite des funérailles chez les anciens, en particulier chez les Orientaux. || 24. *Non est mortua, sed dormit*. Jésus dira la même chose de Lazare, qui était si bien mort que son corps commençait à se décomposer. *Domine, jam fætet*. « Il dort mais j'irai et je le réveillerai de son sommeil. » (Jean, xi, 11.) Les rationalistes ont donc tort de supposer que la fille de Jaïre était en simple léthargie. « Il dit qu'elle dort, explique Maldonat, non dans ce sens qu'elle n'était pas vraiment morte, mais parce qu'elle n'était pas morte de la façon dont l'entendait la foule, c'est-à-dire de telle sorte qu'elle ne pouvait revenir à la vie. » L'expression « il dort » est, d'ailleurs, employée couramment dans la Bible pour cette autre : « il est mort ».

Sur certaines divergences dans les récits évangéliques. — Le récit de la résurrection de la fille de Jaïre se retrouve, à la fois, dans saint Marc et saint Luc ; mais il est ici, dans saint Matthieu, présenté en un si vif raccourci, et même avec de si notables variantes, que certains critiques rationalistes n'ont pas manqué de s'en étonner et même de s'en scandaliser.

C'est qu'ils oublient que les évangélistes ne ressemblent aucunement à des compilateurs qui auraient construit leurs récits avec des procès-verbaux rédigés, au moment même, par un bureau de constatations médicales. Ces procès-verbaux n'existent pas, ils n'ont jamais existé.

Mais, en revanche, il y avait une tradition, que les évangélistes ont interrogée avec soin avant de rédiger leurs écrits et qu'ils y consignèrent ensuite, avec plus ou moins de détails, selon les nécessités du but spécial qu'ils s'étaient proposé en écrivant.

Or, la tradition apprenait à saint Matthieu, comme à saint Luc et saint Marc, que Jésus avait ressuscité la fille de Jaïre : c'est le fait de cette résurrection qui les intéresse également les uns et les autres, et les divergences

qu'on trouve dans leur récit ne portent que sur des circonstances secondaires, qui n'altèrent aucunement le fond même du miracle rapporté.

On s'en convaincra sans peine en suivant pas à pas, dans les trois récits, le détail de ces circonstances secondaires, et c'est un petit travail que nous engageons à faire de soi-même, parce qu'il ne peut qu'affermir notre con-

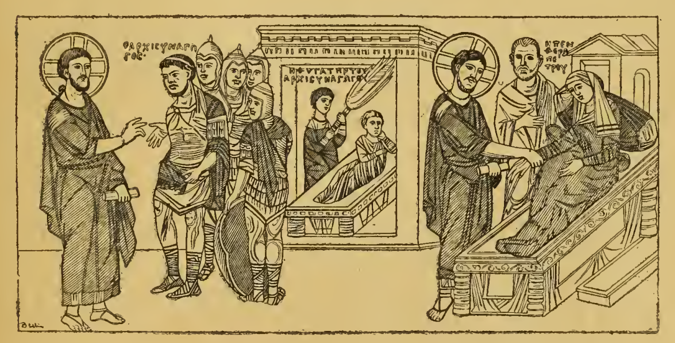


Fig. 126, page 368.

viction dans la haute et incomparable autorité des Evangiles.

Le récit de saint Marc. — [21] Et Jésus ayant de nouveau regagné l'autre rive avec la barque, une foule nombreuse s'assembla autour de lui, et il était au bord de la mer. [22] Et survint un des chefs de la synagogue, nommé Jaïre, et, le voyant, il se jette à ses pieds. [23] Et il le supplie avec instance, disant : « Ma petite fille est à l'extrémité, viens, impose-lui les mains, afin qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. » [24] Et Jésus s'en alla avec lui. Et une grande foule le suivait et le pressait. [25-34] Et il y avait une femme affligée d'une perte de sang, etc. [35] Comme il parlait encore, survinrent de chez le chef de la synagogue des gens qui dirent : « Ta fille est morte, pourquoi impor-

tuner davantage le Maître ? » [36] Mais Jésus, ayant entendu
la chose, dit au chef de la synagogue : « Ne crains pas,
crois seulement. » Et il ne permit à personne de l'accom-
pagner, si ce n'est à Pierre et à Jean, frère de Jacques,
[38] Et ils arrivent à la maison du chef de la synagogue, et
il voit du tumulte, des gens qui pleuraient et qui pous-
saient de grands cris. [39] Et il entra, et leur dit : « Pour-
quoi faites-vous du bruit et pourquoi pleurez-vous ? L'en-
fant n'est pas morte, mais elle dort. » [40] Et ils se moquaient
de lui. Mais lui, ayant fait sortir tout le monde, prend
avec lui le père et la mère de l'enfant, et ceux qui l'avaient
accompagné, et il entre là où était l'enfant. [41] Et prenant
la main de la jeune fille, il lui dit: *Talitha Koumi*, ce qui
signifie : Jeune fille, je te le dis, lève-toi ! [42] Et aussitôt la
jeune fille se leva, et elle marchait ; car elle avait douze
ans. Et aussitôt ils furent hors d'eux, dans une grande
stupeur, [43] et Jésus leur adressa de fortes recommanda-
tions, pour que personne ne sût la chose ; et il dit de lui
donner à manger.

ICONOGRAPHIE. — **Fig. 126**, PAGE 367. *Miniature du « Saint Grégoire » de la Nationale* (neuvième siècle). — On voit, sur cette image, d'abord, et en deux scènes, la guérison de la fille de Jaïre, puis, sur la droite, pour celui qui regarde, la guérison de la belle-mère de saint Pierre. Ce second miracle n'est pas de ceux qui, si j'ose ainsi m'exprimer, jouissent d'une grande popularité : je vais donc en dire quelques mots. Il le mérite, ne serait-ce que par cette raison qu'il est également rapporté par les trois Synoptiques (MATTH., VIII, 14-15 ; MARC, I, 29-31 ; LUC, IV, 38-39), et intéresse d'assez près l'histoire du prince des apôtres.

Qu'il s'agisse bien de cette guérison, dans notre image, voilà ce qui ressort, en premier lieu, de l'inscription grecque qui s'y trouve, dans le haut : Η ΠΕΝΘΕΡΑ ΠΕΤΡΟΥ. Le geste, aussi, du Christ, est on ne peut plus caractéristique : car, s'il prend la main de cette femme, étendue sur un lit, ce qui indique qu'elle est malade, ce n'est pas seulement, comme on a pu le supposer, « pour constater la fièvre », mais bien pour l'en guérir miraculeusement, et ce « geste » est consigné très expressivement dans saint Matthieu — et il lui toucha la main, et la fièvre la quitta — comme aussi dans saint Marc, qui nous dit de même : « S'étant approché, il la fit lever, en lui prenant la main, et la fièvre la quitta. »

Pour ce qui est maintenant de la résurrection de la fille de Jaïre je reconnais que l'image ne serait pas très démonstrative, par elle-même, du récit évangélique, si l'on n'avait pris soin de le lire à l'avance, car la fille du chef de synagogue (*), — Η ΘΥΓΑΤΗΡ ΤΟΥ ΑΡΧΙΣΥΝΑΓΩΓΟΥ, — appuyée sur le coude et doucement éventée par le grand *flabellum* à plumes de paon qu'agite une servante au-dessus de sa tête, la fille de Jaïre, dis-je, ne nous donne pas la sensation d'un cadavre couché sur un lit funéraire. Pour ce qui est, maintenant du père lui-même, l'artiste en a fait, non pas un « chef de synagogue » mais un capitaine quelconque, qui vient au Christ avec une escouade de soldats, casque en tête et avec leurs armes et leurs boucliers. Nous sommes à Byzance, et au neuvième siècle : il faut toujours s'en souvenir, quand on regarde d'un peu près ces curieuses miniatures.

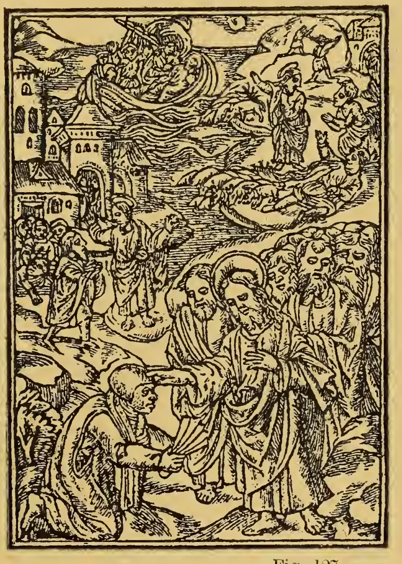

Fig. 127.

**Fig. 127.** *Gravure de Roville* (1578). — Je reproduis encore cette petite gravure du livre de Roville, parce qu'on y voit une femme, agenouillée devant le Christ, et qui touche le bas de son manteau : c'est, depuis l'art des catacombes, le rythme classique du miracle de la guérison de l'hémorrhoïsse, ainsi qu'on pourra le constater facilement, par exemple sur les sarcophages.

On trouvera de plus, aux seconds plans de notre gravure, toute une série d'autres miracles du Christ. Mais lesquels ?

Je laisse à mon lecteur le soin de le décider, car je ne suis pas sûr que le dessinateur, comme je l'avais d'abord pensé, ait pris pour guide l'Evangile de saint Luc, au chapitre VIII.

On pourrait, toutefois, le soutenir et alors la suite des histoires

(*) Le mot *chef de synagogue*, ἀρχισυνάγωγος ne se trouve pas dans saint Matthieu, où on lit simplement ἄρχων : saint Luc l'appelle au contraire expressément ἄρχων τῆς συναγωγῆς.

représentées serait la *Tempête apaisée* (VIII, 22-25), les *Possédés de Gérasa* (VIII, 26-39), l'*Envoi des apôtres en mission* (IX, 1-16), et enfin, au premier plan, la *Guérison de l'hémorrhoïsse* qui occupe, avec la *Résurrection de la fille de Jaïre*, la fin du chapitre VIII.

Le récit de cette résurrection est suivi, en saint Matthieu, par celui de la guérison de deux aveugles (IX, 27-31), qu'il est, d'ailleurs, le seul à donner. Cette guérison des *Deux aveugles de la Pérée* complète la série des miracles des guérisons d'aveugles opérées par Jésus.

---

LII

# VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

---

**Jésus annonce la ruine de Jérusalem et la fin du monde.**
(**Matth.**, XXIV, 15-35. [MARC, XIII, 5-31 ; LUC, XXI, 8-33.])



Fig. 128.

En ce temps-là, Jésus dit
à ses disciples :
— 15 Quand vous verrez
l'abomination de la désola-
tion dont a parlé le pro-
phète Daniel, présente dans
le lieu saint,— que celui qui
lit comprenne, — 16 alors,
que ceux qui seront en
Judée s'enfuient dans les
montagnes ; 17 que celui qui
sera sur le toit, n'en descende pas pour prendre
quelque chose de sa maison, 18 et que celui qui sera dans
les champs ne revienne pas pour prendre sa tunique.
19 Malheur aux femmes qui seront enceintes ou qui allai-
teront en ces jours-là. 20 Priez pour que votre fuite n'ait
pas lieu en hiver, ni un jour de sabbat. 21 Car il y aura
alors une grande tribulation, telle qu'il n'y en a pas eu de
pareille depuis le commencement du monde jusqu'à pré-
sent, et qu'il n'y en aura jamais. 22 Si même ces jours n'é-
taient abrégés, nul homme ne serait sauvé ; mais, à cause
des élus, ces jours seront abrégés.

23 Alors, si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici ; ou :
Il est là, ne le croyez pas. 24 Car il s'élèvera de faux
christs et de faux prophètes ; ils feront de grands signes

et des prodiges, au point de séduire, s'il était possible,
même les élus. [25] Ainsi, je vous l'ai prédit. [26] Si donc on
vous dit : Le voici dans le désert, ne sortez pas ; le voilà
dans le secret de la maison, ne le croyez pas. [27] Car,
comme l'éclair part de l'Orient et se montre jusqu'à
l'Occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme.
[28] Partout où sera le cadavre, là s'assembleront les aigles.
[29] Aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les puissances des cieux seront ébranlées.

[30] Alors le signe du Fils de l'homme apparaîtra dans
le ciel ; alors toutes les tribus de la terre se lamenteront,
et elles verront le Fils de l'homme venant sur les nuées
du ciel, avec une grande puissance et avec majesté. [31] Il
enverra ses anges, avec la trompette et une voix éclatante,
et ils rassembleront ses fidèles des quatre vents, d'une
extrémité des cieux à l'autre.

[32] Remarquez une comparaison prise du figuier. Quand
ses branches sont déjà tendres et que ses feuilles naissent,
vous savez que l'été est proche : [33] de même, quand vous
verrez ces choses, sachez que le Fils de l'homme est
proche, qu'il est aux portes. [34] En vérité, je vous le dis,
cette génération ne passera pas que toutes ces choses
n'arrivent. [35] Le ciel et la terre passeront, mais mes
paroles ne passeront point.

Nous voici parvenus, avec cet évangile du vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte, au terme de cette longue série de dimanches qui se succédaient, sans caractéristique bien spéciale, depuis le jour où nous avions célébré la descente du Saint-Esprit sur les apôtres ; cet évangile termine également tout le cycle de l'année liturgique et, dimanche prochain, nous devrons rouvrir l'Evangéliaire à sa première page, au premier dimanche de l'Avent.

Nous y lirons le texte de saint Luc, où Jésus prédit son dernier avènement et la fin du monde : c'est également le sujet que l'Eglise nous invite à méditer aujourd'hui et cette rencontre, qui n'est pas fortuite, mérite de retenir notre attention. La méditation

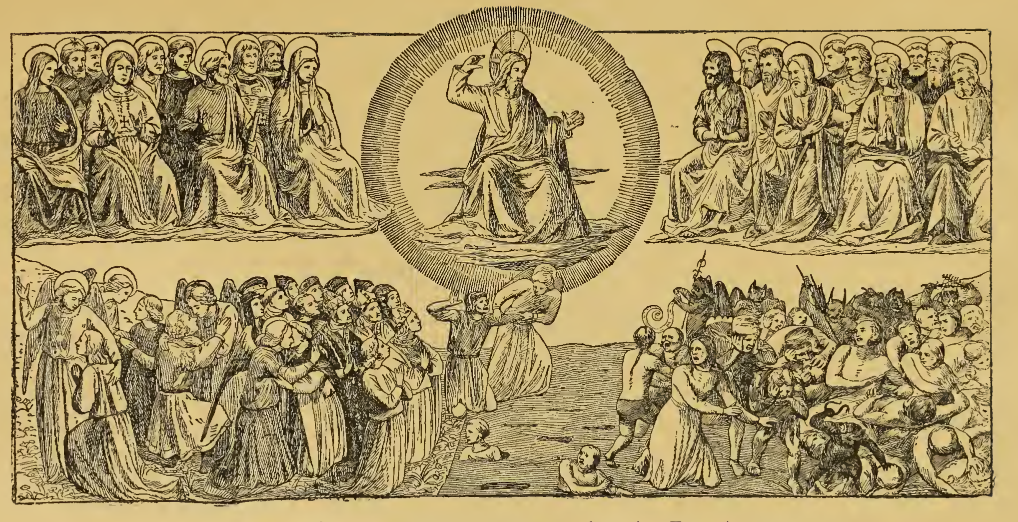


**Fig. 129.** — Le Jugement dernier, d'après Fra Angelico

Aux panneaux de l'Annunziata, à l'Académie de Florence.

de nos fins dernières doit, en effet, être au premier rang des sujets sur lesquels nous devons aimer à réfléchir. Pour cette raison, dans les anciennes basiliques et jusqu'à l'aurore de la Renaissance, la représentation du *Jugement dernier* occupait, sur les murs, une place très en vue, j'allais dire une place d'honneur, au-dessus même du « ciborium » où reposait la sainte Hostie et souvent, encore, comme si cela n'était pas suffisant, on le représentait aussi au seuil de l'Eglise, dont le portail, tout entier, était consacré à l'illustration des différentes scènes qui accompagneront, ou suivront, la fin du monde.

L'importance du texte de notre évangile d'aujourd'hui est donc considérable : ne pouvant songer, toutefois, à le montrer comme il conviendrait de le faire, nous nous contenterons de signaler, en les accompagnant de quelques éclaircissements, ses versets les plus caractéristiques, laissant à chacun de nos lecteurs le soin de chercher, à loisir, les grandes leçons qui se dégagent de leur ensemble.

Versets 16-20. *Hâtez-vous de fuir!* — Les détails précis contenus dans ces versets ne sauraient être clairement entendus, si l'on négligeait de se reporter aux usages locaux et jusqu'à ces considérations d'ordre purement topographique, sans lesquelles on n'aurait qu'une vague idée de la conviction que le Christ veut enfoncer dans l'âme de ses disciples, à savoir qu'il faudra fuir, à tout prix, et sans même, comme la femme de Loth, regarder en arrière. En hiver,par exemple, qui est, en Judée, le temps des pluies, les routes deviennent de véritables fondrières, absolument impraticables. De même, les toits des maisons, qui sont là-bas des terrasses, communiquent par un double escalier soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de l'habitation : quand viendra le moment de fuir, dit Jésus, prenez le chemin le plus rapide, et gardez-vous bien de descendre par l'intérieur de votre maison, sous prétexte d'y prendre vos objets précieux, ni même un vêtement plus convenable que celui dont vous vous servez actuellement, mais, sans tarder une seconde, fuyez !

Qu'on se figure, encore, pour préciser toutes ces images, la rapidité avec laquelle durent tenter de s'enfuir, devant les soudaines éruptions du Vésuve ou du mont Pelé, les malheureux habitants de Pompéi et de Saint-Pierre de la Martinique : et beaucoup périrent, sans doute, parce qu'ils ne surent pas se résoudre assez vite, ni généreusement, à fuir devant l'ouragan de feu !

L'histoire juive nous apprend que, lors du siège de Jérusalem par les armées romaines, se souvenant du conseil de Jésus, la plupart des chrétiens abandonnèrent la ville pour se réfugier dans les montagnes et qu'ils échappèrent, de la sorte, à la catastrophe finale.

Verset 21. *Sur « la double perspective » du discours apocalyptique.* — Plusieurs traits du discours apocalyptique peuvent et doivent également s'appliquer à la ruine de Jérusalem par les Romains, en

l'année 70, et à la fin du monde, qui suivra le dernier avènement de Jésus.

Voilà ce qu'il ne faudrait jamais oublier, et aussi qu'il serait fort difficile, et sans doute, téméraire, de vouloir démêler exactement, dans cette vision prophétique, ce qui se rapporte à l'une ou à l'autre calamité : c'est, en effet, comme on dit aujourd'hui une vision à « double perspective », non point dans ce sens que tous les faits y sont proposés sur le même plan, — ce qui indiquerait un tableau fort imparfait, comme ces très vieilles peintures des primitifs sans nulle perspective, qui ne nous donnent aucune impression de lointain, — mais parce que Jésus, qui voit tout d'une seule vue, et non successivement, sans avoir besoin, comme nous, de situer les faits dans le temps et l'espace, peut, quand il le veut, soulever, à plusieurs endroits à la fois, le voile qui nous cache l'avenir, ce qui est l'essence même des discours prophétiques.

Verset 22. *Le rôle des saints dans l'économie du salut.* — Le pouvoir des saints auprès de Dieu nous est souvent affirmé dans l'Ancien Testament, où il nous est dit, par exemple, qu'il eût suffi d'un seul juste pour détourner la colère de Dieu et sauver toute une ville coupable. Mais quand cette colère doit enfin produire ses effets, le rôle des saints n'est pas pour cela entièrement terminé, puisqu'ils peuvent encore en limiter les terribles effets. C'est là ce que nous fait entendre le Christ, en nous disant que ces jours « seront abrégés à cause des élus », — à cause des élus, explique d'Allioli, pour les conserver eux-mêmes et pour sauver les autres par eux. Par leurs prières, en effet, et par leurs œuvres, en particulier leurs prédications, les fidèles qui échappèrent à la ruine de Jérusalem furent destinés à répandre la bonne nouvelle dans le monde tout entier.

D'après des commentateurs autorisés, cette donnée pourrait également s'appliquer à la dernière période qui précédera la fin du monde.

Verset 23. *Les faux christs et les faux prophètes.* — L'apparition des faux christs et des faux prophètes ne devait pas être réservée aux seuls temps qui précéderont la fin du monde. Et, de fait « les faux christs apparurent nombreux chez les Juifs jusqu'à la révolte d'Adrien. Josèphe mentionne aussi des faux prophètes qui, pendant le siège, poussaient les Israélites à une résistance désespérée et qui furent les causes de la catastrophe. Il y eut aussi des faux prophètes dans l'Eglise (*). »

Verset 27. *Là s'assembleront les aigles.* — Considéré dans l'ordre du dernier avènement, ce verset — c'était sans doute un proverbe populaire — est fort clair, qu'on veuille l'entendre au sens direct ou au sens mystique et prophétique : on a pu y voir, d'ailleurs, et en quelque sorte, un « doublet » de l'image contenue dans

(*) P. Rose, *l'Évangile selon saint Matthieu*, p. 131.

le verset précédent, le Christ étant successivement comparé, dans l'acte de son dernier avènement, d'abord à l'éclat fulgurant de l'éclair qui passe, en un clin d'œil, de l'Orient à l'Occident, puis à la chute foudroyante de l'oiseau de proie qui s'abat à l'improviste sur les cadavres.

Appliqué, maintenant, à la ruine de Jérusalem, le mot « cadavre » indiquerait ici la malheureuse cité, sur laquelle devaient fondre tout à coup, pour consommer sa perte, irrémédiablement, les « aigles », c'est-à-dire les étendards, des armées romaines.

Verset 23. *Quelle sera l'époque de la fin du monde ?* — A partir de ce verset, il s'agit évidemment des faits qui précéderont la fin du monde et auxquels Jésus nous invite à songer aussitôt après, *statim autem post.*

Il est de toute évidence qu'en passant aussi rapidement, et sans transition aucune, de la prédiction de la ruine de Jérusalem à celle du dernier avènement, saint Matthieu n'entend pas supprimer la période intermédiaire qui les séparera « jusqu'à ce que soient accomplis, selon l'expression de saint Luc, les temps des nations ». (Luc, xxi, 24.) Cet « aussitôt » est prophétique, et non pas historique, a-t-on fait observer très justement, et il s'accorde très bien avec l'allure générale du discours apocalyptique. Une preuve, encore, que saint Matthieu n'entend pas supprimer la période consacrée à l'évangélisation du monde, c'est d'abord qu'il y fait lui-même allusion, en plusieurs endroits de son livre ; c'est ensuite qu'il affirme que le Christ, lors de son dernier avènement, viendra subitement, et alors que personne ne s'y attendra : et donc, ce ne sera pas « aussitôt après » la ruine de Jérusalem comme si cette catastrophe devait être, non seulement la figure, mais encore l'annonce immédiate, et comme le prologue bien défini, des derniers cataclysmes.

On ne peut rien savoir au sujet du moment où le Christ apparaîtra, à la fin du monde : saint Matthieu, qui l'affirme aussi nettement que les autres évangélistes (xxiv, 36), n'aurait garde de se contredire, en supposant que ce dernier avènement se produira « aussitôt après » la ruine de Jérusalem. Et enfin, parce qu'il sait que nous ne pouvons le savoir, il rapporte très longuement, plus longuement encore que les autres évangélistes, les discours et les paraboles dont le Christ s'est servi pour nous recommander d'être toujours prêts ; de là son insistance à développer les conclusions morales, prudence et vigilance, qui terminent le discours apocalyptique (*) (xxiv, 41-54, et tout le chapitre xxv).

*Les signes précurseurs du dernier avènement.* — La tribulation des jours qui précéderont la fin du monde est rendue avec une singu-

(*) « Élus » n'est pas ici synonyme de « sauvés », mais de « choisis ». Les saints, en effet, ont été particulièrement choisis par Dieu, et ils sont devenus tels, c'est-à-dire des saints, parce qu'ils ont répondu à cette vocation, c'est-à-dire à ce choix.

lière énergie dans le passage parallèle de saint Luc : « Il y aura des signes dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles. Et sur la terre il y aura de l'angoisse chez les nations, bouleversées par le bruit de la mer et des flots : les hommes sécheront de terreur dans l'attente de ce qui surviendra pour la terre ; car les puissances des cieux seront ébranlées. » (Luc, xxi, 25-26.)

Et saint Matthieu nous montre ici en quelle manière les puissances des cieux seront ébranlées, c'est-à-dire de trois façons : le soleil, la lune refusant leur lumière et les étoiles commençant à tomber du ciel.

Verset 30. *Apparition de la Croix et du Christ.* — Suivons pas à pas, dans ce texte célèbre de saint Matthieu, la succession des différents épisodes du second avènement. Après, donc, les différents cataclysmes naturels dont il vient de parler, voici maintenant une première manifestation surnaturelle, à savoir l'apparition « du signe du Fils de l'homme ». Or, ce signe, de l'avis unanime des Pères de l'Eglise, c'est la Croix, et l'Eglise le chante dans son office, au jour de l'Invention de la Croix : *Hoc signum crucis erit in cœlo quum Dominus ad judicandum venerit.* La Croix a été le signe de l'humiliation de Jésus : elle sera aussi le signe de son triomphe, car c'est par elle qu'il aura conquis le monde.

Après l'apparition de la Croix, ce sera l'apparition du Christ lui-même « venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté ».

Dans ses représentations synoptiques un peu développées, du jugement dernier, l'art chrétien distingue avec soin ces différents épisodes : il s'inspire réellement du texte de saint Matthieu. L'image si fréquente au tympan du portail de nos églises romaines et qu'on appelle une « Majesté » ou « le Christ en Majesté », n'est autre chose qu'une représentation, en raccourci, de toute la scène du jugement dernier.

Verset 31. *Résurrection générale et séparation des bons et des méchants.* — Voici maintenant deux nouveaux épisodes, à savoir : l'apparition des anges et le rassemblement des élus. Saint Matthieu suppose donc, bien qu'il ne les nomme pas expressément, d'une part, la résurrection des morts et, de l'autre, la séparation des bons et des méchants.

Verset 34. *Dernier avertissement sur l'époque de la fin du monde.* — La transition à la partie morale du discours apocalyptique se fait ici par un nouvel avertissement sur l'ignorance où Jésus veut nous laisser au sujet de l'époque de son dernier avènement.

Et si l'on demandait avec insistance dans quel sens il faut entendre les mots « cette génération ne passera pas avant que tout cela n'arrive », nous répondrons que ce n'est pas, en tout cas, au sens où nous le prenons aujourd'hui, quand nous regardons comme faisant partie de « notre génération » les hommes

qui vivent avec nous depuis un quart de siècle environ. On l'entend, en général, non pas du seul peuple juif, mais de l'humanité tout entière. Rapprochant ce verset de celui qui suit, et où il est parlé du ciel et de la terre, Maldonat suppose que ces mots désignent l'univers tout entier, tel, du moins, que nous l'envisageons dans nos conceptions journalières, comme s'il n'y avait, dans l'œuvre de Dieu, que ce ciel et cette terre que nous voyons. Cette interprétation, tout en satisfaisant notre intelligence, nous ouvre encore d'admirables horizons sur l'inconnu de « l'autre monde ».

Iconographie. — Nous avons déjà parlé, au premier dimanche de l'Avent, de l'iconographie du jugement dernier (*). Nous donnons ici, pour compléter ces quelques notions, deux nouveaux *Jugements derniers*.

C'est d'abord celui de Fra Angelico, à l'Académie des Beaux-arts de Florence (**fig. 129**, page 373). Il ne sera pas inutile de noter que ce *Jugement dernier*, qui est un détail des panneaux de l'armoire de l'Annunziata, ne doit pas être confondu avec un autre *Jugement dernier* du même artiste, qui se trouve précisément dans le même musée, et dans la même salle, et qui est beaucoup plus connu que celui que nous reproduisons ici.

Voici, maintenant, une description un peu détaillée d'un Jugement dernier byzantin, celui de Sant' Angelo in Formis, dont nous publions seulement une esquisse sommaire. (**Fig. 130**, page 379.)

Lorsque le fameux Robert Guiscard, après s'être emparé de la principauté de Capoue, en 1051, eut reçu la solennelle consécration, moyennant la *sainte Ampoule* du Mont-Cassin, il accorda aux religieux bénédictins, comme gage de sa reconnaissance, la fondation d'une nouvelle abbaye, à Sant' Angelo in Formis, et la dota, en 1065, avec une grande magnificence : la consécration de la nouvelle église eut lieu en 1075, alors que l'abbé Desiderio, grâce à la protection de Grégoire VII et à l'aide efficace de Robert Guiscard, l'avait déjà notablement augmentée et enrichie. Le *Jugement dernier* que nous allons décrire est sans doute de la même époque que les mosaïques dont nous savons, par document, que l'abbé Desiderio avait fait orner, en 1070, son abbaye principale du Mont-Cassin.

Pour reconstruire, par la pensée, cette fresque monumentale, figurez-vous, tout d'abord, une grande muraille plus haute que large, percée seulement, près du toit, de trois fenêtres. Divisez-la ensuite, dans le sens de la largeur, en cinq bandes, ou registres, à peu près de la même dimension, sauf la dernière, que vous ferez un peu plus haute. Et je vais maintenant vous dire ce que renferme chacune de ses bandes.

Mais il faut, au préalable, considérer la grande figure isolée qui se trouve dans un grand ovale, — une *mandorla* ou amande, comme

(*) Cf. p. 8-10, fig. 1, 2, 3 et 4.

on dit généralement, — lequel occupe le centre de deux registres, le second et le troisième. Isolée comme elle est, au centre de la composition, et par suite encore de ses proportions gigantesques, cette figure attire de suite le regard et s'impose, de prime abord, à l'attention du spectateur.

Elle représente le Christ, souverain Juge, dans l'acte de prononcer la sentence. Il est assis, selon la formule byzantine, sur un trône richement orné, les pieds appuyés sur un escabeau et les deux bras largement ouverts. Mais voyez comment, malgré la grossièreté de la peinture, son geste est magnifique : il se comprendrait déjà rien qu'à noter que de ses deux mains, l'une, la droite, se présente par la paume, tandis que l'autre, bien qu'ouverte également, est tournée en dehors, c'est-à-dire se présente par le dos... Le geste est naïf, peu artistique en somme, et cela se devine à la difficulté qu'on éprouve à le traduire avec des paroles, mais il est, quand même, d'une souveraine clarté et traduit, de façon fort dramatique, la double sentence par laquelle le souverain Juge appelle les élus au bonheur éternel, pendant qu'il repousse les damnés, pour toujours, jusqu'au fond des enfers. Et, toutefois, il reste impassible, la tête droite, sans aucun mouvement qui puisse faire penser que la sérénité de son âme est troublée. Il ne s'irrite pas, mais, simplement, il juge, et cette impassibilité même le rend d'autant plus redoutable et terrible.

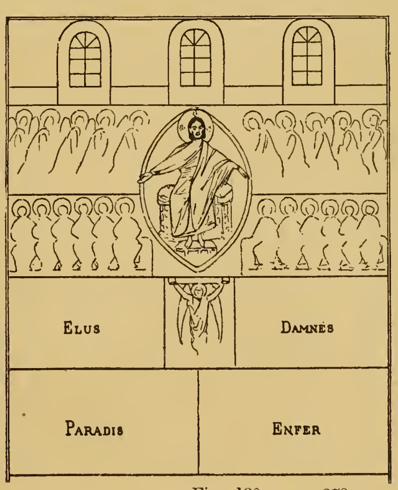


Fig. 130, page 378.

Voyons maintenant ce qui se passe à ses côtés et encore au-dessus et au-dessous de lui.

Au premier registre, d'abord, dans l'intervalle des fenêtres et sur un fond d'azur, quatre anges sonnent d'énormes trompettes, les « trompettes du jugement dernier ». Au-dessous d'eux, on distingue de grands sarcophages antiques ayant toute la largeur de la muraille, d'où sortent de petits personnages sans vêtements. C'est déjà le motif de la résurrection des morts qui trouvera, plus tard, son complet développement dans les jugements derniers de l'Ecole française des douzième et treizième siècles.

Le second registre est occupé par des anges. Aux côtés du Christ d'abord, deux anges qui portent dans la main droite une sorte de globe. Ils sont suivis de douze autres anges, six de chaque côté, légèrement inclinés vers le centre, dans l'action de ceux qui adorent : ils représentent la Cour céleste.

Au registre inférieur douze personnages assis. Ce sont les apôtres et, s'ils se trouvent assis comme le Christ, c'est qu'ils prennent part en quelque manière au jugement.

Au centre du registre suivant, qui est le quatrième, on voit trois grands anges, debout, portant une banderole sur laquelle se trouvent des inscriptions. Celle que tient l'ange du milieu ne se peut plus déchiffrer, malheureusement, ce qui ne permet pas de dire avec certitude si l'artiste a voulu mettre en cette place l'archange saint Michel. La banderole de l'ange de droite porte : *Ité benedicti*, etc., et celle de l'ange de gauche : *Ite maledicti*. Les deux groupes de personnages qui se trouvent à droite et à gauche représentent donc : le premier, les élus et, le second, les réprouvés.

Le dernier registre renferme le paradis et l'enfer. Mais ce n'est pas le moment de donner une description détaillée de ces deux sujets. Je noterai simplement, dans l'enfer, la figure gigantesque de Satan, enchaîné, tenant dans ses mains un misérable damné qui paraît être Judas. Le paradis forme, avec les scènes de l'enfer, un contraste bien frappant : on y remarque surtout un groupe de vieillards qui pourrait bien représenter « les vieillards de l'Apocalypse », et aussi des petits enfants qui ramassent les fleurs dont les chemins du paradis semblent être tout parsemés.

---



# APPENDICE

# APPENDICE

## L'ÉVANGÉLIAIRE ET L'ÉTUDE DE LA VIE DE JÉSUS

### I

De toutes les recherches qu'un chrétien peut rêver d'entreprendre en vue de s'instruire et de s'édifier, aucune ne saurait valoir les études qui ont pour but la connaissance de Celui qui nous a donné, avec notre nom de chrétien, tout ce qui nous constitue dans cet état, et nous y gardera, jusqu'à la consommation de nos plus lointaines espérances.

Et parce qu'on ne peut vraiment connaître le Christ si l'on néglige de chercher sa véritable physionomie, et ses enseignements authentiques, dans ces livres qui, pour extraordinaires et surnaturels qu'ils paraissent et qu'ils sont, n'en resteront pas moins l'unique source à laquelle il ne faut pas se lasser de puiser, nous ne devons pas nous jamais arrêter de méditer les saints Evangiles.

Mais comment le ferons-nous ? Et quelle sera, parmi tant de méthodes qu'on nous propose pour y travailler utilement, celle que nous nous déciderons à choisir ?

Nous osons prétendre que, parmi les meilleures, on peut mettre, sans crainte de se tromper, l'étude régulière, approfondie et méthodique des textes contenus dans *l'Evangéliaire des dimanches et des fêtes*.

***

Etudier l'Evangile en des extraits ou « morceaux choisis », et des extraits groupés, non pas dans un ordre chronologique ou didactique, mais d'après une classification beaucoup plus subtile, celle du développement de l'« année liturgique », voilà, certes, une méthode dont nous n'aurions pas osé entreprendre de montrer la légitimité, et bien moins encore l'excellence, si elle n'avait été, depuis les époques les plus reculées du christianisme, la pratique même de l'Eglise, pratique consacrée par des siècles et des siècles d'expérience, sans qu'aucune voix discordante se soit jamais élevée pour mettre en doute sa bienfaisance et sa légitimité.

Nous savons, en effet, que, dès le second siècle, on avait coutume de lire, à la messe, un passage des saints Evangiles, que commentait aussitôt, du haut de la chaire, celui qui en avait reçu, de

l'évêque, la spéciale mission. Groupés ensuite dans un ordre invariable, ces différents extraits formèrent, par leur réunion dans un seul recueil, ce qu'on appela tout de suite « le livre des évangiles des dimanches et des fêtes », ou plus simplement, et d'un seul mot, « l'Evangéliaire ».

Et qu'elle serait magnifique à écrire, rien qu'en la considérant par ses dehors, la glorieuse histoire de ces livres splendides, depuis le célèbre *Evangéliaire de Milan*, au cinquième siècle, jusqu'à l'*Evangéliaire de la Sainte-Chapelle*, et tant d'autres encore qui, pour être moins vénérables ou moins connus, n'en sont pas moins beaux, livres de tout point merveilleux par leurs qualités d'art et de beauté, par leurs miniatures, par leur calligraphie, par leurs couvertures, encore, qui sont des ivoires délicatement sculptés ou des matières rares et enrichies, comme à l'*Evangéliaire de Venise*, de diamants et de pierres précieuses, livres, enfin, qui attesteraient déjà, je le répète, par leurs seuls dehors, et abstraction faite de toute préoccupation d'ordre dogmatique ou pieux, l'estime singulière et constante qu'on eut, de tout temps, pour ce genre de recueils.

Nous n'avons aucune raison de supposer que, de notre temps, les choses doivent en aller autrement. L'Evangéliaire gardera toujours, dans l'Eglise et au foyer, une place d'honneur, et nous continuerons à faire, chaque semaine, comme nos Pères dans la foi, une lecture attentive et pieuse de l' « évangile du dimanche ».

***

J'ose prétendre que celui qui, de façon régulière, aurait médité, chaque semaine, le passage de l'Evangile dont l'Eglise nous conseille et nous ordonne presque la lecture, celui-là ne saurait arriver à la fin de l'année sans avoir connu et approfondi tout ce qu'il y a d'essentiel dans la vie du Christ et sa doctrine. Il aura même compris l'une et l'autre de façon beaucoup plus complète que s'il les avait étudiées dans l'ordre même où elles sont exposées dans le texte des Evangiles, par cela même qu'il aura été plus souvent obligé de les replacer dans cet ordre, pour en comprendre la véritable portée et l'entière signification.

Mais il devra, au préalable, avoir arrêté nettement dans son esprit les divisions générales de la vie de Jésus, afin d'avoir toujours devant les yeux, si j'ose dire, un grand cadre, tout préparé, où viendront peu à peu se ranger, comme d'eux-mêmes, les petits tableaux que l'Eglise, au cours de l'année liturgique, nous invite à y placer.

« En ce temps-là », voilà, comme on sait, par où commencent presque tous les extraits de l'Evangile que nous lisons à la messe : je n'ai pas besoin de dire que cette formule ne fait aucunement partie du texte même des livres révélés. Mais si l'Eglise en fait précéder, de façon régulière, la lecture officielle et publique, c'est

il me semble, pour nous solliciter discrètement à préciser le temps, ou la période, de la vie de Jésus à laquelle ils se rapportent, afin de les replacer dans la trame du récit évangélique dans laquelle ils sont sertis et enchâssés, comme si nous ne devions pas, enfin, aborder la méditation de l' « évangile du jour », sans avoir pris soin, au préalable, d'en étudier soigneusement tout le contexte.

Cette recherche nous semble tout à fait de rigueur.

Elle est déjà singulièrement facilitée, quand on a nettement arrêté, comme nous conseillons de le faire, les grandes phases ou périodes de la vie de Jésus.

Voici quelques notes qui pourront, je l'espère, rendre plus facile ce premier travail.

## II

On partage assez généralement toute la vie de Jésus en deux grandes périodes, à savoir : « la vie cachée », jusque vers sa trentième année, et « la vie publique », qui aurait duré à peu près trois ans, jusqu'à sa mort.

Il semble nécessaire, toutefois, d'y introduire des subdivisions un peu plus détaillées, ne serait-ce que pour avoir plus de facilité à situer dans l'espace et, autant que possible, dans le temps, les différents extraits dont se compose l'Évangéliaire.

Sans entrer dans le détail des raisons particulières qui nous ont déterminé à choisir la division générale à laquelle nous nous sommes arrêté, nous dirons qu'il nous semble convenable de répartir l'ensemble de nos évangiles des dimanches et des fêtes dans un cadre qui serait, si j'ose dire, divisé en neuf compartiments, correspondant à autant de périodes de la vie de Jésus. Et voici les titres que nous donnerions à chacune d'elles :

1. Le prologue de l'histoire de Jésus.
2. L'enfance et la vie cachée.
3. Transition à la vie publique.
4. Ire période de la vie publique : En Galilée.
5. IIe — — — : Le voyage dans le nord.
6. IIIe — — — : En route pour Jérusalem.
7. IVe — — — : Le dernier ministère de Jésus à Jérusalem.
8. La passion de Jésus.
9. L'épilogue de la vie de Jésus.

Nous allons donner quelques explications sur chacune de ces périodes, en indiquant, dès maintenant, les extraits des évangélistes qui nous serviront, au cours de l'année liturgique, à nous renseigner plus amplement sur les événements qui s'y rapportent.

Et comme on pourrait désirer savoir, de suite, le nombre de ces extraits, nous dirons que, si nous nous sommes arrêté au nombre de cent quatre, — nous faisons abstraction, dans tout cet appendice, des textes commentés dans l'Évangéliaire de la

Passion, — c'est d'abord, nous le reconnaissons, pour des raisons extérieures à l'étude objective de la vie de Jésus, l'Evangéliaire des dimanches comprenant, comme de juste, les textes qui sont lus aux cinquante-deux dimanches de l'année, ce qui nous a engagé à introduire également cinquante-deux textes dans notre second volume, l'Evangéliaire des fêtes. Pour ces derniers, toutefois, nous les avons choisis de la façon qui nous a paru la plus avantageuse pour compléter heureusement l'étude générale de la vie et de la doctrine de Jésus.

Et si nous disons « la vie et la doctrine de Jésus », c'est, en effet, que nous voudrions toujours pouvoir distinguer ce que nous appellerions volontiers « les évangiles historiques » et « les évangiles dogmatiques ». Les premiers doivent, pour l'instant, nous préoccuper de façon plus spéciale.

Voici, toutefois, de quelle manière ces différents textes viennent se placer, pour les remplir et les documenter, dans chacune des périodes de la vie du Christ que nous avons indiquées.



1. Le prologue de l'histoire de Jésus. — Pour qui voudrait traiter *ex professo* de l'histoire de Jésus, il lui faudrait écrire, en tête de son livre, un triple prologue, qui serait : le premier, prophétique ; le second, dogmatique ; le troisième, enfin, d'allure spécialement historique.

L'Evangéliaire, sans faire abstraction du premier prologue, ne nous donnera pas l'occasion de l'étudier expressément ; mais il nous invite, plus d'une fois, à nous reporter à l'ensemble des livres de l'Ancien Testament qui contiennent, comme on sait, toute la préhistoire de Jésus.

Dans l'Evangile de saint Jean, le prologue de cette histoire, malgré les données historiques qu'il renferme, est surtout d'essence dogmatique. C'est le célèbre passage qui commence par ces mots : « Au commencement était le Verbe, *in principio erat Verbum* », etc. (Jean, i, 1-18.) L'Eglise nous le fait méditer solennellement le jour de Noël, à la messe du jour (Ev. lv) (*). Mais elle veut encore, à cause de son importance exceptionnelle, que nous le lisions, avec le prêtre, chaque fois que nous assistons à la messe : c'est par cette

(*) Nous indiquons ainsi le numéro d'ordre — ce sera l'équivalent d'un chapitre — d'après lequel nous désignons chacun des extraits de l'Evangéliaire, soit dans cette étude préliminaire, soit au cours des explications que nous avons données sur chacun des évangiles des dimanches et des fêtes. Ainsi donc, au lieu de renvoyer le lecteur, par exemple, à l' « évangile du premier dimanche de l'Avent », nous mettons simplement, entre parenthèses, cette indication : (Ev. i), parce que, dans notre Evangéliaire, il se trouve être le premier de la série.

lecture, en effet, que, depuis des siècles, se termine le saint sacrifice (*).

Dans les trois autres Evangiles, — les « Synoptiques », comme on les appelle (**), — le détail historique est plus copieux et nous y trouvons un ensemble de faits importants sur la sainte famille de Jésus et sur les événements surnaturels qui précédèrent immédiatement sa naissance miraculeuse.

L'*Annonciation à la Vierge* (Ev. LXV et év. LXVII), la *Visitation à sainte Elisabeth* (Ev. LXVIII), puis la *Naissance et Circoncision de saint Jean-Baptiste* (Ev. XCVI), et enfin l'épisode caractéristique des *Craintes de Joseph* (Ev. XCVIII), tels sont les textes que nous avons à méditer, au cours de l'année liturgique et qui nous suffisent à nous fait connaître tout ce qu'il y a d'essentiel dans cette partie des récits révélés qui constituent le prologue de l'histoire de Jésus.

Il faut y joindre l'évangile qui se lit au jour de la Nativité de la Vierge, et où nous est donnée, d'après saint Matthieu, la *Généalogie du Christ* (Ev. LXVI).

***

2. L'ENFANCE ET LA VIE CACHÉE. — Cette période est très importante. On l'étudiera avec d'autant plus d'intérêt que la critique naturaliste s'en est occupée, depuis quelques années, avec une insistance particulière, et ce n'était pas, on se l'imagine facilement, pour en mettre en meilleure lumière l'autorité et la bienfaisance.

Mais nous n'avons pas besoin d'y insister, puisque nous lui avons consacré, au cours de ce premier volume, une assez longue étude, à laquelle nous renvoyons le lecteur (***).

Et toutefois, il ne sera pas inutile de noter, encore une fois, l'importance que l'Eglise attribue, on n'en saurait douter, à ces premiers chapitres de l'histoire de Jésus. Il suffira, pour le faire entendre, de remarquer qu'elle a voulu qu'il figure, pour ainsi dire, presque tout entier, dans les textes de choix qu'elle nous fait lire à la messe des dimanches et des fêtes. Voici la liste des passages relatifs à l'enfance de Jésus que nous aurons à commenter au cours de notre Evangéliaire. Ils sont au nombre de huit, à savoir :

(*) Il y aurait, à ce sujet, à faire quelques restrictions : on les trouvera formulées dans Nicolas Gihr, *le Saint Sacrifice de la messe*, vol. II, p. 505. Lethielleux, éditeur.

(**) « Nos trois premiers Evangiles, Matthieu, Marc, Luc, sont désignés ensemble par le nom d'Evangiles *synoptiques*, — nous dirions en français évangiles parallèles, — parce qu'ils rapportent la vie et l'enseignement de Jésus dans une suite dont les grandes lignes sont les mêmes ; parce qu'ils rapportent pour une part les mêmes événements et les mêmes discours ; et parce qu'ils s'expriment, en maints passages, dans des termes identiques ou synonymes. » (P. BATTIFOL, *Six leçons sur les Evangiles*, p. 61.)

(***) Cf. la lecture sur *l'Évangile de l'enfance*, p. 32-52.

*La naissance de Jésus et l'annonciation aux bergers* (Ev. liii);
*L'adoration des bergers* (Ev. liv);
*La Circoncision* (Ev. lvii);
*La Présentation de Jésus au Temple et la Purification de la Vierge* (Ev. lix);
*La présentation avec l'histoire du vieillard Siméon et d'Anne la prophétesse* (Ev. v);
*L'Epiphanie ou l'histoire des mages* (Ev. lviii);
*La fuite en Egypte et le massacre des Innocents* (Ev. lvi);
*Jésus au Temple parmi les docteurs* (Ev. vi).

***

3. Transition a la vie publique. — Nous groupons sous ce titre un certain nombre de faits évangéliques qui, sans suffire pour constituer, à proprement parler, une période spéciale et bien déterminée dans la vie de Jésus, ne pouvaient, toutefois, être confondus soit avec les récits de son enfance, soit avec ceux de son ministère public, tels que nous les donnent les Synoptiques.

Peut-être y aurait-il lieu d'y faire rentrer quelques-uns des faits que saint Jean l'évangéliste nous a racontés au début de son livre. Nous avons cru plus sage, toutefois, de les placer, comme des épisodes, dans la suite du récit du ministère galiléen (*).

Quatre textes de notre Evangéliaire des dimanches restaient donc pour remplir cette période de transition:

*Saint Jean-Baptiste commence sa mission effective* (Ev. iv);
*Saint Jean-Baptiste envoie ses disciples interroger Jésus* (Ev. ii);
*Les Juifs envoient quelques-uns d'entre eux interroger saint Jean-Baptiste* (Ev. iii);
*La tentation de Jésus au désert* (Ev. xv).

Il y faut joindre, dans *l'Evangéliaire des fêtes*, le récit du *Baptême de Jésus* (Ev. xcix), que nous aurons à commenter — cette coïncidence est assez curieuse — au jour de la fête du patronage de saint Joseph.

Nous ne croyons pas nécessaire d'insister sur ce groupe, le commentaire de chacun des textes cités nous ayant donné l'occasion de fournir, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, toutes les explications désirables.

Il en va différemment pour le groupe suivant, au sujet duquel nous croyons devoir présenter des explications assez détaillées : on comprendra, après les avoir lues, pourquoi nous avons voulu les étendre aussi longuement.

(*) C'est le cas, par exemple, du célèbre entretien de Jésus avec Nicodème (Ev, lxiii).

***

4. En Galilée. — A Jérusalem, ou plutôt dans ses environs immédiats, se sont passés les événements de la vie de Jésus à la fois les plus admirables et qui comptent le plus dans l'œuvre de notre rédemption. A Bethléem, en effet, qui n'est guère éloignée que d'une heure de voiture environ de la ville sainte, c'est là que Jésus est né, dans les circonstances tout à fait extraordinaires que l'on sait : et ce fut au mont Calvaire, à quelques pas de l'enceinte de l'ancienne Jérusalem, qu'il acheva sa vie, en mourant, pour nous, sur la croix.

Son histoire donc, pour ceux qui, comme les mystiques et les poètes, se contentent de la considérer par ses plus hauts sommets, à l'ancienne manière, — *Christus natus*, *Christus passus*, — semble se situer à Jérusalem, presque exclusivement. Et il faut avouer que beaucoup de gens, même parmi les voyageurs de Terre sainte, ressemblent à ces pèlerins russes, de culture un peu fruste, qu'on rencontre par milliers à Jérusalem, et qui se résignent difficilement à croire qu'ils ne connaissent pas tous les lieux où s'est écoulée la vie de Jésus, quand ils se sont prosternés dans l'église du Saint-Sépulcre et agenouillés dans la basilique de Nazareth.

Aussi bien, sitôt achevées leurs dévotions à Jérusalem, les pèlerins russes ne songent plus qu'à regagner Jaffa et de là, au plus vite, leur patrie : ils s'en vont sans avoir rien connu du vrai pays de Jésus, celui où se passa, avec toute sa vie cachée, la plus grande partie de sa vie publique, la Galilée, enfin, et plus spécialement, les environs du lac de Tibériade.

Mieux conseillés et plus sagement conduits, les pèlerins français n'abordent pas la Terre sainte directement à Jaffa, mais à Caïffa, dans la baie du Carmel, à dix heures de navigation de Jaffa (*). Leurs caravanes s'engagent ensuite sur la route qui conduit, en quatre heures environ, à Nazareth, où Jésus vécut son enfance et sa vie cachée. Pendant le séjour qu'on y fait, et qui n'est pas uniquement consacré aux pieuses pratiques de dévotion, les pèlerins ne manquent pas de monter sur les hauteurs qui dominent la ville, afin de s'instruire, devant le magnifique panorama qui se déroule alors à leurs yeux, des données topographiques les plus essentielles pour comprendre l'ensemble de la vie du Christ.

(*) Nous renvoyons, pour préciser tous ces détails, à *la Palestine d'aujourd'hui*, du R. P. Zanecchia, O. P., édition française publiée récemment par la librairie Lethielleux. Consulter également Bædeker, *Palestine et Syrie*, édition française de 1893, et, de préférence, l'édition allemande, qui est plus récente. Le *Guide de la Terre sainte*, du Fr. Liévin, quoiqu'un peu démodé, offre toujours de précieuses ressources. Pour ce qui est des différents ouvrages de Guérin, il me semble que, malgré leur ancienneté relative, ils n'ont presque pas vieilli.

Après une halte — elle est nécessaire — au couvent des Pères Salésiens, planté fièrement tout en haut de la montagne, on s'avance encore de quelques pas dans les champs, et là, tout à coup, un immense horizon se lève devant vous. C'est la région nord de la Galilée, puis le pays de Tyr et de Sidon, que visita Jésus avant de gagner une dernière fois Jérusalem, pour y mourir ; puis, très au loin, et sur la droite, au nord de l'ancienne Césarée de Philippe, les derniers contreforts de l'Anti-Liban, que surplombent les trois sommets de l'Hermon, la montagne neigeuse dont parlent si souvent les récits de l'Ancien Testament. A gauche, dans le lointain, on devine la grande mer et la baie de Caïffa (*Hèpha*).

Si l'on se retourne maintenant, la vue change soudain, tout en restant aussi admirable et non moins instructive. Par-dessus Nazareth, qui s'étage, toute blanche, sur les flancs de la montagne, on aperçoit devant soi une plaine immense, ourlée de collines assez élevées, et même de montagnes, comme le Thabor, et qui semblent s'étendre, à perte de vue, très loin, très loin..., jusqu'à Jérusalem, vous disent, avec un enthousiasme communicatif, les pèlerins qui ont déjà fait le voyage. C'est la plaine d'Esdrelon, celle de Naplouse, ou de Sichem, la Samarie, enfin, à travers laquelle on se glisse, en trois journées de cheval, jusqu'à la ville sainte (*).

Mais là n'est pas encore la leçon la plus instructive de ce panorama de Nazareth. On vous invite de nouveau à vous retourner vers le nord-est, où se trouve, vous dit-on, le pays de Tibériade et la mer de Génésareth. Vous ne distinguez rien, cependant, dans cet horizon tout rayé de collines qui semblent se croiser et s'entrecroiser à l'infini. Là, cependant, on vous le répète, s'est passée presque toute la vie apostolique du Sauveur, Nazareth, sa patrie, n'ayant pas voulu accueillir sa parole libératrice (**).

Vous n'avez pas de peine à vous décider à l'expédition de Tibériade et vous ne demandez plus qu'à vous mettre en route.

Ce sont alors, et de nouveau, près de trente-cinq kilomètres de voiture, pour arriver, après une halte au village de Cana, à cette mer en miniature, joyau de la Galilée, que les écrivains de l'Ancien Testament appellent « la mer de Chinneroth », et ceux du Nouveau,

(*) Nous indiquons ici le chemin le plus direct pour aller de Nazareth à Jérusalem. A cause de l'antipathie qui régnait entre les Juifs et les Samaritains, il arrivait très souvent que les Juifs préféraient prendre une autre route, bien qu'elle fût plus longue et plus pénible : ils passaient donc de l'autre côté du Jourdain et traversaient la Pérée, pour descendre à Jérusalem par Jéricho. Notre-Seigneur a suivi, selon les nécessités de son ministère, l'une ou l'autre route.

(**) On voit fort bien, de la maison des Salésiens, le *Djebel Kafzel* ou « montagne du Précipice », qui rappelle un épisode caractéristique du ministère de Jésus à Nazareth, quand les Juifs, après l'avoir chassé « de la ville, le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, afin de le précipiter en bas ». (Luc, iv, 29.)


CARTE GÉNÉRALE
de
LA PALESTINE
M E D I T E R R A N É E
Sidon
Mearah
Chalcis
Damas
Port de Sarepta
Sarepta
Ornithopolis
Baal Hermon
Eyon
Leontes F.
Tyr
Césarée de Philippe
(Paneas)
L. Phiala
Gaulon
Gaulanitide
Cades
Seleucie
Adami
Elcese
Ecdippa
Galgala
Sephet
Akko
(Ptolémaïs)
Capharnaum
Bethsaida
(Julias)
Bethsaida
Sogane
Cana
Magdalum
Hippos
Gergesa
Magdala
Gamala
Sebulon
Hépha
Cison
Sephoris
(Diocesarée)
Gabara
Tibériade
Dalmanutha
Tarichée
Castellum
(Peregrinorum)
Nazareth
Japhia
Abila
Hiéromax R.
Amathus
Gadara
Naim
Dora
(Dor)
Saphon
Légio
(Mageddo)
Césarée
T. de Straton
Adadremmon
Jesreel
Thaanach
Bethsan
(Scythopolis)
Dium
Pella
Ginae
Jabès
Dothain
Adam
Ephron
Jogbeha
Meros
Aser
Amathus
Thersa
Arga
Gerasa
Samarie
(Sebaste)
Thanat Silo
Machanaim
Sichem
Neapolis
Thella
Jaboc R.
Apollonia
Capharsaba
(Antipatris)
Archélaïs
Aruma
Ramoth
(Galaad)
Edumia
Silo
Phasaelis
Jaser
Japha
(Joppé)
Ono
Gilgal
Alexandrium
Aroer
Gad
Arura
Jourdain F.
Rabbath Ammon
(Philadelphie)
Gazer
(Gazara)
Lydda
(Diospolis)
Bethel
Ephra
Dibon Gad
Phogor
Ramla
Emmaüs
(Nicopolis)
Emmaüs
Jéricho
Abila
Jabnia
Galgala
Beth Haram
(Livias)
Danaba
Hesebon
Beth Hagla
Béthanie
Bethabara
JERUSALEM
Bethléem
Azot
Hérodium
Medaba
Ascalon
Bethogabra
(Eleutheropolis)
Thecué
Machærus
Callirhoé
Sorek F.
Libna
Mer Morte
Hébron
Gaza
Ziph
Dibon
Engaddi
Jota
Gerar
Aréopolis
(Rabbath Moab)
Masada
Luhith
E. Guillot del^t

« mer de Galilée » ou « lac de Génésareth », ou encore « lac de Tibériade ».

Là, sur les bords de ce lac ou dans ses environs, se sont déroulées les scènes les plus nombreuses et les plus caractéristiques du ministère public du Sauveur. Son aspect, aujourd'hui, est désolé, malgré la splendeur du site et la richesse des plaines avoisinantes : on sent que l'effet des malédictions prononcées par le Christ n'a pas encore cessé de s'y faire sentir. Mais il faut, par un effort, facile du reste, d'imagination, faire revivre tous ces villages d'élection qui couvraient jadis les collines en pente douce encadrant le lac, à l'est et à l'ouest : Tibériade, d'abord, l'opulente résidence d'Hérode, mais aussi Magdala, patrie de Madeleine, Gérasa, Corozaïn, Bethsaïda, illustrées chacune par les miracles de Jésus, et surtout Capharnaüm, dont plus rien ne reste aujourd'hui, mais qui fut, pour ainsi dire, le centre des opérations de Jésus, au cours de son ministère galiléen, et véritablement « sa ville », comme l'appelle quelque part un des historiens de sa vie.

Tel fut le théâtre de la première période de la vie publique de Jésus. En disant qu'elle se passa tout entière en Galilée, nous n'avons pas la témérité, par exemple, de nier l'authenticité du témoignage de saint Jean qui nous montre Jésus, pendant cette période, descendant plusieurs fois à Jérusalem (*). Mais nous voulons faire entendre par là, que, dans cette région, et plus spécialement autour du lac de Tibériade, se déroulèrent presque exclusivement les grandes scènes de la première période de son ministère. C'est pour cela que nous avons voulu la faire connaître avec quelques détails, au risque d'introduire, dans notre exposition rapide, ce qui paraîtra peut-être, à quelques-uns, un hors-d'œuvre et une digression.

Reste maintenant à indiquer brièvement les textes de notre Evangéliaire qui se rapportent à cette période.

Ils sont au nombre de vingt-neuf et pourraient se répartir en deux groupes, selon qu'ils ont trait aux paroles du Christ ou à ses actions, — et l'on remarquera que ces actions sont principalement ses miracles.

Cette division, je le sais, n'a rien de « scientifique ». Et toutefois, chaque dimanche, avant de méditer l'évangile, il est bon de se la remettre en mémoire, ne serait-ce que pour arrêter de suite la méthode avec laquelle on se mettra à l'étudier : pour les évangiles d'action, cela va sans dire, les considérations de topographie et de chronologie seront plus utiles que dans l'étude des évangiles d'al-

(*) Saint-Jean mentionne cinq voyages de Jésus à Jérusalem, alors que les Synoptiques ne parlent que d'un seul, celui qui amena sa mort. « Mais il faut se rappeler qu'ils s'attachent de préférence à retracer le ministère galiléen; leur silence n'équivaut pas à une négation. » (P. Calmes, *l'Evangile selon saint Jean*, p. 177.)

ture strictement dogmatique. Il sera bon, dans la pratique, de ne jamais l'oublier.

En tête des « évangiles de miracles » se placerait, comme de juste, les *Noces de Cana,* « le premier des miracles que fit Jésus, à Cana de Galilée » (Ev. vii), et la *Guérison du fils de l'officier de Capharnaüm* (Ev. xlviii), dont le double récit est emprunté, — et ce choix est significatif — à l'Evangile de saint Jean.

Nous mettrions à cet endroit, dans un catalogue qui voudrait suivre, autant que possible, l'ordre chronologique, l'*Appel des quatre disciples* (Ev. lxxi), qui se rattache de très près, soit aux noces de Cana, soit au récit de la *Pêche miraculeuse* (Ev. xxxii).

Pour ce qui est du passage de l'*Entretien de Jésus avec Nicodème* (Ev. lxiii), sans vouloir prétendre à le situer exactement dans le temps, nous imiterions les historiens de la vie de Jésus qui le placent après les noces de Cana, au début du ministère public.

Les textes relatifs à la vocation des apôtres et aux instructions que leur donne Jésus pourraient également être considérés, d'ensemble, à cette place, sans vouloir trop exactement les placer dans la trame des actions du Christ qui se déroule à nos yeux. Or, nous avons à commenter, dans l'Evangéliaire, un certain nombre de textes de cette catégorie. Nous avons déjà cité le récit, d'après saint Matthieu, de la vocation de quatre disciples (Ev. lxxi). Voici d'autres textes de la même série :

*La vocation de saint Matthieu* (Ev. lxxix) ;

*Jésus choisit douze apôtres* (Ev. lxxiii) ;

*Instruction de Jésus à ses apôtres* (Ev. lxxii, lxxviii, xcv).

Il faut citer ici, comme un texte hors série, le récit de la *Décollation de saint Jean-Baptiste* (Ev. xcvii).

Voici maintenant un groupe de six miracles, appartenant aux débuts du ministère galiléen, et qui ont tous été expliqués dans l'Evangéliaire des dimanches. Ce sont :

*La guérison du paralytique* (Ev. xlvi) ;

*La guérison d'un lépreux ou du serviteur d'un centurion* (Ev. viii) ;

*La résurrection du fils de la veuve de Naïm* (Ev. xliii) ;

*La tempête apaisée* (Ev. ix) ;

*La résurrection de la fille de Jaïre et la guérison de l'hémorrhoïsse* (Ev. li) ;

*La première multiplication des pains* (Ev. xviii).

Ce récit de la première multiplication des pains est emprunté à saint Jean, qui se rencontre ici, et le fait est à noter, avec les trois Synoptiques. On signale assez souvent ce grand miracle comme séparant le ministère de Jésus en deux parties, de telle façon qu'on pourrait classer assez justement toutes les autres actions de sa vie publique selon qu'elles ont précédé ou suivi le miracle de la première multiplication des pains : il n'est donc pas inutile, dès maintenant, d'en remarquer l'importance.

On devra compléter ce récit, dans notre Evangéliaire, par l'étude

de l'évangile de la Fête-Dieu (Ev. LXI), qui contient l'*annonce et la promesse de l'eucharistie*. Ce texte, en effet, est emprunté au même chapitre de saint Jean (VI, 56-59), qui renferme le récit de la première multiplication des pains (VI, 1-15), et il est bon de ne pas séparer l'un de l'autre.

L'évangile de la Fête-Dieu rentrerait déjà dans le second groupe, celui des évangiles didactiques, où sont consignés les principaux enseignements de Jésus : ceux de la période galiléenne seront largement représentés dans notre Evangéliaire.

Nous y trouvons d'abord cinq extraits fort importants du « Discours sur la montagne », à savoir :

*Les Béatitudes* (Ev. XCI) ;

*Les disciples sel de la terre et lumière du monde* (Ev. CII) ;

*La charité* (Ev. XXXIII) ;

*Du mépris des richesses et de la confiance en Dieu* (Ev. XLII) ;

*Les faux prophètes* (Ev. XXXV).

Un heureux complément de cet enseignement nous sera donné par un extrait du « Discours dans la plaine » rapporté par saint Luc, et qu'il faut identifier, d'après les commentateurs les plus autorisés, avec le grand discours conservé par saint Matthieu : ce passage traite de la *Charité dans le cœur et dans les jugements* (Ev. XXIX).

Nous commenterons encore, pour achever cette étude de l'enseignement galiléen, l'évangile du Commun des martyrs où il est traité des *Conditions nécessaires pour devenir disciple de Jésus* (Ev. LXXXIV).

Tous ces extraits ont rapport à l'enseignement direct de Jésus. Mais il y a encore l'enseignement indirect ou parabolique.

Le Christ a fait usage de ce genre d'enseignement pendant tout le cours de son ministère, et même à la veille de sa Passion : il semblerait, pourtant, l'avoir préféré tout spécialement pendant sa prédication galiléenne.

C'est d'ailleurs à cette période que se rapporte le groupe le plus célèbre de ses paraboles, celles sur « le royaume des cieux », consignées également dans le récit des trois Synoptiques, mais plus spécialement dans saint Matthieu, en son XIII^e chapitre, dont notre évangéliaire contient la partie la plus notable : la *Parabole du bon grain et de l'ivraie* (Ev. X), la *Parabole du grain de sénevé et du levain* (Ev. XI), et enfin la triple *Parabole du trésor enfoui, de la perle et de la seine* (Ev. XC).

Pour ce qui est de la *Parabole du semeur* (Ev. XIII), que nous lisons au dimanche de la Sexagésime, elle est empruntée, non pas à saint Matthieu, mais à saint Luc.

Ce n'est pas le moment d'insister, même au point de vue de la chronologie et de la topographie, sur chacun des extraits dont nous venons de donner la liste rapide. Mais il nous semble que, rien

qu'à les considérer dans une vue d'ensemble, on verra de suite tout le parti qu'on en peut tirer pour la connaissance de cette période du ministère public de Jésus.

Et ainsi, pour qui aura eu la patience et la sagesse de replacer chaque fois son évangile dans le cadre qui lui convient, il arrivera naturellement qu'il connaîtra cette période beaucoup plus complètement, et même plus harmonieusement, que s'il l'avait étudiée d'ensemble, et d'une seule fois, dans ces suites ordonnées que lui proposent, toutes faites, les historiens didactiques de la vie de Jésus.

***

5. Voyage dans le nord et au pays des gentils. — Il est vraiment instructif d'avoir à noter que les étapes du ministère public de Jésus se marquent, pour ainsi dire, par l'histoire de ses échecs successifs auprès de ceux qu'il entreprenait d'évangéliser : quand chacun de ses échecs est bien avéré, et que sa vie elle-même est mise en danger, alors il s'en va, pour échapper à ses persécuteurs, il fuit, toujours plus loin, jusqu'au jour où son heure étant enfin venue, il s'offre de lui-même, et parce qu'il le veut, et comme il le veut à ceux qui, demandant depuis si longtemps sa mort, l'obtiennent enfin, non pas de Pilate, de Caïphe ou d'Hérode, mais, à dire vrai, de Jésus lui-même, qui sait que l'heureuse consommation de son ministère est à ce prix.

S'il a consacré la plus grande partie de ses journées de ministère à la Galilée, c'est que celle-ci, pendant plus longtemps, l'avait écouté avec beaucoup de curiosité, du moins, mêlée d'étonnement et de suffisamment de respect. C'est encore, et surtout que, de très bonne heure, il avait été obligé de fuir Jérusalem et la Judée « parce que les Juifs cherchaient à le tuer ». (Jean, vii, 1.) Nous avons déjà dit que, pour une cause semblable, il avait abandonné Nazareth, sa patrie, pour se réfugier, plus à l'est, dans les environs du lac de Galilée.

Mais là encore, malgré d'éclatants miracles et des triomphes dont il s'efforçait vainement d'atténuer la splendeur, il ne tarda pas à échouer devant l'hypocrisie tenace et la jalousie croissante des pharisiens et des docteurs. Il ne lui reste plus qu'à fuir. La période de son ministère galiléen proprement dit est vraiment finie, et s'il revient encore dans ces régions, ce ne sera plus qu'en passant, parce qu'il y sera forcé par les nécessités d'un itinéraire, quand il lui faudra, par exemple, regagner la Judée où l'attendent, à la fois, son dernier échec et son premier triomphe qui ne doivent pas être éphémères.

Auparavant, toutefois, il veut se recueillir pour la dernière bataille, et aussi pour compléter, dans une paix plus parfaite, la formation apostolique de ces disciples de choix auxquels il confiera, avant de s'en aller, les destinées de « son royaume », c'est-à-dire de l'Eglise. Cette période, qui a pu durer cinq à six mois, est

extrêmement importante dans l'histoire du ministère de Jésus, et plus décisive, encore, que la période galiléenne. Elle se passe, en grande partie, dans les provinces païennes qui entourent la Galilée, au nord et à l'est.

Jésus y vit en ermite, ou plutôt en banni, errant de désert en désert, acceptant de moins en moins l'hospitalité des villes, sans n'avoir plus, vraiment, « de pierre où reposer sa tête ». Ses itinéraires, par là même, deviennent extrêmement compliqués.

Saint Marc, par exemple, nous le montre quittant le pays de Génésareth « pour s'en aller dans le territoire de Tyr et de Sidon » (vii, 24), puis, quittant de nouveau le territoire de Tyr, revenant, par Sidon, vers la mer de Galilée, en traversant le pays de la Décapole (*) (vii, 31), faisant un séjour à Bethsaïda (viii, 22-26 et, de là, montant à Césarée de Philippe (viii, 27) : il nous raconte ensuite comment Jésus traversa de nouveau la Galilée (ix, 29-49), pour gagner « les confins de la Judée, au delà du Jourdain (x, 1), où commence ce dernier voyage vers Jérusalem que nous avons appelé la sixième période de son ministère public.

Nous avons dans notre Evangéliaire, six textes seulement qui se rapportent à la période du ministère de Jésus dont nous venons de parler. Voici les titres sous lesquels nous les pouvons désigner :

*Guérison du sourd-muet de la Décapole* (Ev. xxxix) ;
*Seconde multiplication des pains* (Ev. xxxiv) ;
*La confession de saint Pierre* (Ev. lxxx) ;
*La transfiguration de Notre-Seigneur* (Ev. xvi) ;
*Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ?* (Ev. ci) ;
*Parabole du serviteur sans pitié* (Ev. xlix).

Ces textes, relativement peu nombreux, seront néanmoins tout à fait suffisants pour nous faire connaître l'ensemble de cette période et ses détails les plus caractérisques.

Nous regrettons, toutefois, de n'avoir pas eu à commenter l'histoire de la Chananéenne, d'abord à cause de sa délicate tendresse, et ensuite parce qu'elle renferme des enseignements très particuliers, ne serait-ce que par suite de ce fait que ce miracle fut, par une exception unique, accompli en terre proprement

(*) La Décapole était, comme son nom nous l'indique, cette confédération de dix villes, semi-païennes, qui formaient une des cinq provinces de la Palestine au temps de Jésus. Trois de ces provinces étaient situées à l'ouest du Jourdain — la Judée, la Samarie et la Galilée — et deux à l'est, la Pérée ou Transjordane et la Décapole. Ces deux dernières ne faisaient point partie du domaine juif proprement dit : les Juifs, par exemple, n'avaient jamais pu soumettre les dix villes de la Décapole, qui continuaient à être regardées comme païennes et ennemies irréconciliables du vrai peuple de Dieu. Les régions au nord de la Galilée appartenaient à la province impériale de Syrie.

païenne et en faveur d'une personne qui n'appartenait pas à la nation juive (*).

Mais nous y avons, en revanche, avec le récit de trois miracles fort instructifs, celui de cette admirable confession de saint Pierre, qui est le fait capital de toute la période et dont l'importance prime, de beaucoup, tous les autres. Il faut, dès maintenant, la signaler avec soin.

Ce jour-là, en effet, se soulevait pour la première fois le voile qui couvrait encore la divinité de Jésus, et, dans le même temps, ses disciples recevaient, et nous par eux, l'annonce de la promesse efficace que l'œuvre qu'il était venu fonder ne périrait pas avec lui, mais qu'elle se continuerait, jusqu'à la consommation des siècles, dans une institution surnaturelle qu'il appelle déjà « l'Eglise », que Pierre serait l'apôtre spécialement désigné, et par lui-même, pour présider à cet établissement, et qu'enfin, pour que toutes ces promesses puissent se réaliser, il fallait que lui, le fils de Dieu, fût mis à mort par ses ennemis.

La première prédiction de la Passion eut lieu, en effet, dans cette mémorable journée de Césarée, après la confession de saint Pierre et l'institution de sa primauté apostolique. Elle devait être suivie de deux autres encore avant qu'elle reçût, à Jérusalem, son entier accomplissement.

***

6. En route pour Jérusalem. — Ce titre, que nous empruntons au P. Rose, nous semble très convenable pour classer, à l'exemple de saint Luc, non seulement les faits que les trois Synoptiques s'accordent à rapporter à ce voyage, mais un certain nombre encore, — beaucoup sont propres au récit de saint Luc, — qui rentreraient moins facilement dans une autre période de la vie de Jésus.

« Cette section occupe, dans l'Evangile de saint Luc, une place considérable, on peut dire la première. Pour s'en rendre compte,

(*) L'Eglise nous fait lire cet évangile à la messe du jeudi de la première semaine de Carême. (Matth., xv, 21-28.) La guérison de la fille de la Chananéenne n'est pas, comme miracle, plus caractéristique que les autres guérisons que nous rencontrons dans l'Evangile. Mais comme elles paraissent admirables, la foi de cette pauvre femme et sa persévérance dans la prière ! Et si Jésus semble d'abord vouloir la repousser par ses dures paroles, — je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël... il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens, — ce n'est, à dire vrai, que pour provoquer la belle réponse de la Chananéenne : « Il est vrai, Seigneur, mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ! » Dans une occasion semblable, quand il guérit le fils d'un officier païen, lui aussi, — mais c'était en territoire juif, à Capharnaüm (Ev. xlviii), — Jésus avait pu dire, par un triste retour sur l'inefficacité de sa mission : « En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël ! »

il suffit d'instituer une comparaison avec saint Marc et saint Matthieu. Chez ceux-ci, le voyage de Jérusalem est raconté en deux chapitres ; chez saint Luc, il en comprend dix (ix, 51 à xix, 27)... On appelle cette partie communément section péréenne ou section samaritaine : les deux termes ne sont pas adéquats. Elle se présente comme un journal de voyage dont le point de départ est la Galilée et le terme Jérusalem. L'évangéliste rappelle à tout instant que Jésus est en marche (ix, 51 et 53 ; xiii, 22 et 23 ; xvii, 21 ; xviii, 31 ; xix, 11 et 28). Il n'en marque pas les étapes : vouloir en reconnaître les traces est une tentative vaine, que l'on doit abandonner (*). »

Aussi bien, l'intérêt de semblables localisations est, dans l'espèce, assez secondaire. A partir de ce moment, il faut se garder d'y mettre trop d'insistance, par crainte que des préoccupations de ce genre nous fassent perdre de vue les enseignements dogmatiques et moraux qui deviennent de plus en plus importants, à mesure que nons approchons du dénouement de la vie de Jésus.

Notre Evangéliaire renferme un nombre relativement considérable de passages qui se rapportent à cette période du dernier voyage à Jérusalem. Il y en a vingt, en effet, dont trois, seulement, sont empruntés à saint Matthieu :

*La récompense du renoncement pour suivre Jésus* (Ev. xciii) ;
*Parabole des vignerons* (Ev. xii) ;
*Le vœu de la femme de Zébédée* (Ev. lxxiv).

C'est à l'Evangile de saint Luc que sont pris les autres textes. Nous nous bornons à en donner les titres, en les présentant d'après l'ordre que nous avons cru le meilleur pour les grouper :

*Mission des soixante-douze disciples* (Ev. lxxxii) ;
*Le bon Samaritain* (Ev. xl) ;
*Marthe et Marie* (Ev. lxix) ;
*Discours sur le démon* (Ev. xvii et év. lxx) (**) ;
*Désintéressement et confiance en Dieu* (Ev. lxxxviii).
*Parabole du grand festin* (Ev. xxx),
*Paraboles de la brebis et de la drachme perdues* (Ev. xxxi) ;
*Parabole de l'économe infidèle* (Ev. xxxvi) ;
*Guérison de dix lépreux* (Ev. xli) ;
*Parabole du pharisien et du publicain* (Ev. xxxviii) ;
*Troisième annonce de la Passion et guérison de l'aveugle de Jéricho* (Ev. xiv) ;
*Episode de Zachée* (Ev. civ) ;

(*) V. Rose, *l'Evangile selon saint Luc*, traduction et commentaire, p. 102-103.

(**) Il est assez curieux d'avoir à noter que les deux derniers versets de saint Luc (xi, 27-28) qui terminent ce discours sur le démon servent d'évangile au commun des fêtes de la sainte Vierge. Mais il suffit de les relire pour comprendre la raison de ce choix.

*Parabole des mines* (Ev. c) ;
*Le sabbat et la première place au festin* (Ev. xliv) ;
*A quelles conditions on devient disciple de Jésus* (Ev. lxxxiii).

Je rapprocherai ces textes de l'évangile de la Quinquagésime (Ev. xiv), le passage de saint Jean où *Jésus prédit son exaltation sur la croix* (Ev. lxiv), à cause de la similitude des sujets, mais sans prétendre en tirer aucune conclusion pour l'identification chronologique.

***

7. Le dernier ministère a Jérusalem. — Nous voici maintenant parvenus à la dernière période du ministère de Jésus, celle qui précède immédiatement sa passion et sa mort. Cette période semble avoir été courte, bien qu'extrêmement remplie : en s'inspirant de vraisemblances très autorisées, qui sont d'ailleurs appuyées par les directions liturgiques, on pouvait presque soutenir qu'elle n'a peut-être duré que trois ou quatre jours et que, s'ouvrant avec le triomphe des Rameaux, dont l'Eglise célèbre la mémoire au dimanche qui précède la Semaine sainte, elle se termine avec les derniers échos du fameux discours eschatologique.

Mais ces quatre jours furent extrêmement fertiles, pour le Christ, en actions et surtout en discours mémorables. Les évangélistes en ont conservé un bon nombre. Notre Evangéliaire contient quinze textes qui relèvent de cette série :

*L'entrée triomphante à Jérusalem* (Ev. xx) ;
*Jésus pleure sur Jérusalem* (Ev. xxxvii) ;
*Les sadducéens et la résurrection des morts* (Ev. ciii) ;
*Satan homicide* (Ev. xix) ;
*Allégorie du bon Pasteur* (Ev. xxiii) ;
*Parabole du festin nuptial* (Ev. xlvii) ;
*Le denier de César* (Ev. l) ;
*Le grand commandement* (Ev. xlv) ;
*Jésus prédit à ses disciples de redoutables persécutions* (Ev. xciv) ;
*Les signes qui précéderont la ruine de Jérusalem* (Ev. lxxxv) ;
*Le dernier avènement du Christ* (Ev. i) ;
*Jésus annonce la ruine de Jérusalem et les signes qui précéderont la fin du monde* (Ev. lii) ;
*Sur la vigilance* (Ev. xcii) ;
*Parabole des dix vierges* (Ev. lxxxix) ;
*Parabole des talents* (Ev. lxxvi).

***

8. La Passion. — Nous avons déjà dit, dans l'avant-propos de cet Evangéliaire, que le récit de la passion du Sauveur n'appartient pas, à proprement parler, à l'Evangéliaire des dimanches et des fêtes et que, pour cette raison, ne pouvant nous résoudre à le sacrifier, nous avons résolu de lui consacrer tout un volume, qui

sera le troisième de l'ouvrage. Nous nous réservons donc à ce moment de traiter les questions qui s'y rapportent.

Notons, toutefois, que l'Evangéliaire des dimanches et des fêtes renferme au moins un épisode de la Passion, celui du *Coup de lance* qui se lit au jour de la fête du Sacré-Cœur, et de notables extraits du fameux discours après la Cène rapporté par saint Jean :

*Instruction du Christ à ses apôtres* (Ev. LXXV) ;

*Union à Jésus dans l'Esprit-Saint, dans la paix et dans la joie* (Ev. XXVIII) ;

*Allégorie de la vigne* (Ev. LXXXVI);

*Jésus prédit des persécutions à ses disciples* (Ev. LXXXII) ;

*Jésus prédit des persécutions à ses disciples* (Ev. XXVII) ;

*Le dernier adieu et les dernières promesses de Jésus* (Ev. XXIV) ;

*Le Christ médiateur: confession des apôtres* (Ev. XXVI).

Ces copieux extraits du discours d'adieu sont fort instructifs à méditer, et nous n'avons pas manqué, dans nos commentaires, d'en faire ressortir toute l'importance. Mais, encore une fois, ils ne peuvent remplacer l'histoire même de la douloureuse passion de Jésus : on la trouvera, longuement détaillée, dans notre troisième volume.

***

9. L'ÉPILOGUE DE LA VIE DE JÉSUS. — Nous voici enfin parvenus au terme de la vie de Jésus, et nous n'aurions pas manqué d'y insister, en raison de l'importance des faits qui s'y trouvent consignés, si nous ne l'avions déjà fait dans l'étude de la *Résurrection* qui suit l'évangile de Pâques.

Nous y renvoyons donc le lecteur, nous bornant à donner ici la liste des évangiles qui se rapportent à cette période. Ils sont au nombre de cinq :

*Les saintes femmes au sépulcre* (Ev. XXI) ;

*Apparition aux Onze et à saint Thomas* (Ev. XXII et év. LXXXI) ;

*Le Christ, saint Pierre et saint Jean* (Ev. LXXVI) ;

*L'Ascension* (Ev. LX).

A partir de la période du dernier voyage à Jérusalem, il n'y avait plus, nous le croyons du moins, qu'un intérêt très secondaire à multiplier les indications de chronologie et de topographie en vue de la méditation des textes de l'Evangéliaire. Peut-être même les avons-nous accumulées plus que de raison, au risque de laisser croire que nous mettons les problèmes de ce genre au premier rang de ceux que nous voudrions aider à résoudre.

Il n'est pas besoin d'avertir qu'il en va tout autrement, et que nos commentaires des Evangiles sont inspirés par des préoccupations d'un ordre très différent. Nous l'avons dit suffisamment dans notre introduction pour qu'il soit utile d'y revenir en finissant cette étude sur l'Evangéliaire et les grandes périodes de la vie de de Jésus.

# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES ET DES NOMS

On indique déjà sommairement, dans cette table, les principales matières du second volume. — Les noms de lieu sont imprimés en italique. — Pour tout ce qui regarde l'illustration, il faut se reporter aux deux tables suivantes.

# TABLE NUMÉRIQUE DES GRAVURES

# TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Imp. J. Dumoulin, à Paris. — 740-05